HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

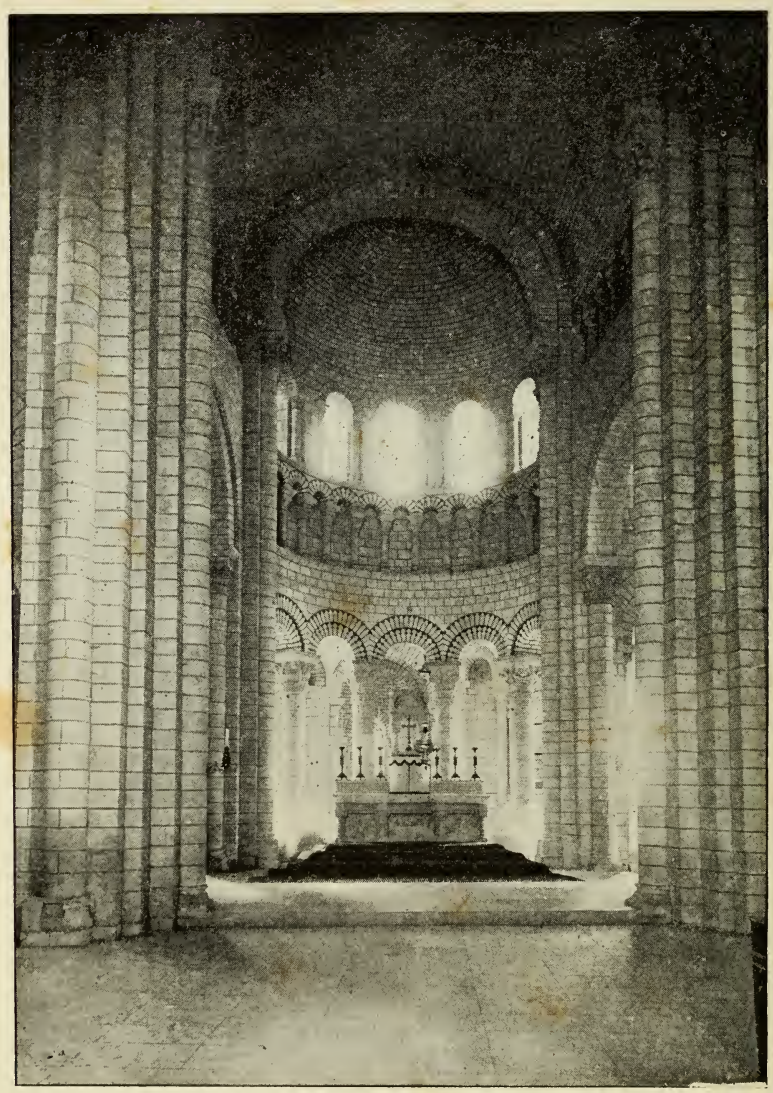
Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Brigham Young University

http://archive.org/details/unjoyaudarchitec00pica

L'ÉGLISE ABBATIALE

DE

PREUILLY-SUR-CLAISE



ABSIDE

726.1
P58j

UN JOYAU D'ARCHITECTURE CHRÉTIENNE ET FRANÇAISE

EN 1009

OU

L'ÉGLISE ABBATIALE

DE

PREUILLY-SUR-CLAISE

PAR

L'ABBÉ G. PICARDAT

CURÉ-DOYEN DE PREUILLY

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TOURAINE

En vente chez l'auteur pour l'achèvement de la restauration

PREUILLY (INDRE-ET-LOIRE)

1895

A TOI-MÊME!

A qui donc mieux qu'à toi, ô chère église, pourrais-je dédier ce livre, fruit de vingt-cinq années d'union avec toi?

C'était en 1867, le lendemain de la Trinité. Sous-diacre depuis la surveille, j'étais en récréation avec mes condisciples sous les tilleuls du grand séminaire :

« Savez-vous, vint-on nous dire tout à coup, que l'église de Preuilly s'est écroulée hier matin, un quart d'heure seulement avant la cérémonie de la première communion? »

Pourquoi ces paroles me frappèrent-elles si fortement au cœur, qu'après un quart de siècle et plus elles y retentissent encore? Pourquoi cette terrible catastrophe et le nom de Preuilly demeurèrent-ils, à partir de ce moment, gravés ineffaçablement dans ma mémoire, alors qu'il n'en resta chez les autres qu'un lointain et

superficiel souvenir? D'où venait et à quoi tendait ce sentiment intime, cet intérêt persistant que je surprenais en moi-même à l'égard d'une petite ville perdue à l'extrémité du diocèse et d'un monument qui, tout vénérable qu'on le disait, n'était après tout pour moi que l'inconnu?

Y a-t-il donc une prédestination pour les petites choses comme pour les grandes, et quand Dieu, dans sa distribution gratuite des vocations, a élu quelqu'un pour une œuvre, fait-il donc passer dans son âme comme un courant mystérieux qui, après l'avoir bercé plus ou moins longtemps dans le charme, le soulève et l'entraîne à l'heure marquée pour l'accomplissement de la volonté divine?

Toujours est-il que, le 19 juillet 1870, ma joie fut inexprimable lorsque Mgr Guibert, l'archevêque de grande et sainte mémoire, m'ayant mandé à Tours, me notifia ma nomination au vicariat de Preuilly.

Le 6 août, jour de la Transfiguration, vers cinq heures et demie du matin, pour la première fois, ô chère église! j'entrai dans ton enceinte majestueuse. Est-ce éblouissement à la vue de ton vaisseau si noble, si aérien, devant le jaillissement universel de lumière à travers les trente-deux fenêtres de l'orient, en présence de

cette abside d'une harmonie telle qu'elle ferait croire au ciel plutôt qu'à la terre? je ne sais, mais je ne pus m'empêcher de m'écrier, tombant à genoux, dans le ravissement et l'adoration : *Domine, bonum est nos hic esse!*

Hélas! après une fascination qui n'avait duré que de trop courts instants, il fallut ouvrir les yeux et voir la réalité. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y avait plus, dans l'antique abbatiale, une seule partie qui ne fût défigurée ou mutilée. Quel spectacle, grand Dieu! la tour écroulée, les chapelles collatérales éventrées, les membres principaux de l'édifice brisés, les colonnes fendues, les voûtes lézardées, les chapiteaux émiettés... Je me demandais, les larmes aux yeux, si la seule mission possible désormais n'était pas de s'asseoir sur ces ruines, comme Jérémie sur celles de la Ville sainte, et de se lamenter.

Cependant Dieu voulait non qu'on gémît sur le désastre, mais que, quelle que dût être la difficulté, on s'appliquât à le réparer. Sous la conscience de ce noble devoir, la foi surgit dans les âmes au lieu de la désespérance; les deux ministères des Beaux-Arts et des Cultes, le conseil général, la municipalité et la fabrique, luttèrent d'ardeur et de générosité, et de toutes parts on se mit à l'œuvre avec tant d'élan et de

vigueur, que, trente mois à peine après l'année terrible, la tour et le clocher s'élevaient de nouveau et plus resplendissants que jamais dans les airs, rendant au monument la beauté et l'espoir, ainsi qu'au vallon si longtemps attristé de la Claise la vie et la gaieté.

En 1874, le titre de doyen tomba sur moi, non comme une récompense ou un honneur, mais comme une charge qui m'enchaînait à toi, ô église bien-aimée! plus étroitement encore que par le passé, et m'imposait l'obligation, d'ailleurs très douce, je l'avoue, de ne plus entrevoir d'autre avenir que celui de tout sacrifier pour toi.

Ah! ces quatre lustres durant, que de fois j'ai médité, veillé, rêvé, soupiré pour toi; restaurant par l'imagination telle ou telle de tes œuvres vives, cherchant à reconstituer selon ton esprit et tes exigences tel ou tel décor, tel ou tel motif disparu d'ornementation, ne vivant que du désir de voir tes murs se reconstruire, tes colonnes se redresser, tes chapiteaux refleurir, et ta physionomie retrouver un à un les rayons qui couronnaient ton front naissant d'une si pure auréole de douceur et de majesté!

Chère église, je me demandais depuis deux ans quelle surprise je te ménagerais en cette année 1895, vingt-cinquième année de notre

union, quel cadeau digne de toi je pourrais t'offrir à l'occasion de ces noces d'argent, qu'un usage touchant et saint nous invite à célébrer. Le voici ! C'est ce livre, privé sans doute de l'éclat scientifique et du charme littéraire que d'autres auraient su lui infuser, mais écrit du moins, ce qui ne sera pas sans quelque prix à tes yeux, avec toute la religion comme avec toutes les tendresses de l'amitié.

Comment exprimer le plaisir que j'ai goûté à parler de toi, à raconter ton origine, à indiquer les sources célestes d'où a coulé ta vie, à dénombrer les louanges qui ceignent ta tête comme d'un diadème royal, à décrire une à une toutes les merveilles constitutives de ton être, à te déclarer en possession des quatre empreintes divines qui marquent tout chef-d'œuvre d'art, à tracer le tableau triste et consolant tour à tour de ta beauté première, de tes malheurs successifs, de tes relèvements partiels, de tes espérances fondées de résurrection entière, à enregistrer certain dévouement sublime que tu as suscité, à rapprocher la gloire qui te vient du dehors de celle qui jaillit de ton propre sein, et enfin à interpréter le langage de tes lignes et de tes pierres, ce langage qui, bien écouté, ferait de l'homme un ange et de la terre un paradis ?

Puissent, ô belle et douce église! puissent ces pages sincères et émues, pensées dans cette région sereine qui domine les passions humaines, te faire connaître, te gagner de plus en plus les esprits et les cœurs, et te valoir les sympathies et les secours effectifs qui t'assureront une restauration complète et une vieillesse indéfinie! Puissent-elles surtout, selon ton vœu le plus cher, conduire ceux qui les liront à l'amour du Vrai et du Beau, et par là même à l'amour de Dieu, en dehors duquel il n'y a ni poésie, ni paix, ni salut, ni bonheur!

CHAPITRE I

EFFROY, SEIGNEUR DE PREUILLY
APERÇU DE SA FONDATION

A l'extrémité méridionale du pays tourangeau, lequel, dit Belleforest, *pour ses délices et aménités, est en général appelé le jardin de la France et le plaisir des roys*, sur le mamelon formé par la brusque rencontre de la riante vallée de la Claise et du ravin profond de Miloneau, se dresse, au-dessus de l'amphithéâtre pittoresque où s'étage la petite ville de Preuilly (*Prulliacum*), un château fort aux ruines encore imposantes, que l'on voit jouer un rôle glorieux dès la première période du moyen âge.

Construit vers le milieu du xe siècle par Atton l'illustre, sous la dénomination significative du Lion, comme une clef puissante destinée à fermer les marches de la Touraine, à l'est, du côté du Berry, du côté du Poitou, à l'ouest, le château féodal de Preuilly avait pour seigneur, en l'an 1000, Effroy (*Effridus*), qu'il n'est que justice de saluer au frontispice de ce livre, consacré à l'étude et à la glorification exclusive de son œuvre.

Nommer Effroy, c'est nommer la valeur guerrière, l'oubli constant et absolu de soi, le dévouement à autrui, l'honneur, la loyauté et la piété.

Chevalier sans reproche, jamais appel désolé et équitable ne monta en vain vers le guet de son vigilant donjon; jamais son épée n'apporta plus de retard que de peur à se lever, soit pour la défense du voyageur attaqué, soit pour la protection de la veuve et de l'orphelin persécutés, de même que jamais son cœur sensible et bon ne rencontra de misère sans s'attendrir, ni sa main d'infortune sans s'ouvrir comme d'instinct pour la consoler.

Toutefois, et cet aveu ne fera tort à aucun de ses mérites, la bonté d'Effroy pour les hommes fut encore surpassée par son amour pour Jésus-Christ. Servir le Christ, c'était là, aux yeux de sa religion éclairée et profonde, le bonheur non moins que le devoir suprême. Pour son nom, pour sa cause, avec quelle joie il eût versé son sang, sacrifié sa vie!

Privé de cet honneur, il se dédommagea en lui vouant son cœur et ses biens, et en érigeant à sa gloire, dans sa ville bien-aimée, un monastère, foyer de lumière et de charité, et une église, rivale des monuments les plus admirés.

« L'an 1001, dit Mabillon, fut fondée sur la petite rivière de la Claise, au diocèse de Tours, l'abbaye de Preuilly, dont le créateur, Ecfrid ou Effroy, seigneur de Preuilly et de la Roche-Posay, et aïeul des comtes de Vendôme, fut inhumé dans le même monastère avec une épitaphe que les de Sainte-Marthe rapportèrent, d'après du Chesne, ainsi que les noms tout nus de quatre abbés, dont le premier est Amblard.

Condita est hoc tempore (anno 1001) *Prulliaci abbatia in diœcesi Turonensi, ad Clasiam fluviolum, cujus auctor Ecfridus sive Effredus, dominus Prulliaci et Rupepozeæ, progenitor comitum Vindociniensium, humatus in eodem monasterio, apposito ad ejus tumulum epitaphio, quod ex Chesnio retulerunt Sancta-Marthani cum nudis nominibus quatuor abbatum quorum primus est Amblardus* [1].

« De Loches, écrit dom Martène dans son *Voyage litté-*

[1] *Annales*, t. IV.

VUE GÉNÉRALE DE PREUILLY

raire, je partis après-dîné pour Prulli, où j'arrivai tout au soir. Le lendemain je pus voir l'abbaye, dont je visitai les archives, qui me fournirent une suite d'abbez assez bien remplie.

« Cette abbaye fut fondée au commencement de l'onzième siècle par Effroy, seigneur de Prulli, qui se reposa du soin d'y mettre des religieux sur Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours.

« L'an 1100, l'on y en comptait trente-quatre, qui sont nommés dans l'acte de l'élection de l'abbé Araldus.

« L'église est grande et belle pour son antiquité. Comme l'original de la fondation était dans les archives du château, j'eus la curiosité de les voir, et celui qui en avait la garde me les ouvrit avec beaucoup de bonté. J'y trouvai un cartulaire un peu récent, dans lequel était écrite en vers l'épitaphe du fondateur [1]. »

Fils d'Effroy par la foi et par la vaillance non moins que par le sang, Geoffroy Ier se dévoua avec passion à la nouvelle fondation monastique, que lui aussi se plaisait à considérer comme une source de bienfaits, non seulement pour Preuilly, mais encore pour la baronnie tout entière.

Hélas ! sous le toit du pieux chevalier la fortune n'était pas proportionnée à la vertu, et par suite plus d'une fois l'entreprise se heurta à des impossibilités.

Mais est-ce bien hélas! qu'il faut dire? ne convient-il pas plutôt de s'écrier : Heureuse pauvreté! qui a fait naître le plus attendrissant et le plus difficile des prodiges? Car, en vérité, n'est-ce pas un prodige, et de l'ordre le plus élevé, du moins pour quiconque connaît l'égoïsme humain, que ce jeune fils de seigneur qui, oubliant son origine, la plus fameuse de la contrée, échange spontanément son casque et sa cuirasse contre les insignes de pèlerin, dit adieu à sa forteresse, et, le pont-levis à peine traversé, se met à tendre la main comme un mendiant pour la maison de Jésus-Christ?

[1] *Voyage littéraire,* Ire partie, 15 juin 1708.

Il fit successivement appel aux diverses paroisses de Preuilly, aux villes principales et au chef-lieu de la province.

Partout on lui répondit avec regret qu'il était impossible de lui fournir le moindre secours, que les temps étaient malheureux et le pays épuisé, que les quêtes seraient des démarches inutiles et les prédications des paroles mort-nées.

Que faire en semblable conjoncture? abandonner une œuvre si chère? recourir à la violence pour arracher à son peuple les subsides nécessaires? Ni l'une ni l'autre de ces dures alternatives ne put trouver accès dans le cœur courageux et charitable de Geoffroy.

Le voyez-vous, sur le seul conseil de son zèle, partir pour Rome, — d'où son surnom de Roméen, — se jeter aux pieds du pontife, le conjurer avec sanglots de lui octroyer des lettres pressantes qui lui permissent de solliciter avec plus de succès la générosité des fidèles, et ne songer à regagner le doux manoir pruliacien qu'après avoir parcouru le midi et le centre de la France, et recueilli des aumônes assez fructueuses non seulement pour achever les deux grandes œuvres paternelles, mais encore pour les couronner en leur assurant la durée et la perpétuité.

Huit ans après la pose de la première pierre, en 1001, et quelques mois avant sa mort, arrivée à la fin de 1009, Effroy eut la consolation de faire consacrer le temple magnifique élevé par sa foi à la gloire de la sainte Trinité, en l'honneur de sainte Marie, mère de Dieu, et spécialement « sous le vocable de saint Pierre, prince des Apôtres », *sub vocabulo sancti Petri, principis Apostolorum.*

A sa prière, Archambauld de Suilly, archevêque de Tours, accourut à Preuilly pour la dédicace, qui s'accomplit au milieu d'une affluence extraordinaire et avec une solennité inaccoutumée.

Tandis que les abbés et les évêques, mitre en tête, la crosse d'or ou de bois à la main, composaient le cortège

sacré, les ducs, les comtes, les barons et les chevaliers entouraient le pontife, revêtus de leurs plus riches armures, la lance au poing, les bannières au vent, offrant au coup d'œil le contraste le plus brillant et le plus varié.

Dans le cours de la cérémonie, très haute et très illustre dame Béatrix d'Issoudun, désireuse d'éterniser la mémoire d'une fête si éclatante et de s'associer d'ailleurs à la munificence toute chrétienne d'Effroy, son noble époux, traversa le sanctuaire et alla déposer sur l'autel la charte de donation suivante.

Charte concernant la fondation du monastère de Prulli par Acfrede de Prully, sous le roi Robert[1].

« Omnibus sanctæ Dei Ecclesiæ quibus suppetit nosse, notum volo facere dilectoribus precipeque cunctis meæ progeniei successoribus, quod ego Exodunensis Beatrix, uxor domini mei Acfredi Prulliaci, meorum facinorum non immemor, pro ipsorum ac aliorum meorum parentum remedio : do Deo monasterioque quod ad presens constructum est[2] ab Acfredo domino meo in honore sancte Trinitatis et veneratione sancte Dei genitricis Marie Apostolorumq : Petri et Pauli et Abbati monachisq : ibidem Deo servientibus, quoddam meum proprium predium quod est prope Castrum Craciaci, nomen cujus vocatur Mons-feuderii, ut mihi a meis parentibus jure evenit; sciatque omnis plebs fidelium hoc meum predium sine aliquo servicio, sine aliqua requisitione consuetudinis mee progeniei nec alicujus alieni hominis mihi liberum possidere, et sicut ego liberum habeo, ita sane eis liberum do; hoc donum facio in hoc presenti die dedicationis prefati monasterii, quod consecratum est a Domno Archimbaldo Turonorum Archiepiscopo; ipse vero audiens hoc donum a me factum, sicuti indutus erat ante

[1] Dom Housseau, t. II, 1.

[2] En marge, 1008, d'une écriture différente du copiste de la charte.

altare Archiepiscopalibus vestimentis potestate Dei Apostoliq : Petri, Apostolorum Principis, et sua auctoritate excommunicavit et anathematisavit, ne quis manum in hoc meo dono causa alicujus servicii vel consuetudinis aut terres minuendi mittere præsumat; testes hujus mei doni sunt hii dominus meus Acfredus nostrique filii Gosbertus et Goffredus; Goffredus Dives, Goscelinus de Prulliaco, Vivianus Lunerlus, regnante Rotberto Francorum rege[1]. »

Traduction

« A tous ceux de la sainte Église de Dieu à qui il appartient de le savoir, je veux faire connaître ainsi qu'à mes amis et principalement à tous ceux de ma lignée, mes héritiers, que moi *Béatrix d'Issoudun*, épouse de mon seigneur Effroy de Preuilly, ne perdant point le souvenir de mes fautes, mais au contraire désirant y porter remède et à celles de tous mes parents : je donne à Dieu et au monastère qui a été construit présentement par Effroy, mon seigneur, en l'honneur de la sainte Trinité et en vénération de sainte Marie, Mère de Dieu, et des apôtres Pierre et Paul, et à l'abbé et aux moines voués au service du Seigneur en ce lieu, un domaine qui m'appartient en propre, qui est situé près du bourg de Graçay, dont le nom est Montferdier, comme il m'est arrivé en droit de mes parents; et que tout le peuple des fidèles sache que je possède ce domaine libre de toute charge, sans aucune servitude, sans quelque revendication de coutume que ce soit, ni par ma lignée ni par aucun étranger, et que de même que je l'ai libre, de même je le leur donne absolument libre; je fais ce don en ce présent jour de la dédicace dudit monastère, lequel a été consacré par le seigneur Archambaud, archevêque de Tours, lequel de son côté entendant que je venais de faire ce don,

[1] Copié sur le titre original conservé aux archives de la Sainte-Chapelle de Bourges, parmi ceux de la baronnie de Graçay. Cette terre est actuellement réunie à la métropole de Saint-Étienne, avec les autres biens de la Sainte-Chapelle.

comme il était devant l'autel revêtu des ornements archiépiscopaux, excommunia et anathématisa quiconque aurait l'audace de porter la main sur ce mien don, soit sous prétexte de servitude ou de coutume, soit pour diminuer les terres. Les témoins de ce mien don sont ceux-ci : mon seigneur Effroy, et nos fils Gosbert et Geoffroy; Geoffroy le Riche, Goscelin de Preuilly, Vivian Lunerle, régnant Robert, roi des Francs. »

Quelques mois avant cette dédicace, le monastère de Saint-Pierre avait reçu avec un tressaillement d'allégresse la petite colonie religieuse envoyée pour le vivifier.

Les enfants de saint Benoît étaient alors la providence de l'Occident. Voués par leur institution merveilleuse non seulement à l'austérité et aux pratiques spirituelles du cloître, mais encore à toutes les œuvres de quelque utilité terrestre, ils priaient, travaillaient, luttaient depuis déjà cinq cents ans pour sauver l'Europe battue avec fureur par le flot barbare et menacée du plus effrayant naufrage.

Les uns, apôtres héroïques, avaient converti à l'Évangile par leurs prédications, et plus d'une fois par l'effusion de leur sang, les Germains, les Scandinaves et les Anglo-Saxons; les autres, demeurés dans la solitude des monastères, avaient veillé à la garde des lettres, dépôt le plus sacré après celui de la foi; ceux-ci avaient défriché les forêts et mis en honneur les travaux jusque-là méprisés de l'agriculture; ceux-là avaient créé des routes, jeté des ponts sur les rivières et les fleuves, construit des villes et des bourgs: tous, abeilles diligentes de la religion et de la patrie, avaient pris la plus large part au lent et difficile travail d'édification sociale qui aboutissait enfin, avec tant de bonheur et d'une manière définitive, à l'âge béni de la civilisation chrétienne.

C'est à cet ordre immortel des Bénédictins que, à la requête d'Effroy, Hervé de Buzançais, le pieux et savant tré-

sorier de Saint-Martin de Tours, alla demander l'essaim destiné à peupler la nouvelle ruche monastique, si laborieusement édifiée au bord de la Claise, sur le territoire prulliacien. Il obtint sept moines, qu'il amena lui-même à Preuilly, et laissa sous le saint et paternel gouvernement d'Amblard, du monastère de Maillezais, qui fut le premier abbé.

Dans ces temps lointains, qui pourraient sous plus d'un rapport servir d'exemplaire aux nôtres, l'union la plus salutaire régnait entre le pouvoir civil et le pouvoir spirituel. Alors les deux puissances, loin de se faire une guerre funeste et sacrilège, se donnaient la main et se prêtaient un appui mutuel, mues par la juste conviction que cette réciprocité affectueuse et confiante ne devait, comme un talisman mystérieux, que produire la paix dans une sage et féconde conciliation de tous les intérêts et de tous les droits, et avec la paix la grandeur morale et la prospérité matérielle, tout ce qui en un mot était susceptible de contribuer pour une part quelconque à la vraie gloire et à la solide félicité des peuples.

S'il fallait une preuve à cette assertion, qui ressort de l'histoire de toute cette époque, on la trouverait dans la démarche que fit Effroy auprès de Robert II, et dans la charte où il est répondu favorablement au seigneur de Preuilly par le pieux roi des Francs.

Roberti regis diploma erectionem monasterii Prulliacensis in diœcesi Turon. confirmat. Anno 1008.

« In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, ego Robertus gratia Dei Francorum Rex.

« Cum excellentiam potestatis mihi ad regendum commissæ perpendo, nimioque mansuetudinis spiritu considero, recognoscens me a Deo regiæ sanctificationis adsumpsisse, ut, si sanctam Ecclesiam a morsibus inimicorum defenderem,

beneficiis ditarer et muneribus locupletarer; vereor ne talentum Domini mei sub terris abscondam, mihi ad multiplicandum creditum; meque scienter manum in flammam misisse vehementer perhorresco, dum regiæ dignitatis coronam adepti sumus immerito. Non pœnam servi incurrere vellem, qui verbo oris sui judicatus, pecuniam domini sui in lucrum expendere timuit. Quod Regis autem est, scilicet ut sancta per ipsum honorifice dilatetur Ecclesia, toto animi affectu elaborare mallem.

« Noscat igitur celsitudo ac magnificentia omnium Francorum et Aquitanorum, et omnium fidelium nostrorum, quod quidam vir Consularis nosterque fidelis, Agfredus nomine, adiens serenitatem clementiæ nostræ, obnixe postulavit, quatinus quoddam monasterium, quod nomine sanctissimi Salvatoris mundi et Redemptoris Domini nostri J. C. et in veneratione duodecim Apostolorum, juxta castrum suum, nomine Prulliacum, situm, decurrente haud procul amne qui Clasia vocatur, nostro tempore construxerat, nostri præcepti auctoritate, et sigilli nostri impressione statueremus esse in perpetuum stabile, sine alicujus inquietudine.

« Præterea sancimus et constituimus, ut nec quilibet judex vel exactor, in rebus ejusdem loci, a se vel ab aliis inibi concessis, vel in futurum dandis, ad causas audiendas, vel freda exigenda, neque mansionarios vel aliquas redhibitiones, inquietare præsumat; neque homines ad ipsum locum pertinentes distringere temptet : sed sint semper in Abbatis monachorumque loci imperio.

« Rerum vero notitiam, quas jam ipse eidem loco dederat, posteritas nostra in futurum volumus ut agnoscat; hoc est, ecclesiam quæ est in ipso castro superius nominato, cum tota terra ad eam pertinente; et aliam ecclesiam prope ipsum castrum sitam, atque in honore S. Michaelis dedicatam, cum decimis et aliis quæ eidem loco necessaria fuerint.

« Actum apud abbatiam quæ dicitur Matsiacus, regnante Rotberto Rege gloriosissimo, anno XXI [1]. »

[1] Dom Bouquet, *Histoire des Gaules*, t. X. Roberti reg. diploma XXVIII.

Diplôme du roi Robert confirmant l'érection du monastère de Preuilly, au diocèse de Tours. An 1008.

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, nous, Robert, par la grâce de Dieu roi des Francs.

« Quand j'étudie et considère dans un profond esprit de soumission l'excellence du pouvoir qui m'a été confié pour gouverner, je reconnais que j'ai reçu de Dieu le don de la royauté dans le but de défendre la sainte Église contre les morsures de ses ennemis, de la combler de bienfaits et de l'enrichir de largesses. Aussi je crains d'enfouir dans la terre le talent que mon Seigneur m'a confié pour le multiplier; j'ai une vive appréhension d'avoir mis sciemment la main dans la flamme en recevant, sans mérites de ma part, la couronne et la dignité royale. Je ne voudrais pas encourir la peine de ce serviteur qui fut jugé par ses propres paroles pour n'avoir pas osé faire fructifier l'argent de son maître. Au contraire, le but d'un roi doit être la dilatation et l'honneur de la sainte Église; à cela je désire travailler de toute l'ardeur de mon âme.

« Sachent donc tous les nobles et puissants Francs et Aquitains et tous nos vassaux, qu'un seigneur notre vassal, Effroy, s'est présenté devant notre Majesté, et nous a demandé avec instances d'établir à perpétuité et à l'abri de toute revendication de qui que ce soit, par un arrêt et sous la garantie de notre sceau, le monastère qu'il a construit sous notre règne, au nom du très saint Sauveur et notre Rédempteur Jésus-Christ, et en l'honneur des douze Apôtres, dans un sien alleu situé près de son domaine de Preuilly, non loin de la rivière de la Claise.

« En outre, nous décrétons et établissons, en ce qui concerne les possessions concédées à ce monastère par lui ou par d'autres, ou celles qui lui seront données plus tard, que nul juge ou collecteur d'impôts ne pourra troubler les colons

soit pour l'exercice de la justice, soit pour la levée des impôts ou des redevances; nul n'aura l'audace de violenter les hommes appartenant à ce lieu ; mais ils resteront toujours sous le pouvoir de l'abbé et des moines.

« En outre, nous voulons que notre postérité connaisse pour plus tard la liste des biens que le susdit a donnés à ce lieu. Ce sont : l'église qui se trouve dans le bourg susnommé, avec toute la terre qui en dépend; une autre église sise près du même bourg et dédiée à saint Michel, avec les dîmes et les biens qui en dépendent, et toutes les autres possessions qui seraient nécessaires au monastère.

« Fait en l'abbaye de Massay, l'an XXI du roi Robert, glorieusement régnant. »

A quel millésime rattacher cette XXIe année? Si l'on compte à partir de la mort de Hugues Capet, père de Robert, comme le fait Mabillon, c'est en 1017 que Robert confirma la fondation d'Effroy. Prend-on, au contraire, pour point de départ l'année où Robert fut associé par Hugues Capet au gouvernement royal? c'est en 1008 que fut délivré le diplôme.

Pour nous, cette dernière date est la vraie. L'acte ne laisse-t-il pas entendre, et même n'indique-t-il pas clairement par sa teneur que notre Effroy vivait encore lorsque Robert répondit favorablement à sa demande instante, et approuva l'érection du nouveau cloître de Saint-Pierre? Or Effroy alla recevoir au ciel la récompense de ses œuvres en l'an 1009 du Seigneur.

Sous le sanctuaire de l'église et dans toute son étendue régnait une crypte d'un travail admirable bien que sévère, voûtée en pierre, divisée en trois travées, portée sur six ou huit colonnettes, dans laquelle on pénétrait par une porte et un escalier qui ouvraient dans le couloir, au-dessous des

colonnes du milieu absidal, et survécurent à la crypte jusqu'à la restauration de 1863, où l'on fut assez mal inspiré pour les déclarer vestiges inutiles, et assez impitoyable pour les détruire.

Construite pour servir de sépulture aux barons de Preuilly, cette crypte reçut, vers la fin de 1009, la dépouille mortelle du pieux et vaillant Effroy. Il fut inhumé à droite du grand autel, en face même du caveau réservé à Béatrix d'Issoudun, l'ange terrestre qui avait partagé avec tant de fidélité et d'ardeur sa religion et sa tendre charité.

On grava sur son tombeau en vers rimés et léonins, suivant l'usage et le goût du temps, une épitaphe qui le fait revivre dans son esprit de justice, dans sa valeur militaire, dans son dévouement à la patrie, dans ses vertus privées, et surtout dans l'œuvre qui a immortalisé sa gloire.

Inter mortales quos Gallia nobilitavit
Quondam regales, genus et probitas decoravit,
Tutor eram patriæ, pax juris et emolumentum,
Dux quoque militiæ, subvertens castra furentum.
Sic cum viderent mihi fata meique valerent
Sensus et mores, in Christo splendidiores,
Fanum fundavi, cultuque sacro decoravi,
In quo nunc jaceo sublimis honore trophæo;
Effredus nomen : plebs, clerus funeris omen
Supplens, subveniat prece, voto, munere. Fiat!

En voici la traduction en vieux français du XVIe siècle, copié sans doute sur le tombeau par dom Housseau lui-même, à qui nous l'empruntons, ou par Morice Arnauld, moine bénédictin comme lui, qui l'aida à fouiller les archives des monastères et à relever les inscriptions des églises abbatiales de Touraine.

« Entre les mortels de ce monde que France, dont toute

la noblesse est descendue, a annoblis et eslevez en honneur, la lignée, prouesse, noblesse et dignité, a embelli, enobli et aourné les royaux qui estoient jadis issant de la royale lignée, lesquels sur tous ceulx du monde ont esté nobles, vertueux, plains de toute noblesse et vraye seigneurie, de prouesse et toute prodromie, par lesquels le monde florissoit et florit en honneur de tout bien et de vraye chevalerie :

« Desquels je nomme Effroy, seigneur de Preuilly, descendant extrait de la royale lignée.

« En mon tems estois tuteur et deffenseur de la terre et du pays contre tous adversaires; j'estois la paix de tout le peuple, tenant mes subgets comme vray seigneur naturel, en seureté, repos et tranquillité.

« J'estois la regle, l'emolument et le proffit de droict et de justice, rendant à chacun ce qui estoit sien, sans nulle extortion ne exaction quelconques.

« J'estoye le duc de vraye chevalerie, destruisant et subvertissant les chasteaux et compaignées des gens de fureur et de mauvaise voulenté, qui par fureur et violence destruisaient le peuple, en confondant les mauvais et esfaussant (tirant d'embarras) les bons.

« Adoncq ainsi que les destinées, fortunes et ordonnances de Dieu me rioyent et m'eslevoyent en tout honneur et excellence, et quant mon entendement et mes sens estoyent en vigueur, senté et puissance, et ma vie, par la grâce de Dieu, et mes mœurs estoient plus resplendissans en Ihésus-Christ mon créateur,

« Je fonday ce temple et ceste esglise à l'honneur de Dieu, laquelle j'ay aournée et embellie de divin service, instituant gens à Dieu donnés perdurablement à servir Dieu, auquel temple je gis et repose, hault, souverain et plain d'honneur, de gloyre et banière de victoyre.

« Donc le peuple et le clergé, ces choses considérées, supplians et faisans le service et l'obsèque de funérailles du corps mort et trespassé, me veuillent aider et subvenir par

prières et sainctes oroisons, en priant Dieu qu'il soit fait ce que désire et requiert par prière de ceulx qui prieront Dieu pour moy, pour le veu et désir que Dieu si m'a donné et pour le don de ce temple qu'ay à Dieu présenté, tellement que ce don soit ainsy en mémoire éternelle, que Dieu par sa pitié me donne la couronne de gloire. Amen. »

Dans la crypte, autour d'Effroy et de Béatrix, vinrent successivement se ranger dans le repos de la tombe :

Geoffroy Ier, continuateur de l'œuvre d'Effroy.
Gosbert Ier, 1030.
Gosbert II, 1090.
Eschivard II, baron de Preuilly, 1217.
Geoffroy IV, baron de Preuilly et chevalier banneret de Touraine, 1230.
Eschivard III, baron de Preuilly, 1265.
Pierre Frotier, baron de Preuilly, vicomte de Montbast chambellan du roi et sénéchal de Poitiers, 1452.
Marguerite de Preuilly, femme de Pierre Frotier, 1445.
Prégent Frotier, baron de Preuilly, 1487.

Il est évident que d'autres encore, et en assez grand nombre, parmi les seigneurs qui se remplacèrent jusqu'à Prégent Frotier dans la possession de la puissante forteresse, reçurent la sépulture dans l'église abbatiale à côté de leurs devanciers illustres, comme aussi la plupart des abbés réguliers qui, de 1009 à 1395, c'est-à-dire de Amblard à Jean, furent appelés à se succéder dans le gouvernement du monastère.

Le croirait-on? Preuilly étant tombé aux mains des protestants vers 1562, le vandalisme huguenot, digne précurseur du vandalisme révolutionnaire de 1793, alla jusqu'à se souvenir, dans le paroxysme de sa haine, de ces cendres refroidies et inoffensives, consacrées au respect par le sceau

de la mort, qui ne demandaient qu'à attendre la résurrection générale des corps, ardent objet de leur espérance chrétienne, dans la sérénité sacrée et dans le silence inviolable du sépulcre. Les caveaux furent ouverts, les cercueils brisés, les ossements dispersés; ces profanations odieuses et sans but n'ayant pas encore assouvi la rage des sacrilèges, les voûtes furent défoncées, les colonnes renversées, la crypte entière réduite en un monceau de décombres et anéantie.

En 1095, un mode nouveau, plus conforme à la fois à l'esprit de l'Église et à la raison, intervint à Preuilly dans la tradition du pouvoir abbatial, qui fut conféré à un des religieux, Othon, non plus sur le choix et la présentation des protecteurs-nés de l'abbaye, mais par élection. Une deuxième élection eut lieu cinq ans plus tard, et donna pour successeur à Othon, Araldus, homme de bon témoignage, *boni testimonii virum*, sage et modeste, *sapientem et modestum*, jugé à l'unanimité le plus digne par la science et surtout par la bonté.

Il nous est parvenu, sur la nomination du deuxième abbé élu, une pièce trop intéressante tant au point de vue de l'histoire qu'à celui de l'édification, pour qu'il nous soit loisible de ne pas la citer.

Divino adjutorio favente, in sinum matris Ecclesiæ mortalium plerique suavi jugo Domini sua sponte submittere colla non dedignavere qui postmodum facti mundo speculum a pio remuneratore super hethero locati sui laboris perceperunt fructum. Quosdam ex his priorum Sanctio patrum heremitas vocitari statuit [1].

Præter hos fuere quidam qui pari quidem ratione ce-

[1] Ex archiv. abbat. S. Petri Prulliac. ord. S. Bened.

lestia peterent sed longe dissimiles et ut ita dictum sit ferventiore zelo non sua tantum quererent lucra quam et aliorum commoda hi nimirum non paucos mortales suo exemplo ad sacræ religionis normam convocantes primitus edificarunt monasteria deinde construxere cenobia ubi multam turbam aggregarunt fratrum qui modo cenobitæ nuncupantur auctoritate Scripturarum isti igitur ad instar primitivæ Ecclesiæ se suaque pro Salvatoris nomine abnegantes communem simul ducere vitam salubriter delegerunt

sequenti tempore sub prepositis atque decanis vixere dehinc loco illorum elegerunt sibi pastores seu patres qui nominantur nunc *Abbates*.

Claret itaque hunc ecclesiasticum morem non cepisse hodierno sole quin potius ab antiquis inchoatum ad nostra usque devenisse tempora

quem nos sequentes scilicet S. Petri Prulliacensis monachilis concio obtamus fore omni fidelium caterva cognitum quia anno Incarnationis dominicæ millesimo C^mo^ [1] domini Rodulfi secundi Turonorum Archiepiscopi et Joffridi cognomento Jordanis Vendocinensis comitis præsentiæ offerre studuimus quemdam nostrum monachum et decanum boni testimonii virum sapientem ac modestum nomine *Araldum* ad nostri cenobii regimen ut nobis sit in loco patris atque rectoris huic ordinationi favent sanctæ matris Ecclesiæ Turonicæ primates et omnes parochi seu comprovinciales nostri unanimiter prospera precantes ei

eligimus ergo et suscipimus nostrum prefatum decanum ut nos paterno amore foveat et veluti spirituales in Christo filios diligat studeatque plus amari quam timeri plus prodesse quam preesse et ne conturbet quasi libera utens potestate injuste gregem sibi commissum sed sit semper memor quod de omnibus judiciis suis redditurus rationem judici equissimo id est deo

[1] An 1100. Raoul II, archevêque de Tours, et Joffroy Jourdain, comte de Vendôme, seigneur de Preuilly.

hanc electionem Prulliacenses monachi fecerunt nomina quorum hæc sunt scilicet

Arnaldus.	Johannes Stephani.	Vivianus.
Johannes Belli loci.	Utbertus.	Durandus.
Aalardus.	Gauffridus.	Tetbodus.
Gosbertus Stephani.	Malinus.	Scoblardus.
Goffridus Vitre.	Aliusque Goffridus.	Tetbaudus Ingliæ.
Stephanus.	Umbaldus.	Araldus Paiziaco.
Petrus Poziaco.	Arnulfus.	Isembertus.
Samuel.	Tetbaldus filius Ulgerii.	Petrus Raimbaldi.
Johannes.		Constantius.
Giraldus.	Rotbertus Stephani.	Raginaldus.
Raginaldus.	Johannes.	Mainerius.

ÉLECTION D'ARALDUS

« A la faveur du secours divin, un grand nombre de mortels dans le sein de notre mère l'Église n'ont pas craint de soumettre volontiers leurs épaules au joug suave du Seigneur, qui, devenus ensuite un miroir pour le monde, ont été placés par le divin rémunérateur au-dessus des sphères éthérées pour recevoir la récompense de leurs travaux. Quelques-uns d'entre eux ont été rangés par nos anciens pères parmi ceux qu'ils appelaient ermites. Outre ceux-là il en est qui, aspirant pareillement après les biens célestes, mais par des voies différentes et avec un zèle que l'on peut dire plus fervent encore, ont recherché non leurs propres profits seulement, mais plutôt les avantages d'autrui. Ceux-là certainement, invitant par leur exemple un bon nombre de mortels à suivre la loi de la sainte religion, ont d'abord bâti des celles monastiques, construit ensuite des maisons conventuelles, pour y réunir une foule nombreuse de frères, qui maintenant sont appelés cénobites, selon le nom qui leur est donné dans les écrits. Ceux-là donc, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans la primitive Église renonçant à leurs biens et à eux-mêmes pour l'amour du Sauveur, ont résolu

pour leur bonheur de mener ensemble une même vie. Dans la suite ils ont vécu sous des prévôts et des doyens, puis à leur place se sont choisi des pasteurs ou frères qui actuellement sont appelés abbés. Il est manifeste que cette coutume de l'Église n'a pas commencé de nos jours, mais bien plutôt qu'inaugurée par les anciens, elle est arrivée jusqu'à nos temps. C'est pour suivre cette coutume que nous, c'est-à-dire la communauté monastique de Saint-Pierre de Preuilly, nous désirons faire connaître à toute l'assemblée des fidèles que, l'an 1100 de l'Incarnation du Seigneur, nous avons eu soin de présenter au seigneur Raoul II, archevêque de Tours, et à Geoffroy, surnommé Jourdan, comte de Vendôme, l'un des nôtres, moine et doyen, homme de bon témoignage, sage et modeste, nommé Araldus, pour le gouvernement de notre monastère, afin qu'il nous serve de recteur et de père. Sont favorables à cette ordination les dignitaires de la sainte mère Église de Tours, et tous les chefs d'Église nos comprovinciaux, qui d'un cœur unanime lui souhaitent prospérité. Nous élisons donc et prenons notre doyen susnommé pour qu'il nous couvre de son amour paternel, et qu'il nous aime comme ses fils à lui dans le Christ, qu'il s'étudie plus à être aimé qu'à être redouté, à être utile plutôt qu'à dominer, et qu'il ne jette pas le trouble par des dispositions injustes, comme s'il exerçait un pouvoir arbitraire, dans le troupeau qui lui a été confié, mais que toujours il se souvienne qu'il devra rendre compte de tous ses jugements au très juste juge, c'est-à-dire à Dieu.

« Cette élection a été faite par les moines de Preuilly dont voici les noms; à savoir : Arnaud, Jean d'Étienne, Durand, Jean de Beaulieu, Utbert, Tetbaud, Aalard, Geoffroy, Scoblard, Gosbert d'Étienne, Malin, Tetbaut d'Inglie, Geoffroy Vitré, et un autre Geoffroy, Araldus Paiziaco, Étienne, Umbaud, Isembert ou Isembaud (de l'Étoile), Pierre Poziaco, Arnoulf, Pierre de Raimbaud, Samuel, Tetbaud fils d'Augier, Constans, Jean, Robert d'Étienne, Regnaud, Giraud, Jean, Mainier, Regnaud, Vivien. »

Bien que ce ne soit pas notre objectif d'écrire l'histoire de l'abbaye, nous eussions été heureux pourtant de grouper dans ce chapitre, quitte à les condenser dans le plus petit nombre de pages possible, tous les événements capables de jeter le moindre jour sur sa vie intime, sur son expansion intellectuelle, sur son rôle charitable et pacificateur, sur son influence civilisatrice aux diverses époques dans le pays ou dans les provinces circonvoisines.

Malheureusement le sinistre génie sectaire, qui ne recula pas devant la violation d'antiques et saintes sépultures, ne recula pas davantage devant une autre violation ni moins impie ni moins barbare, celle des archives où reposaient depuis des siècles, comme des trésors sacrés, les pièces et documents destinés à relier l'avenir au passé, et à transmettre aux générations futures la connaissance précieuse de celles qui les avaient précédées dans la voie de la science, de la piété, du patriotisme le plus ardent et de l'honneur le plus pur.

Une première destruction eut lieu le 2 juin 1562. S'étant emparés de vive force de la ville et du château, sous la conduite d'un enseigne du capitaine Belon, les protestants, non contents de mettre l'église à sac, pillèrent l'abbaye de fond en comble, et brûlèrent avec un acharnement particulier toutes les archives qui tombèrent entre leurs mains.

La ruine de ces dernières fut consommée en 1595 par Claude du Puy, qui, peu après la mort de son époux, Louis Châteigner, baron de Preuilly, seigneur de la Roche-Posay et d'Abain, partit pour Rome. y embrassa la religion réformée, et n'eut rien de plus pressé à son retour que de signaler sa conversion et son zèle de récente adepte en anéantissant tous les titres qui avaient trait plus spécialement à l'histoire de l'abbaye, qui n'était autre que l'histoire de l'Église catholique elle-même dans toute l'étendue de la baronnie.

Du chartrier si riche autrefois de notre chère abbaye, il ne reste guère d'intéressant, au point de vue religieux et philosophique, que les documents rapportés depuis le commencement de ce chapitre, auxquels nous avons la satisfaction de joindre ici la liste des cinquante-cinq abbés qui, durant la longue période de sept cent quatre-vingt-deux ans, présidèrent sans interruption au culte de Dieu et au culte des lettres dans le monastère de Saint-Pierre, et méritent au premier chef, par les services de toutes sortes rendus à la religion et à la France, d'échapper à l'indifférence et à l'oubli.

ABBÉS DE SAINT-PIERRE DE PREUILLY

1. Amblard, 1009.
2. Romuald, 1039.
3. Godefroy, 1050.
4. Constant I, 1066.
5. Hector Robert de Tiette, 1069.
6. Ribre, 1090.
7. Constant II, 1092.
8. Othon, 1095-1100, premier abbé élu.
9. Araldus, élu en 1100.
10. Isembaud de l'Étoile, frère de Pierre de l'Étoile, abbé de Fontgombault et fondateur de la basilique.
11. Fulcherius, 1117-1123.
12. Guarinus, 1123-1155.
13. Goscelin, 1172.
14. Guarinus, 1184.
15. Geoffroy, 1210.
16. Hugues, 1212.
17. Étienne, 1227.
18. Guibert, 1230.
19. Aymery de Vernia, 1233-1241.
20. Guillaume, 1241.
21. Geoffroy, 1242.

22. Guillaume, 1260-1264.
23. Geoffroy, 1264-1273.
24. Mathieu, 1280.
25. Robert, 1295.
26. Mathieu, mort en 1311.
27. Étienne, 1311-1343.
28. Astorgius, 1343.
29. Guillaume, 1360.
30. Pierre, 1372.
31. Jean, 1395.
32. Chauveron (Georges de), premier abbé commendataire, prit possession le 12 juin 1405. — D'argent, au pal bandé d'or et de sable.
33. Isoré de Plumartin (Philippe), 1421-1426, — D'argent, à deux fasces d'azur.
34. Beaujeu (Pierre de), 1430-1478. — D'or, au lion de sable.
35. Poyade (Guillaume de), 1491, démissionnaire la même année. — D'azur, à six fusées d'or, 3, 2, 1.
36. Morlon (Pierre), 1491-1495. — De gueules, au lion d'or, lampassé d'argent.
37. Ancelon (Georges), né à Claise, près Preuilly, prieur de la Guerche, prit possession de l'abbaye le 31 octobre 1495. — De gueules, semé de fleurs de lis d'argent, au franc-canton, de même chargé de quatre fleurs de lis d'azur.
38. Chauveron (Georges de), 1507-1527. — D'argent, au pal bandé d'or et de sable.
39. Solier de Morette (Amédée du), protonotaire apostolique, nommé en 1527. — D'azur à la bande d'argent chargée de trois roses de gueules et accottée de deux étoiles d'or; au chef d'argent.
40. Olivier (Jacques), vicaire général du diocèse du Mans, 1539. — Écartelé; au 1 et 4 d'azur, à six besans d'or, 3, 2, 1, au chef d'argent chargé d'un lion issant, de sable, au 2 et 3 d'or, à trois bandes de gueules, celle du milieu chargée de trois étoiles d'argent.

41. Solier de Morette (Jean-Aymar du), 1540. — Mêmes armoiries qu'au n° 39.

42. Isoré d'Hervault de Plumartin (Antoine), prieur de l'église collégiale de Loches, 1586. — D'argent à deux fasces d'azur.

43. Pauly (Yves), du diocèse de Limoges, 1594. — D'or, à six merlettes de gueules, 3, 2, 1.

44. Chasteigner (Louis), 1625. — D'or, au lion passant, de sinople, brisé d'un lambel de gueules.

45. Chasteigner de la Rocheposay (Charles), 1638. — Mêmes armoiries que le précédent.

46. Crevant d'Humières (Jacques de), nommé en 1644, démissionnaire en 1663, mort à Messine en 1675. — Écartelé; aux 1 et 4 écartelé d'argent et d'azur qui est de Crevant; aux 2 et 3 d'argent fretté de sable qui est d'Humières.

47. Crevant d'Humières (Balthazar de), 1663-1684. — Mêmes armoiries que le précédent.

48. Mouret (Simon-François), 1684-1691. — D'or, à un arbre de sinople placé sur une terrasse de même accompagné à senestre d'un lévrier attaché par une corde, de sable.

49. Rouxel de Médavy (Hardouin de), aumônier du duc d'Orléans. août 1691 à septembre 1706. — D'argent, à trois coqs de gueules, membrés, becqués et crêtés d'or.

50. Voyer de Paulmy d'Argenson (François-Hélie de), archevêque d'Embrun et de Bordeaux, 1706-1728. — D'azur, à deux lions léopardés d'or, passant l'un sur l'autre, couronnés de même, armés et langués de gueules; et sur le tout, d'azur, au lion ailé, assis, d'or, tenant un livre ouvert d'argent, qui est de Venise.

51. Menou de Boussay (Edmond de), abbé de Preuilly le 20 novembre 1728, mort le 20 octobre 1758. — De gueules, à la bande d'or.

52. Gabriac (N. de), vicaire général du diocèse de Sens, 28 janvier 1759. Démissionnaire le mois suivant. — De gueules, à sept losanges d'or, 3, 3, 1.

53. Thomas (Louis de), chanoine de Metz, 1759-1765. — Écartelé de gueules et d'azur, à une croix fleuronnée au pied fiché, brochant sur le tout.

54. Morard de Galles (Prosper de), vicaire général du diocèse de Tours, doyen du chapitre du Plessis-lez-Tours, 1765-1784.

55. Myre-Mory (Claude-Madeleine de la), vicaire général du diocèse de Carcassonne, abbé de Preuilly, de 1784 à 1791, mort en 1829. — Écartelé; aux 1 et 4 d'azur, à trois aiglettes au vol abaissé d'or, becquées et membrées et diadémées de gueules; aux 2 et 3 d'or, à la bande de gueules, accompagnée en chef de trois merlettes de sable, et en pointe de deux tourteaux d'azur [1].

Comme on le verra dans le dernier chapitre de cet ouvrage, l'Église de Preuilly peut être considérée comme une immense et perpétuelle apothéose de l'amour de Dieu et du prochain, autrement dit de la charité.

Or les fils de saint Benoît ne se contentaient pas de célébrer la fraternité chrétienne du fond de leur solitude monastique, ils s'appliquaient encore plus à la pratiquer, se souvenant de la parole de saint Jean : « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, serait-il capable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas[2]? » Écrire l'histoire du monastère prulliacien, comme du reste de tous les monastères, serait écrire l'histoire de la bienveillance et de la bonté, de la sollicitude bienfaisante, de l'aumône généreuse, de l'assistance non moins abondante que délicate et discrète.

Rien mieux que la pièce suivante, qui relate une association de prières pour les défunts entre l'abbaye de Preuilly et celle de Noaillé en Poitou, n'est propre à nous donner une idée exacte de la charité qui animait ces institutions reli-

[1] L'abbaye de Preuilly porte : *de gueules à deux clefs d'or en sautoir.*

[2] I Ep. IV.

gieuses, au sein desquelles on ne connaissait plus de distances lorsqu'il s'agissait d'aimer, et où l'union d'esprit et de cœur, survivant à la mort, continuait à ne faire qu'un de ceux qui demeuraient sur la terre et de ceux qui l'avaient quittée.

Charte des abbés de Noaillé et de Preuilly.

Universis Christi fidelibus ad quos præsens scriptura pervenerit Raerius Abbas et Conventus Nobiliacensis Aimericus Abbas et conventus Prulliacensis salutem in Domino. Noveritis talem inter nos constituisse societatem quod audito obitu fratris Nobiliacensis nos fratres Prulliacenses absoluto defuncto in Capitulo celebrabimus vigiliam et missam pro fratre defuncto et habebit unum pauperem in refectorio nostro in illa die et in crastinum Epiphaniæ Domini celebrabimus plenum officium defunctorum pro fratribus Nobiliacensibus annuatim et reficietur illa die unus pauper in nostro refectorio pro eisdem similiter faciemus et nos fratres Nobiliacenses pro fratribus Prulliacensibus.

Actum mense Augusto anno gratiæ M°CC°XXXIII[1].

« A tous les fidèles du Christ à qui parviendra le présent écrit, l'abbé Raërius et le couvent de Noaillé, l'abbé Aimeric et le couvent de Preuilly, salut dans le Seigneur.

« Sachez qu'il a été établi entre nous une association telle que nous, frères de Preuilly, ayant appris le trépas d'un frère de Noaillé, après l'absoute en chapitre pour le défunt, nous célébrerons également pour lui une vigile et une messe, et le même jour il aura (le bénéfice d'une portion servie à) un pauvre dans notre réfectoire. De plus chaque année, le lendemain de l'Épiphanie du Seigneur, nous célébrerons l'office des morts en entier pour ces mêmes frères. Nous,

[1] Ex archivis abb. S. Petri Prull. ord. S. Bened. — Raërius, abbé de Noaillé, et Aimeric, abbé de Preuilly, en 1233.

frères de Noaillé, en ferons autant en faveur des frères de Preuilly.

« Fait au mois d'août, l'an de grâce 1233[1]. »

Du monastère, emporté comme tous les autres par la violence de la tourmente révolutionnaire, il ne reste que des membres et des débris épars, ici la masure des cloîtres dissimulant sa vieillesse et sa ruine sous d'épaisses touffes de lierre; là le bâtiment parallèle devenu lui aussi propriété étrangère; sous la terrasse de l'ancien carré monastique, la maison de l'abbé avec sa belle porte et ses admirables cheminées du XVe, aux meneaux prismatiques et aux guirlandes de feuilles aiguës et déchiquetées; le moulin de l'abbaye, le jardin de l'abbatiale; la Grange-aux-Moines, où venaient s'abriter les récoltes diverses des intelligents, laborieux et patients pionniers de l'agriculture; çà et là encore quelques pans de hautes et vieilles murailles, reliques vénérables, il est vrai, mais désolées et muettes, du milieu desquelles ne s'élève plus ni le rayon lumineux de la science, ni l'encens embaumé de la prière, ce double aliment de l'âme, ces deux trésors également précieux de la véritable vie.

Disons vite cependant, et avec l'expression de la gratitude la plus vive envers la divine Providence, que l'œuvre d'Effroy, loin d'avoir péri en entier, subsiste dans sa part la meilleure, celle qui intéresse le plus la religion et l'art: l'église, demeurée debout au milieu du cataclysme le plus effroyable, sans doute pour rendre témoignage devant les siècles à venir du génie scientifique des siècles passés, et servir comme d'écho à travers les âges aux sentiments de foi et d'amour de Dieu, qui, à cette époque de haute intelligence, étaient tout l'homme.

[1] Dom Housseau, *Anjou et Touraine*, t. VII. Chartes, 1230-1299. N° 27480.

CHAPITRE II

ŒUVRE COLLECTIVE DE FOI ET D'AMOUR DE DIEU

La pire des injustices, a dit un sage de l'antiquité, est de juger un passé d'après les idées et les institutions de son époque.

Telle est pourtant l'iniquité commise par la plupart de ceux qui n'ont abordé l'étude des XIe, XIIe et XIIIe siècles, qu'en s'inspirant des usages et des préjugés de l'époque contemporaine. Détracteurs passionnés et de parti pris, ennemis irréconciliables de l'Église et de ses œuvres, ou écrivains superficiels qui n'ont regardé que les surfaces et les côtés faibles, s'ils n'ont pas cherché, du moins ils n'ont guère abouti, dans leurs injustes critiques, qu'à dénaturer les faits, fausser les tendances et entraîner le sentiment public dans leurs erreurs involontaires ou méchamment caressées.

Outre que tous les siècles ont eu leurs tristesses et leurs défaillances, l'équité ne faisait-elle pas une loi à ces historiens d'atténuer les imperfections de ces temps éloignés en invoquant à leur décharge le trouble qui devait fatalement résulter de la fusion de peuples aux tempéraments si divers, la nécessité de contenir par la force des éléments turbulents toujours prêts à s'entre-choquer, et la difficulté énorme d'as-

souplir des natures nées pour la violence, emportées par des instincts farouches, et rebelles, par suite de mœurs invétérées, à tout mouvement progressif de la société et à tout essai de civilisation.

Du reste, les ombres s'effacent devant les lumières et les gloires de cette période trois fois séculaire. Sans parler de l'ardeur généreuse qui précipita l'Occident sur l'Orient, et des hauts faits qui immortalisèrent ces grandes expéditions de la croix, sans rappeler le réveil des lettres et des sciences, qui prirent alors un essor si merveilleux, ni la rénovation des arts, qui couvrit le sol de tant de chefs-d'œuvre, n'est-il pas juste de dire que, au point de vue moral et religieux, cet âge se montra sur les âges ultérieurs d'une supériorité marquée?

Les invasions étaient terminées, et les différents peuples successivement établis sur le territoire de l'ancienne Gaule ne formaient plus qu'une seule nation, lasse de la force brutale et de ses abus inévitables, désireuse de paix et de justice et comme affamée de progrès.

Comprenant que Dieu seul est la source de ces biens précieux, la France, c'est le nom de la patrie définitivement constituée, la France se tourna vers Lui avec une sorte de passion, et noua avec la religion l'alliance la plus affectueuse et la plus étroite. Jamais la piété ne connut de jours plus florissants, jamais le règne de Dieu ne se manifesta avec autant de puissance, jamais les miracles de générosité et d'héroïsme ne se montrèrent plus éclatants ou plus nombreux.

L'église de Preuilly, née à l'aurore même de cette transfiguration religieuse et sociale, ne paraît avoir été conservée par la Providence que pour perpétuer, au milieu des générations, le souvenir de ces siècles grandioses et le témoignage du souffle intense de foi et d'amour de Dieu qui remua alors le monde, et y suscita un ordre de choses tout nouveau.

Ne dirait-on pas que l'âme du vieil Effroy plane encore sous ces voûtes, à chacune desquelles il semble avoir voulu fixer comme un reflet de la majesté divine? L'illusion du souvenir aidant, ne croit-on pas entendre, du fond de la crypte et à travers les nefs, les derniers accents de sa parole lointaine : « J'ay fondé ce temple et ceste église en l'honneur de Dieu, laquelle j'ay aournée et embellie de divin service, instituant gens donnés perdurablement à servir Dieu, auquel temple je gis et repose, hault, souverain et plein d'honneur, de gloyre, et banière de victoyre. Effroy est mon nom. »

Au nom vénéré d'Effroy répond, crié par toutes les pierres de l'édifice comme par un écho fidèle, le nom de Geoffroy Ier, le digne successeur de la vaillance et de la piété paternelles, l'héroïque seigneur devenu le mendiant volontaire et sublime de la maison de Jésus-Christ.

Unis de voix et de cœur dans la mort non moins que dans la vie, les deux magnanimes chevaliers semblent proclamer encore, par la voix grandiose de cette Église, merveille de grâce et d'harmonie, que le Christ a étendu pour jamais son sceptre doux et fort sur l'empire des Francs, et que l'Évangile, substitué au code barbare de la force, est devenu désormais pour l'Europe régénérée la base de tout droit et le gage de toute prospérité.

Inconnu! voilà le nom de l'architecte, voilà l'attestation de sa foi, de son amour de Dieu et aussi, par surcroît, de son mérite.

A quoi tendent, dans notre siècle d'universel positivisme, la plupart de ceux qui osent usurper le nom sacré d'artistes? Au vrai? au beau? au bien? Le regard, hélas! ne s'élève plus si haut. Le culte exclusif de soi, l'unique recherche d'une satisfaction personnelle plus ou moins vaine, la soif passionnée de la gloire, ou, ce qui est bien autrement funeste, la soif du lucre, de ce lucre qui dégrade l'âme, profane l'art et tarit l'inspiration dans sa source, telles sont, si nous ne

nous trompons, les préoccupations mesquines et stériles, telle est la religion de la multitude actuelle, état morbide et faux, corruption intellectuelle et morale, en présence de laquelle il est superflu de se demander pourquoi le niveau artistique est descendu si bas, et pourquoi il n'émerge çà et là que de si rares personnalités.

Toutes différentes étaient les aspirations de l'époque pourtant si décriée qui commence avec le XIe siècle. Travailler pour la gloire de Dieu, mériter pour le salut de son âme, coopérer à la sanctification du prochain, s'appliquer à devenir soi-même meilleur, se procurer les jouissances supérieures de l'esprit et du cœur par l'étude et la contemplation de la beauté idéale et de sa double auréole, la vérité et la vertu, c'était toute l'ambition; on n'en connaissait, on n'en voulait pas d'autre.

« *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Aime à demeurer inconnu et à passer pour rien. » Cette maxime surhumaine, que le pieux auteur de l'*Imitation* a surtout fait valoir par son exemple, inspirait alors si universellement le génie, que les œuvres les plus belles du moyen âge ne portent aucune signature et resteront éternellement sans nom.

Modestie ravissante, qui avait sa récompense dès ici-bas dans la fécondité et la supériorité des œuvres, tout en assurant le droit à la seule vraie et solide couronne, celle de l'éternité.

Inconnu! Ce qu'on sait, ou plutôt ce qu'on devine, c'est que l'architecte de l'église de Preuilly fut un moine, un fils de saint Benoît, un artiste de puissante envergure, qui sut découvrir dans les profondeurs de sa foi et de son amour pour le Christ le secret de son immense conception et l'habileté infinie requise pour sa laborieuse réalisation.

Grande aussi fut la part de la population dans l'érection de l'église de Preuilly, c'est un devoir particulièrement doux à l'historien de le constater.

Il y a dans les entrailles du peuple des trésors inépuisables de dévouement qui ne demandent qu'à se dépenser au profit de la charité et de la piété. L'habitude du travail, de la peine, du sacrifice, développe dans l'âme de l'ouvrier une bonté profonde et exquise dont la seule pensée remplit d'attendrissement et d'admiration.

Partager son morceau de pain avec ses frères, leur venir en aide par des secours souvent arrachés à son propre besoin, donner son temps avec la même spontanéité que son cœur, s'asseoir à un chevet, veiller près de la douleur des nuits entières, est chose familière et quotidienne pour l'ouvrier.

De même le peuple est naturellement religieux. Oui, tant que des influences malsaines et perfides ne sont pas venues détruire sa droiture native, il se tourne d'instinct vers le Dieu qu'il appelle son Père, l'honore avec une joie filiale, et prélève volontiers une obole sur ses sueurs pour la création de ses temples, l'embellissement de ses autels et la splendeur de son culte.

C'est à l'active et féconde impulsion de cet esprit chrétien qu'obéit la population prulliacienne, lorsqu'elle se leva pleine d'enthousiasme, en 1001, à la voix d'Effroy, pour les premiers travaux de la grande basilique dédiée à saint Pierre, prince des Apôtres, en signe de l'union indissoluble de l'Église de Preuilly avec Rome, centre de la catholicité, mère et directrice de toutes les Églises de l'univers. La construction de l'insigne monument fut conduite avec une telle science et servie avec tant de zèle par ces ouvriers volontaires et improvisés pour la plupart, qu'elle fut achevée dès 1009.

N'est-ce pas une merveille inouïe que ces chantiers populaires, où chacun ne demandait que le pain de chaque jour et la grâce de Dieu, où se confondaient dans une sainte fraternité architectes et sculpteurs, tailleurs de pierre et simples manouvriers, où les riches et les puissants se faisaient les

émules des pauvres et des petits pour traîner, dans des chars pesants, la pierre, la chaux, le sable, le bois, tous les matériaux nécessaires à l'édification, où la prière se mêlait presque sans interruption au bruit du marteau, où les ennemis se rapprochaient et se réconciliaient pour se rendre le ciel favorable et mériter le pardon divin?

Malheur à qui ne comprendrait pas la sublimité d'un pareil spectacle! Il se placerait de lui-même, par son aveuglement et son insensibilité, au rang de ceux qui ont fermé leur cœur aux plus nobles sentiments de la nature et reçu leur intelligence en vain.

Pour le philosophe digne de ce nom, habitué à l'analyse sincère des événements et des idées, la foi et l'amour de Dieu, qui animèrent alors les populations chrétiennes et leur inspirèrent d'innombrables chefs-d'œuvre en tout genre, permettent au moyen âge de lever la tête et de concourir victorieusement avec les siècles modernes au triple point de vue de la poésie, de la grandeur et de la vraie félicité.

CHAPITRE III

UNE COURONNE DE TÉMOIGNAGES

Entreprendre la monographie d'un monument auquel on a voué avec une sorte de passion son cœur et sa vie n'est ni moins délicat ni moins périlleux que d'écrire la biographie d'un homme pour le génie, les vertus ou les bienfaits duquel on s'est épris de cet amour enthousiaste et sacré qui s'appelle un culte.

Qu'il y ait quelque émotion dans la parole, que les jugements respirent une certaine vivacité d'admiration, que la louange soit chaude et soutenue, de suite et comme d'instinct il s'éveille dans l'âme du lecteur un mouvement de défiance qui n'attend que le moment pour se traduire d'abord par le soupçon, puis par le reproche net et formel de faiblesse et de partialité.

Or il est un cas où l'écrivain n'a point à redouter cette accusation, la plus pénible et la plus amère des accusations pour quiconque a fait un pacte avec sa conscience et avec la vérité et préférerait mille fois briser sa plume que de mettre le pied sur le terrain vaniteux et mensonger de l'exagération. C'est, on le devine, lorsqu'il a eu l'heureuse inspiration de sonder l'opinion publique, de la suivre au lieu

de la précéder et surtout de la provoquer, de se faire l'écho plutôt que le guide du sentiment commun, et d'asseoir ses données et ses vues personnelles sur une série ininterrompue de témoignages aussi compétents que désintéressés.

Ce cas est le nôtre, grâce à Dieu, puisque l'antique église de Preuilly jouit du rare privilège de ne compter que des panégyristes et des admirateurs.

Suivez curieusement l'amateur qui descend du chemin de fer pour la visiter. Le seuil à peine franchi, il s'arrête étonné, se demandant à lui-même s'il n'est pas le jouet d'un mirage. Il avance : sa surprise et son admiration augmentent à chaque pas. Parvenu enfin à l'entrée du chœur, où mille merveilles se révèlent tout à coup à ses regards éblouis, il laisse échapper ce cri de ravissement : « Non, je ne pouvais m'attendre à la découverte d'un pareil trésor ! Vraiment c'est unique de grâce et de beauté ! »

Chaque année, lorsqu'il était appelé à Preuilly par les opérations de la revision, le général de Gramont, le glorieux amputé de Reischoffen, revenait avec bonheur *à sa chère église*, — c'est ainsi qu'il la nommait, — et lui consacrait en fidèle ami ses quelques heures de liberté :

« Qu'elle est donc belle, s'écriait-il, et comme Dieu lui-même doit s'y trouver à l'aise ! »

Parole aussi profonde qu'originale, qui reflète, sous une figure très expressive, la pensée chrétienne ou mieux toute l'âme du valeureux soldat !

Un ancien ambassadeur qui rendit d'éminents services à la France en Orient, venu à Preuilly pour les solennités d'un comice agricole, s'exprimait ainsi :

« Je me suis demandé à plusieurs reprises si je n'étais pas sous les voûtes de Sainte-Sophie de Constantinople ! »

Réflexion très juste pour quiconque n'ignore pas que Saint-Pierre de Preuilly, comme l'indique son cachet tout oriental, est l'œuvre d'un moine qui a séjourné sur les rives du Bos-

phore et s'est inspiré dans sa création de l'insigne monument élevé par Justinien à la Sagesse divine.

« Ce monument est un chef-d'œuvre d'harmonie, disait un sénateur d'Indre-et-Loire, ami déclaré du vieil édifice, et il n'y a pas une seule de ses pierres qui n'ait coûté trois nuits de sommeil au bénédictin;... car il n'y a qu'un bénédictin qui ait eu assez de science pour le concevoir et assez de patience pour l'exécuter. »

« On a beau ne pas s'y connaître, disait une femme du peuple peu instruite, mais douée de jugement et de goût, il y a quelque chose ici (et elle montrait son cœur) qui vous dit que c'est magnifique. »

Un préfet de Tours, très intelligent et très artiste, surpris de rencontrer un pareil bijou d'architecture dans une petite ville cachée à l'extrémité du département, faisait non sans émotion, devant un cortège nombreux et distingué, la déclaration suivante :

« Je crois, en vérité, que cette église est une des plus belles de France. »

La Société archéologique de Touraine, en excursion à Preuilly, étudiait la vénérable église romane :

« Mais, s'écria tout à coup un de ses membres les plus connus, nous avons là sous les yeux la grande basilique de Saint-Martin.

— Qu'y a-t-il d'étonnant? repartit un de ses collègues, les deux édifices ne sont-ils pas nés dans les mêmes jours? N'ont-ils pas été conçus dans le même esprit, et peut-être même élevés par la même main? »

Un savant de l'Institut avait à peine jeté un rapide coup d'œil, qu'il exprimait déjà son admiration en ces termes :

« C'est un tour de force de construction et de mathématiques et en même temps une merveille d'harmonie. J'enverrai à Preuilly mon ami, le constructeur de l'Opéra ; il y passera des heures en extase. »

Voici le sentiment d'un homme de l'art, architecte de renom :

« Cette basilique est vivante; elle est en mouvement, elle marche! Ne dirait-on pas qu'elle a toute la souplesse d'un corps animé, qu'elle parle, que ses accents vous pénètrent et vous enchantent? Fondée sur l'observation attentive de la nature, elle suppose la science anatomique la plus scrupuleuse et la plus avancée.

« Avec ses centaines de chapiteaux variés à l'infini, tous composés et sculptés pour l'instruction et l'édification des âmes, l'église de Preuilly constitue un immense musée chrétien, où le théologien étudierait des mois entiers le dogme et la morale avec non moins d'intérêt que de fruit. »

« J'arrive d'Italie, disait un jeune officier dont le crayon ne déshonore point l'épée, et j'avoue que je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi pur, d'aussi harmonieux, ni au nord ni au midi de l'opulente péninsule. »

Un matin, à la descente du train, un prêtre de Lyon, très instruit, amateur distingué d'archéologie, se rendit de suite à l'église, qu'il avait remarquée de la gare :

« Pourquoi, s'écriait-il quelques instants après au presbytère, avec une véhémence presque voisine de l'indignation, pourquoi jusqu'à ce jour n'a-t-on pas fait connaître un si remarquable monument? J'ai visité nombre de constructions romano-byzantines; eh bien! jamais, je dois l'avouer, je n'ai senti pareille séduction! »

Il ne se calma qu'à la nouvelle que cette petite monographie était en bonne voie de préparation :

« Vous ne manquerez pas de me l'adresser, dit-il; en attendant, ce me sera une rare jouissance de faire part à mes confrères et à mes amis de tout ce que j'ai vu. »

De cette couronne d'honneur détachons encore un témoignage. Il est de M. Bourassé, chanoine de Tours, un des

premiers restaurateurs de l'archéologie en France et l'un de ses maîtres les moins contestés :

« En décrivant l'église paroissiale de Preuilly, dit l'illustre savant, nous avons à cœur d'en faire ressortir toute l'importance.

« Après avoir vu, étudié, analysé un grand nombre d'édifices religieux de l'époque romane, dans plusieurs provinces de France, nous nous sommes de plus en plus convaincu que ce monument mérite d'occuper une des places les plus distinguées dans l'histoire générale de l'architecture au moyen âge.

« Soit que l'on envisage l'église de Preuilly au point de vue architectonique, soit que l'on préfère s'attacher au point de vue scientifique et archéologique, on se convainc promptement de son haut intérêt.

« Bâti à l'ouverture même du XIe siècle, dans un style architectural qui montre à l'œil exercé de nombreuses réminiscences orientales, cet édifice, sous le rapport des dates et de la construction, mérite de fixer l'attention des historiens et des antiquaires.

« Nous serions heureux si nous pouvions par cet hommage élever l'église de Preuilly à la place qu'elle mérite. Faire connaître et apprécier la haute valeur historique et monumentale de cette antique église, c'est en assurer à jamais la conservation. »

Qui ne reconnaît à présent la légitimité du titre donné à ce modeste opuscule? Qui ne sent que l'église abbatiale de Preuilly est un des plus rares et des plus riches joyaux de la France artistique et chrétienne, un trésor incomparable en faveur duquel les plus généreux sacrifices doivent être religieusement et patriotiquement consentis?

CHAPITRE IV

DESCRIPTION

Vers l'an 1840, l'abbé Bourassé, professeur d'archéologie sacrée au grand séminaire de Tours, revint à Preuilly, qu'il avait déjà plusieurs fois visité, pour se livrer à une étude approfondie de la basilique de cette ville, type primitif et parfait de l'époque romano-byzantine secondaire qui s'étend de 1000 à 1100.

De retour dans cette cellule de bénédictin où, grâce à un labeur immense, la nuit elle-même ne pouvait que très discrètement parler de repos, l'illustre maître traça à grandes lignes une esquisse que son humble disciple sera heureux d'emprunter, et à l'occasion de commenter. L'évocation de cette parole magistrale fournira à ce dernier le moyen d'acquitter un peu de sa vive gratitude, et assurera d'autre part au lecteur un instant de légitime jouissance.

§ I

Coup d'œil d'ensemble.

Fondée en 1001 et achevée en 1009, l'église de Preuilly est remarquable non seulement par ses nobles proportions,

par ses belles dimensions, par son ordonnance générale, par ses détails d'architecture et de sculpture, mais encore par certaines particularités de construction que nous signalons aux amis de la science comme étant de la plus haute valeur.

Il est évident pour celui qui s'est donné la peine de faire l'analyse scientifique des principales formes du monument, qu'on y découvre de nombreuses traces des influences orientales. Le génie de l'architecture grecque y est spécialement empreint dans le style et les membres des moulures, les contours, les profils, les sculptures.

Les toitures actuelles sont loin de présenter l'aspect des couvertures qu'elles ont remplacées. La physionomie de l'édifice primitif, sous ce rapport, a été complètement changée et dénaturée. Des vestiges de lignes rampantes que l'on observe sous les toits donnent à penser que les combles étaient presque plats, probablement couverts en dalles.

L'inclinaison des lignes nous montre la proportion des frontons antiques. Ces traces en pierre sont évidemment un reste de la disposition architecturale première; elles rappellent les principes adoptés en Orient, où le comble des édifices n'est pas aigu comme dans les régions du Nord, et où la pierre joue le rôle que l'on confie ordinairement au bois dans d'autres contrées.

Il serait peut-être convenable, après avoir énoncé ces faits curieux, de chercher à leur donner une interprétation. Il n'est personne qui n'en saisisse l'importance archéologique; nous nous contentons de les mentionner pour le moment présent.

§ II

La façade.

La façade présente une décoration architecturale simple, originale et d'un beau caractère. De l'examen attentif des monuments qui nous restent de cette époque déjà bien lointaine, il ressort que les constructeurs du moyen âge étaient d'une habileté merveilleuse dans l'art d'appareiller les pierres. Inférieurs dans la sculpture et dans la statuaire, ils se montrèrent des maîtres pour la coupe et la taille, et déployèrent leur science de l'appareil avec une perfection qui ne sera jamais dépassée, si même elle est jamais atteinte. La façade de Preuilly, qui n'est vraiment belle que de la taille des pierres et de la disposition des lignes, offre à l'amateur un des plus curieux exemples de cet antique procédé d'ornementation.

A la partie inférieure qui forme soubassement, s'ouvre la principale porte d'entrée. Les ornements sont distribués avec une sobriété austère : seuls les pieds-droits sont décorés d'une colonnette à chapiteau sculpté.

Cinq pièces principales composent le premier étage : au centre, une haute et large fenêtre d'un puissant effet ; à droite et à gauche de cette dernière, une arcade géminée aveugle très effilée, au repos sur une élégante colonnette ; sur les deux flancs, une fenêtre de moindre étendue, qui éclaire la partie antérieure de chaque bas-côté.

Au second étage, dans toute la largeur de la façade, une série interminable de petits arcs plein cintre apparaît comme une vision de l'avenir et semble en germe, avec sa forêt de colonnettes, une de ces galeries somptueuses, garnies de

statues, qui surmontèrent plus tard le portail de nos splendides cathédrales.

Enfin une fenêtre géminée, ouverte dans le fronton, domine toute la façade et verse le jour sous le berceau de la nef majeure.

La vérité, qui est la loi de cet opuscule, exige un complément à la description de la façade telle que le savant professeur vient de la tracer. Ce complément ne sera qu'indiqué ici, repris et développé qu'il sera plus tard dans l'étude parallèle entre Saint-Martin de Tours et Saint-Pierre de Preuilly.

Pourquoi celui qui arrive pour la première fois devant ce dernier monument s'étonne-t-il, dès que la façade se découvre à sa vue, et ne tarde-t-il pas à laisser échapper une parole de déception? Pourquoi, la visite de l'intérieur terminée et son admiration portée à son comble, éprouve-t-il un sentiment indéfinissable de malaise, lorsqu'il revient à la façade et la considère de nouveau?

C'est qu'il se trouve, sans bien s'en rendre compte, en présence d'une œuvre boiteuse, mutilée, tronquée. L'examen anatomique et comparé soit des débris cachés dans le sol, soit de la pièce elle-même, révèle en effet une façade primitive avec deux tourelles à terminaison conique ou pyramidale, et un narthex soit à simple rez-de-chaussée, soit à étage ou tribune, au fond duquel s'épanouissait la porte principale avec ses voussures et ses colonnes plus ou moins nombreuses, plus ou moins riches, narthex à peu près semblable au porche monumental que l'on aperçoit de tous les environs, au-dessus des ruines du vieux château fort de Preuilly, à l'avant majestueux de l'antique collégiale de Saint-Mélaine.

« Si intéressante dans son ensemble, si curieuse dans ses détails, l'église de Preuilly, dit M. Bourassé, a beaucoup souffert. Il est urgent d'y entreprendre de nombreuses réparations; mais ces réparations ne peuvent être sagement

mises à exécution que par un architecte qui se sera intimement pénétré du génie qui a présidé à l'érection du monument. Entreprendre la restauration de cette église sans l'avoir suffisamment étudiée, serait s'exposer à faire perdre à la science un de ses modèles les plus instructifs. Or la perte, ou seulement l'altération de quelques-unes des parties de cette basilique, serait irréparable. Nous possédons en France une grande quantité de constructions romanes: nous n'en avons qu'un nombre extrêmement restreint où l'on puisse étudier avec plus de fruit la naissance et comme les premiers linéaments de l'architecture romano-byzantine. »

§ III

Dimensions diverses.

En entrant dans l'église de Preuilly, on demeure frappé en même temps et de la simplicité et de la majesté de l'ordonnance. La perspective générale n'a rien de trop austère ni de trop pompeux : c'est une composition d'un caractère imposant, où la richesse est tempérée par la sobriété.

Voici les dimensions diverses de la superbe basilique romane :

Longueur totale	57m,50
Largeur totale des trois nefs	18m
Largeur de la nef majeure	9m
Largeur du bas-côté méridional	4m
Largeur du bas-côté septentrional	5m
Largeur du transept sous les chapelles	29m
Hauteur sous voûte à la grande nef	16m,50
Hauteur sous voûte aux nefs mineures	15m
Hauteur de la tour	33m
Hauteur de la flèche	24m

Par ce tableau, le connaisseur peut déjà se faire une idée du soin, de la réflexion, du goût et surtout de la science des

proportions qui présidèrent à la conception du monument et lui assurèrent, sinon pour l'immensité, du moins pour la perfection harmonique et la beauté, une des toutes premières places parmi les édifices les plus purs et les plus remarquables de cette mémorable époque.

§ IV

Plan général.

Le plan est celui de la croix latine, formée par la coupe transversale du transept sur la nef majeure. Seulement, par une transformation heureuse, chaque croisillon donne naissance, en bas, à une belle chapelle dont la tête se prolonge et va finir en absidiole au milieu de la muraille orientale, et en haut, au premier étage de la tour, à une tribune ou chapelle supérieure dont l'effet est merveilleux.

Grâce à une innovation plus heureuse encore, les bas-côtés ou nefs mineures deviennent de véritables déambulatoires qui se poursuivent entre les chapelles collatérales et le chœur pour aller se rejoindre autour de l'abside, devant l'oratoire du chevet, où ils semblent avoir la mission d'amener le visiteur par un accès facile.

Il est extrêmement curieux de constater l'apparition de ce mode architectural dans un monument construit aux dix premières années du XIe siècle. Peut-être même est-ce le premier exemple de cette disposition de génie qui provoqua des modifications si profondes dans le plan des édifices sacrés, et fut plus tard constamment adoptée dans les églises de grande dimension.

« C'est probablement à cette révolution si importante de l'art architectonique et aux difficultés pratiques qui en durent

VUE GÉNÉRALE EN PROFIL (OUEST A EST)

résulter dans les premiers temps, qu'il faut attribuer une certaine hésitation, un embarras réel qui se traduit en plusieurs endroits par des irrégularités très sensibles [1]. »

Une étude approfondie nous permet de rectifier ce jugement, que le maître n'eût pas manqué de rectifier lui-même à la lumière d'observations nouvelles, et de démontrer, comme nous le faisons plus loin, que ces irrégularités ne sont qu'apparentes, qu'elles ne sont sensibles qu'à l'œil qui les considère isolément, dans leurs seuls rapports immédiats avec les parties voisines; que, en réalité, elles ont été dans l'intention de l'architecte et se trouvent dès lors très régulières, très conformes à la vraie règle, puisqu'elles déterminent dans l'ensemble une variété sans borne qui contribue avec une puissance prodigieuse à la beauté et à l'harmonie.

Du reste, M. Bourassé, dont la perspicacité est rarement en défaut, devine cette vérité et l'insinue très clairement dans les lignes qui suivent, empruntées au même alinéa que les précédentes.

« Pour celui qui voudrait mesurer toutes les parties de l'église de Preuilly, le compas, la règle et l'équerre à la main, il y aurait sans aucun doute des déviations maladroites à signaler, ainsi que des relations mal établies entre certains membres de la construction.

« Mais ce n'est pas en prenant les instruments du manœuvre que nous devons étudier les monuments les plus anciens de la renaissance romano-byzantine dans le centre de la France. Agir autrement serait imiter la légèreté et l'inconséquence de celui qui voudrait juger les œuvres littéraires d'un autre âge sans tenir compte des temps, des mœurs et de la civilisation de l'époque, et oserait avancer, par exemple, que le sire de Joinville ignorait l'art d'écrire en bon français. »

[1] Bourassé.

§ V

Travées. — Piliers. — Colonnes.

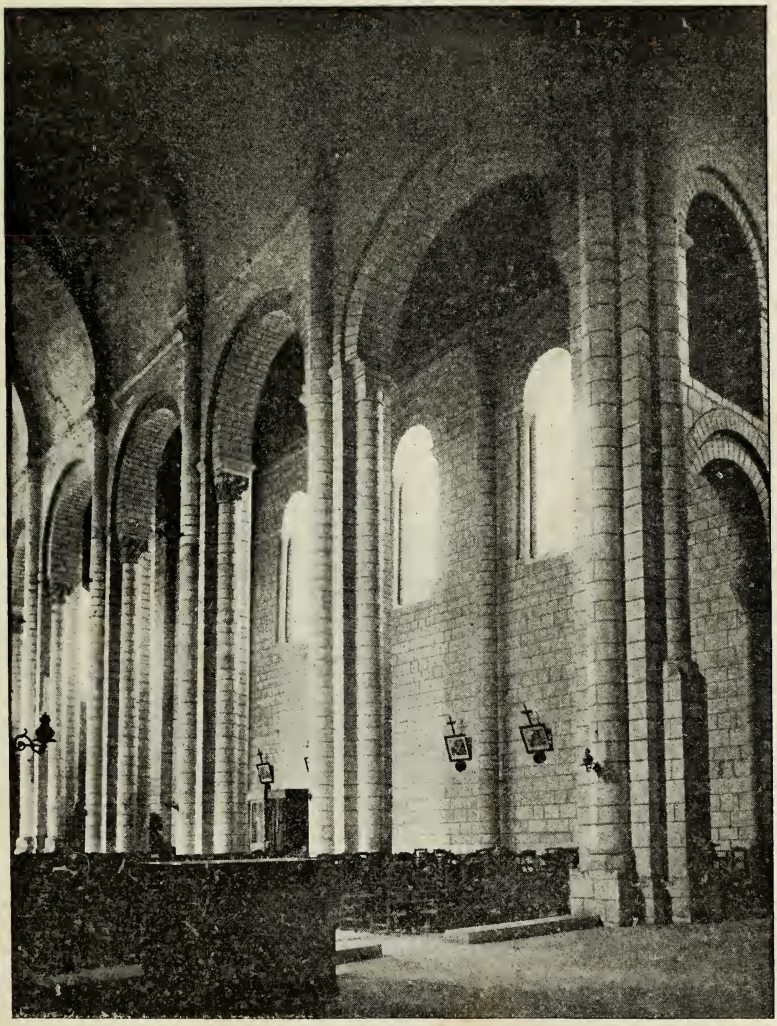
Cinq travées dans la nef, cinq travées également à l'abside, une pour le chœur, une autre enfin pour le sanctuaire, voilà le développement intégral de l'édifice. Le monument compte donc douze belles travées, sans parler des nefs mineures ni des chapelles accessoires.

Chaque pilier, carré dans la masse, est cantonné de quatre colonnettes mi-circulaires, dont deux supportent les arcades de communication, et les deux autres les arcs-doubleaux des voûtes de la grande nef et des bas-côtés.

La base des grandes colonnes se rapproche singulièrement du tracé antique; à part de légères altérations, on y reconnaît aisément la base attique.

Le fût de la colonnette tournée vers la nef majeure prend un élancement considérable pour aller chercher la retombée de l'arc-doubleau de la voûte principale. Cet exhaussement produit un effet grandiose, en établissant de grandes lignes architecturales qui coupent la monotonie des surfaces; la perspective y gagne en grandeur et surtout en pittoresque.

Les chapiteaux sont très variés. On y remarque des feuillages, des bandelettes, des figures fantastiques et des représentations humaines. Seul le dessin pourrait donner une juste idée de la composition originale de ces riches chapiteaux, ainsi que de l'extrême variété des formes.



GRANDE NEF EN PROFIL (EST A OUEST)

§ VI

Arcades. — Voûtes.

Dans toutes les parties de l'église, sans nulle exception, les arcades sont à plein cintre. Toutefois, ici comme dans tout le reste, règne la plus grande variété. Tantôt le cintre est surbaissé, tantôt il se prolonge en fer à cheval, tantôt il se montre strictement circulaire, se pliant aux nécessités de la construction ou du coup d'œil, mais toujours léger, gracieux, élégant. Les claveaux qui les forment sont partout très régulièrement appareillés.

La voûte est à plein berceau dans la grande nef, sans nervures, sans autre interruption que les arcs-doubleaux en forme de plates-bandes qui séparent les travées.

Tout le monde sait que les voûtes de cette nature, élevées à une certaine hauteur, sont d'une conservation extrêmement difficile. Il existe une poussée très forte au sommet des murailles, sous l'effort de laquelle s'écrasent la plupart des édifices romans, même ceux qui ont été fortifiés par des ouvrages postérieurs.

Il en a été à Preuilly comme dans les autres œuvres contemporaines. Les murs ont été chassés au vide par la tête, et ce n'est que par de robustes contreforts qu'on est parvenu, dans le cours du xve siècle, à les consolider et à prévenir la chute des voûtes, qui devenait de plus en plus imminente.

La voûte des nefs collatérales est en arc-boutant. Elle est solidement bâtie. Du reste, les nefs mineures sont fort étroites, et l'on pourrait presque les considérer comme faisant office de contreforts continus destinés à soutenir la masse de la nef majeure.

La grande travée du chœur, figurant coupole, présente une voûte demi-sphérique à huit nervures d'une harmonie surprenante, qui relie merveilleusement la grande nef au chœur et ce dernier au sanctuaire. La voûte de celui-ci est en berceau, comme à l'intertransept, et retombe sur une série de petites arcades aveugles que supportent de nombreuses colonnettes aux fûts bien pris et aux chapiteaux les plus variés.

§ VII

Abside.

L'abside, qui compte cinq travées, est comme royalement assise sur quatre colonnes monocylindriques d'un diamètre admirablement proportionné, de la hauteur réclamée par l'harmonie, d'une richesse de chapiteaux qui fait le désespoir du dessinateur et à plus forte raison de l'écrivain.

« Malheureusement, écrivait M. Bourassé à la suite d'un dernier voyage à Preuilly, malheureusement ces colonnes sont aujourd'hui cachées au milieu d'une maçonnerie moderne établie pour supporter un énorme contre-retable d'autel. Il est vraiment fâcheux de dérober au regard, par une construction lourde et sans caractère, la portion la plus remarquable de l'édifice. Nous faisons des vœux pour que cet immense autel, en disproportion et en désaccord avec l'église, disparaisse le plus tôt possible. »

Ces vœux si justes et si sensés ont été entendus : le contre-retable a disparu avec son appui grossier de maçonnerie, quatre colonnes nouvelles en pierre dure de choix ont surgi à la place des anciennes, déshonorées et mutilées par l'ignorance et le mauvais goût, et l'abside s'épanouit de nouveau dans la fleur de sa première jeunesse.

D'une colonne à l'autre court, en se reposant de chapiteau en chapiteau, la série d'arcs d'où naissent les cinq travées absidales.

Ces arcs attirent de suite l'attention par un genre de décoration fréquemment employé dans les églises de la période romane. Les deux cintres concentriques qui composent chacun des arcs, le supérieur faisant légèrement saillie sur l'inférieur, ont leurs claveaux taillés symétriquement en tête de clou, tandis que les joints, en ciment rouge brique, enrichis à leur milieu d'un diamant losangé, vont mourir, en triangles de même couleur, à la ligne circulaire qui leur sert de limite.

A voir ces arabesques si riches dans leur simplicité géométrique, ne dirait-on pas une couronne radieuse sur le front d'une reine vénérée?

Au second étage absidal, le triforium, sa galerie inimitable d'arcades aveugles, ses nombreuses colonnettes d'une coquetterie charmante, ses chapiteaux si vivants où se reflète la nature entière, ses arcs mariant avec tant de grâce leurs joints losangés et triangulés en ciment rouge foncé, quel tableau! L'œil ravi se demande s'il n'est pas en présence de l'extrême perfection.

Au-dessus du triforium s'ouvrent cinq fenêtres à plein cintre, de dimensions exactes, flanquées de colonnettes aux proportions les plus justes, invitant en quelque sorte, par la belle clarté qu'elles introduisent, à contempler la voûte absidale en quart de sphère vers laquelle tout converge et où l'âme chrétienne croit entrevoir un rayon de la sérénité et de la suavité des cieux.

§ VIII

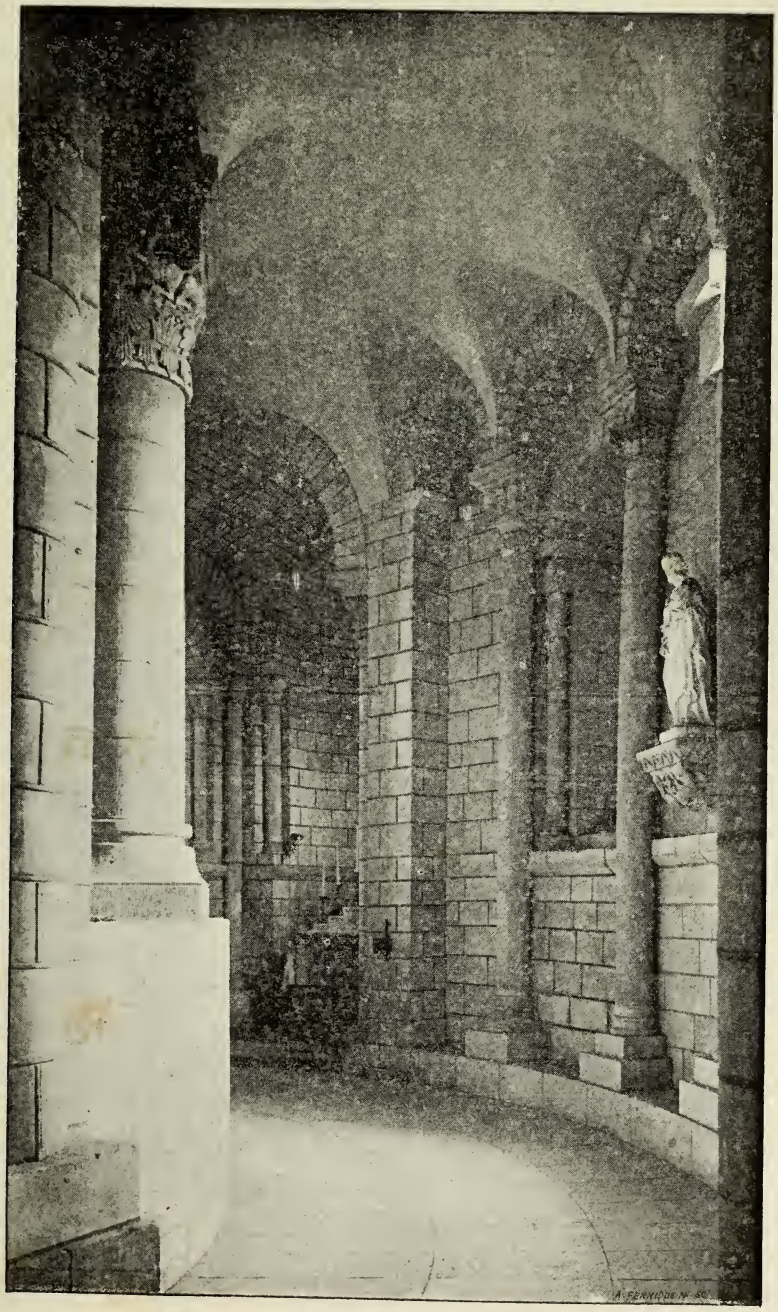
Chapelle absidale.

En vertu de la disposition nouvelle adoptée à Preuilly, comme on l'a vu plus haut, création qui ouvrit de si vastes horizons à l'architecture des siècles suivants, les déambulatoires, franchissant hardiment le transept, vont se donner la main autour de l'abside, devant la chapelle du chevet.

Comment décrire cette portion du déambulatoire, ainsi que ses annexes? Comment en faire saisir et apprécier l'agencement et l'harmonie?

D'un côté, le mur circulaire peu élevé qui sert de soubassement aux colonnes de l'abside, à travers lesquelles fuient les plus incomparables perspectives; de l'autre, la muraille également circulaire du chevet avec sa tapisserie de grandes arcades aveugles, avec ses colonnes s'élançant du sol à la voûte, avec ses magnifiques fenêtres à colonnettes dans l'axe des cinq baies absidales; au-dessus, une voûte demi-cylindrique avec une multitude de pénétrations et d'arêtes; au centre enfin, dans l'enfoncement, un oratoire dédié, selon l'usage traditionnel, à la Vierge Marie, reine de tous les saints : quel pittoresque et quelle richesse!

Ouvert sur le chevet par un arc de trois mètres quarante centimètres de largeur et de six mètres de hauteur, continué par une travée unique en berceau dont les angles reposent sur quatre colonnes au fût détaché et élancé, cet oratoire se résout en absidiole au quart sphérique, percée comme toujours d'une fenêtre à colonnettes. De chaque côté de la travée, une fenêtre avec son accompagnement nécessaire de colonnettes livre accès à une lumière assez abondante



POURTOUR ABSIDAL

pour éclairer l'ensemble et les détails, et assez modérée néanmoins pour ne pas troubler la paix et le recueillement. Enfin, pour oublier le moins possible, un cordon en saillie promène au-dessous des fenêtres la vie et la gaieté par sa riche incrustation de violettes et de chevrons alternés.

§ IX

Chapelles du transept.

En 1878, Mgr Amable de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, vint exprès à Preuilly pour visiter la vieille abbatiale. Saisi d'étonnement à la vue de ce vaisseau si majestueusement ordonné, remué jusqu'au fond de l'âme par l'harmonie divine qui y éclate de toutes parts, le noble prince de l'Église parcourait lentement la grande nef, pénétrait plus lentement encore dans le chœur, ne pouvait se rassasier de contempler les curiosités et les merveilles qui se déroulaient devant ses yeux, caractérisait chaque motif d'architecture et de sculpture avec cette finesse et cette sûreté de goût qui le distinguait, quand, parvenu à l'entrée du sanctuaire et tourné vers le nord-est, de manière à embrasser d'un regard la nef mineure avec ses quatre travées et son absidiole, avec ses quatre belles arches de communication et son monde infini de décors, il s'écria :

« Non, en vérité, je ne possède rien de si beau dans ma cathédrale, et pourtant!... »

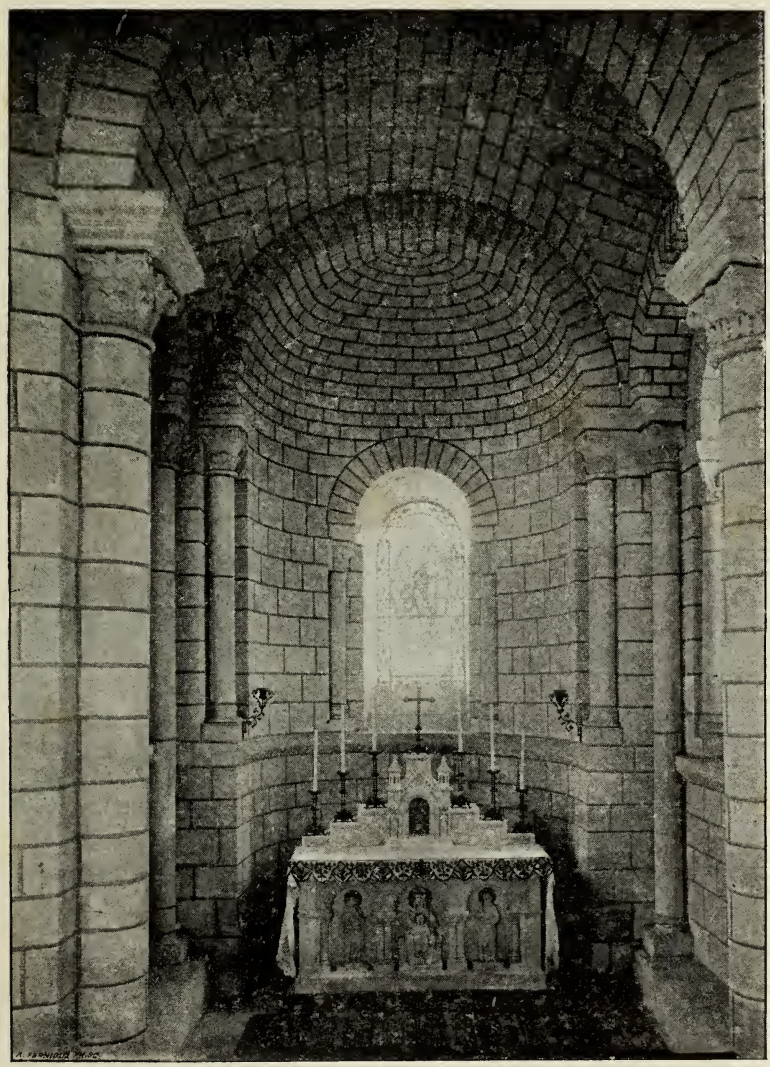
Il est certain que cette partie de l'édifice fait le plus grand honneur au génie de l'architecte. Trop souvent, même dans les monuments les plus justement admirés, le transept laisse à désirer, du moins au point de vue de la décoration et de l'harmonie. D'une largeur et d'une hauteur prodi-

gieuses, ses deux bras ou croisillons dessinent entre le chœur et les nefs une coupure transversale nue et froide, dont l'ouverture exagérée contrarie sans dédommagement les exigences de la proportion et de l'unité. N'est-ce pas même l'intelligence de cette défectuosité et le désir de la racheter autant que possible qui inspirèrent aux constructeurs de nos cathédrales ces incomparables rosaces percées de mille jours, irisées de mille feux, qui se jettent l'une à l'autre, à travers le transept vivifié, leurs flots de lumière et leur plénitude de gaieté?

A Preuilly, au moyen d'une combinaison très savante, et qui malgré cela paraît toute naturelle, le transept devient peut-être la partie la plus décorative et la plus harmonieuse de l'édifice. Peut-on, en effet, concevoir rien de plus satisfaisant pour le coup d'œil que les deux croisillons avec leur rez-de-chaussée d'une part et avec leur étage de l'autre, avec leurs chapelles collatérales en bas si opulentes et si pures, en haut avec leurs chapelles ou tribunes inondées de lumière par leurs quatre fenêtres extérieures, et inondant à leur tour l'intérieur du monument par leur double arcade géminée?

La chapelle septentrionale est dédiée à saint Mélaine, évêque de Rennes sous Clovis, et patron de la paroisse, tandis que la chapelle méridionale est placée sous le vocable de saint Pierre, prince des Apôtres, en l'honneur duquel la noble basilique fut créée.

Vues de l'entrée du chœur, c'est-à-dire de profil, les chapelles collatérales revêtent un aspect inattendu et tout nouveau, surtout dans leur liaison et leurs rapports avec l'abside, le transept et les déambulatoires. Leurs arches de communication semblent se fondre avec les arcs des travées absidales, par l'intermédiaire des arcs-doubleaux qui s'élèvent au-dessus des déambulatoires, à chaque extrémité du transept. Puis, par les claires-voies superbes qui do-



CHAPELLE DU CHEVET

minent en étage ces dernières, un rattachement tout aussi merveilleux s'opère entre les arcades géminées des tribunes, les diverses fenêtres de la tête du déambulatoire et l'élégante galerie aveugle du triforium.

Comme dans cet agencement à la fois pittoresque et grandiose le moine architecte s'est montré fidèle et sévère observateur des règles du Beau! Avec quelle science il a su utiliser les secrets arrachés à la nature par une étude opiniâtre! Mille perspectives vous font croire, dans une illusion irrésistible, que vous errez dans une de ces forêts profondes où les branches se meuvent et se croisent, s'unissent sans confusion, où la vie déborde de toutes parts, où l'âme entend ce langage enchanteur des choses qui l'enivre de calme, d'attendrissement et de félicité.

Une variation curieuse, mais nécessaire, comme il est facile de s'en rendre compte à l'examen, a été établie entre l'avant des deux chapelles, qui est formé par le rez-de-chaussée de chaque croisillon. Dans la chapelle septentrionale, cet avant se divise en deux travées avec un pilier cantonné de colonnettes, un arc-doubleau, et deux voûtes en berceau reposant sur leurs arcs-formerets. Dans la chapelle du midi, il s'ouvre, au contraire, en une seule arche de communication d'une largeur remarquable, et montre une seule voûte à pénétrations diverses, portée d'un côté par l'arche, de l'autre par deux arcs-formerets qui courent de colonnette en colonnette et dessinent comme des nerfs saillants sous les berceaux.

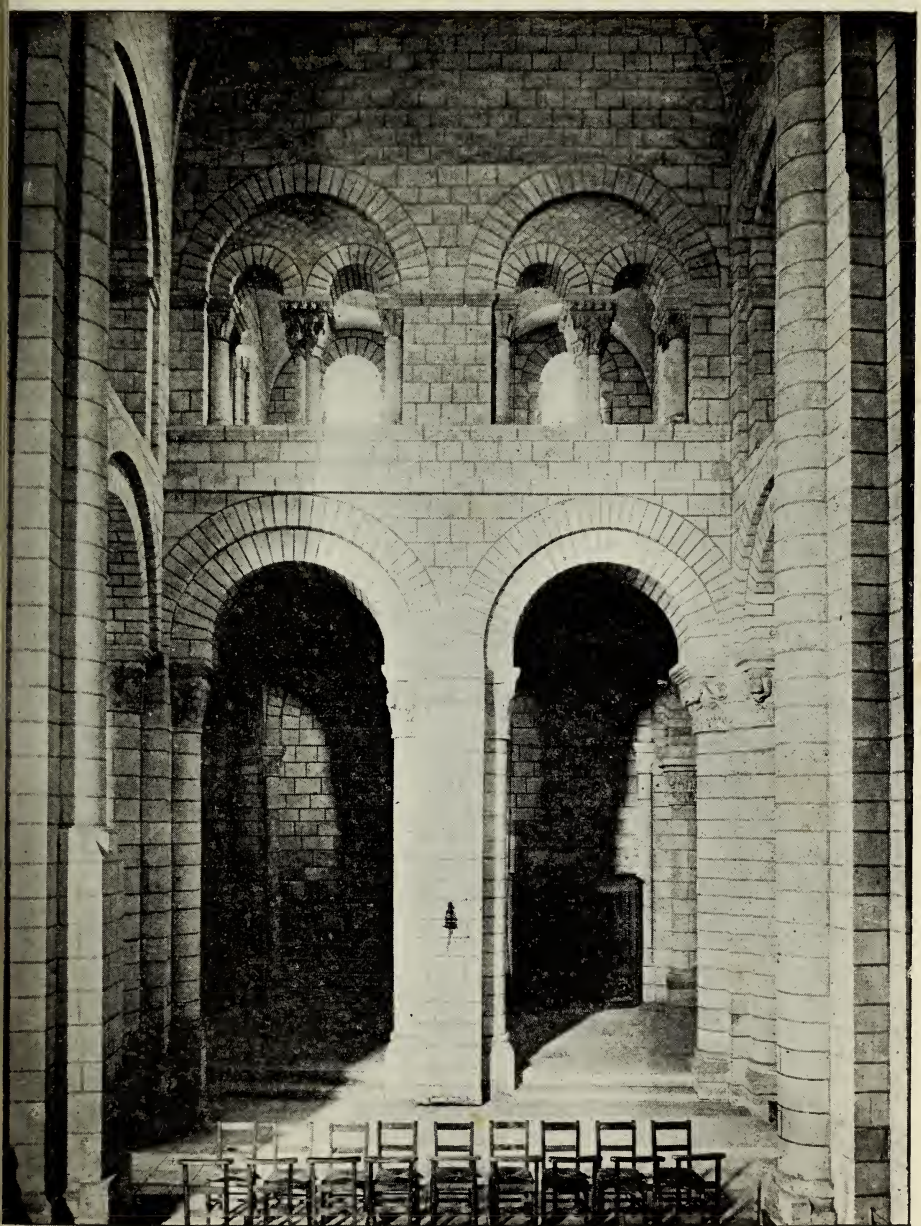
L'infériorité considérable de niveau de cette chapelle méridionale, infériorité qui atteint l'arche de communication en même temps que l'aire, et l'obliquité qui relève par un mouvement très accentué ce bras du transept vers le nord-est, ne laissaient que deux alternatives à l'architecte : ou construire le pendant absolu du nord par la division symétrique en deux travées, ce qui eût créé la lourdeur, l'obscu-

rité ou la confusion; ou imaginer la variante décrite plus haut, d'où naissait comme par enchantement la distinction, la lumière et la légèreté. Son choix était tout fait.

Deux autres travées, qui communiquent avec le déambulatoire par une ravissante arcade géminée ouverte sous un grand arc de décharge et gracieusement assise sur une colonne monocylindrique, finissent le corps de ces deux chapelles, dont la tête se creuse en absidiole au quart sphérique, qui regarde l'Orient. Trois fenêtres très pures avec colonnettes, deux plus grandes dans l'axe des baies de l'arcade géminée, et l'autre légèrement diminuée au fond de l'absidiole, entretiennent dans ces chapelles une lumière douce et vive qui concourt à l'harmonie des diverses pièces et dispose heureusement l'âme aux émotions de la piété.

Plusieurs détails curieux méritent d'être remarqués aux abords de ces chapelles. Du côté de la chapelle de Saint-Mélaine, par exemple, au-dessus de la colonne monocylindrique et de l'arcade géminée dont il a été fait mention tout à l'heure, voici sur le déambulatoire trois petites fenêtres flanquées de colonnettes charmantes, séparées par une jolie arcade géminée aveugle, et égayées par les chapiteaux les plus coquets et les plus riants. Comment pourrait-on échapper à la séduction et au charme? Quelle lassitude jamais ressentir devant un ensemble si richement harmonisé?

Il est impossible de quitter ces chapelles sans jeter un furtif coup d'œil sur leur rare ornementation. Les chapiteaux s'épanouissent innombrables, sans interruption, de toutes les dimensions, à toutes les hauteurs, tout près et dans le lointain, sur les colonnes grandes, moyennes ou petites, qui, semblables aux arbres d'une futaie gigantesque, s'élancent de toutes parts. C'est un monde d'opulence et d'harmonie où la savante combinaison des moulures rivalise avec l'habile fouillement de la pierre, où le jeu des lumières



CROISILLON SEPTENTRIONAL

et des ombres le dispute sans cesse à la beauté et à la diversité des formes, un monde mystérieux en présence duquel l'imagination la plus puissante demeure rêveuse, livrée à l'étonnement et plus encore à l'admiration.

§ X

Chapelles supérieures ou Tribunes du transept.

Il est rare que le visiteur qui arrive sous l'arc triomphal, après avoir contemplé l'ensemble et les parties principales du beau panorama qui s'offre à sa vue, ne réserve une des meilleures parts de son ravissement pour les tribunes ou chapelles aériennes qui s'ouvrent en étage à chaque croisillon. A vrai dire, comment imaginer une disposition à la fois plus simple, plus gracieuse et plus utile? « Ce plan est si naturel, si judicieux, que je l'eusse conçu et exécuté moi-même. » Voilà la réflexion qu'on surprend dans son cœur, sans se douter que cet aveu si spontané et si intime constitue la gloire la plus pure du savant architecte.

Ces chapelles supérieures, qui possèdent une voûte en berceau, selon l'esprit général, comprennent deux travées, séparées par un arc-doubleau à retombée sur deux colonnettes, éclairées du dehors par quatre fenêtres, et éclairant elles-mêmes l'intérieur du monument par deux arcades géminées d'un art merveilleux.

Les deux arcs de chaque arcade géminée s'appuient sur une colonne centrale commune et se trouvent encadrés en dessus par un troisième arc en saillie de trois fois leur diamètre environ. Cette disposition se rencontre çà et là à l'époque romano-byzantine, et porte en germe les admirables fenêtres du style ogival, divisées par des meneaux en plu-

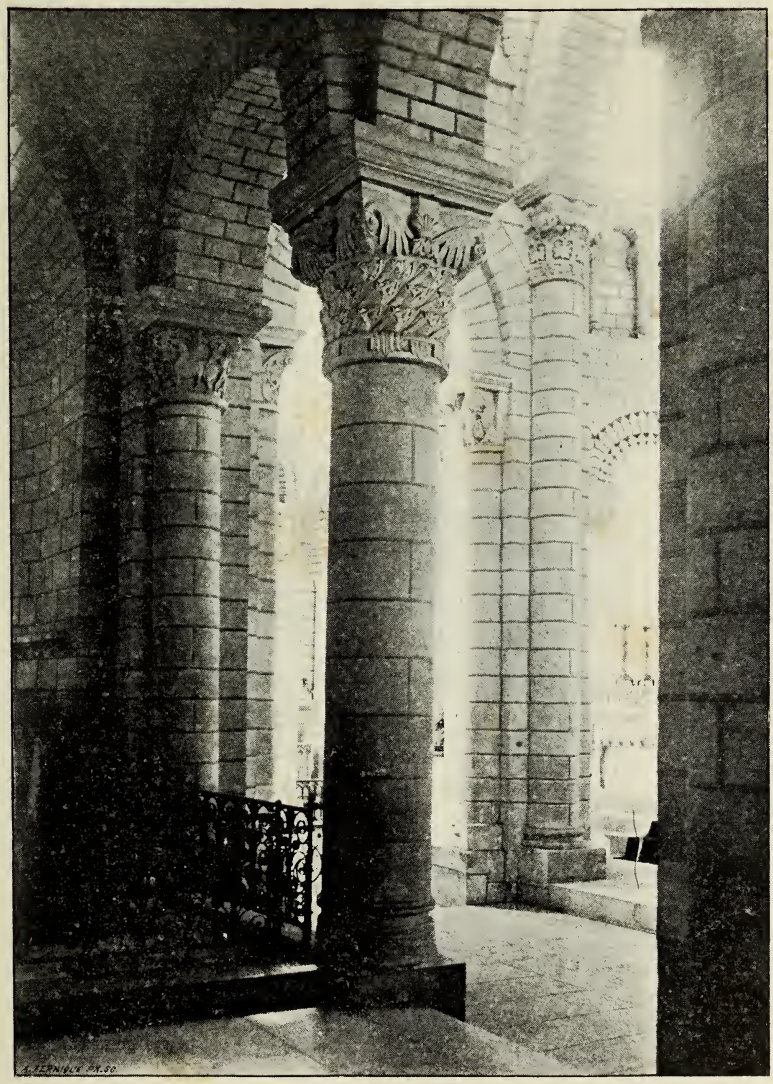
sieurs compartiments et couronnés par des trèfles, des quatre-feuilles ou par des roses d'un dessin élégant.

Qu'on se figure à la place de ces arcades jumelles de grandes baies sans division et toutes nues, à la fois larges et basses : quel défaut de proportion, quel aspect désagréable pour l'œil! Au contraire, avec la colonnette qui coupe chaque baie en deux, rejette à droite et à gauche les deux cintres, ainsi que ferait un arbre de ses branches, et invite le regard à se reposer sur les décors charmants dont elle est le centre, comme le sens esthétique le plus délicat et le plus fin est satisfait, et avec quelle impartiale justice il décerne la palme à l'inspiration heureuse qui pour féconder l'agréable a su si habilement y greffer l'utile!

A l'opposé de l'architecte moderne, qui ne voit la plupart du temps sa construction que par un côté, par la façade, comme on dit, le moine créateur de l'abbatiale de Preuilly s'est bien gardé d'oublier ou de négliger aucune des destinations de son noble édifice.

Sachant par l'exercice quotidien de sa vocation que le temple est le lieu par excellence de la louange divine, et que la mélodie est l'expression la plus vive et la plus saisissante de l'adoration et de la prière, il s'appliqua avec un soin pieux à multiplier les ressources de son œuvre sous tous les rapports, et en particulier au point de vue de la musique et du chant. De même qu'un fruit sort de sa fleur, de même les chapelles supérieures naquirent de cette préoccupation religieuse et éclairée de l'éminent bénédictin.

C'est un jour de grande solennité, c'est Noël, à la messe de minuit. Pendant que les lumières resplendissent de tous côtés, que les centaines de colonnes et d'arcs jouent par leurs innombrables croisements un concert fantastique et que l'encens déroule ses spirales suaves et légères, tout à coup des accords descendent d'une chapelle supérieure. On dirait les anges, messagers de la bonne nouvelle, annon-



COLONNE MONOCYLINDRIQUE DE LA CHAPELLE DE SAINT MÉLAINE

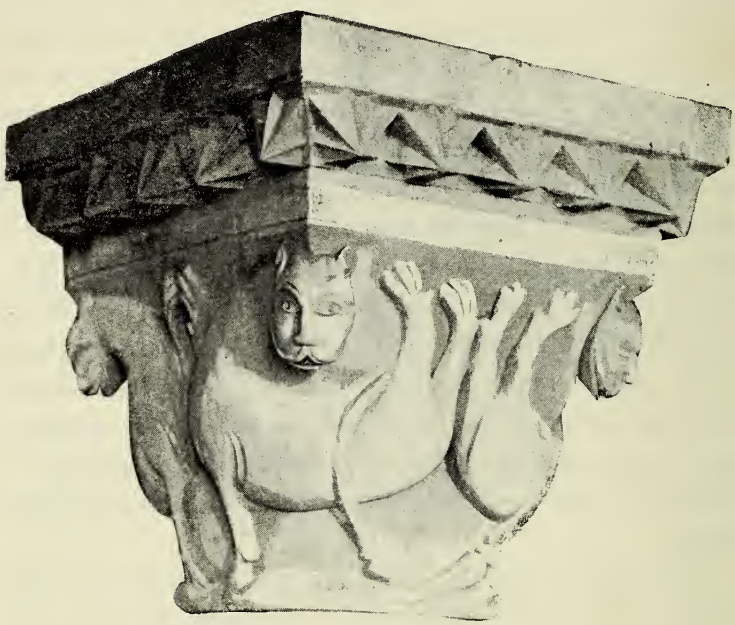
çant des sommets de la Judée la grande joie de Bethléhem : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* O surprise! d'autres accords descendent de la seconde chapelle supérieure, écho fidèle des premiers, seconde parole de consolation et d'espérance envoyée par les saints à leurs frères encore exilés : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* O surprise plus grande encore! un troisième chant s'élève, montant de la grande nef, puissant, expressif comme les deux autres; c'est la terre qui s'associe au ciel et lui répond en prenant part à son allégresse toute divine : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Honneur à celui qui a été capable de concevoir un plan si harmonieux et si fécond et de donner à sa conception le jour glorieux de la réalité!

La beauté architecturale de ces chapelles, fruit heureux de l'agencement et de la proportion, est encore rehaussée par l'ornementation, mélange de richesse et de sobriété où se révèle, comme partout, l'étude de la nature la plus approfondie.

La colonne centrale commune qui supporte les deux cintres de l'arcade géminée est un quatre-feuilles, c'est-à-dire un fût composé d'un groupe de quatre colonnettes demi-rondes, surmonté d'un chapiteau carré de forte dimension qui mérite une description spéciale.

Quatre chimères semblables couvrent ce chapiteau, qu'elles partagent en quatre fractions égales. A l'angle du tailloir, un peu au-dessous, émerge la tête de chaque monstre, la face renversée vers le dos. Les oreilles, courtes et dressées, appartiennent à la race féline; les yeux, le front, le nez, indiquent une créature humaine; par la gueule déformée et béante, on dirait une bête immonde et féroce tout ensemble. Sur la corbeille, à droite et à gauche de l'angle, un corps de quadrupède s'étend horizontalement, les pattes de devant

sur l'astragale ou anneau, les pattes postérieures retournées sens dessus dessous vers la corniche, tandis que la queue par une courbe rapide passe à travers ces dernières, glisse sur le flanc et vient se ficher vivement en terre sous la forme d'un fer acéré de pique ou de javelot.



Y a-t-il dans cette création imaginaire simple fantaisie ou unique désir de plaire? Nullement.

C'est en philosophe et en moraliste que le sculpteur du moyen âge promenait son ciseau sur la pierre, livre toujours ouvert, livre vivant et en action, pour ainsi dire, lisible pour les illettrés eux-mêmes, charmant et attrayant par sa forme, mieux assuré de la perpétuité que le livre ordinaire, souvent composé au sortir d'une méditation ardente sur une vertu ou sur un vice, et par là même œuvre de haut enseignement, merveilleusement apte à instruire, à persuader, à toucher, et finalement à entraîner dans la voie du bien.

Ici le symbole s'explique aisément. Cette chimère suspendue au sommet de la tribune, loin du sol, c'est l'homme placé au sommet de la création, c'est le chrétien convié aux plus sublimes destinées. Les deux pattes de derrière se renversent en l'air et refusent obstinément tout service : qui ne voit là la lâcheté humaine reculant devant les pentes laborieuses de la perfection et renonçant, hélas! à en gravir les hauteurs? Que signifie cette queue qui, à peine dressée en l'air, se recourbe vivement et descend vers l'abîme avec la rapidité de la flèche, sinon que l'homme qui ne veut plus être le fils du Ciel se retourne vers la terre, principe de son être inférieur, et se précipite de plus en plus vers elle, pour s'y ensevelir à jamais dans le hideux abîme de toutes les passions? Une dégradation monstrueuse, dont l'image saisisante est là dans cette face deux fois bestiale, suit promptement et fatalement la perversion, dont elle est le premier châtiment.

Il n'est aucunement téméraire de supposer que l'artiste s'est inspiré dans sa curieuse composition du passage si énergique de saint Paul : « L'homme grossier et animal ne possède plus le sens nécessaire pour percevoir les choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* [1]; » ou encore de ce passage si connu du psaume XLVIII : « L'homme, élevé à un si haut degré de gloire, ne comprit pas sa grandeur; il se mit au rang des animaux sans raison et devint leur semblable : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis, et factus est similis illis.* »

Même élan d'imagination et même dextérité de main au chapiteau de la seconde arcade géminée. Le dessin, qui est d'un grand effet, représente encore quatre quadrupèdes. Seulement le corps et les pattes apparaissent ici dans leur position naturelle, et les quatre griffes ou sabots, fortement

[1] I Cor.

accusés, s'appuient résolument sur l'anneau, comme pour mieux assurer la marche. De l'encolure sort et s'élève altière une belle tête d'aigle, qui se retourne, s'allonge jusqu'à l'angle, et plonge ses regards perçants dans le lointain, semblant interroger la profondeur des cieux.

En même temps des flancs se dressent et se développent

les deux ailes aiguës, à grandes pennes, des oiseaux nobles, prêtes à enlever la chimère et à l'emporter dans un vol irrésistible jusqu'au plus haut des nues. Quel œil ne serait charmé par le parti décoratif tiré de la queue, volute capricieuse ou plutôt pédoncule long et mince s'étirant à travers les pattes, glissant sur le ventre pour remonter en l'air sur la face du chapiteau et s'y épanouir en une fleur de lys énorme, naturelle et idéale tout à la fois, dont le calice éblouissant se penche doucement vers la fleur de lys sa voi-

sine, avec laquelle elle semble entretenir un colloque mystérieux?

Ce chapiteau, sous le rapport du symbolisme, est la contre-partie du précédent, avec lequel il établit un contraste heureux, tout au profit du charme et aussi de la morale chrétienne.

Vous voyez là l'homme, le chrétien vraiment digne de ce nom, qui a entendu le *Sursum corda!* a compris ses destinées célestes et, loin de s'en effrayer, les regarde en face et avec joie, prêt à tous les sacrifices pour y arriver.

S'agit-il de combattre ce qu'il y a de vulgaire dans les instincts, de lutter contre l'égoïsme et ses bassesses, de réprimer en un mot tout ce que peut produire de pervers la nature déchue? Il se lève armé de virilité et de confiance en Dieu, et ne cesse de frapper jusqu'à l'anéantissement de l'ennemi.

Faut-il monter de perfection en perfection, répondre aux nobles appels de la vertu, s'oublier soi-même, donner son or, au besoin son sang, pour la gloire de Dieu ou le bonheur du prochain? Il déploie, aigle invincible, les ailes de son héroïsme, et a bientôt disparu vers les dernières régions du dévouement et de la charité.

Les magnifiques fleurs de lys qui s'épanouissent à l'extrémité de la queue de chaque chimère marquent la récompense incomparable réservée à celui qui a le courage de se vouer coûte que coûte au culte de la vérité et de la vertu : pureté de la vie, beauté des œuvres, éternité de bonheur.

Sur le tailloir de ces deux chapiteaux étincelle une couronne d'étoiles destinées sans doute à éclairer et à vivifier le monde féerique créé là dans la sphère de sa lumière et de ses feux.

Les architectes du moyen âge avaient inventé les procédés les plus ingénieux et les plus pittoresques pour la décoration de la surface extérieure des murailles, des tourelles,

des flèches. Tantôt ils inclinaient alternativement les pierres à droite et à gauche en feuilles de fougère; tantôt ils disposaient les pierres en losanges enclavés deux à deux en sens inverse; d'autres fois c'étaient des appareils composés de pierres hexagones ou pentagones engrenées les unes dans les autres et reliées par du ciment, ou bien des pierres en étoiles, en triangles, en carrés, ou encore, comme à Notre-Dame de Poitiers, des disques circulaires rapprochés côte à côte sur plusieurs lignes parallèles.

Dans la tribune du transept que nous décrivons en ce moment, à la surface extérieure du tympan formé par le cintre concave de la grande arcade et par les deux cintres convexes de l'arcade géminée, l'architecte a choisi un appareillage qui s'adapte de la façon la plus réussie à l'ensemble du morceau.

C'est l'imbrication, ou plutôt, les pierres ne se recouvrant pas ici, comme font d'ordinaire les briques d'un toit, la contre-imbrication, qui consiste à arrondir les appareils par un bout, en écailles de poïsson, et à les ranger parallèlement en surface lisse, la partie ronde en haut ou en bas, selon les exigences de la position et les indications du goût.

Il n'est pas permis de quitter cette tribune si intéressante du croisillon septentrional sans remarquer, ne fût-ce qu'à la hâte, le curieux chapiteau qui à l'intérieur reçoit la retombée de l'arc-doubleau.

Un monstre, qu'on dirait en embuscade sous un antre élevé, avance sa tête hideuse au sommet de la corbeille, à l'angle, et cherche à dissimuler à droite et à gauche, sous le tailloir, son double corps non moins hideux. La gueule, avide de meurtre, happe par le cimier un chevalier, revêtu en partie de ses insignes, dont le corps pend au-dessus d'un bouquet de feuillage. Comme la malheureuse victime est tombée sur le dos au moment où le monstre l'a saisie, sa

figure apparaît terrifiante avec sa double expression d'angoisse et de désespoir.

L'infortuné cherche un peu de soulagement avec ses mains, qu'il appuie rageusement sur ses hanches : c'est en vain. Ainsi périra tout chevalier parjure. Ainsi sera châtié sans pitié et pour toujours tout traître infidèle à ses serments.

Sauf certaines particularités remarquables de construction déjà signalées, la chapelle supérieure du croisillon méridional ressemble par l'aspect et la magnificence à la tribune que le visiteur vient d'étudier et d'admirer du côté nord. A indiquer seulement, pour faire un choix entre tant de beautés et aussi pour ne pas dépasser la juste mesure qui doit régner en tout, le gros chapiteau à quatre faces de la première arcade géminée.

Quatre hommes placés aux quatre coins supportent avec leurs têtes le tailloir et la masse qui le surcharge. Écrasés sous le poids, en dépit des efforts désespérés qu'ils multiplient avec leurs mains pour se soulager quelque peu, ils succombent, un genou déjà en terre, le torse tout contourné, les muscles tendus et gonflés : quel spectacle!

L'un est muet de douleur, un autre se lamente, le troisième se résigne avec tristesse, pendant que le dernier, les yeux sortis de leur orbite et la bouche démesurément béante, jette à tous les vents des cris de terreur qui n'excitent nulle compassion et des appels au secours qui demeurent sans écho.

N'y a-t-il pas là une belle instruction morale? Ces hommes dont le vêtement est d'une ampleur exagérée, d'une finesse de tissu inouïe, d'une ornementation tout efféminée avec ses franges émaillées de pierres précieuses, ne sont-ce pas les esclaves du luxe, de la paresse, de tous les vices qu'alimentent ces deux sources funestes? Et dès lors ne méritent-ils pas de périr sous le poids combiné de l'indigence, de la corruption et du déshonneur?

Un gai ruban chevronné et perlé court sur le tailloir, désireux sans doute de corriger un peu par sa grâce l'horreur de cette scène douloureuse.

CHAPITRE V

UNITÉ

Lorsque le moment est venu de caractériser un monument et de lui assigner au juste le degré qu'il doit occuper sur l'échelle du Beau, ce n'est plus assez d'avoir même minutieusement observé les détails, il faut d'un coup d'œil embrasser l'ensemble et rechercher comment les diverses parties se répondent, s'enchaînent, pour se fondre en une seule et même idée et s'harmoniser en un seul et même tout. Quand bien même chaque détail serait un chef-d'œuvre, s'il ne se trouve à sa place et ne s'adapte au reste, il n'est qu'une pièce isolée, disparate, inutile et même nuisible, une sorte de monstruosité qui fausse l'harmonie et ne mérite que les sévérités de la critique.

« Qu'il y ait en tout, écrit un des princes du bon goût, simplicité, et davantage encore unité. »

> Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.
>
> HOR. *Ars poet.*

Ce qu'un autre maître du vrai et du beau traduisait par ces vers connus :

> Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
> Que le début, la fin, répondent au milieu;
> Que d'un art délicat les pièces assorties
> N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.
>
> BOILEAU, *Art poét.*

« Toute beauté, dit saint Augustin, a pour principe l'unité : *Omnis pulchritudinis principium est unitas.* »

Ces trois citations, diverses dans la forme, identiques dans le fond, expriment une vérité consacrée par la raison, la nature et l'expérience des siècles, que l'on peut formuler par cet axiome : *Sans unité, pas de beauté.*

Qu'est-ce qu'une œuvre d'art, symphonie, tableau, statue, poème, monument, considérée dans sa réalité et sa nature intime, sinon une *conception,* c'est-à-dire une *création par le génie d'un être organisé et vivant,* doué de langage, et même en exercice continuel de parole, soit pour faire rayonner une vérité, une idée; soit pour provoquer une passion, un sentiment; soit encore, si l'artiste se l'est proposé, pour produire l'un et l'autre effet, en jetant à la fois lumière dans l'esprit et enthousiasme dans le cœur?

Or, *partout où règne la vie, se manifeste l'unité.* Dans tout être animé, les diverses parties actives, loin d'agir séparément, se prêtent un mutuel et nécessaire appui, et les mouvements ne partent d'un seul et même centre que pour converger vers un seul et même but, à tel point que l'on doit affirmer que l'unité est une qualité essentielle de l'action et de la vie, et par là même une condition *sine qua non* de la beauté.

C'est avec cette auréole de l'unité que se présente dès le premier instant l'admirable abbatiale de Preuilly.

Comme ces hautes et superbes avenues formées par quatre rangées d'ormes ou de tilleuls séculaires, la grande nef et les nefs mineures ont été plantées en même temps, et après avoir grandi ensemble, se sont épanouies à la même heure, chantant un seul et même hymne au Seigneur. Élevées à peu près à la même hauteur, unies puissamment à travers leurs cloisons respectives par de belles et larges arches de communication, éclairées de la même vive lumière par de nombreuses fenêtres qui semblent leur être communes, on dirait

un seul vaisseau fendant les ondes et emportant les passagers vers la même patrie lointaine.

A la naissance du transept, un changement d'aspect et de destination intervient dans les deux nefs mineures, qui paraissent devenir de simples passages ou déambulatoires chargés, dans l'intérêt de l'unité, de relier le chœur et le sanctuaire aux chapelles collatérales, d'ouvrir une voie circulaire autour de l'abside, de créer un accès gracieux et facile à la chapelle du chevet, et enfin de faire naître, derrière les piliers et les colonnes de toute cette région, des perspectives profondes dans lesquelles l'œil croit entrevoir tout un monde aérien de lignes, et comme un infini de nombre et de suavité.

Si le chevet incliné de la basilique, ainsi que la plus respectable des traditions l'a toujours enseigné, représente la tête penchée du Sauveur expiré, l'unité mystique ne réclamait-elle pas qu'une couronne de gloire et d'amour fût tressée autour de ce chef auguste et sacré? Cette nécessité religieuse ne pouvait pas plus échapper au moine architecte que la convenance architectonique; de là ce rayonnement divin de chapelles, de galeries, d'absidioles, de portiques, bien capable de contenter les exigences du goût le plus sévère et en même temps de la piété la plus délicate.

Les chapelles supérieures ou tribunes du transept sont d'un effet si admirable, au double point de vue de l'harmonie et de la destination, qu'elles manqueraient à l'unité et que, si elles n'existaient pas, ce serait une faute de ne pas les inventer.

Sans elles les deux croisillons ne seraient que froideur; sans elles les chapelles collatérales seraient désarticulées et comme mutilées; sans elles la musique et le chant seraient privés d'un de leurs organes les plus précieux. La lumière elle-même tire le plus grand avantage de ces tribunes et de leurs jolies arcades géminées, pour corriger sa crudité et

pénétrer dans l'édifice tamisée et adoucie, de manière à n'en troubler ni le mystère ni la tranquillité.

A l'unité harmonique qui résulte de la parfaite adaptation de chaque partie à l'ensemble, l'église de Preuilly joint une unité de style qui en fait un des plus purs échantillons de la belle époque romano-byzantine secondaire, qui ouvre avec le XIe siècle et ferme avec le XIIe.

Issue des premières de cet heureux contact de l'architecture romane avec l'architecture byzantine, d'où jaillirent de la Loire à la Méditerranée de si nombreux et si remarquables monuments, notre vieille abbatiale, en fille reconnaissante, s'est appliquée à conserver les traits principaux et la physionomie générale de chacune de ces deux mères vénérées.

Qu'est-ce, en effet, que ce vaisseau bâti sur un plan rectangulaire au moins deux fois plus long que large, circonscrit par deux murailles à fenêtres cintrées, divisé par deux rangées parallèles de colonnes en trois avenues, dont la centrale est plus large et plus haute que les ailes ou bas-côtés, coupé à son extrémité par une construction transversale ou transept, arrondi à la tête en hémicycle, sorte de niche ou de renfoncement en quart de sphère, appelée coquille par les Latins et abside par les Grecs?

N'est-ce pas tout simplement le tracé basilical primitif, tel qu'il fut appliqué, dès le IVe siècle, dans les églises latines, celles de Sainte-Agnès et de Saint-Laurent par exemple? n'est-ce pas la reproduction à peine voilée des basiliques profanes de la Grèce et de l'Italie, qui attenaient souvent à la maison royale (βασιλική) et servaient à la fois de tribunal où les juges tenaient leurs audiences, et de gymnase où les jeunes orateurs se livraient aux exercices de la parole, tandis que les rhéteurs y déclamaient des harangues et des vers?

Voici maintenant à partir du transept l'influence byzan-

tine, qui complète, agrandit, transforme, toutefois sans altération essentielle du type. Le chœur s'allonge, déterminant deux nouvelles travées; les bas-côtés, reprenant leur marche, décrivent à leur extrémité une courbe pour se confondre autour de l'abside; cette dernière se perce de cinq travées lumineuses; deux nefs mineures avec absidioles sont créées parallèlement aux déambulatoires; enfin une troisième chapelle, ouverte dans le mur du chevet, voûtée en quart de sphère comme les absidioles précédentes, simule une tête qui s'incline, et achève de communiquer à tout le corps la mobilité et la vie dans la majesté et l'unité.

L'unité d'un être physique ou moral est une résultante qui a sa source dans la continuelle et parfaite convergence de chacun de ses éléments constitutifs vers un seul et même but. Rien donc n'est abandonné au caprice dans une composition; chaque genre a des règles fixes, un style qu'il faut appliquer avec respect jusque dans les plus petits détails, si l'on veut que l'œuvre soit admise comme par enchantement, sous le double patronage du vrai et du beau, dans le domaine immortel de l'art.

Ces règles, véritables lois de nature, qui ont dirigé les grandes lignes harmoniques de Saint-Pierre de Preuilly, ont inspiré avec un scrupule égal l'esquisse de chaque trait particulier.

Les colonnes, qui surgissent de toutes parts et servent d'ornementation principale, sont conçues partout dans le même esprit et sont toutes empreintes du même cachet. De proportions variables, au fût plus ou moins allongé, elles s'isolent encore parfois, comme dans le passé, lorsque la décoration le demande et que le calcul l'autorise, par exemple à l'abside et au sanctuaire des chapelles collatérales. Toutefois, le plus souvent, destinées à supporter non plus de simples plafonds en bois, mais des voûtes en pierre d'un poids énorme, on les voit se grouper, en s'engageant de

moitié sur chaque face des piliers carrés chargés de soutenir la grande nef et les nefs mineures.

Colonnes ou simples colonnettes, qu'elles divisent les baies jumelles ou s'offrent comme appui aux arcades du triforium et des galeries aveugles, qu'elles encadrent les fenêtres ou tapissent les hautes murailles, elles ne dressent çà et là leur tige élégante qu'avec des contours communs et une similitude d'aspect qui ne permet de les reporter ni à un autre siècle, ni à une autre famille.

A part de légères modifications, il est aisé de reconnaître le profil attique dans les bases qui ont eu le privilège d'échapper à la destruction ou à ce que nous appellerions volontiers la sophistication.

Trois moulures principales les composent : deux tores, le supérieur quelquefois creusé en cordes ou torsades, l'inférieur rehaussé d'une patte ou d'une griffe sur l'angle de la plinthe, et une scotie accompagnée ou non en haut de son filet. Le fût qui s'élance de ces bases est lisse, excepté dans les colonnettes des arcades aveugles et des fenêtres de l'abside, dont beaucoup sont coupées de rainures horizontales assez rapprochées et peu profondes, ce qui les fait paraître annelées.

Un changement caractéristique intervient à Preuilly avec le byzantin, dans la structure et l'ornementation des chapiteaux. Ce ne sont plus seulement, comme dans l'âge antérieur, quelques linéaments plus ou moins grossiers, à peine ébauchés, ou des corniches incorrectes et sans grâce.

Le tailloir, qui est généralement de forte proportion, tantôt se compose de moulures antiques nombreuses et savamment combinées, tantôt se montre simple et uni, tantôt se couvre des ornements les plus riches : étoiles à quatre et cinq rais, dents de scie, tores coupés ou billettes, fleurons incrustés, rubans chevronnés et perlés, etc.

Entre le tailloir et l'astragale, nombre de corbeilles étalent

à leurs angles la gracieuse volute, et sur leurs quatre faces les feuillages les plus variés empruntés à la botanique indigène et étrangère, fouillés à jour, entrelacés avec un art merveilleux qu'on se plaît de plus en plus à contempler.

De temps à autre s'épanouit ici un chapiteau historié, là une allégorie religieuse, là une scène fantastique où figurent griffons, centaures, chimères de mille sortes, représentations capricieuses et vides de sens en apparence, sous le dessin et la mimique desquelles se cachent en réalité des leçons profondes, non moins instructives pour l'esprit et touchantes pour le cœur que curieuses et piquantes pour les yeux et l'imagination.

Le cintre est l'âme de tous les arcs, qui commencent à être savamment tracés et très régulièrement appareillés. Tout au plus, dans la grande nef et surtout dans les bas-côtés, quelques arceaux maladroitement réparés avec une tendance ogivale, soit par inadvertance et défaut de goût, soit plutôt par calcul, l'ogive se prêtant mieux que le plein cintre aux reprises en sous-œuvre, surtout à de telles hauteurs.

Hormis ces rares exceptions, partout règne ou le plein cintre, dont la courbe décrit une demi-circonférence parfaite, ou l'arc outre-passé, dit en fer à cheval, ou enfin l'arc elliptique, dit en anse de panier, sorte d'arc très surbaissé qui se termine inférieurement par des arcs issus d'un rayon beaucoup plus court.

Cette dernière forme est le résultat non d'un tassement accidentel, comme quelques-uns semblent le croire, mais d'un calcul très intelligent de l'architecte, qui, en donnant plus d'ouverture à la courbe, s'est proposé d'agrandir la perspective et d'assurer plus d'ampleur au jeu général de l'harmonie.

Si des arcades l'on passe à l'inspection des voûtes, ici encore quelle fidélité de style et quel beau caractère d'unité! En berceau dans la nef majeure, en quart de cercle ou arc

rampant formant demi-berceau dans les bas-côtés, où elles paraissent remplir l'office de contreforts de la nef majeure, au quart sphérique à l'abside et dans les trois absidioles, en berceau dans les deux nefs collatérales, dans les tribunes du transept et au couloir circulaire du chevet, avec d'innombrables échancrures à arêtes vives, nécessitées çà et là par les arcs formerets au-dessus desquels elles viennent retomber, toutes les voûtes dénoncent la même époque, le même esprit, et doivent être rapportées aux premières années de la période romano-byzantine secondaire.

Le lecteur est prié de remarquer en passant que, d'après un certain nombre d'archéologues de grand mérite, la plupart des édifices contemporains ne furent que rarement voûtés, et que leur nef centrale, comme dans l'âge antérieur, ne fut ordinairement couverte que par un plafond en bois ou par une charpente apparente richement ornementée, dont les fermes reposaient sur les colonnes intérieures les plus élevées; procédé de construction, ajoutent ces savants, qui occasionna de fréquents incendies et aboutit à peu près à la ruine totale de ces curieux monuments.

Par un privilège heureux, auquel il doit très probablement sa conservation, Saint-Pierre de Preuilly dérogea à la loi commune, et, comme le prouve l'économie de sa structure, fut pourvu dès son érection de belles voûtes en pierres échantillonnées et à arcs-doubleaux ou plates-bandes qu'on y admire encore aujourd'hui.

On n'a aucune souvenance que le feu du ciel ou un autre l'ait jamais dévasté; n'est-ce pas une preuve évidente que lors de sa construction une révolution se produisit dans l'art de bâtir, et que dans la nouvelle église les voûtes en pierre furent appelées à remplacer les plafonds de bois en usage depuis tant de siècles? Le demi-berceau dressé et rampant des bas-côtés n'indique-t-il pas de la façon la plus certaine que des masses d'un poids énorme, c'est-à-dire des voûtes

en pierre, vinrent se suspendre dès le commencement au-dessus des murs, qui dès lors appelèrent à leur secours une butée assez vigoureuse pour paralyser la poussée et prévenir l'écartement inévitable de la nef majeure?

Enfin, comme en témoigne M. Bourassé, on observe sous les toits des traces de lignes très inclinées qui donnent à penser, d'après le savant professeur, que les combles étaient presque plats et formés de dalles superposées. Or avec un pareil système de couverture ne faut-il pas de toute nécessité écarter l'idée de charpente apparente et de plafond boisé, et admettre que les voûtes en pierre, seul appui possible d'un toit de cette nature, naquirent avec l'édifice lui-même?

Un texte tiré des archives seigneuriales de Preuilly, et une partie principale de la basilique restaurée d'après les dispositions testamentaires que ce texte nous a transmises, prouvent avec la dernière évidence la vérité que nous venons d'affirmer, à savoir que, par une dérogation hardie et heureuse à la loi générale de construction qui prévalait universellement encore, les voûtes de Saint-Pierre de Preuilly furent, dès 1007, bâties en pierres échantillonnées, non seulement à l'abside, au chœur, mais même au transept, dans les bas-côtés et jusque dans la nef majeure.

Nous n'avons pas le courage de citer ce texte, qui n'est autre que la clause la plus importante du testament de Pierre Frottier et de Marguerite de Preuilly, sa noble épouse, en date du 8 février 1444, sans rapporter au moins quelques-uns des préliminaires de cet acte solennel, empreint d'une foi si vive et d'une édification si pénétrante.

« Au nom de la très haulte, glorieuse, benoiste et sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

« Nous, Pierre Frottier, et damoiselle Marguerite de Preuilly, notre amée expouse, considérant que nous avons

vescus en cest mortel monde en grande puissance et seigneurie et aians des biens largement, qui est toute chose vaine et transitoire et n'est point durable, mais convient nécessairement que toutes ces choses mondaines passent et finent leur temps et que tous viennent à néant; considérant aussi que tous nos prédécesseurs ont été bons vrays catholiques envers Dieu notre créateur et fait en leur temps plusieurs belles et notables fondacions de abbayes, de églises et autres choses; aiant ces choses en nostre mémoire et voulant ensuir leurs bonnes voyes et aller en paradis; ayant cognoissance que la mort est commune à tous, et qu'il n'est plus certaine chose que de mourir ne aussi plus incertaine que de l'heure d'icelle; ayant ferme espérance de aller de ceste vie en l'aultre bons vrays chrétiens et catholiques et mourir en la foy de Dieu notre créateur et en celle que sainte Église tient de luy; non voulans demourer en cest mortel monde intestats, mais ordonner de nos biens que Dieu nous a prestés et donnés à nostre pouvoir pour le salut et remède de nos ames et de nos parens et amis trépassez; nous, aiant les choses susdites et Dieu devant les yeux et mesmement ladite Marguerite à l'auctorité de nous à elle sur ce donnée, faisons et ordonnons nostre testament ou dernière volunté en la forme et manière qui s'ensuit.

(*Suivent les diverses dispositions.*)

« Item, nous voulons et ordonnons et perpétuellement fondons pour nous et les nostres et pour l'ame de nous une messe perpétuelle de monsieur saint Michel, tous les lundis par chacune sepmaine en l'abbaie de Saint-Pierre de Preuilly, laquelle les religieux, abbé et couvent d'icelle abbaie seront tenus perpétuellement dire et celebrer; pour laquelle chose nous, esmeus en dévotion, et afin de estre participans en tous les biens faits et prières d'icelle abbaie, *nous promettons faire bastir et reddifier les voustes de ladite abbaie qui sont rompues, et au cas qu'elles ne seront faites et accomplies durant nostre vie, nous voulons que les religieux, abbé et couvent d'icelle*

abbaie ayent et tiegnent jusques au parfait accomplissement d'icelles voustes nostre hostel et mestairie de Viovy, et lesdites voustes faistes et accomplies icelui nostre hostel sera et reviendra de plain droit à nos héritiers dudit lieu de Preuilly. »

Des voûtes plafonnées en bois et mises sous la protection de charpentes bien confectionnées n'eussent point été rompues après une existence de quatre siècles. Il en devait être et il en fut autrement de voûtes en pierre, recouvertes immédiatement de dalles en tufau et exposées par ce seul fait à l'écrasement d'une part, de l'autre aux intempéries hivernales et aux infiltrations, c'est-à-dire à plus d'influences meurtrières qu'il n'en fallait pour se désagréger assez vite et périr.

Le mot *bastir* employé par le pieux et généreux donateur n'indique-t-il pas, dans le langage technique, un travail qui a la pierre pour matière et pour base? Et le sens d'aujourd'hui n'était-il pas le sens d'alors?

Or de quoi s'agissait-il dans ce travail à exécuter? de transformer le système ancien? de le remplacer par un genre plus riche, plus élégant, plus nouveau? de substituer la pierre au bois, la voûte proprement dite au plafond et au lambris? Pas le moins du monde. Tout simplement de rétablir les choses en l'état, de reconstruire ce qui menaçait ruine, de relever et de remettre à neuf les portions de maçonnerie qui étaient lézardées et plus ou moins rompues, de réédifier en un mot, ou, pour nous servir de l'expression même du baron de Preuilly, de *reddifier*.

Voici d'ailleurs, à l'appui de nos appréciations, la restauration elle-même, reconnaissable du premier coup d'œil à la physionomie spéciale qui la distingue, et aussi, disons-le, aux taches qui la déparent. Elle ne s'étend pas, comme on pourrait le croire d'après la teneur du testament, à tout l'édifice, mais seulement aux portions qui étaient rompues,

c'est-à-dire à la cinquième travée et à la voûte du chœur, celles-ci refaites seules dans leur intégralité.

A l'extérieur, sur le grand mur qui correspond à la travée, le relèvement disgracieux du cintre de la fenêtre, l'altération inexplicable de la galerie aveugle réduite à trois arcades, alors que d'après la proportion quatre sont absolument nécessaires; à l'intérieur, l'effort ogival de la cinquième voûte et de sa plate-bande antérieure, la demi-sphère du chœur, remplaçante bâtarde de la superbe coupole primitive, ses huit nervures entrecroisées, les nombreux chapiteaux adjacents dépouillés de leurs feuillages et de leurs chimères, et pourvus à la place de simples linéaments géométriques, les bases des deux colonnes les plus voisines, la manière et l'esprit du xve siècle, infusés à tous ces détails: rien ne manque pour prouver que l'œuvre de Pierre Frottier fut limitée à la région qui vient d'être indiquée, et que toutes les autres voûtes en pierre datent de l'origine et ne furent que légèrement réparées, soit en 1450, soit quelques années plus tard.

Vous et moi, cher lecteur, oublions cette digression un peu longue, bien que quelque peu opportune, et revenons en toute hâte à notre si intéressante étude sur l'unité.

Les quarante-sept fenêtres chargées de distribuer la lumière aux diverses régions participent avec non moins de fidélité que les arcades et les voûtes aux formes caractéristiques de l'époque romano-byzantine secondaire.

De grandeur différente, selon la place qu'elles occupent, naturelles et sobres, mais belles de proportion, elles ne sont pas la partie la moins intéressante du célèbre monument. Toutes, excepté deux qui ont dû être refaites et altérées, sont accompagnées de colonnettes à chapiteaux feuillés, d'un fût élancé dans les cinq travées de la grande nef, où il faut de la légèreté et de la hauteur, plus grosses bien que

moins élevées au transept, au chevet, à l'abside surtout, où leur rôle paraît être de créer un effet général et une décoration d'ensemble plutôt que l'enjolivement de chaque fenêtre prise en particulier.

Le moyen appareil employé partout pour le parement intérieur et extérieur des murs et le revêtement des piliers, les portes avec leur encadrement de colonnettes et d'archivoltes, la tour avec ses trois étages de fenêtres si superbement agencées, les cordons ou bandeaux qui courent çà et là indiquant les divisions horizontales de l'édifice au dedans et au dehors, et qui sont rehaussés de chevrons fleuris, d'étoiles à quatre ou cinq rais, de dents de scie, d'entrelacs à lys héraldique, d'ornements de toute sorte, les modillons ou corbeaux alignés par centaines sous les corniches du dehors avec leurs formes bizarres, infinies, mille autres détails encore seraient à décrire dans l'opulente abbatiale, pour mettre de plus en plus en relief l'unité de style qui règne partout et infuse à tout la beauté, l'élégance et la vie; mais à quoi bon?

N'y aurait-il pas à la fin quelque chose de fastidieux pour le lecteur à voir passer et repasser sans cesse sous ses yeux des descriptions plus ou moins techniques, plus ou moins monotones? D'ailleurs la conviction n'est-elle pas faite dans son esprit, et la vérité en question n'est-elle pas démontrée amplement et au delà?

Tous les monuments n'ont pas eu, hélas! la bonne fortune de l'église de Preuilly. Combien parmi eux ont, au contraire, subi les vicissitudes cruelles des choses humaines! Ceux-ci, commencés à l'époque romano-byzantine secondaire, puis délaissés pendant des siècles, soit faute de ressources, soit plutôt par la faute d'événements imprévus, durent attendre, pour être repris, le règne de l'ogive et se marquer illégitimement de son empreinte. Ceux-là, bâtis tout d'une pièce, mais successivement mutilés par les inclémences du temps et des éléments, ou, ce qui est plus douloureux encore, par

la main tantôt ignorante, tantôt impie des hommes, n'ont eu leurs membres divers restitués que par intervalles, sous des dominations architectoniques différentes et en disant un adieu irréparable à leur unité.

Le secret de l'unité merveilleuse de Saint-Pierre de Preuilly se trouve dans ces paroles d'un sénateur d'Indre-et-Loire, déjà rapportées dans cet ouvrage : « Cette église est un chef-d'œuvre d'harmonie, et il n'y a pas une seule de ses pierres qui n'ait coûté trois nuits de sommeil au bénétin..., car il n'y a qu'un bénédictin qui ait eu assez de science pour le concevoir et assez de patience pour l'exécuter! »

Vers l'an 1000, il s'est donc rencontré un moine doué d'une imagination puissante, éclairé d'une intelligence sublime, au cœur palpitant des émotions les plus nobles, uniquement désireux de la gloire de Dieu, je me trompe, saintement avide aussi du bonheur de ses frères, qui rêva d'utiliser l'expérience de ses longs et lointains voyages, et ses connaissances comparées des édifices les plus renommés de l'Orient et de l'Occident, en érigeant, sur les bords de la Claise, un temple irréprochable de pureté et de beauté, capable par son ordonnance toute céleste de parler à la foi et à l'espérance du chrétien, et digne par sa grâce de servir de demeure terrestre au Dieu de toute sainteté.

Pénétré de respect pour les règles invariables qui sont la base nécessaire de toute composition, il s'éleva toutefois par un essor hardi au-dessus des sentiers battus, s'engagea dans une route nouvelle, et enfin, l'heure venue, créa d'un seul jet cette merveille ravissante de piété, de science et de goût, qui éveille dans l'esprit les idées les plus belles, fait germer dans les profondeurs de l'âme les sentiments les plus généreux, rend heureux et meilleur l'homme intelligent et droit qui la comprend, et passerait légitimement pour une merveille divine, tant elle en reflète la double empreinte : l'unité et la variété.

CHAPITRE VI

VARIÉTÉ DANS L'UNITÉ

Phénomène remarquable et digne d'être médité! toutes les créations sont marquées de ce double sceau, qui apparaît réellement comme le signe distinctif et la loi suprême de la vérité et de la beauté.

Quelle unité dans la première de toutes, celle qui doit être l'exemplaire de toutes les autres, la Création divine!

Tout y révèle *nombre, poids et mesure;* tout s'y relie étroitement; chaque créature, semblable à l'anneau d'une chaîne immense, se rattache, sans qu'il lui soit loisible d'échanger son rang, et à l'être moins parfait qui la précède, et à l'être plus parfait qui la suit, ou encore, pour employer une autre image, apporte en quelque sorte sa pierre à l'édifice général en accomplissant la fin particulière qui lui a été assignée au commencement par le Régulateur des choses.

Le ciel, première des œuvres du Seigneur et de toutes la plus mystérieuse, la lumière, avec ses effluves de vie, le jour et la nuit, l'un avec son activité féconde, l'autre avec son repos réparateur, le firmament et ses millions de feux étincelants, l'astre du jour avec sa gloire, l'astre de la nuit avec sa douceur et sa mélancolie, la mer avec ses abîmes de curiosités et de richesses, la terre avec ses trésors innom-

brables et sans cesse renaissants, et toutes les autres merveilles connues ou cachées des autres mondes visibles ou invisibles, ne sont que les rouages d'un mécanisme unique, les parties d'un seul et même tout, de ce vaste univers, qui a été fait pour l'homme, comme l'homme à son tour a été fait pour Dieu.

Et au milieu de cette *unité majestueuse,* quelle *ravissante variété* jetée par la main intelligente et libérale de la nature, ou, pour parler plus juste, du Seigneur lui-même, jaloux d'offrir des plaisirs sans lassitude et toujours nouveaux à l'esprit, au cœur et même aux sens de l'homme, le roi privilégié de toute cette création !

Au ciel, dans les profondeurs des eaux, à la surface et jusque dans les entrailles de la terre, de quelque côté que le regard et la pensée se dirigent, que de séductions et de charmes répandus pour sa jouissance sur tous les êtres par la baguette magique ou plutôt divine de la diversité!

Qui ne s'est arrêté pour contempler le spectacle d'une nuit calme et sereine? Des milliers et des milliers de corps célestes se meuvent sur l'azur immaculé : planètes, tantôt solitaires, tantôt escortées de satellites. entraînées par un mouvement propre autour du soleil, de qui elles empruntent leur clarté tranquille; étoiles fixes, lumineuses par elles-mêmes, scintillantes emportées dans la marche d'ensemble du système sans altération de leurs situations respectives; comètes avec leur orbe original et leur longue traîne nébuleuse : tous astres différents de forme, de grandeur, d'éclat, d'évolution, bien que tous enfermés dans l'engrenage d'une unité absolue, inexorable; quelle variété!

Considérez les pierres précieuses ou les plus vulgaires minéraux, les oiseaux ou les poissons, les grands arbres ou les arbustes plus humbles. les fleurs ou les fruits; comparez plusieurs animaux de même espèce, plusieurs feuilles cueillies à la même branche, plusieurs figures humaines; après le

monde physique, étudiez le monde moral, les caractères, les goûts, les inclinations : partout vous trouverez contraste et opposition, partout vous découvrirez, sous une similitude générale des traits, des nuances qui diversifient, partout la beauté jaillira à vos yeux de la rencontre heureuse de la variété et de l'unité.

Le constructeur de la vieille basilique prulliacienne, initié par de longues et patientes investigations aux secrets de la nature et de ses lois sacrées d'harmonie, s'en inspira, non avec la servilité brutale qui copie, mais avec la fidélité idéale qui crée, et eut pour souci principal, comme cette grande maîtresse du beau, de poser dans son œuvre le germe de voluptés pures toujours contentées et toujours insatiables. Dans ce but, il y sema à profusion le mouvement, l'animation, les changements continus et les transformations infinies de la variété.

Variété d'autant plus adorable, qu'elle n'opère *rien par saut, — Nil per saltum, —* ne s'expose à aucun heurt, et ne rapproche ses effets qu'en les fondant ensemble par les transitions les plus douces et les enchaînements les mieux ménagés.

Pour ne pas brusquer ni épuiser du premier coup la série d'impressions qui doivent naître de la contemplation successive des diverses parties, la savante basilique offre d'abord le spectacle de la majesté unie à la simplicité. De même que les étoiles s'effacent devant la splendeur du soleil en son midi, de même les détails d'architecture et de sculpture s'éclipsent au premier instant, comme heureux de s'absorber devant la dignité et la gloire de l'ordonnance générale.

Après quelques instants de légitime éblouissement, le regard se porte vers les particularités curieuses multipliées à dessein dès l'entrée pour le tenir en éveil et graduer son admiration : la hauteur prodigieuse des voûtes, dont le cintre

en anse de panier rivalise sans effort avec la hardiesse aérienne de l'ogive; l'élévation des fenêtres à égale distance du sol et des voûtes, si favorable pour établir un beau niveau de lumière dans l'édifice; l'alignement des piliers non sur une droite, mais sur une courbe qui imprime aux lignes le relief voulu; la direction de l'axe sur le même plan curviligne que les deux rangées de colonnes; l'inégale distribution de largeur entre les deux nefs mineures, inégalité qui étonne sans choquer, et devient même de suite un nouvel élément d'harmonie; enfin la note de richesse jetée dans le jeu général par les magnifiques chapiteaux dont les chimères et les feuillages semblent vivants et prêts à parler.

L'imprévu est une des exigences les plus impérieuses de l'esprit humain. En dehors de là, dans le domaine des arts aussi bien que dans le monde des choses matérielles, il n'y a pour lui ni satisfaction ni plaisir. Ce n'est pas à dire qu'il faut sortir de la règle ou la torturer pour créer un bizarre qui renverse en présentant des aspects contre nature, disons le mot, des monstruosités : non, ce que le sens esthétique réclame, ce sont des surprises à la fois sagement autorisées par les principes et heureusement inventées par l'imagination, de manière à offrir de belles et continuelles nouveautés qui piquent la curiosité, entretiennent l'intérêt et jettent enfin l'âme dans le ravissement, qui est le dernier degré du charme et aussi le but dernier de la variété.

Telle est la surprise réservée au visiteur lorsqu'il pénètre dans la cinquième travée de la nef majeure. Les yeux fixés sur l'abside, qui s'est, dirait-on, épanouie et illuminée, prêts à se concentrer dans l'admiration de ce chef-d'œuvre inimitable de noblesse, de simplicité et de grâce, il est arraché tout à coup à son application par une révélation soudaine, inespérée, qui le sollicite à droite et à gauche du sanctuaire et du chœur.

A travers les arches de communication qui prennent un développement extraordinaire pour donner un jour complet sur le transept, se découvre une perspective vraiment féerique, devant laquelle le moins connaisseur et le moins sensible se sent vivement émotionné.

Que de science et de goût dans ces deux déambulatoires, coupés dans leur hauteur par des arcs surperposés et éclairés de fenêtres dont la place et le nombre ont été si curieusement calculés; dans ces chapelles collatérales, véritables églises en miniature avec leurs travées, leur sanctuaire, leur absidiole, où tout est élégance et douceur parce que tout y est proportion; dans ces piliers cantonnés de demi-colonnes et dans ces colonnes monocylindriques aux contours si moelleux, aux chapiteaux si richement décorés; dans ces tribunes, qui rappellent les loges royales de l'amphithéâtre antique, infusent à l'ensemble la grandeur et la vie, et invitent de leurs belles arcades géminées au spectacle le plus nouveau et le plus varié!

Partout l'empreinte vivifiante de la variété. Un pilier carré, à surface plane du côté du chœur, et flanqué de demi-colonnes sur les trois autres faces, divise en deux travées le rez-de-chaussée du croisillon septentrional, tandis que la partie correspondante du midi ne comprend qu'une travée, qui est formée par une seule arche de sept mètres à peu près d'ouverture.

Une différence notable de niveau, de près d'un mètre, entre les deux tribunes offre au visiteur qui monte successivement dans l'une et dans l'autre un changement d'optique qui le laisse plein de charme.

La fenêtre perchée si hardiment entre le chœur et le croisillon nord, à la retombée de la voûte du déambulatoire, et les trois petites fenêtres coupées d'arcades aveugles qui éclairent si gracieusement la travée suivante, n'ont point leur pendant du côté méridional, inégalité ingénieuse soit

pour compenser la clarté trop vive du sud et maintenir un parfait équilibre de lumière dans toute cette région, soit pour alimenter la jouissance de l'insatiable imagination en continuant de lui présenter de l'imprévu et du nouveau.

Dans toute l'étendue de la maîtresse nef, les piliers carrés alternent un de leurs angles avec une des demi-colonnes dont ils sont cantonnés. Pour rompre la monotonie et assurer à cette partie noble du somptueux édifice un cachet de plus en plus enchanteur, trois lignes rectangulaires au gros pilier du chœur et deux au pilier du sanctuaire s'encadrent entre les demi-colonnes et s'élancent avec elles à une extrême hauteur.

D'où vient cette harmonie universelle qui vous saisit d'un sentiment si inexprimable lorsque vous parcourez le transept, le chœur, les parties adjacentes, et que votre œil en interroge les divers rapports? D'où sortent ces combinaisons géométriques, multipliées d'une manière indéfinie et qui semblent se multiplier encore à l'infini au fur et à mesure que le point d'observation se déplace tant soit peu? D'où part cette marche, cette sorte de danse des piliers et des colonnes, des arcs et des voûtes, qui s'avancent, se reculent, se rapprochent, se mêlent, pour s'éloigner et se rapprocher de nouveau?

Tout simplement de ce que l'architecte a eu la pensée géniale de donner au transept non une coupe perpendiculaire à l'axe général, qui eût produit une régularité raide, sèche et morte, mais une inclinaison oblique, qui s'inspire mieux de la nature, donne aux chapelles collatérales, au chœur, au sanctuaire et à l'abside, quelque chose de la souplesse d'un corps vivant, et répand partout la grâce, l'élégance, le mouvement en même temps que la vie.

Il n'est pas jusqu'à l'aire qui par des différences de plan n'apporte son concours à ce vaste concert architectonique de variété.

La chapelle collatérale du nord est élevée de vingt-cinq centimètres au-dessus du bas-côté et du chœur, lesquels sont élevés eux-mêmes de trente centimètres environ au-dessus de la chapelle collatérale du midi. En sortant de cette dernière, il faut gravir une marche pour entrer dans le couloir circulaire du chevet, et à l'extrémité en monter une seconde pour se retrouver sur le sol des nefs mineures et de la grande nef.

Semblables aux dépressions de terrain qui rendent les pays accidentés si animés et si intéressants, ces gradations et ces changements répétés de niveau créent à chaque instant des aspects nouveaux d'une valeur inestimable au point de vue de la variété.

Simple et sobre à première vue sous le rapport décoratif, Saint-Pierre de Preuilly est un modèle achevé d'ornementation, et ce n'est qu'après avoir parcouru toutes les galeries et étudié toutes les pièces de ce musée chrétien qu'on peut se faire une juste idée de ses richesses infinies.

Chaque archivolte de porte ou de fenêtre reflète une physionomie particulière. A la grande fenêtre de la façade on dirait des chaînons allongés, resserrés au milieu, renflés et arrondis aux deux bouts, ornés d'une ciselure à chaque tête et simplement juxtaposés, motif original, d'un bel effet, et curieux en raison de sa rareté.

Le cordon qui au-dessous de cette fenêtre finit le soubassement est gravé sur son chanfrein de figures symétriques, sortes de boucles rondes, légèrement aplaties, posées verticalement côte à côte, dont les extrémités, prêtes à se rejoindre en bas, se redressent et dessinent en dedans un gai feuillage qui tempère agréablement de ses cinq dentelures l'austérité quelque peu sévère de l'ensemble.

C'est surtout aux différents membres de la tour septentrionale que la sculpture s'est unie à l'architecture pour accumuler tous les trésors de la variété et du bon goût.

La porte qui ouvre à l'occident est élégante de composition et de proportion. Deux colonnettes légères accompagnent les pieds-droits et soutiennent l'archivolte de leurs chapiteaux, dont l'un représente un combat à mort entre trois oiseaux, et l'autre une tête humaine qui sort d'un feuillage pour regarder cette scène sanglante. Plusieurs rangées de tores brisés de calibres divers, entourés d'une corde à tresses moyennes, forment le décor tel qu'il est réclamé par l'esprit de l'époque et par l'harmonie du morceau.

Toujours en vue de varier et de faire naître des contrastes, aux deux cordons unis et simplement chanfreinés de la première et de la troisième division de la tour est opposé au deuxième étage un bandeau large et saillant qui court sur les trois faces, répandant partout l'opulence et la beauté.

Ce bandeau repose sur une ligne de modillons où l'imagination a versé à profusion tous les charmes à la fois. Une tête d'homme à gueule de lion et à barbe de feuilles pendantes ; une feuille à sept nervures s'épanouissant en coquille; une tête de femme à bouche de chimère; une plante rejetant ses feuilles à droite et à gauche et dressant entre elles, en guise de fruit, un épi oblong et compact; une tête d'homme entièrement rasée, aux traits énergiques et caractérisés, aux deux tiers tournée vers sa gauche, les yeux fixés avec attention sur un point et la bouche mi-ouverte, dans l'attitude d'une vive préoccupation; deux tores reposant sur une volute, laquelle semble sortir d'une fleur de lys; une tête de femme voilée, à moitié penchée sur sa droite, comme plongée dans le recueillement de la contemplation ; des têtes d'hommes ou de monstres affublés de lunettes, des figures grimaçantes, des feuillages à baies et à pommes de pin, cent autres sujets plus ou moins fantastiques, des incrustations de toute espèce, diamants, étoiles, perles, damiers; non, l'artiste ne pouvait, malgré la fécondité de son génie, accumuler plus d'intérêt ni plus de variété.

La richesse appelle la richesse : c'est pourquoi à l'est et à l'ouest le chanfrein du même bandeau est guivré et perlé, c'est-à-dire décoré de chevrons superposés où s'enchâssent de belles perles.

Deux dessins différents, quoique d'une valeur égale, embellissent la partie du bandeau qui regarde le nord et est coupée en deux tronçons distincts par l'éperon central de la tour. Sur le chanfrein du nord-ouest, une belle rangée de cercles dont le centre est perlé et deux rangs de demi-cercles opposés dos à dos simulent en s'entrelaçant un fleuron à quatre pétales en croix de Saint-André. Les cercles sont remplacés au nord-est par des losanges juxtaposés pointe à pointe, fouillés en évasement et garnis d'un demi-besan entre les angles extérieurs sur les deux lignes du biseau.

De simples moulures, groupées par cinq ou six, ornent les archivoltes des magnifiques ouvertures géminées du deuxième étage de la tour, simplicité précieuse pour prévenir le rassasiement de l'œil et le préparer par un sage répit à l'admiration des merveilles décoratives qui l'attendent encore de toutes parts.

A la fenêtre de la tribune, du côté de l'ouest, l'archivolte, sorte de frette composée, alterne une partie inférieure rectiligne avec une partie supérieure circulaire, creusée en entonnoir, et fait briller une perle entre chaque anneau.

C'est l'échiquier ou damier qui pare l'archivolte de la fenêtre orientale, avec ses petits carrés alternativement creux et saillants, dont le va-et-vient si animé de lumières et d'ombres éblouit le regard et capte de suite les suffrages de l'imagination.

D'autres archivoltes préfèrent le chevron, d'autres se couronnent de perles ; d'autres, plus modestes mais non moins méritantes, se contentent d'un mélange de moulures ordinaires : comme on le voit, toujours la même préoccu-

pation éclairée, non seulement de créer le beau, mais encore de l'éterniser en quelque sorte, en le renouvelant sans cesse aux sources inépuisables de la variété!

Où les étoiles pouvaient-elles mieux resplendir qu'au sommet de l'étage supérieur? N'était-ce pas là leur poste naturel et exigé? L'artiste le comprit si bien, qu'il s'étudia et réussit à étendre les six archivoltes qui se donnent la main au-dessus des dernières fenêtres, sur les trois faces de la tour, comme un firmament radieux, émule du vrai firmament et de ses feux étincelants, et digne comme lui d'éclairer la magnificence de tout un monde et de chanter le plus pur de tous les hymnes à la gloire éternelle du Seigneur.

Resterait à décrire les ornements semés avec tant d'art çà et là à l'intérieur de l'édifice, les files interminables de dents de scie à la jonction des murs et des voûtes dans la grande nef, le bandeau à double chevron et à double platebande de violettes de la chapelle de la Vierge, les rubans striés et perlés de la tribune méridionale, les entrelacs à fleurs de lys si riches et si gracieux du déambulatoire absidal et mille autres curiosités; mais, a dit le maître :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Puis le but du chapitre n'est-il pas atteint? Maintenant l'église de Preuilly n'apparaît-elle pas assise comme une reine à la droite des plus nobles basiliques, rehaussant son unité si grandiose de tout l'éclat de la variété?

N'est-il pas bon enfin de ne pas tout révéler dans la peinture d'un monument, et de réserver nombre de surprises agréables au visiteur, en lui laissant le doux soin de découvrir lui-même certains traits particuliers échappés volontairement à la plume de l'écrivain?

A relever seulement, pour prévenir une lacune que le

lecteur serait en droit de regretter, le goût infini qui a présidé à l'ornementation. Évidemment, en construction comme en toute matière l'accessoire doit être au service du principal, et dès lors la décoration ne peut avoir de prix qu'autant qu'elle fait valoir le corps architectural tout entier.

Il faut donc qu'un décor soit mis à sa place, qu'il soit de même nature que le morceau auquel il est soudé, puisqu'il est né avec lui, qu'il le mette en relief au lieu de l'effacer, qu'il soit conçu dans de justes proportions mathématiques, qu'il soit réglé judicieusement et avec une sage mesure, de manière à éviter l'écueil également funeste du trop et du trop peu, de l'excès et du défaut, en un mot, qu'il s'identifie avec l'œuvre général au point de n'en pouvoir disparaître sans le mutiler et sans enlever un rayon à son resplendissement et à sa beauté.

Tels sont les décors de l'église de Preuilly. Par une heureuse union de richesse et de sobriété, par une correction de style et une pureté de formes très voisines de la perfection, par une habileté et un à-propos de distribution qui, en établissant des contrastes, multiplient indéfiniment la variété, ces décors attirent le regard et le séduisent, non pour l'arrêter et se l'approprier, mais, au contraire, pour le reporter de suite à l'ensemble architectonique dont la gloire seule semble les intéresser, exemple touchant de cet esprit de hiérarchie qui paraît sacrifier les membres à la tête, et ne fait en réalité qu'ouvrir pour chacun d'eux une source féconde d'honneur, de mérite et de félicité!

Il y a dans l'imagination et le cœur de l'homme je ne sais quoi de suggestif qui l'entraîne invinciblement vers la nature. Un beau paysage l'enchante; une forêt aux perspectives profondes le rend doucement rêveur; un riche feuillage lui met le repos dans les yeux en même temps que la fraîcheur dans l'âme; une fleur le ravit avec son coloris et ses par-

fums; comment exprimer la sensation qu'il éprouve devant la grappe dorée prête à verser dans sa coupe le courage et la gaieté?

Il n'est donc pas surprenant que l'architecte, désireux de communiquer à son œuvre toutes les attractions et d'élever les âmes par le spectacle des choses visibles jusqu'à Dieu, leur auteur invisible, ait eu l'inspiration d'introduire la nature dans le temple, en donnant à ce dernier, sous une forme idéale et spiritualisée, l'aspect des grands bois avec ses colonnes élancées et ses arcs entrecroisés, et la physionomie riante des jardins avec ses chapiteaux, véritables corbeilles de feuilles, de fleurs et de fruits, à travers lesquelles se jouent des oiseaux, des animaux de toute sorte, monde immense, débordant de vie, destiné à plaire sans doute, mais encore plus, comme on le verra plus loin, à instruire et à guider dans les voies fortunées de la vérité et de la vertu.

Il y aurait plus que de la témérité à vouloir décrire les trois ou quatre cents chapiteaux et modillons qui composent ce vaste et curieux musée de sculpture romano-byzantine, et ici le pinceau serait aussi impuissant que la plume. L'œil, pour lequel ces merveilles ont été accumulées, l'œil seul peut juger de la beauté, de la variété et de la richesse de ces innombrables compositions, dont chacune constitue un véritable trésor.

Celui-là se tromperait étrangement qui chercherait dans cette ornementation le fini, le ciselé des âges postérieurs et de la Renaissance en particulier. Placés en général à une hauteur considérable, appelés, alors même qu'ils sont plus rapprochés du sol, à être vus de loin et à concourir à l'harmonie universelle, ces chapiteaux et modillons exigeaient avant tout des contours bien marqués, une saillie un peu forte, des articulations assez fouillées pour produire des ombres vigoureuses, et enfin ce quelque chose d'arrondi et de moelleux réclamé par le siècle du monument.

Est-ce à dire qu'ils sont incorrects, grossiers, et que, sous le rapport des formes et du dessin, ils laissent plus ou moins à désirer? Aucunement. Tout destinés qu'ils soient à fondre en une estompe légère les diverses lignes du panorama géométrique, ils ont été étudiés et exécutés avec la perfection voulue pour donner satisfaction entière, comme pièces isolées, à toutes les vraies et légitimes revendications du beau.

Si l'on excepte certains feuillages dont il serait difficile de trouver des types dans aucun herbier et qui sont nés de la pure fantaisie, c'est à la nature que les chapiteaux empruntent la plupart de leurs ornements, sauf à y introduire les modifications nécessitées par l'originalité de l'art.

A l'Orient ils prennent la palme aux deux longues rangées de folioles étroites, aiguës et alternes, et lui font décrire sur leurs angles les courbes les plus glorieuses; à la Grèce et à l'Italie antique ils demandent l'acanthe, la royale acanthe, dont la feuille large, bien formée, flexible et élégamment découpée, se plie avec un si rare bonheur à tous les rêves de l'ornementation; de la vieille Égypte, ils tirent le lotus sacré, et se tressent des couronnes avec sa lame arrondie, sinuée-dentée sur les bords, dont la simplicité est le caractère propre et la douceur le premier mérite.

Les feuilles d'eau épaisses et pointues, les plantes grasses, tantôt se dressant autour de la corbeille, tantôt se recourbant, tantôt s'enroulant en volute; des tiges, des fleurons, des épis se détachant avec plus ou moins de relief; des fruits suspendus aux branches çà et là; que sais-je encore? la description ici serait infinie, même limitée à une simple énumération.

A la flore s'ajoute la faune, et, de fait, serait-il possible de les séparer sans dommage mutuel? Dieu ne les a-t-il pas unies? Ne manqueraient-elles pas l'une à l'autre? Le végétal surtout ne serait-il pas, sans l'animal, une manifestation incomplète et discordante de la vie? Conscient de cette

vérité, l'artiste fit des prodiges pour animer son œuvre, et c'est justice de déclarer qu'il y réussit au delà même de ses espérances.

Des poissons sortent des profondeurs de l'onde et, nageoires déployées, montent pour leur malheur vers la surface, où le pêcheur les attend avec son appât perfide; des morses ou éléphants marins secouent leur courte crinière, et de leurs narines s'élancent, en guise de jets d'eau, des serpents qui retombent et se terminent en une seule tête humaine; des colombes à queue en éventail et unies par un large et beau collier se retournent, portant dans leur bec le rameau d'olivier verdoyant et béni; des oiseaux dont les longs cols sont enlacés paraissent s'ouvrir le flanc à coups de bec.

Debout sur leurs pattes et les ailes battantes, des hiboux se gaudissent à la vue des ténèbres qui s'étendent sur la terre; appuyés sur deux rhinocéros monstrueux, qui sont postés dos à dos et se renversent la tête gueule à gueule, deux aigles s'abreuvent joyeusement et à longs traits dans une coupe magnifiquement ciselée; des singes accroupis, les mains sur les genoux, succombent sous un fardeau qu'ils n'ont plus la force de supporter; des dragons, dont la queue horrible se déroule en spirales et en tête de boa, étranglent de leurs griffes et broient de leur mâchoire sanglante des serpents à tête humaine, qui se débattent avec rage, mais en vain; des sangliers parés de colliers précieux se précipitent l'un contre l'autre avec les fureurs sauvages de la jalousie; ou bien encore des chimères à col et à tête d'oiseau, dont la croupe de quadrupède est enserrée par les replis d'un serpent à tête de panthère, s'envolent à tire-d'ailes vers l'asile bien connu, et deviennent invulnérables en buvant la liqueur que leur présente un calice mystérieux.

Ici, une fouine avançant la tête hors d'une carapace, les

bras pendant de tout leur long, — symbole de l'oisiveté, — l'oreille dressée, le feu de la curiosité dans le regard, se tient au guet; là, le cancan, figuré par un reptile puissant, relie en rampant trois gueules de tigres, altérées de haine, d'hypocrisie et de férocité; ailleurs, deux monstres, la gueule béante, indiquent de leurs pattes velues deux rangées de dents longues et cruelles, et, allongeant une langue redoutable avec sa forme de trèfle, semblent dire : « Je pique, je mords, je tue : prends garde! — Vaines menaces! direz-vous. Je me connais, je n'ai rien à me reprocher, je ne crains rien! » Eh bien! regardez en face : les mêmes monstres vous répondent que l'innocence n'est pas une garantie assurée, et que vous vous endormez dans une sécurité aussi fausse que dangereuse. Voyez-vous le premier qui avale le bras d'un malheureux dont la main pend au dehors sans action et sans vie, et le second en train de croquer la tête, dont la figure horriblement convulsée apparaît entre les mâchoires comme dans un cadre sinistre? Que reste-t-il de la victime de la médisance et de la calomnie?

Apercevez-vous ces chiens immondes, à tête moitié humaine, moitié bestiale, deux fois repus, la gueule encore pleine, et se ruant quand même avec voracité sur des restes de carcasses; cette demi-douzaine de quadrupèdes à têtes hideuses, sans nom, pêle-mêle, pattes en l'air ou de côté, têtes en bas ou de travers, inspirant le dégoût; ces hommes à figure simiesque et au corps dégradé, dont la main coupable est enfoncée dans la gueule impitoyable d'un diable qui ne se lasse pas de la ronger; ces chimères s'unissant col à col, main à main, se prêtant mutuellement secours pour porter une charge dont le poids écraserait isolément chacune d'elles?...

Est-ce que, à travers ces innombrables chapiteaux sculptés, dont quelques spécimens viennent d'être esquissés, ne s'agite pas un monde immense, plus varié et plus étendu

encore que celui de la nature, puisqu'il s'y joint le monde sans limites de l'esprit et de l'imagination?

L'ennui naquit, dit-on, de l'uniformité.

Que le visiteur de l'église de Preuilly se rassure et entre sans crainte de ce côté. Partout et toujours la variété l'attend, et avec elle le plaisir et le charme incessant, inépuisable, infini, dont elle est la source enchanteresse.

Après vingt années d'étude et de contemplation, il y puisera encore de nouvelles séductions, à mesure que de nouvelles révélations lui seront livrées, comme il arrive dans tout chef-d'œuvre qui est le pur reflet du vrai, du beau, du bien, c'est-à-dire de Dieu même, de qui vient et vers qui remonte tout ce qui est parfait!

CHAPITRE VII

MOUVEMENT ET VIE

Ce que l'âme est au corps, l'unité et la variété le sont à un monument; elles font de lui un être organique, l'animent d'un souffle mystérieux, lui donnent en un mot le mouvement et la vie.

Ceci peut paraître étrange et presque paradoxal à première vue; à la réflexion pourtant, c'est le fait le plus vrai et le plus heureux.

Sans la vie, un temple n'est pas digne de ses incomparables destinées; il n'est ni la demeure ni l'image du Dieu vivant; il est muet et ne répond rien au mortel infortuné qui vient lui demander le mot de l'espérance et de la consolation; c'est un corps sans âme qui ne mérite pas son nom divin, et n'est propre qu'à être détruit et remplacé au plus tôt.

Et il n'est pas besoin d'être initié aux règles de l'art pour sentir cette vérité; il suffit d'avoir conservé dans sa fleur cet instinct de sens droit et de bon goût que la nature a déposé avec amour au fond de tout cœur humain.

Mettez un homme du peuple en présence d'un édifice qui, au lieu de naître de l'inspiration, est sorti d'un calcul strict et glacé: où l'équerre et le fil à plomb ont tout planté, tout tracé, tout réglé; où l'inertie désespérante des lignes droites

n'a cédé aucune place à la mobilité si douce et si animée des courbes; où le sculpteur, non moins aveugle que l'architecte, n'a su semer que la monotonie, l'ennuyeuse monotonie, sur les chapiteaux, les entablements et les frises:... il admirera sans doute le choix et la richesse des matériaux, la netteté des coupes, la finesse des ciselures; mais, juge intègre et désintéressé, il ne manquera pas de prononcer la condamnation de l'ensemble par cette sentence décisive et sans appel : « C'est mort! »

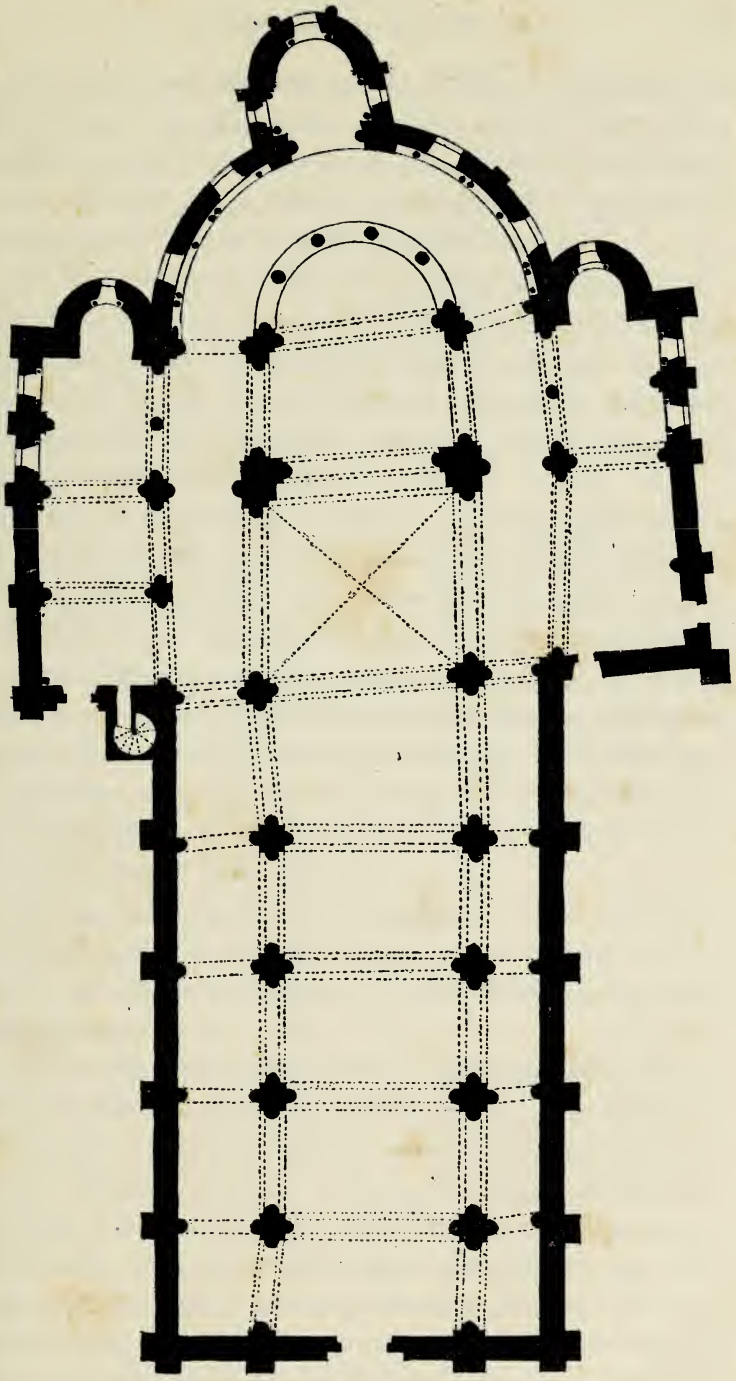
La rigidité! voilà le caractère dominant et, pour ainsi dire, unique de ces malheureux monuments. Rien pour l'imagination, rien pour le cœur! Des piliers s'alignant sur des droites parallèles, semblables à des rangées de soldats où les premiers doivent masquer et dissimuler tous les autres; des coupes transversales établies au compas selon la perpendiculaire la plus absolue; des angles rigoureusement droits à toutes les intersections; des arcs à demi-cercle invariable retombant avec une rigueur mathématique sur des colonnes elles aussi pleines de raideur; deux ou trois modèles décoratifs pour les corniches et les bandeaux; deux ou trois types pour les chapiteaux; et c'est tout!

Or la rigidité, c'est la glace qui refroidit et raidit tout ce qu'elle touche; c'est la mort qui fait du corps un cadavre en lui enlevant toute chaleur et toute flexibilité; c'est la ruine du beau, la négation même de l'art.

Quoi d'étonnant après cela que celui-là même qui pénètre dans un de ces temples avec cet état d'âme favorable où la louange est tenue en réserve prête à jaillir, en sorte au plus vite avec cette sensation pénible de froid, de vide et de désenchantement qui fait dire: « Je n'y reviendrai jamais! »

Toute différente est l'impression produite sur le visiteur de l'église de Preuilly, témoin cette parole d'un architecte, déjà citée aux premières pages de ce petit travail :

« Cette basilique est vivante! Elle est en mouvement, elle



PLAN PAR TERRE

marche! On dirait vraiment qu'elle a toute la souplesse d'un corps animé, qu'elle parle, que ses accents font vibrer jusqu'à la fibre la plus secrète de l'âme! Fondée sur l'observation attentive de la nature, sa construction suppose les connaissances anatomiques les plus étendues. »

Oui, l'architecte lui a donné la première des forces vitales, celle qui caractérise le mieux la vie, dont elle est l'attribut le plus évident et le plus appréciable: la motilité. Ce n'est pas avec la raideur cadavérique qu'il l'a couchée sur le sol, mais avec une douceur et une grâce de pose qui décèle au contraire a plénitude de l'être.

Lorsqu'un homme est à l'arrêt et qu'il s'appuie sur un pied, il se produit dans l'économie générale un changement de direction et d'aspect très curieux, très digne de fixer l'attention. Tout le corps s'incline du même côté, depuis le talon, déterminant des courbes légères qui se correspondent; la ligne horizontale des épaules devient doucement oblique, communiquant aux deux bras une inclinaison proportionnelle; enfin la tête se penche gracieusement comme pour applaudir à ce mouvement et lui imprimer le dernier cachet du charme et de la beauté.

Telle est l'attitude de notre monument, comme il est facile de s'en convaincre par l'examen du plan par terre et mieux encore par l'étude de l'œuvre lui-même. C'est un corps grandiose posé sur le pied droit.

Cette vérité de la motilité architecturale, qui était élémentaire et d'une pratique commune au moyen âge, comme en témoignent la plupart des beaux monuments de cette période, et est devenue, hélas! à l'instar de beaucoup d'autres, incomprise et cachée avec l'âge moderne, fut entrevue par Lamennais, mais dans une lumière trop vague, trop indécise, pour qu'il pût la fixer et la formuler. Malgré l'embarras qu'elle trahit et les contradictions dont elle est émaillée, la page suivante, curieuse à plus d'un titre, nous montre le

chantre de l'art et du beau, sur le seuil de cette grande loi et n'ayant plus qu'un degré à franchir pour la découvrir dans son idée adéquate et en faire ressortir, avec son éloquence entraînante, toute la raison et toute la vitalité.

Après avoir posé en principe que l'architecture, représentation du monde inorganique, repose surtout sur les lois mathématiques, lesquelles se résument dans la symétrie, il constate que l'architecture est, sous ce rapport, en opposition avec la nature, où, grâce aux horizons qui fuient, changent, se renouvellent sans cesse, rien n'est symétrique à l'œil.

Mais, soit inattention, soit plutôt désir et besoin de ne pas se mettre en désaccord avec ses vues précédentes sur les relations intimes et nécessaires de la création et de l'architecture, dont, selon ses théories, la première est l'exemplaire continu et universel de la seconde, il s'empresse d'ajouter que l'art a tenté de se rapprocher de la nature, comprenant et déclarant que, en dehors de la symétrie, doit régner dans le temple « une certaine élégance indéfinissable, quelque chose d'immatériel, d'inexprimable dès lors dans le langage des corps, où l'artiste cesse d'être guidé par des lois positives précises, où l'expérience lui enseigne ce qu'il doit éviter, beaucoup plus que ce qu'il doit faire, où, pour tout dire en un mot, un souffle créateur, une vision immédiate, indépendante des règles et des calculs fondés sur les règles, lui révèle intérieurement le modèle idéal que son art doit réaliser, s'il veut produire une œuvre de beauté et de vie ».

Or cette *élégance indéfinissable* ne peut provenir que de l'animation, et par là même du mouvement, puisque sans le mouvement on ne conçoit pas la vie : *Vita in motu.*

« Par ce qui la caractérise spécialement, dit le trop fameux écrivain, l'architecture représente le monde inorganique; aussi ses lois premières, comme les lois de ce monde, sont-

elles des lois mathématiques, communes aux deux éléments qui s'unissent en elle, l'utile et le beau. Dans ses rapports directs avec l'utile, indirects avec le beau, elle dépend en effet des lois de la pesanteur, de la statique, de la cohésion et de la résistance des corps. Dans ses rapports directs avec le beau, indirects avec l'utile, elle dépend des lois géométriques de la forme ou de la relation harmonique des lignes. Et comme ces relations n'ont rien d'arbitraire, que la forme génératrice étant donnée, toutes les combinaisons d'où résultent les formes complexes qui en dérivent sont également données, il s'ensuit qu'il existe, outre les variétés que peut offrir chaque type particulier, différents ordres généraux de formes architecturales.

« La première condition de la beauté de la forme en architecture est la symétrie, parce qu'elle seule détermine un centre autour duquel toutes les parties s'ordonnent régulièrement, et produit le sentiment de l'unité.

« Il en est autrement dans la nature, telle qu'elle se présente à nos regards avec ses horizons qui fuient, changent, se renouvellent sans cesse. Rien n'y est symétrique à l'œil, parce que l'œil n'embrasse qu'une imperceptible portion de l'œuvre immense du Créateur, qui, toujours progressif, n'est jamais achevé.

« Toutefois l'art lui-même a tenté de reproduire ce caractère de la nature, de se rapprocher d'elle; et pour cela qu'a-t-il fait? Il a d'abord accru les proportions de son œuvre, et, multipliant les détails, il en a exclu la symétrie, ne la conservant que dans les masses et dans les grandes lignes. De là des effets nouveaux pleins de puissance, quelques-unes de ces impressions indéfinies que l'on éprouve dans les gigantesques monuments consacrés à la foi chrétienne.

« Mais si la symétrie, dans l'architectonique de l'art, est un des éléments de la beauté, il n'en est pas le seul. La forme doit offrir encore une certaine élégance indéfinissable,

parce qu'elle correspond à quelque chose d'immatériel, d'inexprimable dès lors dans le langage des corps, et l'artiste ici cesse d'être guidé par des lois positives précises. Si l'expérience vient à son aide, ce n'est guère qu'indirectement; elle lui enseigne ce qu'il doit éviter, beaucoup plus que ce qu'il doit faire. A moins qu'une vision immédiate, indépendante des règles et des calculs fondés sur les règles, ne lui révèle intérieurement le modèle idéal que son art doit réaliser, il n'aura point en lui le souffle créateur, il ne produira qu'une œuvre sans vie.

« Cette vie qui anime l'œuvre où s'est incarné l'invisible exemplaire, cette vie qu'on sent en lui, qui s'exhale de lui, ne résulte pas uniquement de la beauté intrinsèque des formes. Ces formes doivent parler, et c'est ce qu'elles disent qui complète l'art. La construction la plus savante, la plus régulière, la plus irréprochable à cet égard, n'est pas un édifice dans le sens de l'art, s'il n'exprime une pensée, s'il n'émeut celui qui le contemple, s'il ne le ravit, pour ainsi parler, dans une sphère au-dessus des sens.

« Sous ce rapport, l'architecture ou l'harmonie des formes présente quelque chose de semblable à ce qu'on retrouve dans la musique ou dans l'harmonie des sons. Ni l'une ni l'autre ne manifestent l'idée telle qu'elle est en tant qu'objet de la connaissance, l'idée pure, nette, précise, ou ne la déterminent, mais elles déterminent dans l'être qui voit ou entend un certain état interne ou des sentiments correspondants à un ordre d'idées. Celles que fait naître la vue de l'Alhambra diffèrent totalement de celles qu'inspirent la cathédrale gothique ou les temples d'Ellora [1]. »

Mais revenons à notre cher monument prulliacien, et pénétrons avec une sainte curiosité dans les profondeurs les plus

[1] *De l'Art et du Beau :* Architecture.

cachées de son être, tant pour découvrir les sources que pour assister aux explosions merveilleuses de sa vie.

L'axe général est une courbe qui se dessine dès la première travée, se développe à travers les nefs, le chœur, l'abside, et va se fondre enfin dans le chevet, qui devient, grâce à elle, une véritable tête vivante.

Placez-vous sous les arches de communication entre les colonnes de la grande nef et sous les arcs des nefs mineures, puis regardez au-dessus de votre tête. Au lieu d'être parallèles, les piliers subissent dans leur rangement une déviation appréciable, d'où pour les arcs-doubleaux la nécessité de se contourner et de retomber avec une légère obliquité sur leurs divers points d'appui.

A l'entrée du chœur, l'extrémité des deux grands murs et les deux gros piliers qui les unissent forment une ligne rigoureusement droite en elle-même, mais qui devient très sensiblement oblique relativement à l'axe longitudinal du corps tout entier, inclinaison qui est déterminée par un avancement considérable du grand mur méridional, et qui a été calculée pour transmettre le mouvement curviligne aux nefs collatérales, aux chapelles supérieures du transept et à la région absidale en entier.

C'est surtout avec une complaisance marquée, comme il a été dit plus haut, que la chapelle du chevet obéit aux indications de la nature et s'incline pour mieux symboliser la vie.

Impossible de dire ce qu'il a fallu de génie, de réflexion et de travail pour concevoir et enfanter cette construction mouvementée, où tout est difficulté, où, pour rappeler une parole profondément vraie, il n'y a pas une pierre qui n'ait coûté trois nuits de sommeil au bénédictin, son savant et infatigable créateur.

Impossible surtout d'exprimer l'effet prodigieux dû à ces combinaisons infinies, où l'unité n'est jamais rompue, où la

variété crée comme à jets continus de nouveaux aspects, où la vie en un mot découle de toutes parts et inonde l'âme d'espérance et de joie.

Au chapitre XIX de son évangile, consacré au récit de la Passion, saint Jean raconte en ces termes le dénouement de ce drame béni et sanglant, où un Dieu se fait homme de douleurs pour la réhabilitation de sa créature déchue et condamnée : « Jésus, après avoir goûté le vinaigre, dit : Tout est consommé. Alors, ayant incliné la tête, *inclinato capite*, il expira. »

D'après la tradition, c'est ce mouvement suprême du Sauveur que la piété a voulu consacrer en donnant pour axe au temple chrétien la ligne d'un corps humain sur le point de mourir, mais encore flexible, dont le chef s'incline doucement.

On s'explique dès lors que l'église, image du divin Crucifié, soit comme pourvue de muscles, qu'elle contracte pour ainsi dire ses membres sous la pression des sentiments divers qui l'agitent, et que sa tête, centre principal de la vie, manifeste plus encore que les autres parties sa délicatesse et sa sensibilité en se balançant et s'inclinant. *Et inclinato capite.*

Ici un danger redoutable menaçait l'architecte. Dépassait-il la mesure, exagérait-il l'animation, c'est-à-dire produisait-il des mouvements trop accentués, brusques, heurtés, sans graduation et sans fusion, l'harmonie faisait place à la difformité, à la monstruosité, qui, dans l'ordre de l'art comme dans celui de la constitution humaine, est peut-être plus affreuse que la mort elle-même.

Trop clairvoyant pour ne pas apercevoir le péril, notre artiste était trop expérimenté pour ne pas découvrir le moyen infaillible de le conjurer. Il se tourna, en disciple fidèle, vers la nature, interrogea pieusement cette maîtresse souveraine du Beau, et traça ses épures en lui empruntant cette mesure de motilité qui marie avec tant de bonheur la variété

à l'unité, et assure pour toujours à l'œuvre une vie de grâce et de suavité.

La question de lumière, qu'on peut appeler la question par excellence de la vie, fut envisagée et résolue avec une sagacité et une supériorité de tact au-dessus de tout éloge.

Répandre une clarté insuffisante, laisser une seule partie dans l'obscurité, c'était condamner le monument à un air de tristesse, de langueur et même de mort, puisque la mort, par une figure usitée dans toutes les langues, s'identifie avec les ombres et les ténèbres.

D'autre part, l'inonder d'éclat, y faire régner le jour vif et cru du dehors, c'était pécher par excès et enlever au temple ce demi-ton, cette nuance adoucie de lumière qui convient, que dis-je? qui est indispensable à la méditation, au recueillement et à la prière.

Grâce à une cinquantaine de fenêtres, percées à toute hauteur, agrandies à l'ouest, plus multipliées au nord, combinées dans les tribunes du transept pour une action indirecte, le degré d'éclairage demandé est obtenu, le juste milieu atteint, le niveau établi, et aussitôt la vie se manifeste de toutes parts.

N'est-ce pas la vie, en effet, que cette parure de perles, de diamants, d'étoiles, d'ornements de toute sorte, attachés avec tant de complaisance aux archivoltes, aux bandeaux, aux corniches, à tous les membres de la royale basilique?

N'est-ce pas la vie que cette végétation luxuriante déjà décrite, où la flore de chaque climat a voulu apporter son tribut, où les tiges et les feuillages s'étalent partout en corbeilles pleines de fraîcheur, où les fleurs tantôt se tressent en guirlandes capricieuses, tantôt encadrent les figures inventées par une géométrie plus ou moins fantaisiste, où les fruits les plus divers semblent se pencher vers le visiteur pour lui offrir leur chair succulente et leur douce liqueur?

N'est-ce pas la vie enfin que ces animaux de toute espèce,

du monde de la nature et du monde de l'imagination, qui s'ébattent sur les chapiteaux, s'accrochent et se suspendent aux angles, se dissimulent sous les plantes, s'isolent, se groupent, se combattent dans mille scènes pittoresques toutes plus curieuses et plus instructives les unes que les autres?

« Elle parle! » a dit encore l'admirateur de l'église de Preuilly. N'y a-t-il pas là une exagération inconsciente mais réelle, une métaphore vide de sens, échappée à un enthousiasme ignorant ou irréfléchi? Pas le moins du monde. Cette assertion, qui part d'une vérité profonde, dénote au contraire autant de science que de goût, en même temps qu'elle signale une des qualités les plus essentielles de l'art.

A quelle condition en effet une œuvre, statue, tableau ou monument, mérite-t-elle d'être classée? qu'elle soit née d'une idée, d'un sentiment, d'une émotion dont a vibré tout d'abord l'âme de l'artiste pour de là, comme un feu ardent, se communiquer à d'autres âmes.

Or peu importe le mode de transmission; peu importe que ce soit la parole ou le geste, le pinceau ou la plume, le crayon ou le ciseau. L'œuvre parle : elle vit, le but de l'art est atteint.

Qu'il est éloquent ce général, si fièrement campé sur son piédestal de bronze! « C'est là, semble-t-il dire de son regard et de son bras patriotiquement tendus vers l'est, c'est là, sur le Rhin, qu'il faudra aller chercher le bâton de maréchal de France! »

Qui donc ici ne se rappelle avec douleur le bas-relief envoyé de Rome aux beaux-arts par le jeune sculpteur Edmond Grasset, en 1884? Pauvre enfant! né et élevé à l'ombre de l'église de Preuilly, mère et nourrice de son talent, et moissonné dans sa fleur par un mal foudroyant dans sa loge de la villa Médicis.

Dédale, ayant fini d'attacher avec de la cire les ailes qui

doivent rendre la liberté à son cher fils Icare, adresse à celui-ci ses dernières instructions. En proie à des transes mortelles, le vieillard le retient encore, et redoutant avec raison, hélas! sa témérité, multiplie les recommandations et les baisers. Mais, impatient comme le jeune âge, Icare n'écoute déjà plus, il lui tarde de se dégager de l'étreinte paternelle; d'un pied il frappe la terre pour favoriser son essor; les bras ouverts, les ailes au vent, il va enfin s'envoler, fendre les espaces et... périr! Des yeux et un cœur, voilà tout ce qu'il faut pour comprendre cette scène poignante, cette lutte d'amour et de folie entre le père et le fils également infortunés.

Cette puissance communicative, qui fait passer une âme dans d'autres âmes, a été donnée au plus haut degré à l'église de Preuilly, et l'éloquence de la vénérable basilique est d'autant plus voisine de la sublimité et de la perfection, qu'elle ne se sert de la parole que pour la vérité et la vertu.

Instruire les hommes en les charmant, les rendre bons et heureux en les portant à Dieu, voilà son seul but, but plus que suffisant, il est vrai, pour consacrer sa gloire et son mérite, et lui attirer le respect et la sympathie de tous les cœurs.

Pourquoi l'âme est-elle saisie d'une si vive impression sous ces voûtes? Pourquoi y devient-elle subitement si attentive et si sensible? Pourquoi se sent-elle réchauffée, attendrie, élevée au-dessus d'elle-même? C'est que, dans le langage qui se fait entendre là, elle reconnaît de suite cet intérêt affectueux qui pénètre et captive, ce je ne sais quoi de délicat, de tendre, d'aimant, qui se nomme l'accent d'une mère.

On serait presque tenté de dire que notre vivante église possède l'organe matériel de la voix, tant les lois de l'acoustique y ont été fidèlement appliquées. Aucune fatigue, ni pour le chantre, ni pour le prédicateur; les vibrations s'é-

tendent, se prolongent, sans que le moindre obstacle les affaiblisse ou les brise, et le son s'y distribue comme la lumière, sans mentir jamais aux calculs de l'illustre architecte.

Spectacle curieux et égayant! De tout petits enfants d'un an et demi à deux ans, apportés au temple par de pieuses mères sur la semaine, c'est-à-dire dans le temps où le vide assure une sonorité complète, s'étant aperçu que leur cri avait été répété, s'amusent à lancer indéfiniment le même petit cri aigu et provoquant, que le vieux monument répète par autant d'échos, se faisant gai avec l'enfant comme il se fait triste avec l'homme pensif et compatissant avec le pauvre affligé.

S'il est vrai que l'être vivant est né pour la société, et qu'il a besoin pour son bonheur de voir, d'entendre, de coudoyer des êtres vivants comme lui, n'est-il pas naturel que l'âme respire à l'aise dans cet édifice qui lui présente une si parfaite et si séduisante apparition de la vie? Ah! qu'elle s'y plaît! Comme les heures qu'elle y passe lui semblent fugitives! Avec quel empressement elle y revient! Renonçons à dire les délices qu'elle y goûte à contempler l'image divine de la vie glorieuse et bienheureuse qui l'attend au delà!

L'architecte religieux du moyen âge n'exerçait pas un métier, mais un apostolat, auquel il dévouait son existence entière. Au lieu d'improviser, ce qu'il n'eût pas manqué de considérer comme une profanation, il se préparait avec piété et durant de longues années à la création entrevue.

Sans doute il acquérait avec ardeur l'arithmétique, la géométrie, le dessin, la mécanique; mais il n'avait garde de s'en tenir à la question de méthode et de procédés techniques, étude qui ne répondait après tout qu'à la partie élémentaire et au côté matériel de l'édification. Là, au contraire, commençaient pour lui les véritables investigations,

celles qui devaient le mettre face à face avec le beau, et lui permettre d'en saisir au vif tous les traits.

Voyageur intrépide, il parcourait les pays lointains pour se livrer à l'examen comparatif des monuments les plus renommés; chercheur infatigable, il pénétrait successivement dans les écoles diverses où étaient enseignées les théories et les pratiques de l'art, et, rapprochant ce qu'il entendait de ce qu'il avait vu, s'efforçait de surprendre la vérité.

Souvent au sortir des amphithéâtres, également désireux de vérifier les données des maîtres et de contrôler ses conclusions personnelles, il se plongeait dans la contemplation de la belle nature, la conjurant fiévreusement de faire enfin luire à ses yeux, à travers le voile des choses visibles, l'idéal, le pur idéal, le divin idéal, unique objet de toutes ses ambitions et de tous ses rêves.

Il ne pouvait oublier et n'oublia jamais, au milieu de ses travaux, la théologie. Il l'interrogeait avec plus d'opiniâtreté encore que la nature, et ce n'est qu'après avoir reçu d'elle, pendant des veilles multipliées, la triple science de Dieu et de ses attributs, des rapports naturels et surnaturels du Créateur avec sa créature, de l'âme et de ses immortelles destinées, qu'il se mettait à l'œuvre et construisait le temple, palais terrestre de la Divinité, symbole harmonieux de la religion, asile consolateur et sacré du vrai chrétien.

Il prenait des pierres brutes, inertes, c'est vrai, pour composer la masse; mais il les assemblait en soufflant sur elles le souffle de vie, *spiraculum vitæ*, les animait de sa foi, leur infusait avec l'âme le principe du mouvement et de la vie, et pouvait enfin s'écrier avec joie en mourant : C'est vraiment là la maison de Dieu et le vestibule du ciel! *Hæc est domus Dei et porta cœli!*

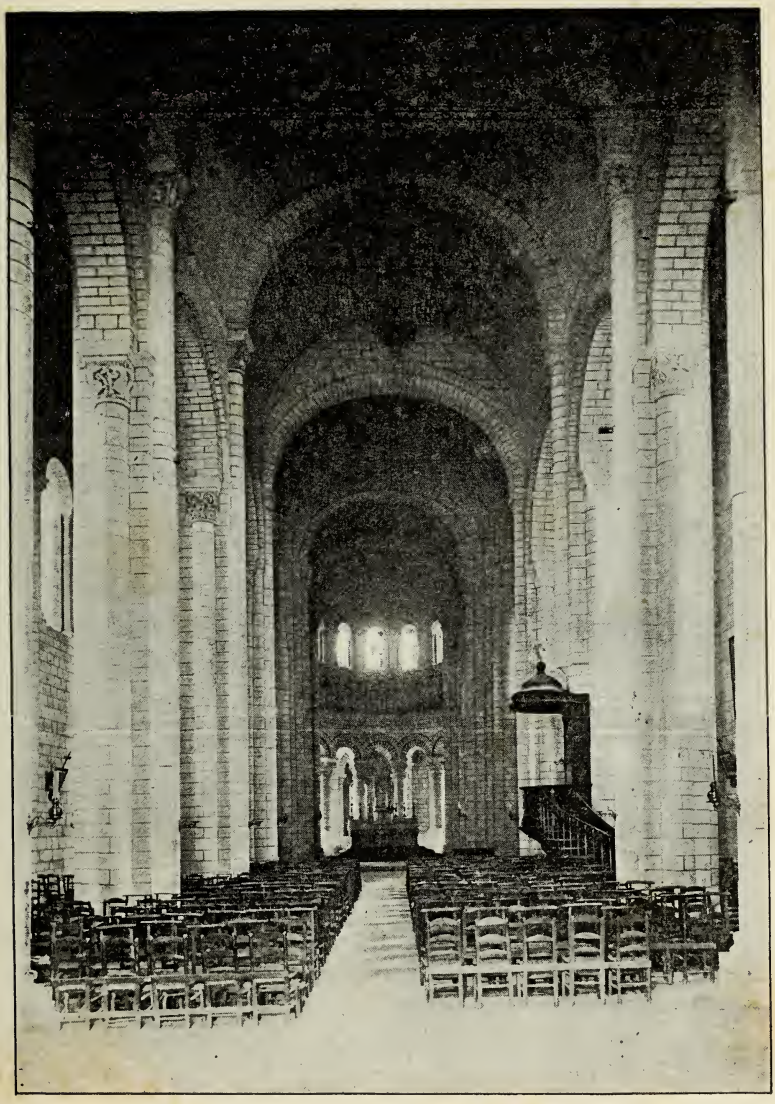
CHAPITRE VIII

HARMONIE

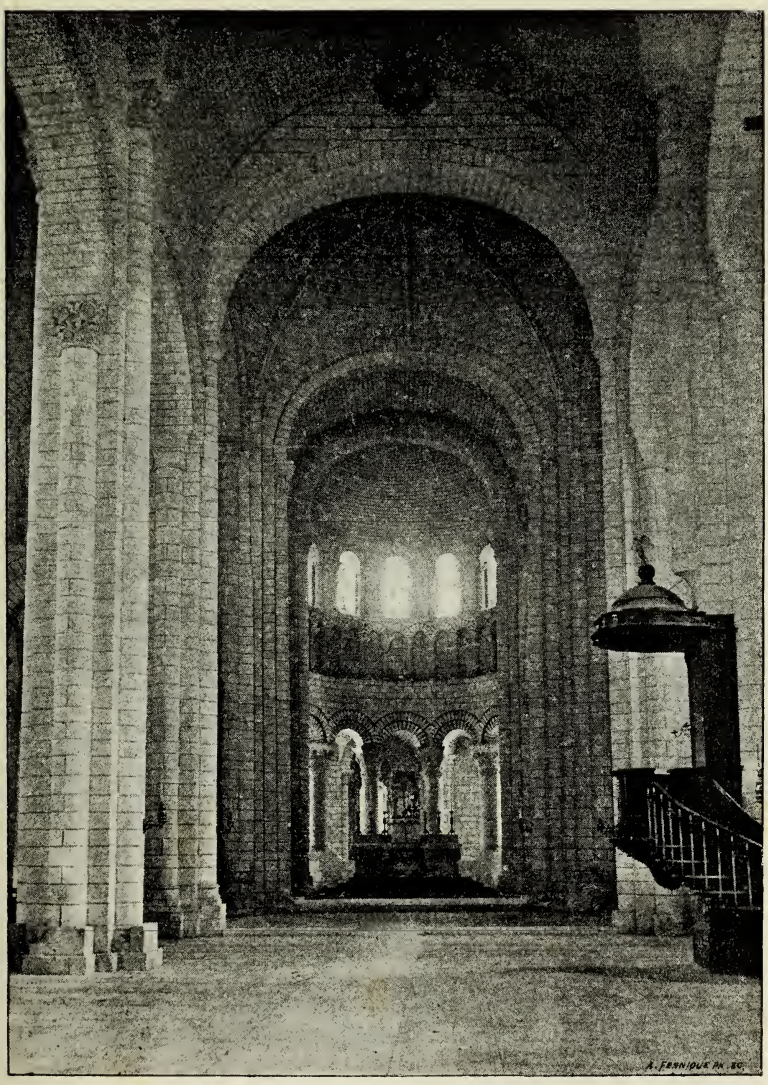
Est-ce assez d'avoir traité de l'unité, de la variété, du mouvement et de la vie, et d'avoir indiqué les qualités essentielles du beau? Non, certes, et cette étude resterait sans couronnement, si un dernier mot n'était ajouté sur ce qu'on peut appeler le terme final de l'art.

Que veut l'art, en effet? quelle fin se propose-t-il, lorsqu'il met en œuvre ses éléments divers, les combine avec tant de sollicitude dans l'ordre requis et selon les rapports exigés, et cherche si ardemment à composer un ensemble qui soit tout agrément pour l'esprit, le cœur, l'imagination et pour les sens eux-mêmes? Son but, son aspiration suprême, comment en douter? c'est de répondre à l'appel le plus profond de l'âme humaine en lui donnant son aliment le plus suave, ce je ne sais quoi d'inexprimable et de vraiment divin pour lequel elle se sent faite, l'harmonie.

Que rêve le compositeur dans son travail si complexe? que poursuit-il avec une pareille obstination dans le groupement des notes, dans la succession des différents accords, dans le retour régulier des sons forts et faibles demandé par le rythme, dans la mesure inégale de durée distribuée aux sons, dans le degré d'intensité, c'est-à-dire de douceur



GRANDE NEF ET ABSIDE (VUE GÉNÉRALE)



DERNIÈRES TRAVÉES DE LA GRANDE NEF ET ABSIDE

et de force, selon lequel ils devront vibrer, dans la répétition si savamment enchaînée des phrases musicales, dans les variations continuelles de parties. de tons, de modes, d'expression, et même dans les altérations accidentelles qu'il fait naître si souvent et à dessein sur son livret? l'harmonie.

Le peintre verrier, lui, est le musicien de la lumière. Avec quelle habileté il se sert de la gamme des couleurs pour fixer ses accords lumineux! Que de science et de tact il déploie pour provoquer les contrastes par de discrètes dissonances! Comme il s'applique à fondre ensemble les teintes et les demi-teintes, à rapprocher par la douceur et la délicatesse des nuances les diverses fractions du coloris, à parsemer l'émail de ses vitraux de perles, de saphirs, de rubis, d'émeraudes! Interrogez-le : il vous répondra que son unique désir est de réjouir l'œil, comme celui du compositeur est de réjouir l'oreille, et qu'il n'aspire comme lui qu'à être l'ouvrier de l'harmonie.

Loin de faire exception à la tendance commune, l'architecture, qui est le premier des arts, le centre primordial vers lequel tous viennent converger, fait de son œuvre une œuvre essentielle d'harmonie.

Son diapason géométrique à la main et la nature sous les yeux, elle ordonne les lignes, comme le compositeur ordonne les sons et le peintre verrier les couleurs; elle les assemble, les lance audacieusement vers le ciel, les projette en tous sens à travers l'espace, les incline afin de prévenir toute confusion, les unit par des courbes ravissantes, les diminue de proportion et de hauteur, les dirige mystérieusement de manière à ouvrir des profondeurs, les élève de nouveau, dissimule ce que la symétrie a de trop rigoureux sous les charmes d'une incessante variété, disperse çà et là entre les accords parfaits des biais hardis, qui par leur apparente irrégularité ne font que donner du relief à la beauté régu-

lière du tout, et n'arrête son jeu admirable qu'après avoir créé cette musique de l'esprit, cette harmonie religieuse de lignes qui arrachait à David ce cri d'extase : « Qu'ils sont beaux et aimables vos tabernacles, ô Seigneur! Oui, un seul jour là vaut mieux que mille jours ailleurs! »

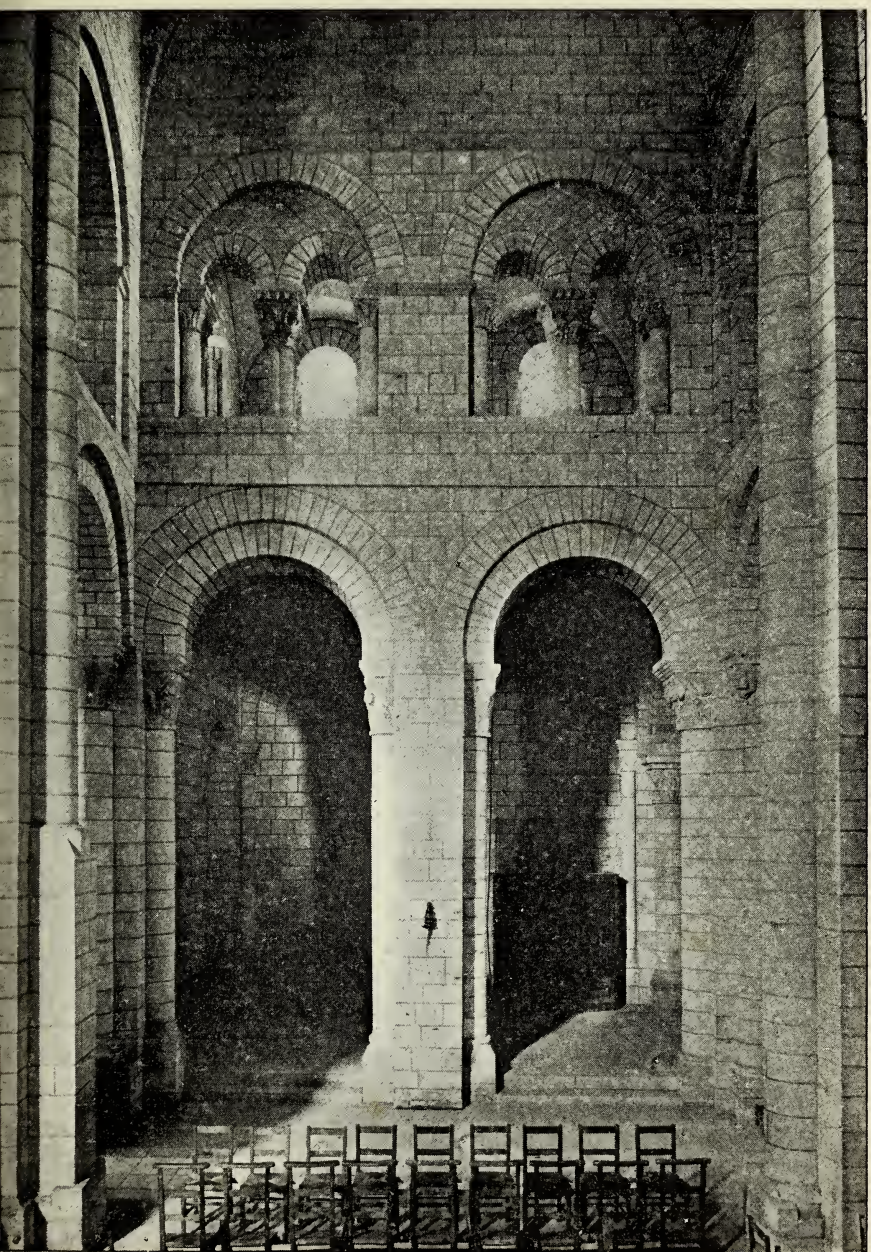
Malgré le poids de ses huit cent quatre-vingts ans passés, malgré des atteintes inévitables dues à l'incurie des hommes autant, sinon plus, qu'aux morsures du temps, la vieille église romane de Preuilly est aujourd'hui encore un incomparable morceau harmonique joué à chaque instant du jour et de la nuit par le plus noble et le plus auguste de tous les instruments.

Semblables aux pièces principales des grandes orgues, les piliers à colonnettes de la nef majeure font monter de la terre jusqu'aux nues leurs droites et leurs courbes alternées, comme des voix graves et majestueuses destinées à remplir l'espace et à servir de fond aux innombrables jeux de récit et d'expression prêts à éclater dans l'immense symphonie.

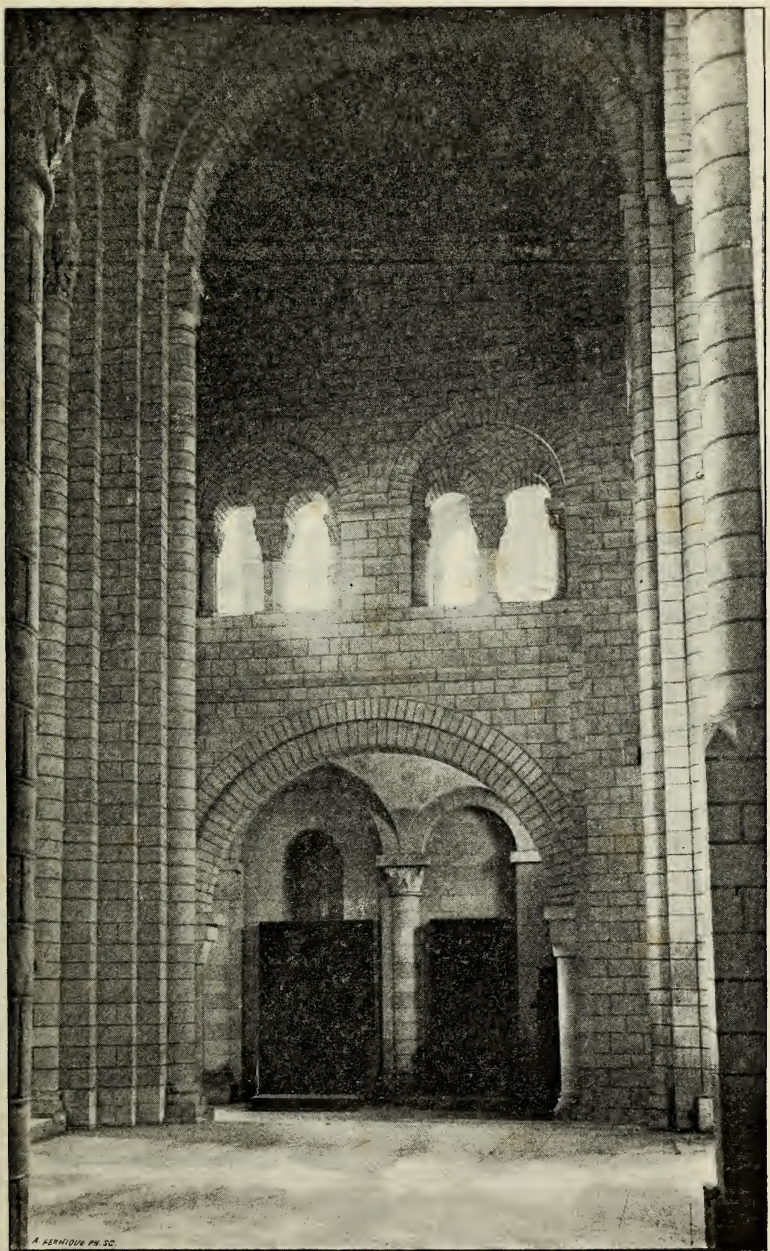
A la simplicité qui convenait au début succède bientôt, avec la voûte demi-sphérique du chœur, le grandiose si bien fait pour figurer la voix du ciel lui-même et convier l'âme chrétienne à s'envoler jusqu'à ses derniers sommets.

Puis tout à coup, à tous les étages de l'abside, des sons gracieux d'une suavité exquise sortent des colonnes comme de flûtes et de harpes divines, voix angéliques qui chantent au chrétien la vie d'au delà avec son toujours de voluptés saintes et de joies infinies.

Enfin des tribunes et des nefs collatérales une voix mélancolique, sorte de sourdine de ce vaste concert, ou plutôt véritable voix humaine, ramène l'homme à la réalité : « Pauvre exilé, dit-elle, tu viens d'entrevoir les félicités de la patrie; eh bien, courage! marche sur les pas du Christ; accompagne tes œuvres d'une prière humble et fervente;



CROISILLON SEPTENTRIONAL



CROISILLON MÉRIDIONAL (AXE OBLIQUE)

invoque filialement la Vierge ta mère; implore le secours fraternel des saints, et espère! »

Il est évident qu'un rôle important doit être assigné, dans cette orchestration architecturale, à la proportion admirable des divers membres, à la hardiesse des piliers et des voûtes, à l'élégance des colonnes isolées ou groupées, à la beauté géométrique des nombreux arcs, à la richesse des chapiteaux, à l'aération et à l'illumination également remarquable du vaisseau; toutefois le rôle principal est ailleurs, et, si nous ne nous trompons, c'est dans le jeu de lignes qu'il faut le chercher, recherche facile du reste, puisque, tout dissimulé qu'il est par son tour naturel et gracieux, il est visible et apparaît de tous côtés.

Dès le premier coup d'œil sur l'intérieur de l'édifice ressort le principe générateur du mouvement, de ce que nous avons nommé plus haut la souplesse vitale : c'est l'axe général, axe qui présente une curiosité du premier ordre.

Tirez-vous la perpendiculaire de la grande porte? Votre rayon visuel va heurter non le milieu de l'abside, mais la première colonne de droite; l'écart est considérable.

Fixez-vous, au contraire, le fil à plomb à la fenêtre du chevet? L'axe tombe à l'opposé du précédent, de manière à former avec lui une croix de Saint-André, et vient mourir au milieu même du premier pilier du bas-côté méridional.

Tracez-vous une troisième ligne de la grande porte à la chapelle absidale, en prenant pour direction le point central de chaque travée? Ce n'est plus une droite que vous obtenez, mais une courbe très ouverte, qui est l'axe véritable voulu par l'architecte, et doit être regardé comme la clef de tout le mécanisme architectural.

De là la plantation curviligne des piliers; de là l'effort des arches de communication, obligées de retomber sur des appuis de plan opposé; de là l'obliquité prononcée des colonnes et des arcs des nefs mineures; de là cette incli-

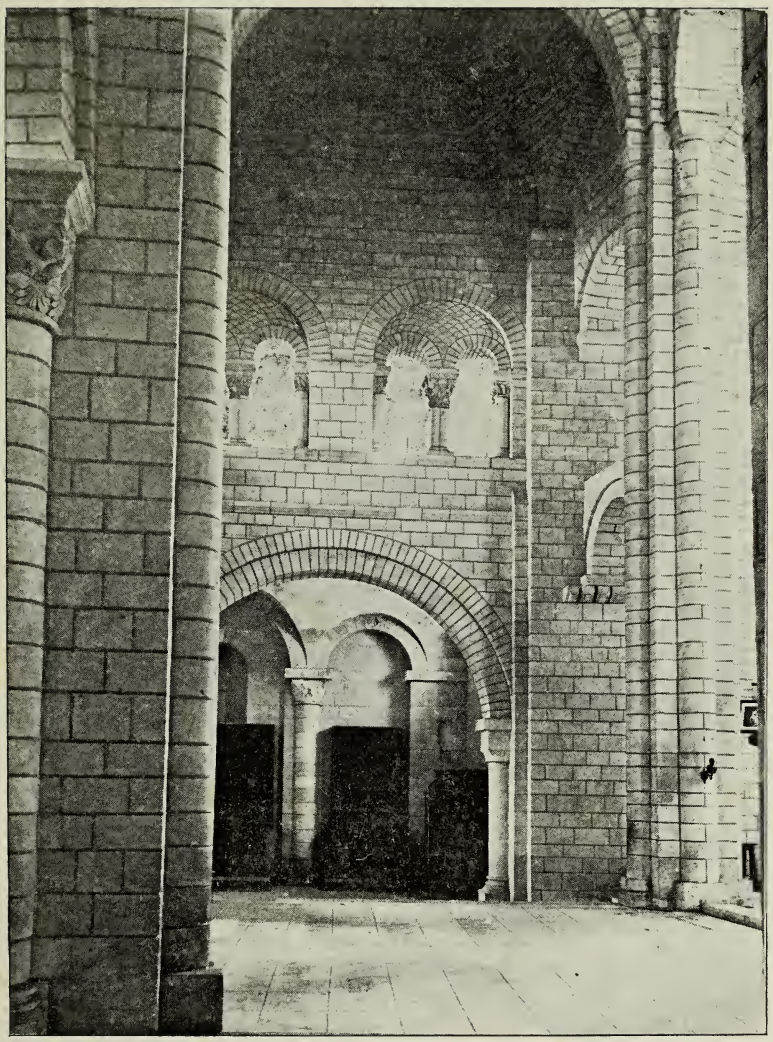
naison accentuée de la chapelle du chevet ; de là, en un mot, ce trait indéfinissable de moelleux et de douceur qui distingue la physionomie générale des trois nefs, du chœur, de l'abside, et donne satisfaction complète aux lois les plus minutieuses du beau.

Une particularité à la fois originale et féconde s'observe au transept et attire avec justice l'attention des connaisseurs et des hommes de goût. Tandis que dans la plupart des monuments les croisillons sont établis perpendiculairement sur les nefs, ils s'étendent ici selon une coupe oblique très forte et néanmoins si bien enveloppée, que, tout en produisant les effets les plus merveilleux, elle ne devient apparente qu'à la longue et seulement à l'œil instruit et expérimenté.

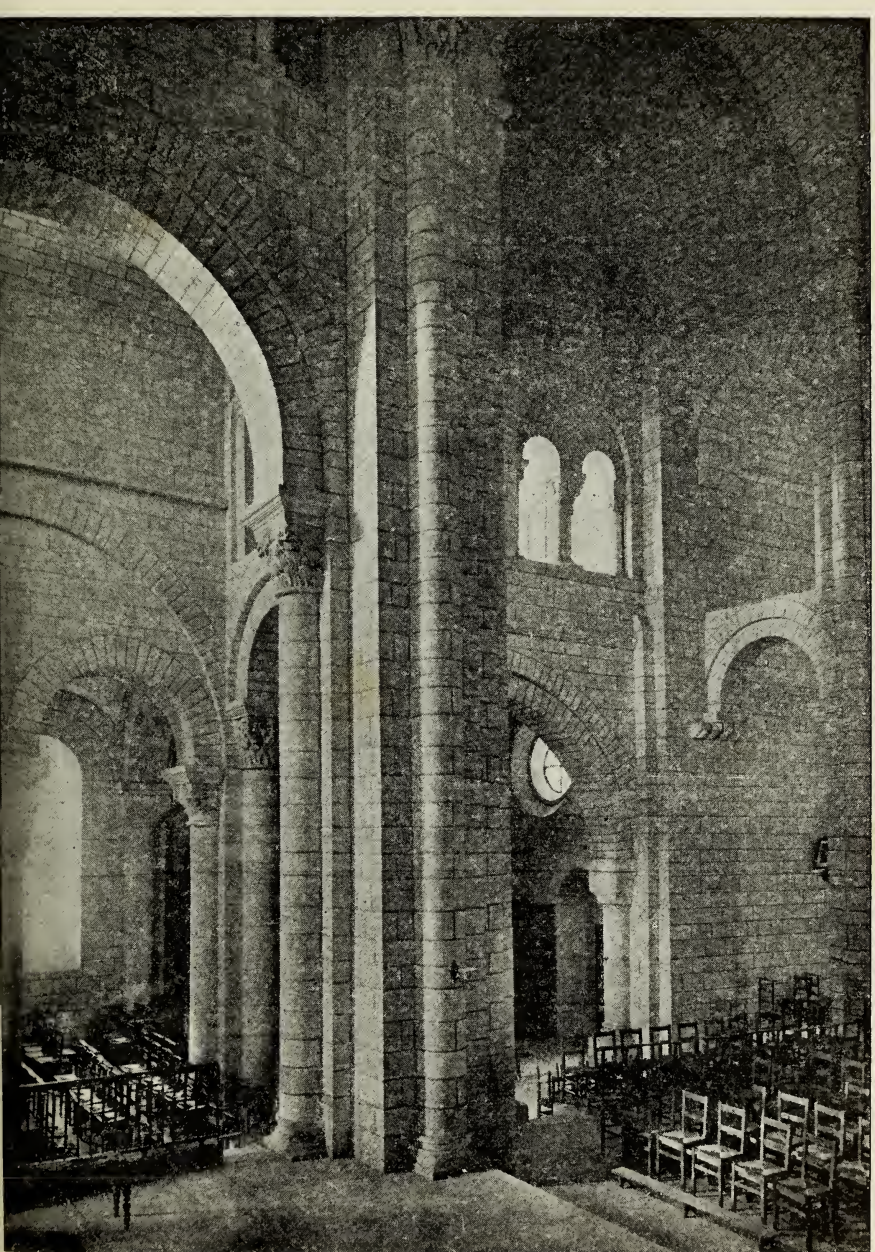
Êtes-vous dans la chapelle collatérale du nord, dite de Saint-Mélaine? C'est à l'entrée, à la porte même, que vous devez vous placer pour vous trouver dans l'axe du transept. Dites la vérité : le spectacle qui de là s'offre à vous n'est-il pas admirable? Dans les cinq arcs qui s'ouvrent devant vous et au-dessus de vous, quelle curieuse correspondance! Comme de ce point de vue l'unique travée de la chapelle méridionale s'explique, elle qui ne paraissait de prime abord qu'un défaut de symétrie et une fâcheuse irrégularité! Vous ne vous lasseriez pas à contempler cette belle et savante perspective.

Mais avancez de trois ou quatre mètres, vers le milieu de la seconde travée, et regardez de ce même côté. Ne diriez-vous pas que c'est le transept lui-même qui a changé de plan et que les diverses parties adjacentes ont cédé au même mouvement de transposition? Comme le pilier de l'arc triomphal se détache à droite avec ses lignes auxquelles semble avoir été imprimé un élan nouveau, avec ses arcs superposés retombant en biais sur le grand mur, où ils se tiennent suspendus!

Quel rare pittoresque dans ce croisillon, qui, en relevant



CROISILLON MÉRIDIONAL (EFFETS DE L'OBLIQUITÉ DE L'AXE)



GROS PILIER DU SANCTUAIRE ET CROISILLON MÉRIDIONAL
(PROFIL DU NORD-EST AU SUD-OUEST)

son axe selon un plan oblique, disparaît en partie derrière le second pilier du chœur, et ne laisse plus apercevoir, en bas, qu'une moitié de son grand arc de communication et une arcade et demie au fond de la chapelle collatérale; en haut, qu'une moitié de la voûte si tourmentée du déambulatoire; au milieu, c'est-à-dire à la tribune, qu'une arcade géminée, qui a voulu prendre part, elle aussi, avec sa fenêtre correspondante à la fugue de toute la région.

Un jeu de lignes où la douceur et la grâce s'unissent dans le plus expressif des accords est celui qui s'épanouit devant le visiteur lorsque celui-ci, arrivé à l'extrémité du déambulatoire méridional, se tourne sur sa gauche et embrasse d'un même regard les deux grands arcs de communication du sanctuaire et les deux petites travées de la chapelle Saint-Mélaine, si jolies sous leur arc de décharge commun, avec leur charmante colonne monocylindrique et la pure lumière de leurs deux belles fenêtres.

Le point d'observation est-il pris entre les deux fenêtres, à la colonne? Un mouvement rapide et simultané déplace l'arc de décharge et les deux arcs de communication, le premier voilant de suite, à gauche, un tiers de son cintre derrière le gros pilier du sanctuaire; les deux autres se relevant obliquement à droite et formant par la réunion de leur axe au rayon visuel une ligne brisée très ouverte du plus grand effet.

Est-ce, au contraire, l'axe de tous les arcs du chœur et de la chapelle collatérale qui devient la ligne directrice de l'œil? La brisure passe aux colonnes et aux fenêtres, dont les mouvements, ou mieux encore les notes, se détachent et se succèdent en une mélodie ravissante de cadence et de sensibilité. C'est là, devant cette audition de lignes, que Mgr de la Tour-d'Auvergne s'écriait :

« En vérité, je n'ai rien d'aussi beau dans ma cathédrale de Bourges, et pourtant!... »

Pour jouir du jeu le plus scientifique et le plus brillant de cette partition sans fin, il faut s'arrêter à la cinquième travée du bas-côté méridional, et de là se tourner au nord-est, vers le milieu de la chapelle collatérale.

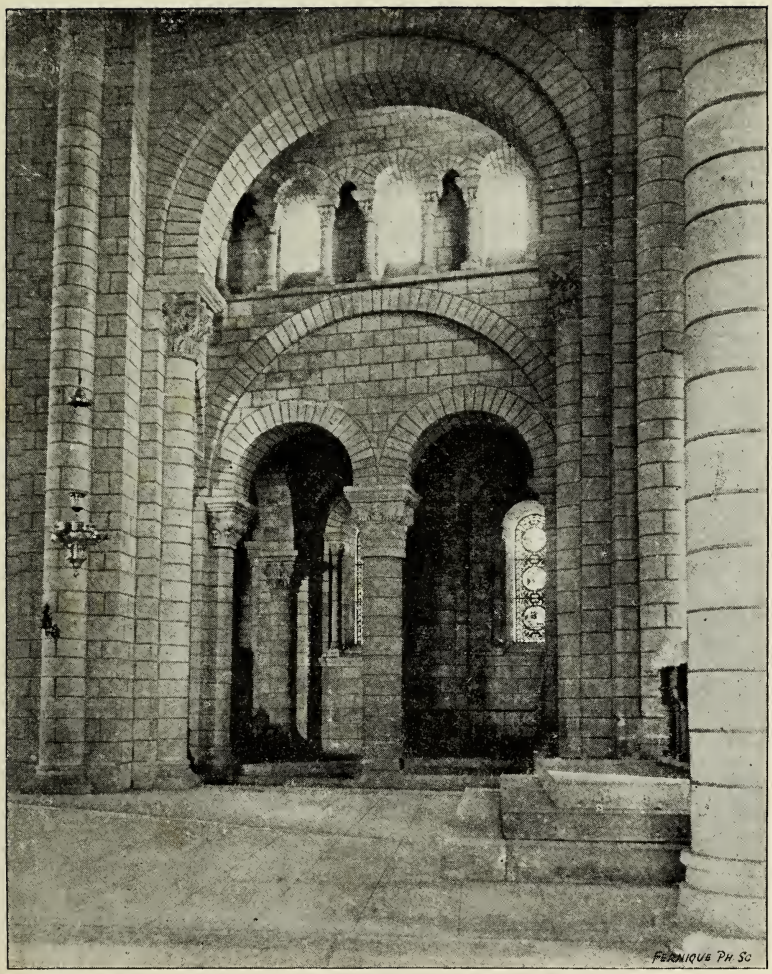
L'arc triomphal si majestueux, le superbe pilier et les grandes arches de communication du chœur, les premiers contours de l'abside, la belle travée géminée de Saint-Mélaine, les deux arcades géminées de la tribune, les arcs si originalement superposés entre les groupes de colonnes du chœur et de la chapelle collatérale, les fenêtres, les colonnettes et les chapiteaux entrevus à toutes les hauteurs, dans toutes les directions, les arcs-doubleaux, les arcs formerets, les voûtes en berceau, l'absidiole, les arcades naissantes du déambulatoire circulaire, tous ces membres architecturaux se croisant, se mêlant, se fondant en une consonance toute céleste, que de science harmonique! quel éclat et quelle richesse!

Heureux de laisser au visiteur le soin, ou mieux le plaisir, de continuer dans le détail cette étude si intéressante d'harmonie, nous n'ajouterons qu'une remarque, qui a sa valeur et rentre même directement dans le cadre du sujet.

Ce n'est ni au hasard ni pêle-mêle qu'ont été jetés dans l'espace les éléments de cet admirable concert architectonique : tout y est calcul, liaison, transition; aucune pièce qui ne se rattache aux autres de la manière la plus naturelle et la plus gracieuse; pas une note, pas un accent qui ne retombe comme il faut dans la tonalité universelle; et, s'il se rencontre des contrariétés de lignes, des irrégularités, des biais, ils ne sont, comme tout le reste, entre les mains du maître que des moyens d'action puissants, qui concourent à la perfection de l'unité en y infusant toutes les animations de la variété.

L'antique église romane est donc là, toujours prête, comme l'instrument doté des ressources les plus infinies, à traduire

CHŒUR DE SAINT-MÉLAINE. VUE LATÉRALE
(AXE DES FENÊTRES)

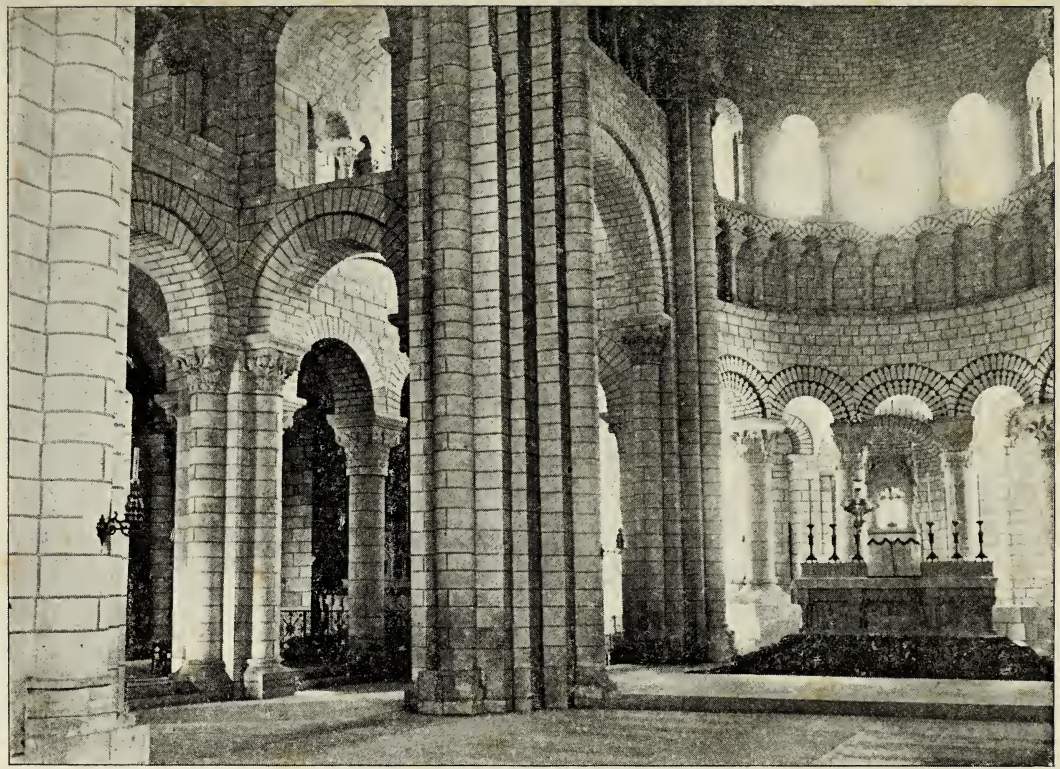


MÊME VUE (AXE DES ARCS)

par ses accords sans nombre les mouvements les plus secrets de l'esprit humain.

En été, à l'heure matinale où s'éveille la nature, que son chant est jeune, enivrant de gaieté, lorsque le soleil naissant fait courir ses rayons étincelants et légers à travers les trente-deux verrières orientales, sur les touches de pierre de l'immense clavier! C'est d'une extrémité à l'autre du noble édifice un jaillissement ineffable d'harmonie, où la plus imperceptible des lignes tient à honneur d'apporter son tribut, une explosion de joie et de vie au milieu de laquelle le chrétien, transporté d'allégresse et de confiance, fait monter son hymne d'adoration et d'amour vers son Créateur, et le prie en une parole ardente de le bénir, lui et ses labeurs, durant la journée qui s'annonce.

Autant le mode est vif et alerte avec le matin, autant il devient calme et mesuré avec la tranquille sérénité du soir. Pénétrant par la haute et large ouverture du couchant, la lumière, qui a gagné en suavité ce qu'elle a perdu en éclat, s'essaye à répandre partout l'attendrissement et la douceur en même temps que ses teintes dorées. Quel recueillement sous les voûtes, dans les nefs mineures, dans les chapelles, à travers lesquelles elle va promenant lentement ses reflets de plus en plus affaiblis! Quelle majesté surtout quand, après avoir éclairé d'une dernière lueur le centre de l'abside, elle s'y éteint, pour apprendre au chrétien qu'il doit, à la fin de chaque jour et surtout le grand soir de la vie, s'endormir dans l'espérance et la paix, sa dernière pensée et son dernier regard vers le Dieu miséricordieux du tabernacle.



CHAPELLE COLLATÉRALE DU NORD ET ABSIDE (VUE DE PROFIL)

CHAPITRE IX

EXTÉRIEUR

Au moyen âge, où la philosophie tenait la place prépondérante dans les sciences et dans leurs applications diverses, on avait une trop juste idée des rapports des parties avec le tout, et des parties entre elles, pour négliger et délaisser le dehors du temple, alors que l'intérieur était si soigneusement, si tendrement choyé. Toujours imitateurs de Dieu, qui, après avoir allumé dans le cœur de l'homme une étincelle céleste, a voulu fixer sur son front un rayon de sa beauté divine, les constructeurs de cette époque, l'image du ciel une fois réalisée au dedans de l'édifice, n'avaient pas de désir plus ardent que de lui communiquer à l'extérieur le reflet de sa perfection intime et de ses immortelles destinées.

Non seulement l'édifice sacré était marqué du sceau de la beauté, il était encore revêtu d'énergie et de force, et à le voir, le jour de sa consécration, avec ses toits solides et luisants, avec ses murs lisses et bien jointoyés, on pouvait le croire armé à tout jamais contre les siècles et prêt à défier tous les éléments.

Mais qu'y a-t-il d'invulnérable sous les coups meurtriers du temps? Trois cents ans à peine s'étaient écoulés, que la

pluie, le gel, le salpêtre et les ouragans avaient fait leur œuvre, et que les murailles et les combles, déjà dégradés, n'avaient d'espérance de salut que dans l'intervention d'un restaurateur intelligent et dévoué.

Oui, intelligent et dévoué! Hélas! que de fois au contraire le pauvre monument tomba entre des mains inconscientes et ignares! Que de fois il fut, dans ses malheurs, confié à des hommes sans goût, sans expérience, à des architectes improvisés, étrangers au sens du beau, et dès lors indignes d'exercer le sacerdoce de l'art!

Quoi d'étonnant après cela que l'ensemble se soit altéré, que les aspects primitifs se soient déformés, que par des retranchements barbares certaines parties essentielles aient été mutilées, que d'autres se soient développées contre nature jusqu'à la monstruosité, et que l'œil ne puisse plus se reposer sans affliction sur tout cet extérieur naguère si noble, maintenant universellement profané!

§ I

Mutilations et déformations.

Ce fut le sort douloureux de Saint-Pierre de Preuilly, comme d'une infinité de monuments. Avant la réfection du chevet et des membres adjacents, c'est-à-dire avant 1891, presque aucun trait de la physionomie primitive ne restait, et la tête si belle, si ravissante, dans les jours de sa jeunesse et de sa virilité, n'était plus qu'un chef méconnaissable, courbé sous l'outrage de suppressions ou d'additions désastreuses, humilié, déshonoré.

N'est-ce pas curieux et choquant, s'écriaient à l'unisson tous les visiteurs, de voir sur un intérieur si riche, si har-

monieux, si pur, un extérieur si grossier, si lourd, si incohérent, si difforme?

Exposée aux pluies de l'ouest, les plus fréquentes et les plus dangereuses, construite comme le reste du monument en calcaire tendre du pays ou tufau, la façade fut la première à s'endommager et à réclamer une importante restauration. Faut-il le dire? ce fut l'heure du travestissement et de la détérioration.

Au lieu de mettre un soin pieux à restaurer, c'est-à-dire à guérir le mal et à rétablir tout simplement les choses en l'état, on déforma suivant l'ignorance et le mauvais goût des époques, ou, lorsque les ressources manquèrent, on supprima.

Ainsi disparurent les deux petites tours et le narthex de la superbe façade, qui chercha, mais en vain, à se dédommager par l'ouverture d'une fenêtre géminée, par le prolongement de la galerie aveugle et l'exhaussement du pignon, décorations bien maigres, bien sèches, si on les compare à l'élégance et à la richesse de l'original si cruellement mutilé.

D'après les vestiges de cordons rampants observés sous les toits avant la dernière reprise de la façade en 1846, les combles primitifs étaient couverts en dalles, et juste assez inclinés pour le glissement de l'eau. Il n'est pas nécessaire d'être du métier pour deviner à quel avenir sont réservées de pareilles couvertures, lorsque surtout, comme ici, les matériaux qui les constituent sont à base de carbonate de chaux, et ne peuvent de leur nature offrir qu'une résistance très relative aux intempéries des climats.

Peu à peu, sous l'influence néfaste de la pluie et de la gelée, des joints se soulèvent çà et là, des pierres se fendent, les infiltrations se font plus pénétrantes, des taches nombreuses d'humidité et de salpêtre s'étendent sous les voûtes; c'est d'autant plus sûrement le commencement de la ruine

que le défaut de surveillance, hélas! trop commun, laisse si bien s'aggraver le mal, que le jour où un homme clairvoyant et actif l'observe, il n'est déjà plus temps de l'arrêter, ni même souvent de le réparer.

Ce fut après 1444 que Pierre Frottier, baron de Preuilly, entreprit de restaurer la façade et les combles, dont le délabrement était à peu près complet. Le temps avait marché depuis 1009, l'ogive avait détrôné le plein cintre, et un système tout nouveau prévalait en particulier pour les couvertures. Sur toutes les églises ogivales le bois avait remplacé la pierre, les lignes presque plates s'étaient relevées avec une véritable audace, et les charpentes, participant à l'élancement du vaisseau, dressaient à des hauteurs inouïes leur hardi et élégant faîtage.

Il y eut d'autant moins d'hésitation de la part du noble restaurateur à adopter cette innovation, qu'elle mettait l'édifice pour longtemps, sinon pour toujours, à l'abri des injures de l'air, et semblait lui assurer des chances indéfinies de durée.

Le contraire arriva, et il fut donné une fois de plus de constater quel malheur c'est de ne pas s'attacher aux principes en construction, comme dans tout le reste, et de ne pas respecter, même dans une restauration partielle, le style et le caractère des monuments. Sous la forêt de bois et la charge énorme de tuiles pour le support desquelles elles n'avaient point été calculées, les grandes murailles, vieilles de quatre cents ans, quelque peu rongées à la base, déjà légèrement chassées au dehors par la poussée des voûtes, protestèrent par un écartement assez sensible, signe et menace d'un écrasement prochain.

Prompt fut le secours, mais cette promptitude même fut la cause de nouvelles et non moins regrettables erreurs. On ne se donna pas le temps de comprendre que le problème était double, et que tout en inoculant une force d'emprunt

FAÇADE ET CÔTÉ NORD

aux murs devenus trop faibles, il fallait se garder avec scrupule de porter atteinte à leur aspect si bien ordonné et si pur.

Il était pourtant tout indiqué de prêter plus d'ampleur aux contreforts primitifs, c'est-à-dire aux nervures grimpantes qui correspondent extérieurement aux arcs-doubleaux de chaque travée. Un renforcement étudié de manière à paralyser l'expansion des murailles, avec un retrait à chaque étage, afin de ne masquer aucune ligne, aucun détail, et les plus difficiles étaient satisfaits. Ah! sans doute que la série des heures mauvaises n'était pas fermée pour l'infortuné monument. On l'enserra, on l'emprisonna d'arcs-boutants gigantesques, sans dessin, sans idée, dont la masse brutale l'a préservé de la mort, c'est vrai, mais en assombrissant son existence, et en l'ensevelissant dans la plus noire et la plus inconsolable des tristesses.

Disons-le avec regret et chagrin plutôt qu'avec amertume et sévérité, ce fut la partie noble de l'édifice, c'est-à-dire l'abside, qui fut surtout maltraitée et déflorée.

Comme s'il n'eût pas suffi de créer une toiture à crête aiguë, ce qui violait manifestement l'esprit romano-byzantin, il fut décidé que la charpente serait établie, de la façade au rond-point, d'un même tenant et d'un seul niveau. Pour réaliser ce plan bâtard, il fallait découronner l'abside, la surcharger d'un mur brut de trois à quatre mètres de hauteur, la meurtrir, la défigurer, que dis-je? l'exposer à la ruine; le croirait-on? il se trouva un architecte pour commettre sans remords ces profanations, et pour assumer avec quiétude de si graves et de si redoutables responsabilités.

Il eût été surprenant que le chevet échappât au désastre général durant ce trop long règne d'aveuglement et de mauvais goût; une imitation inintelligente et servile fut cause de son malheur. Séduits par l'utilité non moins que par la beauté des chapelles rayonnantes de Notre-Dame de Fontgombauld, la magnifique église romane, voisine et fille de

la nôtre, les religieux de Saint-Pierre de Preuilly eurent la fâcheuse idée d'importer chez eux cette admirable disposition. Admirable là-bas, où le développement du chevet permettait cette création. Déplorable, trois fois déplorable ici, où le couloir absidal était si mesuré, que toute addition comme tout retranchement ne pouvait avoir d'autre résultat que d'altérer et de troubler.

Ceux-là ne crieront pas à l'exagération qui ont vu ces deux chapelles sans forme et sans vie, poussées après coup au front de la noble abbatiale comme des verrues infamantes, sorte de tumeurs hideuses, capables tout au plus d'imprimer un air de mort et de provoquer le dégoût! Que de dégâts amoncelés d'ailleurs par cette adjonction avilissante! Suppression d'une magnifique fenêtre de chaque côté de l'abside, aveuglement de deux travées absidales, obstruction complète des deux absidioles, engorgement de la muraille, interruption de l'encorbellement, déformation du toit circulaire. Si du moins il eût été donné d'y découvrir un seul avantage, la compensation la plus mince!

Restait la chapelle du chevet, tête auguste, qui devait, semble-t-il, se défendre d'elle-même contre ces sacrilèges multipliés. Elle était si jolie, si riante et en même temps si vénérable! Elle inspirait si vite et si fortement la sympathie! Mais qu'est-ce que la beauté et même la sainteté dans ces jours malheureux et profanes, où l'erreur a obscurci toute vérité, où le goût est perverti, où l'autel divin de l'idéal a été renversé? On la dépouilla de son fronton, on suréleva son coquet toit de pierre par une maçonnerie grossière en moellon qu'on ne prit pas même soin de recrépir et de dissimuler; puis, la dérision succédant à la cruauté, on la surmonta d'une charpente élevée, pointue, conique ou pyramidale, on ne sait, ou plutôt informe, que, dans son langage pittoresque et imagé, le peuple ne manqua pas de qualifier de poivrière ou de pigeonnier.

ABSIDE DÉFORMÉE

Du reste la mutilation s'étendit avec une fidélité aveugle et à droite et à gauche, détruisant les galeries, brisant les colonnettes et les chapiteaux, murant les petites baies latérales, bouleversant les gradins si harmonieux et si animés formés par le jeu simultané des rampes et des toits collatéraux, étalant enfin sur ces profanations d'immenses et interminables appentis, voile destiné, sans nul doute, à cacher toutes ces hontes, et qui n'était en réalité que l'insulte dernière et la suprême ignominie.

Loin, bien loin de nous la pensée de récriminer, encore plus de condamner! Le serrement de cœur que nous ressentons en présence de tels égarements n'est que de la compassion et de la pitié. Les intentions étaient si droites! le zèle si désintéressé et si pur !

Nous aurions encore à signaler d'autres dommages causés au bel édifice, moins excusables ceux-là, et qu'il n'est pas plus possible de concilier avec la justice et avec les convenances qu'avec le véritable esprit de religion, comme la coupure d'un angle de la tour, ce qui amena sa chute, la création d'un cellier sous le clocher, certaine installation ignoble dans le mur de l'abside du côté nord, au midi de la même région la plantation de vignes et de figuiers allant chercher leur vie dans les entrailles mêmes du vieux monument, l'ouverture d'une tranchée large et profonde au pied de la chapelle de la Vierge et tout le long de la muraille méridionale du chevet, à quatre-vingt-dix centimètres, quelquefois même au ras des fondations, dégâts qui ont nécessité la reconstruction à grands frais de toute la partie circulaire comprise entre les deux absidioles collatérales. Mais n'est-ce pas trop déjà de tant de tristesses, et n'est-il pas préférable de courir sans retard, pour se remonter et se consoler, au spectacle joyeux et tout divin de la réparation et de la résurrection?

Et dire que pendant tant de siècles le patrimoine artistique de la France chrétienne fut ainsi livré, abandonné au

hasard, à l'ignorance, à l'impéritie, au caprice, à la cupidité, au mauvais goût! Que de chefs-d'œuvre dénaturés et plus ou moins mortellement blessés! Ici ne subsiste plus que le sanctuaire et le chevet; là, que le portail et quelques fenêtres; ailleurs, qu'une chapelle et plusieurs colonnes dont les chapiteaux ont été à peu près respectés! Un juste sujet d'étonnement, n'est-ce pas même que quelques épaves sacrées aient pu échapper à cet universel naufrage, et que Saint-Pierre de Preuilly en particulier ait survécu, après les atteintes nombreuses et terribles portées à sa perfection et à sa solidité?

§ II

Restitutions et réformations archéologiques.

La vue de ces débris vénérables attira, au commencement de ce siècle, l'attention de quelques hommes d'élite doués de l'esprit d'observation et pieusement avides de la résurrection du beau. Avec une ardeur que l'avenir ne saura jamais trop admirer, ils se mirent à rechercher ces restes épars, à fouiller les campagnes aussi bien que les villes, à interroger jusqu'à la ruine du prieuré, perdue dans la solitude et ne demeurant debout que par les enlacements d'un vieux lierre protecteur, à recueillir la ligne la plus légère, le dessin le plus imperceptible, le moindre sujet de décoration ou d'architecture, à rapprocher toutes ces pièces isolées, tous ces membres éparpillés, à comparer et à synthétiser. Ce fut la reconstitution intégrale de tout un passé glorieux, l'évocation des merveilles qui avaient jeté un si vif éclat sur toute une époque, la découverte et la remise en honneur des règles scientifiques qui avaient présidé à leur création,

et par là même un réveil fortuné qui ranima nos monuments séculaires et les fit briller d'un rajeunissement nouveau.

A Preuilly, la restauration débuta par les combles, qui, on l'a vu plus haut, avaient été complètement défigurés. Malheureusement, il faut l'avouer, on ne sortit d'une première erreur que pour tomber dans une seconde faute.

C'était bien de supprimer un anachronisme choquant, c'est-à-dire la charpente à angle aigu, mais à la condition de la ramener à ses dispositions et inclinaisons originelles. Une couverture à peine apparente sur chaque bas-côté, sur la nef majeure une toiture indépendante à angle ouvert, à pente très légère, en harmonie avec le fronton de la façade ; des toits étagés en gradins dans la région absidale et au-dessus du sanctuaire : voilà ce que le primitif réclamait pour reparaître avec ses lignes, sa correction, sa grâce et sa vie.

Par malheur, l'archéologie ne faisait que renaître, et l'ère des tâtonnements et des ignorances n'était pas close encore. A la place de la restitution sollicitée par la science et par la raison, on créa une déformation nouvelle en couvrant la charpente abaissée d'un toit de même tenant et de même niveau, comme précédemment, sauf l'élégance en moins et la force d'écartement en plus.

Le grand mur lui-même subit le contre-coup de ces modifications funestes; l'idée inconcevable ne prit-elle pas l'architecte de le surélever de trois assises? d'où une séparation contre nature entre la galerie aveugle et la corniche, ainsi qu'une rupture monstrueuse de la ligne ininterrompue de modillons qui enveloppait tout l'édifice d'une ceinture si majestueuse et si riche.

Ne quittons pas ce grand mur sans signaler plusieurs autres retouches également déplorables, soit au point de vue du résultat, soit au point de vue plus élevé encore des premiers principes.

La portion de la galerie aveugle qui répond à chaque

travée exige cinq colonnes et quatre arcatures : il n'existe plus que trois arcatures et quatre colonnes à l'une des travées du milieu. Plus de grâce! plus de proportion!

Même nuisance causée à plusieurs fenêtres qui durent, à une certaine époque, échanger leur premier cintre si gracieux contre un cintre maigre, fuyant, que l'œil compare avec celui des baies voisines et ne peut supporter.

Tel est l'effet de ces altérations diverses, que la haute muraille ornée avec tant de noblesse, si vivante avec ses étages et ses cordons superposés d'étoiles, de corbeaux et de moulures, a revêtu un air de douleur et de deuil devant lequel le visiteur ne peut se défendre de tristesse et de compassion.

Ce n'est qu'en 1863 que commença pour le vieux monument la véritable renaissance archéologique, celle qui prit pour règle de le débarrasser de tout alliage étranger et impur, et de le rendre fidèlement à sa constitution native.

De toutes les opérations entreprises dans la campagne de cette époque, la mieux conçue, la plus sage et la plus réussie fut l'enlèvement du retable ou autel grec, la disparition de la maçonnerie ignoble qui bouchait les interstices absidaux et le rétablissement à sa place des quatre colonnes monocylindriques, soutien naturel de l'abside, cloison transparente entre cette dernière et le chevet, d'un effet si idéal, si divin, qu'on se demande comment, même en des jours de dégénérescence, il put être méconnu et sacrifié.

Renvoyant, vu leur importance, les beaux travaux de 1871 au chapitre suivant, qui leur sera spécialement consacré, louons sans réserve la réfection extérieure tant de l'abside que du chevet.

Lorsqu'on vit tomber successivement, du pourtour absidal au point d'intersection des deux clochers, la charpente uniforme et fastidieuse dont il a été parlé au paragraphe précédent, et la muraille haute, grossière, insultante, bâtie sur

l'entablement pour la supporter, une curiosité non exempte d'inquiétude s'empara de la plupart des esprits. Cette fois qu'allait faire l'architecte?

L'œuvre la plus simple, mais en même temps la plus exquise! Un premier fronton surgit avec son acrotère au-dessus du dernier arc-doubleau pour appuyer le demi-cône en tuiles écaillées de l'abside; un second [1], surmonté d'une croix de pierre à auréole et à feuillage, se dressa sur l'arc-doubleau qui marque la limite du sanctuaire et du chœur; puis entre ces deux frontons apparut un toit élégant à crête de terre cuite fleuronnée, ses deux versants gracieusement assis sur les murs de la nef majeure, terminaison naturelle et heureuse de la galerie aveugle, de ses modillons, de ses colonnes, de ses arcs et chapiteaux sans nombre. Dès que la restauration se dessina, toute anxiété cessa pour faire place au contentement et à l'admiration. Ce n'était que justice.

L'architecte n'allait pas assez vite au gré de l'opinion publique. Comment! parce que les crédits étaient épuisés,

[1] Pourquoi faut-il qu'un architecte chargé de reconstituer un chef-d'œuvre soit obligé de compter avec l'argent, au lieu de n'avoir à calculer qu'avec l'art? Cette exclamation douloureuse nous vient au sujet de ce second pignon.

La question était celle-ci: Suffisait-il, pour être dans le vrai et dans le beau, de supprimer, sur le pourtour de l'abside et du chœur, le mur monstrueux et l'immense toit uniforme construits à une époque malheureuse sur toute la ligne de division de la grande nef, de la façade au chevet?

Non, évidemment. On ne devait rien supprimer, ou l'on devait supprimer tout.

L'œil sur les crédits ouverts, et la pensée à l'impossibilité d'en obtenir de nouveaux, force fut de se résigner au moyen terme, à la suppression partielle.

Mais comment opérer le raccord entre la charpente abaissée du sanctuaire et la charpente du reste de l'édifice conservée dans toute sa hauteur? En présence d'une difficulté de cette nature, le seul parti à prendre était de jeter en l'air, sur le dos d'un arc de décharge, un haut pignon, de manière à rattacher sans trop choquer, et, bien qu'à contre-cœur, ce parti fut adopté.

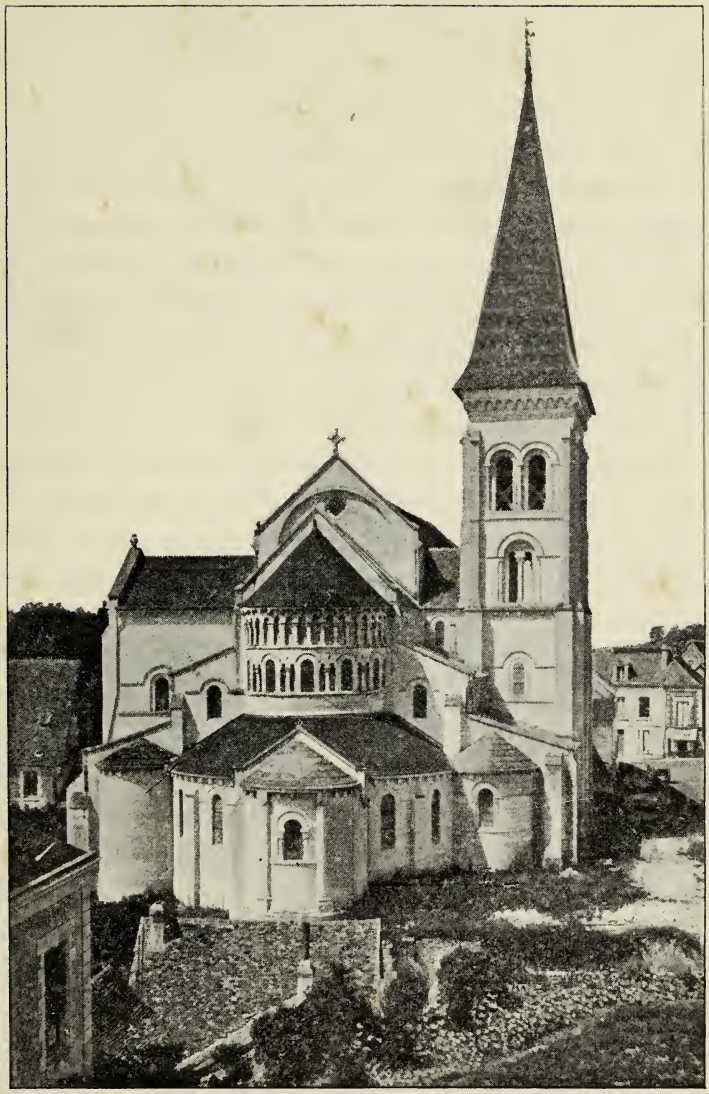
Qu'on se figure la charpente et le mur enlevés en entier, et, à la place de ce pignon énorme, un pignon assez bas, à la rampe assez inclinée pour correspondre au fronton de la façade, ou mieux encore, comme c'était à l'origine, un dôme superbe en couverture sur la coupole primitive ressuscitée, quelle différence de coup d'œil! quelle richesse! quelle divine harmonie!

on allait laisser subsister, des années peut-être, les altérations du chevet, altérations que le contraste avec les beautés ravissantes de l'abside rendait plus ignominieuses et moins supportables encore?

Si longue que parut l'attente, on l'oublia bien vite, quand on vit le chantier se rouvrir et les ouvriers débuter par les travaux le plus impatiemment désirés. Adieu, appentis odieux; adieu, poivrière hideuse; adieu surtout, chapelles sans nom, profanation immanente du temple dans ce qu'il possédait de plus respectable et de plus sacré!

Salut, ô douce réapparition du passé! Salut, absidioles, depuis tant de siècles voilées et emprisonnées comme des coupables, vous si innocentes et si pures! Salut, mur circulaire, à tes belles fenêtres si bien restituées, à tes légers éperons si fiers de te soutenir et de te décorer, à ton couronnement si riche et si varié! Salut, oratoire charmant, digne de servir de chef à ce corps vénérable que tu parais si heureux d'honorer et de vivifier par tes fenêtres, tes colonnettes, tes chapiteaux, tes modillons, ton pignon, ton acrotère, monde fraternel où aucun ne cherche à l'emporter, mais où tous se confondent avec un même mérite et au même degré dans la plénitude de l'abnégation et aussi de l'harmonie!

Comme s'accordent à le reconnaître la plupart des architectes et des amateurs, l'abside extérieure est le chef-d'œuvre et l'âme de ce panorama sans égal. Un premier cordon délimite la muraille à la base et sert de recouvrement aux dernières tuiles du déambulatoire absidal. Au-dessus, une ceinture merveilleuse est dessinée par cinq fenêtres que coupe alternativement une riante arcade aveugle géminée. Plus haut, un diadème royal, tout divin, enlacement perpétuel de colonnettes, d'arcades aveuglées, de chapiteaux sur lesquels l'art et la nature ont épuisé à l'envi leurs inépuisables richesses. A ce concert de magnificence il fallait, sous peine d'insuccès, la note de simplicité et de sobriété; elle est



ABSIDE ET CHEVET RESTAURÉS

donnée en son temps et à sa place par la corniche, ornée si délicatement et avec tant de mesure.

Nous manquerions à la reconnaissance et à la sagesse si nous ne signalions ici le rôle fondamental de l'ordre dans la conception et dans la création du beau. En dehors de l'ordre, il n'y a que fantaisie, caprice, arbitraire. Or l'arbitraire, c'est le faux, le ridicule, le grotesque, le mauvais, l'horrible. Que l'être imaginaire ou réel apparaisse au contraire sous la tutelle bienfaisante de l'ordre, il est vrai et bon, et n'a plus qu'à s'animer de l'étincelle du beau pour devenir le reflet de Dieu et mériter de prendre rang dans le domaine céleste de l'art.

Si notre admiration n'a point de bornes devant cet épanouissement de l'abside et du chevet, c'est que sous cette floraison éclatante règne en maître un ordre tout divin.

Le rond-point que nous venons de décrire; la rampe monumentale qui lui sert d'appui, et, après une brisure à chaque étage, rejoint ses deux lignes en fronton au-dessus du faîtage absidal; les murs latéraux des chapelles mineures, du déambulatoire et du chœur, superposés en gradins entre le transept et l'abside; les trois toitures disposées en terrasses symétriques, tout dénote ici une attention scrupuleuse à donner à chaque membre sa forme, ses dimensions, ses proportions, et à le rattacher au corps avec douceur et avec force, selon les prescriptions de la nature, du goût et de la raison, de manière qu'il soit utile à l'ensemble sans voir pour cela gêner sa fonction ni altérer sa vie propre.

N'était la peur de ce défaut de mesure que l'on pardonne si difficilement, et pour cause, nous chercherions, avant de quitter cette région importante, à provoquer de nouveaux ravissements dans l'âme du lecteur, en crayonnant sous ses yeux les fenêtres si décoratives de la chapelle de Saint-Mélaine, les baies miniature du mur qui la domine en gradin, et enfin la galerie aveugle qui supporte le gracieux toit du chœur.

Qu'il nous suffise de dire que l'ordre brille dans les décors aussi bien que dans tout le reste, et que le mouvement ici comme ailleurs se produit au degré et au moment voulus pour faire naître tous les charmes de l'harmonie.

Tandis que l'abside se dégageait de tout ce qui était susceptible de faire tache sur sa pureté native, le croisillon méridional ruiné depuis près d'un siècle, c'est-à-dire depuis la désorganisation de l'abbaye, était l'objet d'une véritable résurrection. Ce fut une grande joie pour les amis du monument de voir tomber enfin les deux murs ignobles qui isolaient d'une façon si monstrueuse ce bras du transept, et derrière lesquels était claquemurée une sacristie misérable, mal éclairée et des trois quarts trop étroite. Les colonnes étaient émiettées, les voûtes lézardées, les murailles crevassées et menaçantes; il fallut non restaurer, mais reconstruire.

Faute de ressources, on dut se borner aux travaux indispensables, soit pour contre-bouter la voûte si puissante du chœur, soit pour assurer l'intégrité de la constitution intime et du coup d'œil intérieur, double but atteint par la réfection du rez-de-chaussée et de la tribune à baies géminées, et par la réédification partielle du deuxième étage.

Puisse un jour avec l'étage supérieur et l'entablement revivre en entier la tour primitive, et cette dernière se couronner de la flèche réclamée pour l'accompagnement de sa voisine et sœur, et pour l'ornement de la vallée!

Nous voudrions taire le sentiment pénible qui nous étreint le cœur lorsque nous jetons les yeux sur la restauration incomplète de la chapelle qui a pour pied ce croisillon méridional.

Pourquoi n'avoir pas détruit sans pitié et jusqu'au dernier vestige l'œuvre néfaste de 1775, ce déguisement grec où, sauf l'intention, tout était mauvais? Après avoir substitué, comme le tempérament de l'édifice le demandait, une

colonne monocylindrique au pilier à six pans, une demi-colonne engagée au fade pilastre d'en face, et à la voûte à arêtes presque plate deux berceaux si joliment appuyés sur leurs arcs-doubleaux, fallait-il, pour une maigre économie de trois à quatre milliers de francs, laisser l'absidiole telle quelle, d'une part sans jour central, d'autre part avec sa coquille si démesurément surbaissée, et abandonner dans le déshonneur les deux fenêtres latérales si pauvres avec leur grandeur et si sottes avec leur prétention?

Sous l'apparence d'une critique et d'une plainte, c'est un vœu que nous venons de formuler, sûr d'ailleurs que l'administration des Beaux-Arts et des Cultes non seulement le partagera, mais encore prendra à cœur de le réaliser. Après tant de preuves de sollicitude prodiguées à l'antique monument depuis la seconde moitié du siècle, comment douter qu'elle ne s'intéresse à ce joyau si précieux, et qu'elle n'ait hâte de le voir renaître dans ses détails comme dans son ensemble, et reparaître dans la beauté idéale de sa toute première jeunesse?

Nous avons confiance dans son zèle éclairé et dans son infatigable dévouement. Bientôt, sous sa direction habile, la restauration totale s'achèvera.

Notre petite chapelle collatérale retrouvera sa perfection constitutionnelle; le vieux bâtiment à moitié ruiné des cloîtres sera exproprié, et sur son emplacement s'élèvera la sacristie si nécessaire, soit pour mettre l'église à l'abri du feu, soit pour rendre la liberté aux parties intérieures contiguës; débarrassées de leur indigne badigeon, les quatre premières travées feront resplendir de nouveau leur ciel immaculé; la façade intérieure, délivrée de son énorme et hideux tambour, réjouira l'œil comme jadis par la décoration architecturale de sa porte, de sa galerie et de ses admirables fenêtres.

Au dehors, les grandes murailles, dégagées et consolidées,

joindront comme par le passé l'élégance à la solidité; les toitures reprendront les inclinaisons harmonieuses de l'origine, et la façade, reconstituée d'après les vues exposées plus haut, deviendra digne de s'associer à l'abside et au chevet pour chanter la gloire de la noble abbatiale en même temps que la louange de ses dévoués et intelligents régénérateurs.

L'œuvre terminé, un devoir grave et sacré s'imposera aux diverses autorités, celui d'unir leur vigilance et même leur sévérité, pour prévenir le retour des déformations et des mutilations dont le présent chapitre nous a offert le triste et instructif inventaire, et d'assurer à cette perle architectonique la perpétuité, autant du moins que la perpétuité peut s'assurer aux choses humaines.

Qu'elles ne cèdent jamais devant de ridicules fantaisies, devant certaines exigences puériles! Qu'elles bannissent avec une rigueur impitoyable toute décoration temporaire ou à demeure capable d'altérer une muraille ou une ligne! Qu'il soit interdit, sous peine d'action civile, de fixer un support de lampe ou un tableau, même de planter un clou, sans consultation préalable et sans avis conforme de l'homme de l'art préposé à la garde du monument. Le temple est chose sacrée au double point de vue de la religion et du beau, et il ne doit être touché qu'avec la plus grande circonspection et le plus profond respect.

CHAPITRE X

ÉCROULEMENT DE LA TOUR EN 1867
UN QUART D'HEURE AVANT LA PREMIÈRE COMMUNION
— CINQ LONGUES ANNÉES DE RUINE —
LA RÉSURRECTION

Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti[1].

« C'est à votre bonté miséricordieuse, ô Seigneur, que nous devons de n'avoir pas été anéantis. »

Tel est le cri d'admiration et de reconnaissance que doit arracher à la population prulliacienne le souvenir de la terrible catastrophe du dimanche de la très sainte Trinité de l'année 1867.

Extrait du Journal d'Indre-et-Loire, *mardi 18 juin 1867.*

« On nous écrit de Preuilly :

« Depuis ce matin, dimanche 16 juin, notre petite ville « est dans la consternation. Une partie de la magnifique « église romane n'existe plus. La tour, qui menaçait ruine, « s'est subitement écroulée, et dans sa chute a écrasé la « chapelle de Saint-Mélaine, patron de la paroisse. Les « dommages sont considérables. »

[1] Jérémie, *Lamentations*, III, 22.

Il était huit heures moins un quart. Soixante-dix enfants étaient réunis à la chapelle de l'hospice, attendant qu'on vînt, selon l'usage, les chercher processionnellement pour la cérémonie de la première communion, et des centaines de personnes allaient dans un instant se masser aux abords du chœur, dans le déambulatoire, dans la chapelle patronale, c'est-à-dire tout autour du clocher.

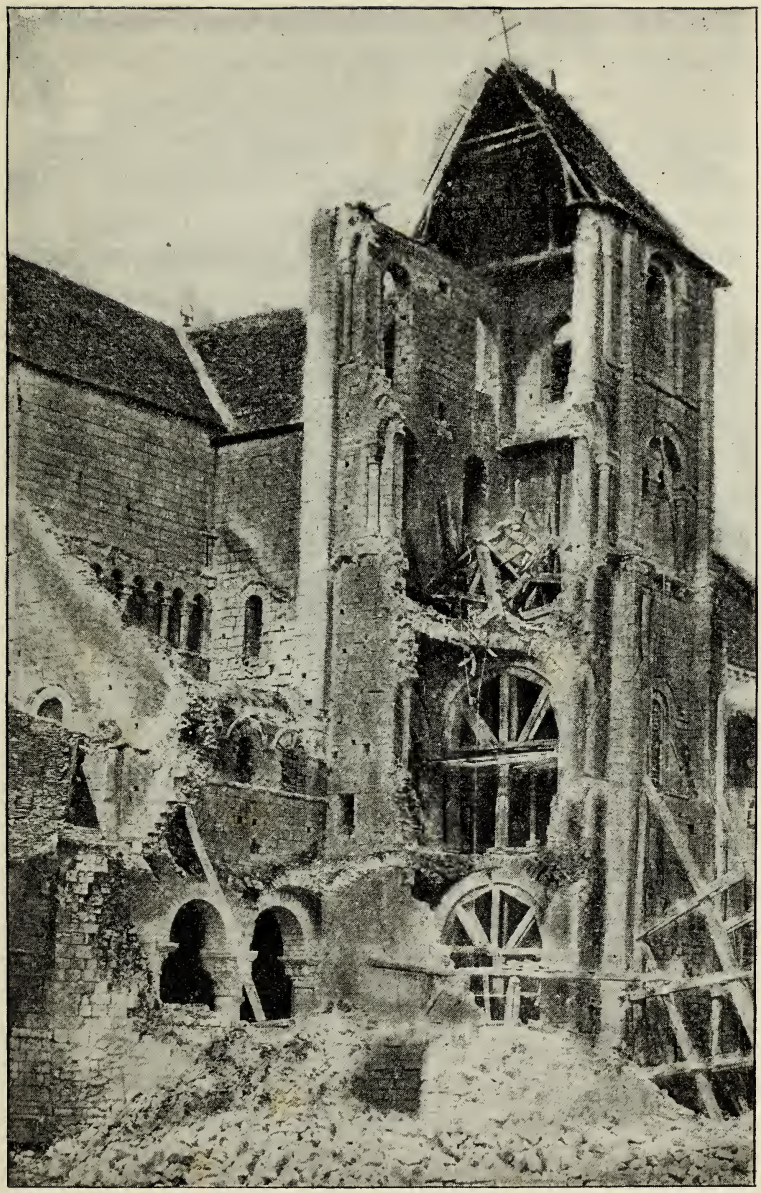
Tout à coup un fracas formidable, de sourdes trépidations comme dans un tremblement de terre, puis un nuage immense, véritable voile de mort, au-dessus de tout le quartier. C'était la tour, masse énorme, haute de quarante mètres, large de neuf mètres, qui venait de s'abîmer, effondrant la chapelle collatérale, ouvrant plusieurs plaies béantes sur le flanc de l'abside, et dans son effroyable secousse menaçant de tout emporter.

Spectacle terrifiant, inoubliable, que ce tableau de ruine et de désolation, pêle-mêle horrible de bois, de tuiles, de pierres, de cloches, que sais-je encore? opéré en une seconde comme par un coup de foudre!

Quelques instants plus tard... A cette seule pensée, on se sent frémir d'épouvante. Avec l'écroulement, la panique, l'incendie..., que de victimes! Quel deuil pour toutes les familles!

L'innocence des jeunes communiants planait-elle sur Preuilly comme une providence tutélaire? Pas le plus léger accident de personne! Le vénérable doyen, Fulgence Rabusseau, dont nous sommes heureux de saluer en passant la douce et sympathique figure, et un homme, seuls présents dans l'église, en furent quittes pour une frayeur peu commune, bien légitime, certes, et pour une couche de poussière sur leurs vêtements, devenus subitement blancs comme la neige.

L'église fut immédiatement fermée par crainte de nouveaux sinistres, et la fête de la première communion, d'ordi-



CHUTE DU CLOCHER EN 1867

naire si joyeuse, si ravissante, s'accomplit dans la chapelle de l'hospice, à peine assez grande pour contenir les soixante-dix enfants, au milieu de la tristesse et de l'angoisse qui étreignait tous les cœurs.

Enregistrer un désastre, le peindre dans son affreuse réalité, lui donner des pleurs, là ne s'arrête pas la mission de l'écrivain. Pourquoi, comment s'est-il produit? Quelles causes éloignées et prochaines ont pu le provoquer? Voilà les questions que, en présence de toute ruine matérielle ou morale, il ne manque pas de se poser; voilà le problème que son âme, avide de lumière et de charité, n'oublie jamais d'étudier, afin d'éclairer l'avenir et de lui apprendre à prévenir sûrement le retour de pareilles calamités.

Il y avait quelque cent ans, une maison, destinée sans doute à loger le sacristain, avait été construite au pied même de la tour. Comme il était difficile et coûteux de creuser une cave sous cette demeure, le sous-sol se trouvant là, comme dans toute la ville, sillonné de carrières très profondes, on décida, qui jamais pourrait le deviner? on décida que le rez-de-chaussée du clocher serait fermé de deux murs épais sous les arches de communication et servirait désormais à l'habitation susdite... de cellier.

Plus tard, après la révolution, les propriétaires civils continuèrent d'en prendre à l'aise avec cette portion, une des plus importantes et des plus remarquables du monument: l'un de supprimer le revêtement extérieur de la muraille pour s'ouvrir des placards, l'autre d'entailler profondément les éperons et de couper toute saillie capable de l'empêcher de placer carrément un meuble; ce troisième, d'arracher les assises angulaires qui le gênaient pour le parfait aménagement d'une pièce; taisons, par respect pour ce livre, d'autres dégâts plus ignobles, plus sacrilèges et plus désastreux encore!

En 1856, l'administration municipale vit son attention

attirée sur cette maison, bonne tout au plus à défigurer l'édifice, à entretenir vers la base une humidité funeste, et à entraver la circulation en obstruant une des avenues principales de la place. Bien qu'il fallût une somme de six mille francs pour l'acquisition, sa destruction apparut si raisonnable, si avantageuse, qu'on la décréta sans discussion à l'unanimité.

L'opération eût été excellente si, avant de la démolir, on eût pris soin de consolider le clocher. Dans l'état lamentable où se trouvait ce dernier, la maison jouait le rôle de contrefort, et il était indispensable de rétablir préalablement d'un côté ce qu'on se disposait à faire disparaître de l'autre. Inattention ou insuffisance de fonds, on omit cette œuvre d'équilibre et de prévoyance, sans se douter que de cette négligence sortirait bientôt une épouvantable catastrophe.

Les moins clairvoyants ne tardèrent pas à signaler le danger qui se révélait à chaque instant de lui-même, tantôt par une nouvelle dislocation des murs et des voûtes et par des crevasses de plus en plus nombreuses, de plus en plus menaçantes, tantôt par des craquements entendus au moment précis des écartements et des écrasements, d'autres fois enfin par la chute de joints, de mortier, de sable, de petites pierres, tous indices certains d'une ruine prochaine et définitive.

« Le clocher ne tient plus, s'écriaient les ouvriers qui faisaient quelques réparations superficielles à l'intérieur; il tombera au premier jour!

— Bah! répondaient, avec ce calme insouciant et irréfléchi qui caractérise si souvent l'esprit humain, ceux-là mêmes qui par leurs fonctions étaient préposés à sa sauvegarde, bah! il durera plus longtemps que nous! »

L'événement se chargea de justifier la prédiction des uns et de réveiller, mais trop tard, la vigilance des autres, depuis près de dix ans endormie.

Dès le lendemain du triste accident, les charpentiers abattaient les peupliers les plus gros et les plus élevés du vallon, et ce n'est pas sans curiosité ni sans intérêt qu'on vit, quelques jours après, ces arbres gigantesques se dresser tout d'une pièce pour arc-bouter de leur rangée puissante les voûtes défoncées, les murailles croulantes et les pans de tour qui, bien que tout lézardés et rompus, demeuraient encore debout et menaçants.

Ces étaiements, qui dans la pensée de tous n'étaient que provisoires, une fois exécutés, on perdit de vue l'imminence du péril, on se rassura peu à peu; que dis-je? on s'endormit de nouveau, et les années 1867, 1868, 1869, se succédèrent sans qu'on se préoccupât de la situation, qui pourtant ne pouvait que devenir de plus en plus grave et de plus en plus critique.

1870, 1871, deux années terribles durant lesquelles tout patriote, c'est-à-dire tout Français, eût regardé comme un crime de s'intéresser et même de penser à autre chose qu'à la lutte pour l'existence nationale et aux efforts héroïques, désespérés, tentés pour l'honneur et le salut de la patrie! A la paix, signée par la France avec la résolution indomptable et aussi avec la confiance fondée d'une juste revendication à l'heure opportune et d'une réparation glorieuse, la vie locale se ranima, le travail reprit avec activité, et partout on se remit à l'étude des intérêts divers que des circonstances fatales avaient momentanément contraint de sacrifier.

A Preuilly, les regards se tournèrent vers l'église, et on eut vite compris que le moment psychologique était venu ou de l'abandonner ou de chercher à la sauver. La première alternative n'eut pas même besoin d'être écartée. Qui donc ayant au cœur une étincelle de foi, de goût et de patriotisme, aurait jamais pu se sentir assez de courage pour s'y résigner! La sauver alors? Mais ne fallait-il pas être quelque

peu en démence pour songer à faire revivre un monument si considérable et totalement ruiné? Démence ou témérité, le second parti prévalut, et l'entraînement fut universel. Malgré la dureté des temps et la modicité de ses revenus, la commune de Preuilly vota par acclamation trente mille francs, somme fixée par le devis comme sa part contributive dans la reconstruction du clocher.

Sur le rapport du docteur Richard, le sympathique représentant du canton au conseil général, cette assemblée émit un vœu unanime, demandant que les subventions les plus larges fussent accordées par l'État au remarquable édifice roman, un des plus précieux et des plus rares joyaux de la France par l'ancienneté et par la beauté.

La réponse à cet appel fut un don de soixante-dix mille francs fait de concert par les Beaux-Arts et par les Cultes, heureux de prendre part à une entreprise qui avait pour but de conserver ce type curieux, parfait, unique de son espèce, dont l'existence avait pour l'architecture religieuse française une valeur inestimable.

Avec le printemps de 1872 s'ouvrit la restauration si désirée. En l'espace de quelques mois, ce qui restait de la tour fut abattu, la montagne de décombres fut enlevée, et un énorme échafaudage rectangulaire, destiné à porter ouvriers et matériaux à hauteur même de la flèche, dressa et croisa en tous sens sa forêt de poutres et d'étrésillons.

Dans un travail de cette importance, il n'était pas permis d'oublier la *pose de la première pierre*. Cette cérémonie si chrétienne, si poétique, heure de doux délassement et d'innocents plaisirs pour nos chers ouvriers, fut fixée au 2 septembre.

Avait été choisie pour reine de la fête la première pierre du montant droit de la belle porte de Saint-Mélaine : pièce superbe, au grain fin et dur, sans un seul défaut, taillée et layée avec un soin pieux; elle comprenait dans un seul bloc

l'assise qui émerge de terre, le socle, la base, et à sa naissance le fût de la gracieuse colonnette.

Assise sur un brancard de dentelles et de fleurs comme sur un trône, au pied même de l'autel, elle attirait et attendrissait tous les regards, comme une Majesté digne de ce nom l'eût fait de loyaux et fidèles sujets. Après la messe chantée en toute solennité et la bénédiction spéciale marquée par la liturgie, la première pierre, transformée par cette sorte de sacre, s'avança portée avec amour sur les épaules de ses féaux. Ce fut une marche triomphale. Quel enthousiasme dans les chants, dans les discours, dans les acclamations! Et de quelle main alerte et ravie chacun des deux mille assistants leva le petit marteau d'argent pour la *cogner,* et laissa tomber la pièce d'or ou le gros sou destiné, selon la tradition, à l'arroser!

Inaugurés avec le concours de la terre et du ciel, les travaux, durant lesquels on n'eut pas le moindre accident à déplorer, marchèrent avec une telle rapidité, que l'hiver de 1873 trouva la tour couronnée de sa pyramide, et que le beffroi put recevoir, aux étrennes de 1874, trois cloches neuves, artistement ouvragées, dont les carillons harmonieux et sonores rompirent enfin le silence qui depuis sept ans pesait si lourdement sur Preuilly et sur les nombreux villages des environs.

Cette fois témérité avait été sagesse, et ceux qui s'étaient montrés les plus incrédules au début de l'entreprise étaient les premiers à remercier Dieu et à se féliciter. Les sacrifices, ah! il ne se rencontrait plus personne pour les regretter. Les yeux ne pouvaient se détacher de cette tour splendide, véritable chef-d'œuvre, et il n'y avait plus de place dans les cœurs que pour la joie et l'admiration.

Force nous est d'intervertir l'ordre naturel et de laisser quant à l'instant la tour pour suivre le spectateur, dont les

premiers regards sont captés par la flèche, travail original, pittoresque, digne, en effet, de piquer la curiosité.

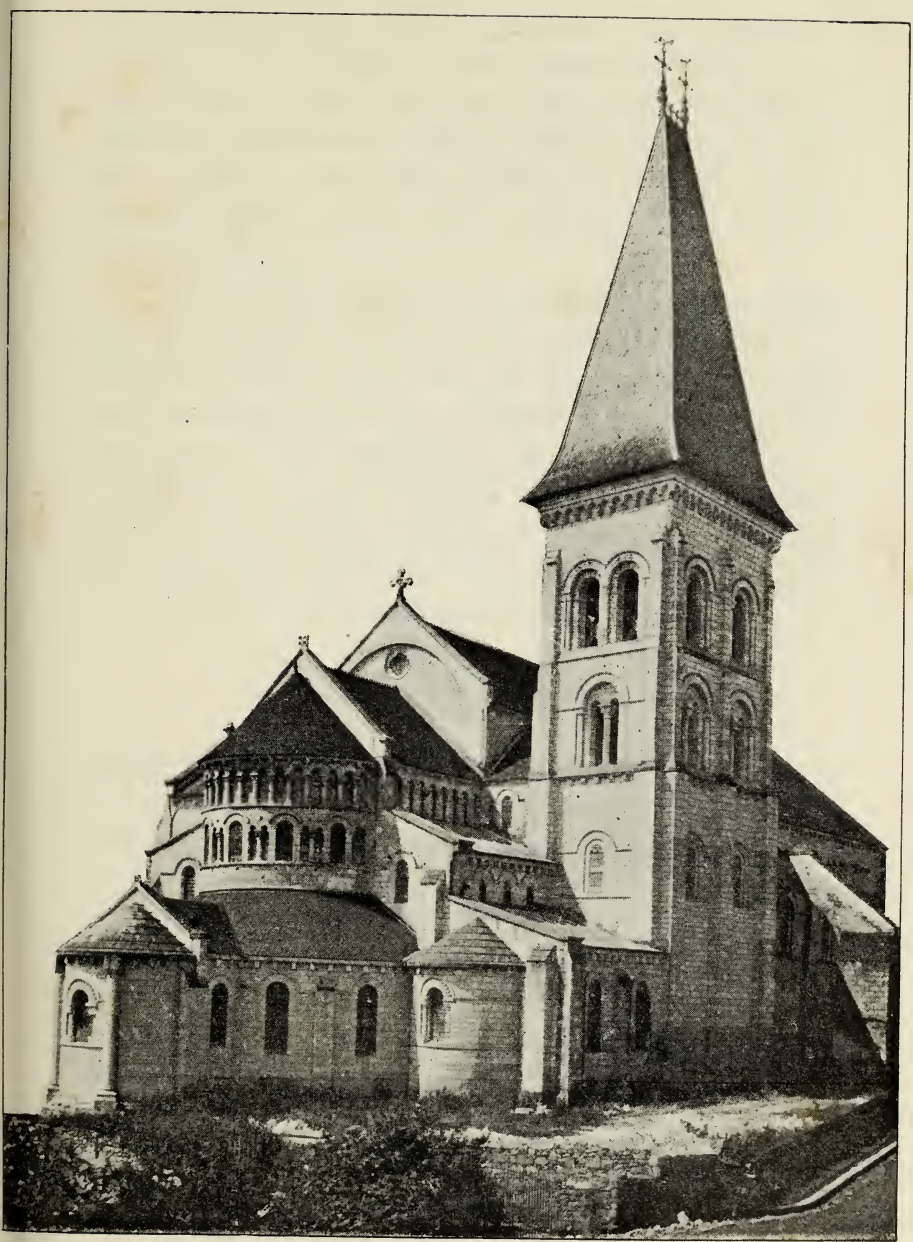
La charpente qui la dessine mesure plus de soixante pieds d'élévation. Au lieu de s'effiler en aiguille, comme la flèche voisine de Saint-Savin, *ce doigt silencieux qui montre le ciel,* selon une belle expression de Wordsworth, la pyramide à quatre pans, qui repose sur un rectangle beaucoup plus long que large, se termine en haut comble ou pavillon, dont les deux montants en poterie romane encadrent une galerie en terre cuite fleuronnée et supportent le paratonnerre avec ses deux tiges minces et aiguës.

Plus curieux encore que la forme le mode de couverture. La nuit, sous l'action des rayons lunaires, la face de l'est n'est plus qu'une nappe de métal en fusion. Le soleil darde-t-il ses traits enflammés sur la face méridionale, celle-ci s'embrase, et, comme le miroir ardent, brûlerait l'œil qui serait assez téméraire pour la braver. Vernissées et émaillées, ce qui explique leur lustre éclatant, ces tuiles sont de plus arrondies en écailles et affectent trois coloris différents très aptes à se fondre et à s'harmoniser.

C'est le rouge brique antique qui est chargé du jeu principal, autrement dit qui sert de fond. De grandes lignes noires horizontales, distantes de près de deux mètres, divisent la toiture en plates-bandes destinées à être semées de fleurs. Au milieu, en effet, s'étend un rang de losanges verts en alternance avec un rang de demi-losanges verts également et plantés sur les bordures noires.

Corbeille de jardin ou pièce de tapisserie, comme vous voudrez, vous avez sous les yeux les tons les plus doux, les plus frais, les plus mélodieux, et, quoi que vous puissiez penser du lieu, du genre, du style, vous êtes ébloui et charmé.

Quoi que vous puissiez penser du style, du genre, du lieu, avons-nous dit : c'est qu'il y a multiplicité et opposition



CLOCHER RECONSTRUIT EN 1873

de sentiments à ce sujet. Tel approuve, tel condamne, et tel hésite à se prononcer. Fidèle à notre impartialité, nous demeurerons étranger à ce litige. Qu'il nous soit seulement permis de citer dans ce débat la réflexion d'un ancien directeur de l'École des mines, membre de l'Institut. Comme nous résumions devant lui les critiques élevées contre la flèche en question :

« J'y regarderais à deux fois, répliqua l'éminent savant, oui, j'y regarderais à deux fois avant de contredire ce morceau : Aymar Verdier était un artiste, et ne se mettait guère à l'œuvre sans s'être inspiré de la science, sans avoir pris conseil et de l'expérience et de la raison. »

Après cela, est-ce une flèche en pierre qu'il eût fallu, comme, par exemple, à Cormery? Y a-t-il eu exagération dans l'élévation du comble? Eût-il mieux valu s'en tenir pour la toiture à une couleur uniforme?

... Certant, et adhuc sub judice lis est!

Plus heureuse, la tour compte autant de suffrages que de visiteurs. L'unique embarras est de savoir ce qu'on doit le plus admirer dans ce rayonnement universel du beau, l'unité ou la variété, la richesse ou la sobriété, la majesté ou la grâce, le mouvement ou l'harmonie. Heureux embarras, source vive de jouissance pour l'esprit comme d'honneur pour le monument!

Trop souvent le clocher, avec sa base massive, est un obstacle à la perspective en même temps qu'une cause désolante d'encombrement et d'obscurité. Entre les mains habiles de l'architecte de Saint-Pierre de Preuilly, la tour est, au contraire, devenue un facteur important d'embellissement et d'animation.

Suspendue à l'est sur un arc-doubleau, portée du côté de la nef par deux piliers élégamment flanqués de colonnettes,

c'est à peine si l'on soupçonne son existence, tant elle se relie naturellement soit avec le déambulatoire, dont elle emprunte le jour à travers ses deux arches de communication, soit avec la chapelle collatérale dont elle forme l'avant, c'est-à-dire les deux premières travées.

Qui donc de l'intérieur pourrait croire, même sur le témoignage le plus respectable, que le sommet du croisillon n'est autre que la tour à son premier étage? Une tribune ou chapelle supérieure destinée à projeter la lumière sous les voûtes de l'édifice par ses quatre fenêtres comme par quatre foyers, à ménager de lointaines et mystérieuses profondeurs, à infuser à cette partie fréquemment déshéritée toutes les richesses de la vie, à créer de nouvelles et précieuses ressources en faveur du chant et du culte divin, voilà ce que l'œil veut apercevoir, rien de plus. Que de beautés, que de merveilles dans cette puissante et féerique conception!

Pour le grand nombre, la perfection de la tour à l'extérieur consiste surtout dans la multitude et dans la variété infinie des détails. Sans méconnaître, que dis-je? tout en appréciant autant que personne l'opulence et la touche vraiment exquise de l'ornementation, l'homme attentif, qui ne juge qu'après avoir scruté le fond des choses, la fait résulter essentiellement du juste rapport entre elles des différentes parties de l'œuvre, ou, ce qui revient au même, de l'observation fidèle de la loi des proportions.

« A l'architecte, lisions-nous dernièrement dans un article encyclopédique, il faut un goût sûr et éclairé pour mettre en harmonie, pour *proportionner* entre elles les diverses parties de l'édifice qu'il doit élever.

« La première règle et la plus simple qu'il ait à suivre, c'est de ne pas donner à de grandes masses des appuis en apparence trop frêles, et réciproquement de ne pas *entasser des montagnes* pour supporter un joujou de pierre, un colifichet. Eh bien! cette règle si élémentaire est souvent violée,

et c'est en architecture que l'on voit le plus de fautes contre les proportions.

« C'est que, tandis que le peintre et le sculpteur peuvent, sans crainte d'être taxés de plagiat, trouver autour d'eux et dans la nature même des objets de comparaison et de contrôle pour leurs œuvres, l'architecte, lui, livré à ses propres inspirations, forcé de combiner à l'infini les quelques éléments dont il dispose, peut fort bien, dans ces combinaisons qu'il voudra rendre neuves, faillir aux lois du simple bon sens, la plus nécessaire des qualités de l'homme et celle pourtant dont on paraît faire le moins de cas. »

S'il fallait à notre constructeur d'autre louange que son œuvre, avec quelle force il en jaillirait pour lui de ces dernières paroles! quel goût sûr et éclairé dans l'élaboration du plan! quelle science dans la distribution harmonique où chaque partie a reçu à leur juste degré la qualité et l'aspect requis soit pour le bel agencement, soit pour l'heureux fonctionnement du tout! quel bon sens, quelle sagesse dans tout ce qui a rapport à l'alliance de l'architecture et de la décoration!

Grandeur relativement à l'édifice total, longueur, largeur, hauteur, épaisseur, pas un seul élément constitutif, pas une seule dimension qui n'ait été l'objet d'une étude comparative et d'un jugement approfondi. Carrée à côté d'un vaisseau deux fois plus long que large, la tour eût paru raide et dure : elle s'élève dans la forme d'un rectangle allongé, et la voilà gracieuse et douce, apte par ce seul fait à enrichir l'unité de tous les charmes de la variété.

A la base, simplicité et gravité; au premier étage, ornementation tempérée; aux deux autres, plein épanouissement de la richesse; à la couronne, explosion de magnificence : ou nous nous trompons, ou cette graduation de décors est le fruit de cette science de combinaison qui ne fixe pas le détail le plus menu sans avoir étudié son effet et son jeu

dans l'ensemble, science au reflet de laquelle se distingue et se reconnaît le vrai maître de l'art.

Les grandes lignes verticales, par leur nombre, leur place, leur forme, leur mouvement, méritent l'attention la plus profonde, et nous nous garderions de contredire celui qui affirmerait qu'elles constituent la partie la plus merveilleuse et la plus vivante de la tour.

Rien de grandiose et de saisissant comme ces éperons rectangulaires qui s'élancent de terre, enlacent la tour de leurs étreintes filiales et, leur mission remplie, vont mourir gracieusement à quelques pieds au-dessous de la corniche, sans doute pour rendre hommage à sa suprématie et à sa beauté. Tandis que l'un d'eux divise par le milieu les faces longitudinales de la tour, deux autres sont posés à droite et à gauche en affleurement à chacun des angles, qui grâce à ce rapprochement inspiré devient rentrant au lieu de faire saillie, ou plutôt disparaît entièrement pour ne revivre qu'après la disparition des éperons eux-mêmes, d'où il s'élève sur une petite console rampante jusqu'à l'entablement, semant sur son passage la douceur et rétablissant la régularité.

Enfin, que ces légers contreforts déjà si élégants d'eux-mêmes deviennent jolis, ravissants, avec leurs ressauts ou retraites aux étages et leur chaperon final en larmier!

Le rez-de-chaussée, dont le caractère mâle et puissant est toute la beauté, n'a reçu aucune fenêtre, et doit emprunter par réflexion la lumière versée par l'absidiole et les deux dernières travées de la chapelle collatérale.

Quatre verrières répandent la clarté dans la tribune du premier, placées alternativement avec les éperons et ornées d'archivoltes assez sobres pour opérer une transition satisfaisante entre la base si sévère et les étages supérieurs où s'étale l'opulence.

Au deuxième étage, sur chaque flanc et entre les trois

éperons de la face septentrionale, s'épanouit, sous la saillie d'un grand arc, une arcade géminée ouverte, portée par une colonne centrale, retombant sur deux colonnettes le long des pieds-droits, et surmontée d'un tympan en petit appareil dont la surface a été laissée unie pour faire ressortir la richesse des trois chapiteaux.

Voici le troisième étage et le dernier, heureusement! Quelles que soient les ressources de notre belle langue, il faudrait renoncer à décrire, faute de termes, des merveilles plus longtemps multipliées.

Deux baies du style le plus noble, escortées de leurs colonnettes, ornent la face du nord à droite et à gauche de l'éperon. Du côté de l'est et de l'ouest, au lieu d'une seule ouverture comme aux étages inférieurs, sont percées deux baies, jugées évidemment nécessaires non seulement pour parer la tour, mais encore pour favoriser la voix des cloches et lui permettre de s'étendre à l'aise jusqu'aux extrémités du vallon. Bien que séparées par un large jambage, ces deux baies trouvent le moyen de s'unir et de s'embellir mutuellement en joignant leurs arcs et leurs archivoltes à étoiles sur une colonne commune, qui détache avec une grâce inimitable son fût et son chapiteau sur le milieu du pied-droit.

Le couronnement est monumental, tel que le morceau l'exigeait. Et c'est une couronne, en effet, que cette ceinture de petits arcs si soignés, qui entourent les moulures larges et puissantes de la corniche comme un front royal, et s'enchâssent un à un de pierres précieuses, je veux dire de modillons, taillés celui-ci en feuillage, celui-là en fleuron, cet autre en mascaron, véritable diadème resplendissant des bijoux les plus purs, les plus riches, les plus curieux, les plus variés.

Désireux d'éviter les redites, afin d'épargner au lecteur la lassitude même la plus légère, nous ne dirons rien ici des

innombrables et magnifiques décors qui ont été décrits en détail au chapitre de la variété.

Nous prierons seulement d'observer avec quelle fidélité la tour participe au mouvement général de l'édifice et comment elle se revêt de souplesse, la condition maîtresse de l'art, en obéissant à cette grande loi de la vie. A l'instar des rampes et du fronton absidal, la tour dessine avec la ligne de division du transept une brisure remarquable, qui attire l'œil, captive l'imagination, et finalement jette sur cet ensemble majestueux tous les charmes de la flexibilité et de l'harmonie.

CHAPITRE XI

UNE HÉROÏNE DE LA PIÉTÉ

Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus.

En vérité je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, ce que cette femme a fait sera raconté à sa louange.

(S. Matth., xxvi.)

« Et Jésus, s'asseyant vis-à-vis du coffret destiné à recevoir les aumônes pour l'entretien du temple, regardait de quelle manière la foule y jetait l'argent.

« Et des riches en grand nombre y versaient de nombreuses offrandes.

« Or une veuve qui était pauvre, s'approchant aussi, y laissa tomber deux petites pièces, ce qui faisait le quart d'un as.

« Et Jésus, appelant ses disciples, s'écria : En vérité je vous le dis, cette veuve qui est pauvre a mis plus à elle seule que tous ces riches ensemble.

« Car eux ont pris de ce qu'ils avaient en abondance; elle, au contraire, a puisé dans sa détresse et offert tout ce qu'elle possédait, tout ce qui lui était nécessaire pour subsister [1]. »

[1] S. Marc., xii.

Le même fait se passait dans l'église de Preuilly il y a un demi-siècle. Nous cédons, cher lecteur, au désir de vous le raconter, convaincu que ce récit vous sera agréable et vous offrira, au milieu de nos descriptions plus ou moins longues, plus ou moins arides, un repos, un délassement et comme un ombrage tranquille et rafraîchissant.

Et non content de vous tenir sous le charme, il vous édifiera en vous révélant le miracle d'héroïsme accompli en faveur de notre vieux et saint monument par une ouvrière pauvre et infirme, pour qui la piété n'était ni un sentiment stérile ni un vain mot.

La piété, vertu si peu appréciée et pourtant si digne de l'être, n'est autre chose que l'amour ou la charité portée à sa dernière expression. A ses yeux, Dieu n'est plus seulement l'Être infiniment bon, infiniment aimable; mais un père, le Père qui est dans les cieux. De même dans le prochain elle n'aperçoit plus seulement une créature privilégiée et un semblable dans l'ordre naturel et surnaturel, mais un enfant du Père commun, et dès lors un ami, un frère. Élevée, perfectionnée, transformée par cette double conception, la charité envers Dieu devient amour filial, de même que la charité envers le prochain devient amour fraternel. C'est dire que la piété réunit dans l'âme du chrétien, et à l'égard de Dieu et à l'égard de l'homme, toutes les bontés, tous les dévouements, toutes les affections, toutes les tendresses; en un mot, tous les sentiments les plus purs, les plus nobles et les plus exquis du cœur humain.

Ouvrir des crèches maternelles pour le nouveau-né de l'indigent, fonder des écoles pour l'instruction et l'éducation chrétienne du jeune âge, créer des asiles pour l'orphelin ou le vieillard délaissé, construire des hôtels-Dieu pour les déshérités de la terre, porter directement le pain, la viande, le vêtement, l'argent, cent petites douceurs, et surtout la parole affectueuse qui éclaire, calme et console, dans la

chaumière en détresse, dans la mansarde où des êtres infortunés grelottent de froid, meurent de désespoir et de faim, mille œuvres de même nature, variées dans la forme, identiques dans le fond, inspirées par la même fraternité sublime, voilà, dans ses rapports avec le prochain, voilà le bilan, l'actif de la piété!

Le regard fraternel de la piété autour d'elle sur la terre ne dérange et ne distrait en rien son regard filial vers le Ciel Pareille à certaine fleur qui tourne dès le matin sa blanche corolle vers le soleil et le suit sans un instant d'oubli ou de distraction dans sa course apparente de l'orient à l'occident, l'âme, sous le souffle de la piété, monte par un mouvement incessant vers le Père qui lui dispense avec tant d'amour la lumière, la chaleur, l'espérance et la vie. Adorations, louanges, prières, actions de grâces, que vos heures lui sont douces! S'agit-il d'honorer Dieu sur la terre, de bâtir et d'orner ses temples, d'enrichir et de parer ses autels, de donner à son culte la magnificence et l'éclat qui lui sont dus? Alors la piété s'enflamme, les élans du cœur se pressent irrésistibles, l'amour s'élève au-dessus de toute mesure, et le dévouement ne connaît plus de limites.

Telle la veuve pauvre nous est représentée par l'Évangile. Elle a pour tout argent dans sa misérable bourse deux petites pièces, *duo minuta,* la valeur d'un malheureux sou, *quod est quadrans.*

Tandis que les autres prennent sur leur superflu, *ex eo quod abundat illis,* elle prélève sur sa pénurie, *de penuria sua,* sur son extrême misère; que dis-je? prélève, ô héroïsme! elle ne garde rien. rien! Sans songer aux dures privations du passé et encore moins aux heures mauvaises que lui réserve peut-être un avenir inclément, elle donne à Dieu tout ce qu'elle possède, *omnia quæ habuit;* elle lui sacrifie toute sa subsistance, toute sa vie, *totum victum suum.*

Si nous insistons sur ce tableau évangélique peint avec des couleurs si vivantes, c'est qu'il s'applique trait pour trait à l'humble fille de Preuilly qualifiée en tête de ce chapitre d'héroïne de la piété.

Elle avait dépassé la soixantaine. Privée de bonne heure de son père, elle vivait depuis bien des années avec sa mère, pauvre vieille très infirme, dont elle se trouvait le seul soutien. Très infirme elle-même, ne marchant qu'avec le secours de deux béquilles, il lui fallait travailler pour deux et demander à son aiguille le pain et le maigre ordinaire de chaque jour.

Malgré la dureté de l'existence, il y avait gaieté dans la modeste chambrette. Le sourire était toujours sur les lèvres; on n'y entendait que des paroles douces et aimables. Un pot de fleur sur la fenêtre, quelques passages de cantiques, deux ou trois couplets joyeux, c'était assez dans cet intérieur innocent pour rompre la monotonie et adoucir le labeur.

Aussi bonne que laborieuse, Marguerite était, on le devine, aussi pieuse que bonne. C'était vraiment édification de la voir à l'église avec ses vêtements simples et même sévères, la figure recueillie, les yeux à terre ou sur l'autel, dissimulée derrière un gros pilier, seule au milieu de tous, extasiée en la présence et dans l'amour de Celui qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai.*

« Monsieur le curé, dit-elle un jour, une légère rougeur au front, j'ai des remords de conscience.

— Comment! répond le vieillard qui depuis plus de trente années dirigeait et admirait cette âme d'élite, des remords de conscience?

— Eh oui! j'ai accepté, vous vous rappelez, des secours du bureau de bienfaisance pour ma chère mère : c'était une injustice, et je me la reproche aujourd'hui.

— C'est moi qui ai attiré l'attention du bureau sur la triste

situation de votre mère, ce serait donc à moi de me reprocher son inscription.

— En tout cas, je ne devais pas la laisser entrer chez les Petites-Sœurs des Pauvres. Je pouvais la soigner. Peut-être d'ailleurs en y acceptant un lit ai-je fait tort à une personne aussi infirme qu'elle et plus malheureuse que nous.

— Et que seriez-vous devenue, faible et impotente comme vous l'êtes, avec une martyre dont le corps n'était plus qu'une plaie, qui est demeurée trois ans sur le dos, paralysée, incapable du moindre mouvement? N'est-ce pas moi du reste qui ai pris l'initiative de son admission, et dès lors en porte toute la responsabilité?

— Pourtant, monsieur le curé, je ne serai tranquille qu'après avoir mis à exécution mon idée.

— Votre idée? Vous m'intriguez, allons!

— Voyez-vous! je voudrais faire une bonne œuvre pour réparer les choses injustes que je vous ai dites.

— Une bonne œuvre? Et le moyen?

— J'ai de l'argent.

— De l'argent? Vous plaisantez!

— Je ne plaisante point. J'ai cinq cents francs, bien placés à cinq pour cent. »

A cette déclaration naïve, un rire franc et profond échappa au vieux prêtre à cheveux blancs. Quelle fortune! Elle était riche, la pauvre fille! C'était une richesse cependant, un vrai trésor, mais non dans l'acception habituelle du mot, que cette somme gagnée à la pointe de l'aiguille par un travail assidu de quarante années, et recueillie liard à liard au prix de mille et mille privations!

« Et que comptez-vous donc faire de ces cinq cents francs? »

Après quelques instants d'hésitation, rougissant à la pensée que sa main gauche allait apprendre ce que voulait faire sa main droite :

« Vous les donner pour la restauration de la chapelle, vous savez? »

Il était question alors de reconstruire le sanctuaire de la Vierge, et une quête avait même été essayée à cet effet.

Saisi d'une admiration subite, indicible, en présence d'une telle piété et d'un pareil esprit de sacrifice, le bon curé demeura un moment sans parole.

« Ma chère enfant, dit-il enfin, y pensez-vous? Vous voilà d'un certain âge. Vous n'êtes pas robuste. Au premier jour peut-être, il vous faudra cesser de travailler. Et que vous veniez à tomber malade, que deviendrez-vous sans l'ombre de la plus petite ressource?

— Le bon Dieu ne m'abandonnera pas. J'ai la confiance qu'on aura pitié de moi, et que l'on voudra bien me donner, à moi aussi, asile chez les Petites-Sœurs jusqu'à mon dernier jour.

— Mais chez les Petites-Sœurs on ne reçoit que le nécessaire. Les quêtes de chaque jour ne permettent pas, hélas! de contenter les chers vieillards dans tous leurs désirs. Comment ferez-vous, si vous n'avez un boursicaut pour vous payer par-ci par-là une petite douceur?

— Ah! puisque ce sera pour le bon Dieu et pour la sainte Vierge, c'est avec bonheur que je m'en priverai.

— Écoutez, ô ma fille : votre sacrifice est consommé aux yeux de Celui qui ne considère que le cœur et ne juge que d'après les intentions et les volontés. Il est inscrit au livre d'or de l'éternité, et votre récompense est prête. Pour moi, je vous le dis en son nom, tenez-vous-en là; conservez votre modeste épargne pour les jours d'hiver de la vie. Allez en paix! Que le Seigneur vous comble des grâces que vous méritez! »

Il était temps qu'elle se terminât, cette lutte entre la piété et la sagesse. L'émotion étreignait le vénérable prêtre, et il ne se sentait plus de force que pour admirer et pleurer.

Trois semaines s'étaient écoulées. Le bon curé, un matin, suivait la grande allée du presbytère, le bréviaire à la main, récitant ses petites Heures. Un léger coup de sonnette. Il ouvre lui-même. C'était notre ouvrière, appuyée sur ses béquilles, la main droite cachée sous son caraco des dimanches.

« Monsieur le curé, je voudrais bien vous parler. »

A peine entrée dans la première pièce qui donne sur le jardin, elle se redresse autant que ses forces le lui permettent, et d'un air résolu, elle la timidité même :

« L'autre jour, vous n'avez pas jugé à propos d'accepter mes cinq cents francs pour la reconstruction de la chapelle de la sainte Vierge. Soit! Mais j'ai décidé en moi-même de consacrer cent francs à cette œuvre. Voici un rouleau de vingt pièces de cinq francs. Prenez-les, je vous en supplie, ou je les jette dans la place! »

« En vérité je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, ce que cette femme a fait sera raconté à la bénédiction de sa mémoire. *Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit hoc Evangelium, dicetur et quod hæc fecit in memoriam ejus.* »

CHAPITRE XII

UNE FRATERNITÉ GLORIEUSE
OU
SAINT-MARTIN DE TOURS ET SAINT-PIERRE DE PREUILLY

Bien qu'on puisse appliquer à l'antique abbatiale de Preuilly le passage du psaume XLIV où David, contemplant *la fille du Roi,* symbole de l'Église immaculée de Jésus-Christ, déclare que toute sa gloire se tire d'elle-même, de ses qualités natives, du plus intime de son cœur : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus,* il ne peut être que très légitime de considérer son rayonnement extérieur; que dis-je? son histoire souffrirait d'une lacune et sa louange demeurerait imparfaite, si un silence intempestif venait se placer entre elle et les titres d'honneur qui du dehors lui arrivent de toutes parts.

De ce côté, son privilège le plus glorieux, celui dont elle se prévaut avec le plus de justice et le plus de joie, est d'être la contemporaine, l'amie, disons mieux, *la sœur* de la grande basilique romane érigée, dès les premières années du XIe siècle, par le pieux et savant trésorier Hervé de Buzançais, sur le tombeau vénéré du thaumaturge des Gaules, du saint national, de l'illustre évêque de Tours, de saint Martin.

La Société archéologique de Touraine, en excursion à Preuilly, étudiait la vénérable église romane :

« Mais, s'écria tout à coup un de ses membres les plus connus, nous avons là sous les yeux l'ancienne basilique de Saint-Martin !

— Qu'y a-t-il d'étonnant? repartit un de ses collègues ; les deux édifices ne sont-ils pas nés dans les mêmes jours? N'ont-ils pas été conçus par le même esprit et peut-être même élevés par les mêmes mains? »

Par une fortune providentielle, tout au profit de ce chapitre, un prêtre distingué, venu à Preuilly, son pays d'origine, ressuscitait en ces termes un souvenir de sa confirmation, souvenir toujours vivant, quoique déjà assez lointain.

Mgr Guibert, archevêque de Tours, monté en chaire pour parler aux confirmands, s'écria avec émotion :

« Ou je me fais illusion, ou voilà la grande basilique de Saint-Martin. Mais non, je ne me trompe point : même ordonnance générale, même physionomie, même type! C'est ici, sous ces voûtes majestueuses, que nous viendrons nous inspirer lorsque l'heure de la réédification si désirée aura sonné! »

Deux documents de la plus haute valeur: l'un de M. Stanislas Ratel, l'ingénieur éminent, le chrétien plus éminent encore; l'autre de M. Lecoy de la Marche, l'archiviste-paléographe distingué, si connu du monde savant et catholique, vont permettre au lecteur de contrôler le double témoignage rendu plus haut au superbe monument prulliacien, en groupant avec clarté et méthode sous ses yeux les éléments nécessaires, pour faire revivre dans ses traits principaux et caractéristiques la grande basilique martinienne.

« Grâce aux fouilles et aux nivellements exécutés depuis 1860,

époque inoubliable de la découverte du précieux tombeau, écrit M. Ratel dans sa brochure si lumineuse sur les diverses basiliques de Saint-Martin, la restitution de la basilique construite par Hervé, au commencement du XIe siècle, ne présente presque plus de difficultés.

« L'abside, qui est très nettement accusée, soit par la superposition des maçonneries du XIe siècle à celles de la basilique de saint Perpet, soit par l'appareil des pierres, était arrondie en forme de fer à cheval, et devait reposer sur huit colonnes.

« D'autre part, la nef existait encore en 1802. Le plan de 1779 en donne toutes les dispositions, et nous possédons, en outre, une vue perspective des ruines avant la démolition, indiquant que le caractère roman avait été maintenu et que les voûtes seules étaient refaites.

« L'église de Saint-Sernin, à Toulouse, entièrement conservée, dont la restauration a été entreprise par Viollet-Leduc, donne une idée exacte de ce qu'était celle d'Hervé.

« Les plans de Saint-Martin et de Saint-Sernin sont tellement identiques, qu'on ne saurait dire lequel a été copié sur l'autre. Cette parfaite ressemblance a été révélée par nos fouilles, car l'abside d'Hervé avait été agrandie au XIIIe siècle, et le plan de 1779 n'en porte aucune trace.

« C'est avec ces éléments si complets que M. Baillargé, architecte, put dresser le beau projet de reconstruction de la basilique romane, que l'on a vu à l'exposition de 1875. Ce projet a été récompensé par une médaille d'or. Les dessins, à l'échelle de 0^m^02 par mètre, sont conservés à l'archevêché de Tours. Ils se composent d'un plan, d'une élévation longitudinale, d'une élévation de l'abside, d'une élévation de la façade, de deux coupes longitudinale et transversale, enfin d'une vue perspective.

« L'habile architecte consacra deux années à cette étude, pour laquelle il avait recueilli tous les détails de

l'église Saint-Sernin et des principales églises romanes de France [1].

« Il est mort avant d'avoir vu la réalisation de son projet. »

Voici la page empruntée au bel ouvrage de M. Lecoy de la Marche sur saint Martin :

« On touchait à ce fameux an 1000 qui devait, d'après quelques rêveurs, amener la fin du monde, et qui fut, au contraire, pour l'art chrétien, le signal d'un nouvel épanouissement. Le sol, suivant l'expression poétique de Raoul Glaber, allait se couvrir d'une blanche robe d'églises neuves, et de ce rajeunissement universel allait sortir une architecture aussi originale que féconde.

« A la tête du mouvement qui s'annonçait, la chronique place les constructeurs du célèbre sanctuaire de Tours. Cette église avait alors pour trésorier un homme aussi riche qu'entreprenant, Hervé de Buzançais.

« Ce fut lui qui rebâtit à ses frais le monument de saint Perpet, construit au ve siècle, et détruit en 997 par un feu d'une violence inouïe. Il en fit son œuvre et lui laissa son nom.

« Les travaux furent poussés si activement, qu'en 1008, suivant Raoul Glaber, on put procéder à la dédicace de la nouvelle basilique. On choisit pour la faire la date traditionnelle du 4 juillet. L'église fut consacrée à saint Martin et aux douze Apôtres, par Hugues de Châteaudun, archevêque de Tours, assisté d'un grand nombre de prélats et de clercs [2].

[1] M'entretenant avec M. Ratel, mon vénérable et savant ami, à qui j'avais communiqué mon travail et spécialement le présent chapitre, qui l'intéressait à tant de titres, et lui ayant appris, pièces en main, que M. Baillargé avait surtout pris Saint-Pierre de Preuilly pour guide dans la reconstitution de la grande basilique d'Hervé : « Je m'explique maintenant, me dit le fidèle serviteur de saint Martin, le grand nombre de dessins de votre église trouvés dans les cartons du regretté défunt. »

[2] Archambaud de Sully n'étant mort qu'en 1009, après la consécration de Saint-Pierre

« Par les parties qui ont subsisté jusqu'aux temps modernes, et par le résultat des fouilles récemment pratiquées, il est facile de juger que cet édifice offrait un spécimen régulier du style roman à son début.

« Les dimensions générales dépassaient de beaucoup celles de l'ancienne basilique. Des chapelles semi-circulaires s'ouvraient autour de l'abside. Deux grandes tours s'élevaient aux extrémités du transept, et deux autres au bas de la nef : l'une des premières, dite de Charlemagne, montre encore aujourd'hui dans ses étages inférieurs un curieux échantillon de l'ouvrage d'Hervé. Une partie de la nef elle-même s'était conservée jusqu'au siècle dernier.

« Après tant de vicissitudes, et malgré les voûtes de pierre substituées, comme dans plusieurs autres églises romanes, à la voûte de bois, dans le but de conjurer le danger des incendies, la basilique de Saint-Martin éprouva quatre fois encore le désastre du feu. Aucun de ces déplorables sinistres n'occasionna une ruine complète, et l'on vit même, durant le dernier, l'église servir de refuge aux habitants incendiés.

« Mais ils amenèrent successivement la réfection de l'abside, du chœur, du sanctuaire, des bas-côtés, d'une portion de la nef et de trois des tours, parmi lesquelles celle de l'Horloge, qui est restée debout; et la plupart de ces restaurations furent accompagnées d'agrandissements, de remaniements successifs, conformes au goût des contemporains.

« Les incendies et les reconstructions ayant pris fin au XIIIe siècle, il n'y eut depuis que des changements ou des additions de peu d'importance, et l'ensemble de l'édifice

de Preuilly, Hugues de Châteaudun, son successeur sur le siège de Tours, ne dut consacrer Saint-Martin que l'une ou l'autre des années suivantes, probablement 1012.

Aime-t-on mieux admettre, avec quelques auteurs, que Hugues de Châteaudun fut nommé archevêque de Tours en 1008 ? Alors Raoul Glaber est dans le vrai. Seulement, dans ce cas, la date de la dédicace de Saint-Pierre de Preuilly doit être avancée d'un an, et aurait eu lieu en 1008, quelques mois avant la consécration de Saint-Martin.

arriva avec les caractères de cette époque jusqu'à la Révolution, comme le prouve le plan de 1779. »

Ainsi les deux basiliques, dont l'examen comparatif est tout l'objet de ce chapitre, naquirent du même réveil vital qui secoua l'Europe de sa torpeur, et fit germer sur les ruines des siècles de fer la période la plus brillante du moyen âge.

L'an 1000 se fut à peine évanoui avec ses terreurs imaginaires, que les deux édifices sortirent de terre, l'un sur les rives d'un fleuve puissant, la Loire, l'autre sur les bords d'une modeste rivière, la Claise, le premier au centre, le second à l'extrême sud de la Touraine, mais tous les deux issus du même souffle et comme fruits du même sentiment et de la même idée.

Telles, dès que l'hiver a suspendu ses frimas, deux fleurs de même famille, s'animant sous les chauds effluves du printemps, entr'ouvrent le sol et, bien qu'en des zones diverses, développent une corolle semblable qui offre à l'œil le même coloris et le même parfum à l'odorat.

Posés sur leur première pierre en 1001, et consacrés l'année même de leur achèvement, les deux temples, véritables jumeaux, unis par le baptême comme par la naissance, virent le jour ensemble et partagèrent la même onction.

Toutefois la ressemblance n'est point la confusion, et de même que des frères, tout en décelant une origine commune par un air de famille plus ou moins prononcé, se distinguent par des traits propres à chacun, de même nos deux basiliques se donnaient la main comme sœurs, sans perdre néanmoins les caractères particuliers et les nuances spéciales qui imprimaient à chacune sa physionomie individuelle.

Sous le bénéfice de cette réflexion, qui était nécessaire à cette place, reprenons le parallèle si intéressant entre les deux monuments, et constatons de plus en plus leur étroite fraternité.

Conception simultanée, la première peut-être du style nouveau, qui maria si heureusement l'art indigène avec le genre byzantin, et parsema le centre et le midi de la France de tant de chefs-d'œuvre merveilleux, Saint-Martin de Tours et Saint-Pierre de Preuilly trahissent une mère commune, à savoir, cette école Ligérine, ouverte à Tours dès le ve siècle, où l'étude de l'architecture romane et nationale était menée de front avec la recherche de l'esprit et des procédés orientaux, et où l'initiative, toujours en travail, créait transformation sur transformation, pour atteindre de plus en plus l'idéal, terme dernier des aspirations du progrès et des exigences du beau.

C'est Hervé qui conçut le noble dessein de réparer la catastrophe si fatale à l'œuvre de saint Perpet, et de reconstruire la basilique sur un plan plus vaste, dans des proportions plus grandioses, plus dignes de saint Martin.

Or c'est le même Hervé qui, à la requête d'Effroy, ayant demandé sept religieux de Saint-Benoît pour le monastère de Preuilly, voulut les amener lui-même jusqu'au sein de cette solitude nouvelle, et ne se décida à les quitter qu'après avoir pourvu à leur direction et assuré leur bonheur, en leur choisissant, dans la personne d'Amblard de Maillezais, un prieur remarquable par la sagesse et plus encore par la bonté.

De cette sollicitude extraordinaire et toute paternelle, qui ne peut s'expliquer que par des relations intimes et déjà vieilles avec le pays prulliacien, n'est-il pas permis d'inférer que l'illustre trésorier s'intéressa aussi activement à l'érection du temple qu'à la fondation du cloître, et fut l'inspirateur de Saint-Pierre de Preuilly en même temps que le créateur de Saint-Martin?

Il est certain que l'usage de ne voûter en pierre que les absides, et de laisser visible la charpente ou de la dissimuler sous un lambris de bois, tantôt en forme de plafond, tantôt

en forme de berceau, continua généralement de subsister pendant la première partie du XIe siècle. Cependant plusieurs exceptions se produisirent, et quelques monuments, soit en raison de leur importance, soit plutôt grâce à l'habileté, au goût et à la hardiesse de leurs architectes, virent substituer aux tirants et aux bardeaux de belles voûtes avec ou sans arcs-doubleaux, en pierres échantillonnées ou simplement noyées dans le mortier, nouvelle source pour ces édifices de richesse et de majesté.

Saint-Martin de Tours, dit M. Lecoy de la Marche, fut un de ces temples fortunés, et aussi, ajouterons-nous, Saint-Pierre de Preuilly, qui par sa structure générale, par le système employé dans les bas-côtés, dans les chapelles collatérales et les absides, par la puissance calculée de ses piliers gigantesques, accuse de la façon la plus manifeste cette heureuse substitution.

Quatre tours, deux à la façade, une à chaque extrémité du transept, dominaient les vallées réunies de la Loire et du Cher, et publiaient au loin le nom et la gloire de saint Martin.

Au transept de Saint-Pierre de Preuilly, même plan, disposition identique; du côté sud, une tour qui a perdu son entablement et sa pyramide, mais conserve encore le rez-de-chaussée, la tribune ou chapelle supérieure et les assises inférieures du deuxième étage; du côté nord, un clocher majestueux qui commande le val de la Claise et arrête l'attention du voyageur par sa base harmonieuse et puissante, ainsi que par sa flèche aérienne aux tuiles arrondies, coloriées et émaillées, à galerie en terre cuite fleuronnée, œuvre curieuse dans laquelle l'architecte a voulu donner libre cours à son esprit d'originalité.

La façade actuelle de Saint-Pierre de Preuilly est-elle authentique? Non, évidemment.

La largeur démesurée du pignon; la crudité de ses deux

angles, qui paraissent sans point d'appui; l'étendue exagérée de la galerie aveugle qui ne devrait correspondre ici qu'à la nef majeure; la façon maladroite des fenêtres de droite et de gauche, qui à l'intérieur sont dépourvues des colonnettes obligatoires; la pauvreté misérable de la grande porte; le défaut de profondeur, grâce auquel l'édifice semble ne faire qu'un avec le dehors; la raideur des décorations et des moulures, la reconstruction moderne et grossière de l'ensemble, le manque général de proportion et d'harmonie, le renversement sensible de la façade de l'est à l'ouest, l'affaissement effrayant de la première travée: tout dénonce une mutilation profonde, une déformation considérable qui a déconsolidé toute la portion antérieure, dénaturé l'aspect primitif et imprimé au monument une tache qui, tant qu'elle ne sera pas réparée, sera pour lui tout ensemble et la menace et le déshonneur.

Pour nous, — et c'est là le résultat de longues et sérieuses méditations, — la façade du XIe siècle se composait de deux tours, de dimensions moindres que les tours du transept, terminant les bas-côtés dont elles partageaient la largeur, couronnées d'une pointe d'élévation moyenne, reliées enfin par un narthex ou porche qui servait de pied à la grande fenêtre, et comprenait peut-être même, comme la collégiale de Saint-Mélaine, au vieux château, un étage ou tribune : nouveau trait de ressemblance et de parenté avec Saint-Martin.

Il n'est pas jusqu'au point de vue moral et spirituel qui ne rattache l'un à l'autre les deux augustes monuments. La basilique d'Hervé fut consacrée non seulement au saint évêque de Tours, mais encore aux douze Apôtres. C'est à saint Pierre, prince des Apôtres, *sub vocabulo sancti Petri, principis Apostolorum*, et en sa personne au collège apostolique tout entier, que fut dédiée la basilique d'Effroy.

Rien ne saurait mieux clore ce chapitre qu'une nouvelle

citation de M. Lecoy de la Marche, au sujet du projet de reconstruction de la grande basilique de Saint-Martin.

« L'admirable élan qui, après 1860, a porté les fidèles à rétablir le tombeau du saint thaumaturge, les a entraînés à entreprendre également la restauration de son temple.

« Ces deux pensées étaient inséparables dans l'esprit de

SAINT-MARTIN (EXTÉRIEUR)

M. Dupont, le grand protecteur de toutes ces résurrections, qui s'en allait prier et méditer la nuit sur les ruines du sanctuaire profané.

« L'autorité diocésaine, après avoir un moment songé à faire revivre le culte du bienheureux pontife dans l'église de Saint-Julien, puis à rebâtir une petite basilique sur les débris de la grande, a dû céder à un de ces irrésistibles courants de l'opinion qui, chez les chrétiens, sont le signe de la volonté de Dieu, et s'arrêter à des projets plus vastes.

« Encouragé par les dons les plus généreux, par le con-

cours empressé de l'épiscopat et la haute approbation de Pie IX, Mgr Guibert a conçu le dessein hardi d'une réédification totale, et ses successeurs ont pris à tâche d'en poursuivre l'exécution.

« Le plan dressé par M. Baillargé, récompensé au Salon des Beaux-Arts en 1875, exposé aujourd'hui à l'archevêché de Tours, nous rend, non pas l'église renversée par la Révolution, qui manquait d'unité, mais une basilique purement romane, rappelant très heureusement celle d'Hervé, et englobant les deux anciennes tours demeurées debout. »

Où, près de quel monument, M. Baillargé s'est-il inspiré? A Saint-Sernin de Toulouse, c'est vrai, mais aussi et surtout à Saint-Pierre de Preuilly.

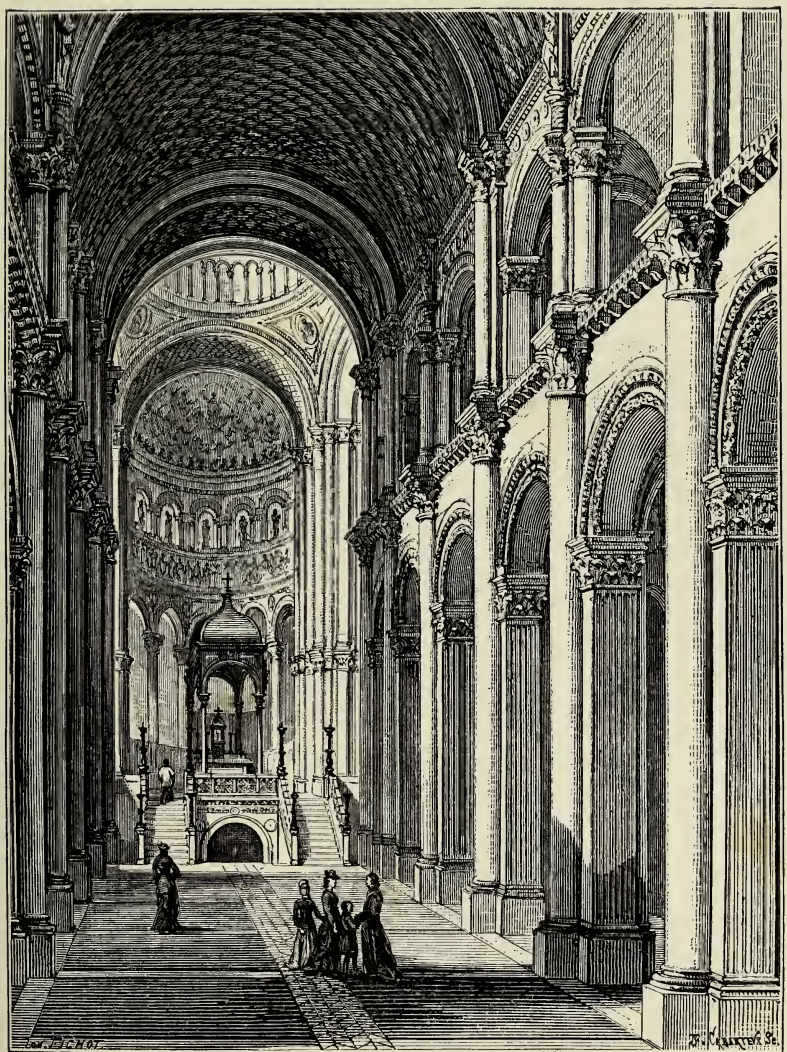
Chargé, en effet, vers 1863, des premiers travaux de restauration de la superbe basilique prulliacienne, avec quelle intelligence il s'adonna à l'étude du romano-byzantin! avec quelle ardeur il s'éprit de ce style si religieux, si beau! avec quelle fidélité il se pénétra de son esprit et de ses principes les plus cachés!

Il sortit de cette école magistrale en possession de tous les secrets architectoniques du moyen âge, et si providentiellement préparé à son immortelle mission, qu'il lui suffit de se rappeler les traits du vieux monument et de les interpréter pour tracer ce plan fameux, ce chef-d'œuvre dont la réalisation eût consacré à jamais la gloire de saint Martin.

La gloire de saint Martin? Ah! son éternel ennemi veillait.

Déployant ses ailes hideuses, il s'abattit d'un vol plein de haine, son regard aigu brillant d'une flamme mauvaise, ses lèvres claquant d'un cri sinistre, prêt, pour empêcher l'œuvre de réparation nationale, à toutes les menaces, à tous les blasphèmes, à toutes les iniquités, à toutes les violences.

Sans plus s'étonner qu'il ne convient de ce nouvel épisode



SAINT-MARTIN (INTÉRIEUR)

de la lutte à mort à travers les siècles entre Satan et le thaumaturge, que les amis dévoués du saint évêque de Tours se consolent par la pensée que le grand et glorieux temple martinien qu'ils pleurent possède, sur cette même terre bénie de Touraine, un temple frère, qui conserve fidèlement et pieusement ses souvenirs, ses traditions, ses traits et, s'il plaît à Dieu, ses espérances.

CHAPITRE XIII

UNE MÈRE ET UNE FILLE

OU

SAINT-PIERRE DE PREUILLY ET NOTRE-DAME DE FONTGOMBAULD

« L'église de Preuilly, dit M. Bourassé, possède une grande importance locale, parce qu'elle a exercé une puissante influence sur les constructions voisines et contemporaines.

« C'est un type qui semble avoir été adopté avec des modifications plus ou moins considérables, pour l'édification des églises du XIe siècle, dans les paroisses adjacentes de la Touraine et du Berri. »

Puisque le beau comme le bon a pour propre de rayonner et de se communiquer, le fait signalé par le savant archéologue a-t-il besoin d'être davantage expliqué? Si la lumière et la chaleur propagent partout avec elles la germination et la vie, n'est-il pas naturel que l'église de Preuilly, œuvre de vérité et d'amour, soit devenue mère de rejetons aussi nombreux que ceux de l'olivier, et se soit entourée dans tout le pays circonvoisin d'un diadème d'églises, filles bien-aimées, créées à son image, parées selon son cœur?

Parmi elles apparaît, en première ligne, sur la rive opposée de la Claise, la gracieuse église de Bossay, distante de trois

kilomètres à vol d'oiseau, détachant sa blanche silhouette sur une haute et antique futaie, et cherchant, dirait-on, à réjouir d'un sourire filial la douce et vénérable basilique qui, de son côté, paraît l'envelopper de toutes les tendresses maternelles de son cœur.

Elle fut fondée dès 1024, sous le titre de Saint-Martin, par Godebert, seigneur de Preuilly, comme l'attestent les vers suivants, tirés de l'ancien greslier du prieuré de Bossay :

L'an mil et vingt-quatre de grâce,
Monsieur de Prully, Godebert,
Fils d'Effroy, fonda cette place
De Saint-Martin, comme il appert;
Régnant en France roy Robert,
Grand clerc renommé en tous lieux.
Paradis leur puisse être ouvert,
Et à nous aussi avec eux!

Bâtie en forme de croix latine, au centre de laquelle s'élève une tour carrée à baie géminée sur chaque face, la jolie petite église tourne fidèlement vers l'Orient son abside et ses deux absidioles, et révèle de suite le siècle qui l'a vue naître, par le plein cintre de ses ouvertures étroites et profondes, par les deux colonnettes qui coupent élégamment la surface de l'abside, par les chapiteaux qui les couronnent, par la ceinture de fleurons incrustés sur la corniche absidale, par les archivoltes à étoiles, à dents de scie, à chevrons, à billettes, ensemble et détail où brille dans toute sa pureté le romano-byzantin de la période secondaire.

Et quel parfum de l'époque dans ces deux chapiteaux curieux qui soutiennent l'entablement de l'abside : l'un, avec une chimère à double corps de dragon, accroupie comme au guet, battant des ailes, étalant sa face humaine et cornue; l'autre, avec un oiseau de proie qui fond à terre, rapide comme la foudre, enfonce ses griffes dans le corps d'un homme renversé et à peu près nu, et ouvre déjà le bec prêt à le déchirer.

« *Lapides clamabunt!* Les pierres parleront ! » Cette vérité, que l'architecte ou plutôt le sculpteur religieux ne doit jamais perdre de vue dans ses conceptions, reçoit une nouvelle confirmation ici, dans les deux chapiteaux que l'on vient d'esquisser, où l'artiste s'est appliqué à traduire pour l'œil et surtout pour l'esprit le grave avertissement que l'apôtre saint Pierre adressait aux chrétiens de son temps : « Mes frères, veillez et priez, parce que votre adversaire, le démon, semblable à un lion rugissant, rôde cherchant une proie à dévorer : résistez-lui avec force dans la foi. *Cui resistite fortes in fide.* »

Si attachant que soit ce bijou architectural, miniature charmante de Saint-Pierre de Preuilly, ne nous attardons pas davantage sur les rives de la Claise.

Franchissons, sans nous laisser distraire par les merveilles romanes qui nous sollicitent de toutes parts, le plateau qui sépare la Touraine du Berry, et engageons-nous dans la vallée pittoresque où la Creuse, si bien nommée avec son lit encaissé, roule silencieusement ses eaux limpides et profondes.

A la jonction précise des deux provinces, s'opère un changement brusque de nature qui fait pressentir un voisinage plein de mystère.

En aval, de Tournon-Saint-Martin à Port-de-Piles, bourg poitevin où la Creuse s'absorbe dans la Vienne, les coteaux s'éloignent de plus en plus, créant de larges plaines, riantes et peuplées.

En amont, au contraire, la vallée devient étroite, improductive, et revêt cette physionomie recueillie et quelque peu sévère qui impressionne l'âme et la prépare aux charmes d'une douce et religieuse mélancolie.

De tous côtés des arbres : des chênes sur le flanc des collines pierreuses; en bordure, sur la route, d'énormes noyers; sur la rivière, deux lignes épaisses d'aunes et de

peupliers, véritable forêt où à l'agitation de la terre succède peu à peu le calme du ciel, et où il semble que plus l'homme s'éloigne, plus Dieu et ses anges se rapprochent. La vallée se rétrécit encore; bientôt, entre les rochers semés çà et là de buis sauvage à gauche et le versant opposé couronné de verdure, il n'y a plus place que pour le chemin et pour le fleuve.

Tout à coup, comme par enchantement, la colline qui est à gauche s'abaisse et meurt; la Creuse, inclinant à droite, décrit une courbe prononcée, du même mouvement que le petit mont boisé qui maintenant la surplombe à pic, et au milieu d'une plaine immense, légèrement inclinée, apparaît, dans son imposante majesté, Fontgombauld.

Là, au xe siècle, un homme, se frayant avec peine un passage à travers les ronces et les buissons de la rive gauche, s'arrêtait enfin près de la rivière souterraine qui jaillit des rochers et ne paraît que pour disparaître de suite dans la Creuse en une longue nappe rapide et bleuâtre.

« C'est ici, dit-il, que je fixe mon séjour, et ce désert sera pour l'éternité le lieu de mon repos. »

Qui eût pu reconnaître, dans cette solitude affreuse et sous ces vêtements grossiers, Gombauld, le riche, le puissant, l'illustre Gombauld? Bientôt cependant, — comment la sainteté ne serait-elle pas tôt ou tard trahie? — la retraite qu'il croyait inaccessible fut découverte, une foule de disciples accoururent se grouper autour de son ermitage; à côté de sa cellule d'autres cellules furent creusées dans le flanc du rocher, et la nouvelle Thébaïde, désireuse d'associer le souvenir de son doux patriarche à celui de sa chère fontaine, prit le nom poétique de *Fons Gombaldi,* Fontgombauld.

Comment exprimer le saisissement qu'on éprouve devant ces grottes tant de fois séculaires, véritables sépulcres où des êtres s'ensevelirent vivants dans l'amour de Dieu et la prière? Comment songer sans un respect mêlé de stupeur

aux privations, aux austérités, aux souffrances qui de leur vie firent une mort de tous les instants? Fanatisme et folie! s'écrie le faux philosophe. Non, réplique le chrétien, héroïsme et sagesse! Et c'est le disciple de l'Évangile qui dit vrai.

En 1091, un des ermites, le plus connu après Gombauld, Pierre de l'Étoile, ami du bienheureux Robert d'Arbrisselle et fils spirituel de saint Bernard de Tiron, passa sur la rive droite du fleuve, et jeta, en face des grottes, les fondements de la basilique romane actuelle, splendeur entre les splendeurs, née dans la sphère d'influence de l'église de Preuilly et digne, par sa ressemblance avec elle comme par sa beauté, d'être la fille aimée et l'objet des complaisances de cette antique et glorieuse mère.

Écoutons un instant l'ami dévoué, le restaurateur, le second père de l'abbaye de Fontgombauld : « Si Pierre de l'Étoile, emporté en 1114 par le mal des ardents, n'eut pas la joie d'achever son œuvre, il eut du moins la consolation de la laisser fort avancée, et de trouver dans le zèle de ses religieux un gage de son achèvement prochain.

« Le plan de l'église est une croix latine avec une coupole centrale. Le moine constructeur, selon la tradition alors généralement adoptée, a voulu figurer dans le plan l'*inclinato capite* du Christ sur la croix, ce qui explique la déviation de l'axe, qui est ici très marquée. Je ne connais pas d'église romane en France d'un style aussi élégant, aussi noble, et qui porte autant à la prière et au recueillement.

« Les nombreuses colonnes s'élèvent avec majesté pour supporter les gracieux arceaux de petit appareil sur lesquels reposent les voûtes de l'édifice. Ici point de lourdeur, comme dans les églises de cette époque; presque pas de murailles, mais une colonnade perpétuelle qui encadre, à l'intérieur comme à l'extérieur, les innombrables baies qui éclairent l'édifice et lui distribuent la lumière à travers l'émail et les légendes des vitraux.

« Il existe assurément des monuments de ce style bien plus gigantesques, comme l'église abbatiale de Vézelay en Bourgogne, celle de Saint-Sernin de Toulouse, et beaucoup d'autres; mais il n'en est aucune qui repose l'œil plus agréablement et qui réveille plus fortement dans l'âme le sentiment chrétien. »

Certes, il nous serait loisible d'emprunter les paroles de notre savant ami, et de montrer, dans un tableau parallèle, que sa description sommaire de Notre-Dame de Fontgombauld n'est que le résumé succinct de ce qui a été dit jusqu'à présent dans ce travail à la louange du monument d'Effroy.

Il nous paraît plus délicat, et en tout cas il nous est plus agréable, de réserver au lecteur lui-même cette étude si intéressante de rapprochement et de comparaison, et de ne garder pour nous, rôle qui suffit à notre ambition et à notre bonheur, que la recherche et la mise sous ses yeux des éléments qui lui permettront d'apprécier les relations intimes des deux incomparables monuments, et de juger en dernier ressort si, oui ou non, il est un lien maternel et filial qui les unit dans un même esprit et en quelque sorte dans un même sang.

Dès le premier coup d'œil sur la façade, le regard est attiré et ébloui par la porte centrale, partie évidemment privilégiée de l'architecte, ornée avec un luxe et une magnificence qu'il était difficile de dépasser, dans laquelle on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'agencement général et de l'habile disposition des divers membres, ou de la perfection des différentes pièces prises à part : ici, des huit colonnettes si fièrement assises sur leurs lions abbatiaux; là, des chapiteaux et des sujets variés qui les animent; plus haut, des voussures et de l'archivolte où les fleurs crucifères à pétales longues et dentelées, les moulures, les gorges, les couronnes de damiers, de palmettes, de chevrons, composent tout un monde de décors, à travers lequel il faudrait

se promener longuement et presque toujours la loupe à la main.

Autrefois cette porte, — *porta speciosa* des basiliques complètes, — était précédée d'un vaste portique ou narthex, qui encadrait et tout ensemble protégeait ses précieuses et trop fragiles richesses. Hélas! de même qu'à Preuilly, cette annexe ravissante du noble édifice a été détruite, et il ne reste, faibles mais éloquents témoins de son existence et germes bénis d'une résurrection certaine, que les fondations de quelques piliers retrouvés, il y a quelque temps, par une pioche intelligente et infatigable, sous une couche assez épaisse de décombres.

La nef majeure se partage en huit travées, dessinées par quatorze piliers carrés, que cantonnent quatre colonnettes, une vers le bas-côté, deux entre les arches de communication, la quatrième s'élançant à une hauteur prodigieuse sur la face intérieure pour recevoir la retombée de chacun des arcs qui supportent, tout en la divisant, la voûte centrale. Mêmes divisions dans les deux nefs mineures, coupées à chaque pilier par un arc-doubleau, et éclairées par une belle fenêtre à colonnettes dans l'axe de chaque travée.

Selon le principe adopté désormais, les deux bas-côtés, qui sont de véritables déambulatoires comme par le passé, poursuivent leur marche vers l'Orient, franchissent le transept, et, après avoir côtoyé le chœur, les chapelles collatérales et le sanctuaire, vont enfin se donner la main à la chapelle du chevet.

Au centre du transept, sous la tour du clocher, une coupole hardie sur pendentifs opère la transition la plus heureuse entre le corps et la tête de la merveilleuse basilique.

Tout est royal et céleste à partir du chœur. La langue est impuissante à dire tout ce que ce trésor d'architecture renferme de vie, de grâce et de beauté.

Quelle simplicité et quelle opulence à la fois dans ce

PORTAIL DE FONTGOMBAULD

panorama, dans ces deux travées du chœur dormant fraternellement sur la même colonne monocylindrique et d'une si admirable correspondance avec les deux travées et les deux colonnes également monocylindriques des déambulatoires et des chapelles collatérales, dans cette ligne si douce tracée sur le même plan par l'abside et par les deux absidioles, une tête divine enrichie de deux têtes d'anges, dans les six colonnes élégantes de l'abside, dans le triforium, dans les sept fenêtres à plein cintre qui projettent la clarté sur le ciel en quart de sphère de la voûte, et enfin dans la courbe décrite par la chapelle du chevet et par les deux chapelles rayonnantes avec leurs treize larges baies romanes, nimbe digne du chef auguste qu'il couronne, dernière expression de l'harmonie et de la suavité!

Semblables à l'intérieur, Saint-Pierre de Preuilly et Notre Dame de Fontgombauld sont d'une ressemblance si parfaite et si saisissante à l'extérieur, qu'on prendrait indifféremment les deux monuments l'un pour l'autre. Plus de richesse à Preuilly, plus d'ampleur à Fontgombauld, c'est toute la différence. Par ailleurs, même ossature, même physionomie, mêmes traits.

Ici comme là, le rond-point présente trois parties distinctes, superposées et en retrait : en bas, la ceinture du chevet, sur laquelle font saillie, à l'instar de pierres précieuses enchâssées, les absidioles, les chapelles rayonnantes et l'oratoire du fond, avec leurs toits demi-coniques en tuiles imbriquées et leurs gracieux frontons; au milieu, la toiture circulaire du déambulatoire servant de trait d'union par une pente très douce entre l'entablement des chapelles et le cordon absidal; au sommet enfin, l'abside avec ses sept fenêtres, avec son pignon et son acrotère, dominant tout ce royaume d'originalité et de pittoresque, non de ce despotisme qui absorbe et écrase, mais de cette gloire généreuse et vraie qui rejaillit et se répand avec amour sur tous les sujets.

Cédons à la fascination qui nous rappelle à l'intérieur de la vénérable basilique, et cherchons à nous rendre compte de l'impression mystérieuse que nous ressentions, il y a un instant, lorsque nous étions en contemplation sous les voûtes.

Ne vous semblait-il pas qu'un souffle passait à travers ses colonnes, que de chacune de ses murailles murmuraient des voix, que des vivants bien qu'invisibles peuplaient ses profondeurs? Vous ne vous êtes point trompé. Sous ce corps de pierre si puissant vibre une âme plus puissante encore, qui communique non seulement à la tête et au cœur, mais encore aux membres les plus humbles, la plénitude de la vie.

« *Vita in motu!* Du mouvement jaillit la vie! » C'est à la lumière de cette vérité, surprise dans le livre caché mais infaillible de la nature, que le moine de génie a tracé sur le sol les contours du sublime monument.

Pourquoi, en effet, les deux grands murs qui s'étendent parallèlement entre eux ne reçoivent-ils pas perpendiculairement la chapelle terminale qui leur sert de chef? Pourquoi l'abside et le transept dévient-ils assez sensiblement pour déterminer une ligne brisée avec l'axe des trois nefs? Pourquoi les huit piliers du transept et leurs arches de communication, qu'on peut regarder comme les articulations intermédiaires entre les pieds et la tête, sont-ils en désaccord pour la direction et avec les nefs et avec les colonnes des chapelles collatérales et du chœur?

Serait-ce hasard, dans une œuvre compliquée où tout a été prévu? Serait-ce erreur de calcul, dans une construction où tout a été réglé avec nombre, poids et mesure? Serait-ce ignorance et défaut de goût, dans une merveille qui est une des gloires de la science et un des triomphes de la beauté?

Loin de là. Cette multiplicité de points générateurs, cette

INTÉRIEUR DE FONTGOMBAULD

projection de lignes dans toutes les directions, d'où résulte un jeu perpétuel et toujours nouveau de perspectives, est un dessein longuement mûri de l'architecte, qui a voulu infuser à sa conception le principe de la vie, c'est-à-dire le mouvement, grâce auquel, en effet, l'être sacré sorti de ses mains n'est pas un cadavre étendu sous la main glacée de la rigidité, mais un corps plein de souplesse, qui émeut, attire, parle à l'esprit et au cœur, invite à la consolation et à l'espérance, accomplit en un mot toutes les manifestations de la vie.

Le lecteur qui n'a pas oublié le chapitre intitulé : *Mouvement et vie,* est suffisamment édifié, par la simple indication qui précède, sur la combinaison harmonique et vitale des lignes, pour juger en toute lumière de la ressemblance entre Saint-Pierre de Preuilly et Notre-Dame de Fontgombauld.

Inutile donc de développer plus longtemps une démonstration qui n'avait besoin ici que d'être légèrement esquissée. Rechercher la cause de ce phénomène de si parfaite similitude entre les deux célèbres édifices sera plus philosophique et plus intéressant.

1009 voyait Saint-Pierre de Preuilly recevoir son dernier couronnement et s'offrir à l'admiration comme une fleur pleinement épanouie. Ce n'est que vers la fin du même siècle, en 1091, que Notre-Dame de Fontgombauld devait éclore, et sur le sol à peine entr'ouvert dessiner ses premiers linéaments.

Pendant ce long intervalle de quatre-vingt-deux ans, qui peut en douter? une sainte amitié rapprocha l'ermitage de la Creuse et le cloître bénédictin de la Claise, séparés seulement par la faible distance de cinq lieues, et les deux communautés monastiques, conformément à l'esprit de ce temps, où la charité était le lien universel des âmes, en arrivèrent, à force de se pénétrer mutuellement, à se confondre dans les mêmes idées, les mêmes traditions, et, pour ainsi dire, dans un seul et même cœur.

S'il fallait du reste une preuve tangible de cette union fraternelle entre les deux familles religieuses, l'histoire nous dirait : La voici!

Dans le temps même que Pierre de l'Étoile construisait le temple glorieux appelé à remplacer l'humble chapelle des ermites, son frère, selon la nature aussi bien que selon la grâce, Isambaud de l'Étoile, abbé de Preuilly, résigna sa dignité et vint partager à Fontgombauld la retraite et les travaux de celui qu'il avait toujours aimé tendrement.

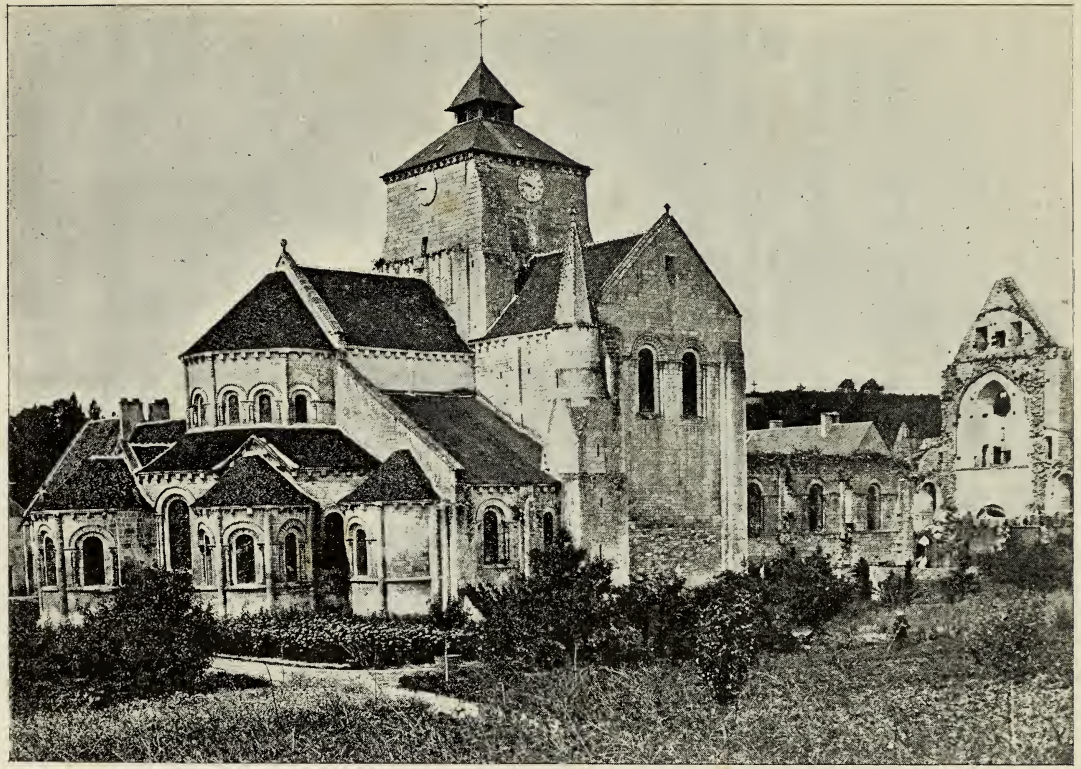
Que de fois, durant le gouvernement d'Isambaud, Pierre de l'Étoile apparut à Preuilly pour obéir au doux devoir de l'affection et de la charité! Que d'heures, à chacun de ses voyages, il dut consumer dans l'étude de cette église, radieuse de beauté et de jeunesse, orgueil de toute la contrée, si digne de lui servir d'exemplaire pour la conduite et le succès du plan grandiose qu'il élaborait!

Qui sait même si les deux frères, à la suite de quelque entretien spirituel, n'arrêtèrent pas ensemble le projet touchant de consacrer extérieurement leur fraternité et de rattacher pour toujours Fontgombauld à Preuilly, en s'inspirant de Saint-Pierre et en lui donnant, sur les rives de la Creuse, une église véritablement sœur?

Sur la tombe du vénérable fondateur de Fontgombauld, placée au milieu de la salle capitulaire, on grava l'inscription suivante :

Petrus eram dictus; nunc sum sine nomine pulvis;
Sed, miserante Deo, de pulvere, credo, resurgam.
Dic, homo qui transis, Deus ut mihi propitietur.
Nunc quod es, ipse fui; quod nunc sum, tu quoque fies.

« Pierre j'étais appelé; à cette heure je suis une poussière sans nom; mais, par la miséricorde divine, de la poussière je ressusciterai, c'est ma foi. Demande, ô homme qui passes, que Dieu me soit propice. Ce que tu es maintenant, je l'ai été moi-même; ce que je suis à présent, tu le deviendras à ton tour. »



ABSIDE ET CHEVET DE FONTGOMBAULD

Il est un autre nom qu'il tardait à notre amitié et à notre admiration d'associer au nom de l'illustre fondateur, c'est celui de l'abbé Lenoir, que nous désignons plus haut par les titres d'ami, de restaurateur, de second père de Fontgombauld, et que nous pouvons surnommer ici le Pierre de l'Étoile moderne, puisque, en disputant l'infortunée abbatiale aux ruines et en l'arrachant par son héroïsme à une destruction totale imminente, il l'a ressuscitée et créée de nouveau.

Avec ce prêtre passionné pour la beauté de la maison de Dieu, nous nous retrouvons en pleine efflorescence du moyen âge, alors que la foi, la main dans la main avec l'idéal, marchait dans la voie des inspirations les plus sublimes, et marquait chacune de ses étapes par les plus étonnants prodiges.

Le 15 septembre 1849, date mémorable pour l'abbaye, l'abbé Lenoir vint visiter pour la première fois ce que depuis 1793 on nommait les ruines de Fontgombauld. « Il vit les lieux saints déserts, l'autel profané, les portes brûlées, les parvis plantés d'arbrisseaux comme les montagnes et les bois, et les appartements des prêtres détruits [1]. »

Ce prêtre passera-t-il au milieu de toutes ces dévastations comme les milliers de touristes qui s'y sont succédé depuis le commencement du siècle? Se contentera-t-il de laisser aller son âme à quelque rêverie mélancolique, de graver sur un pan de mur ou sur le fût d'une colonne une inscription plus ou moins sentencieuse, ou même de faire monter vers le ciel une amende honorable et une prière d'expiation?

Ah! de stériles vœux ne sauraient suffire à cette âme sacerdotale, née pour le dévouement et les plus effrayants labeurs. Tout à coup, au milieu d'un frémissement indicible

[1] I Mach., IV.

qui l'agite dans tout son être, il s'écrie comme inspiré : « Fontgombauld revivra! »

Aussitôt commence le miracle d'abnégation et de foi.

Le voyez-vous au milieu de ces ruines, pensif, le crayon à la main, interrogeant la terre par des fouilles habiles, appliquant sa longue échelle le long des murailles menaçantes, recherchant le moindre vestige, relevant la naissance et l'inclinaison des lignes, calculant les rapports entre les parties disjointes, reconstituant, à l'aide des éléments retrouvés, les piliers, les arcades, la courbe des voûtes, le corps de l'édifice tout entier?

La nuit venue, oublieux d'un repos dix fois mérité, il continue, sous une autre forme, le travail du jour. Penché sur sa table, il plaide dans des lettres émues la cause de sa noble mutilée et sollicite, par la voix de ses mille courriers, du pauvre une goutte de sueur, du riche une parcelle de superflu.

Un instant après, de quêteur le voilà devenu architecte, avide de rapprocher, de comparer, de juger, étalant tour à tour devant lui les notes consignées sur le terrain, et les monuments similaires appelés à le guider à travers sa laborieuse et délicate synthèse.

Le lendemain il se fera simple appareilleur, dessinera et distribuera les épures, surveillera la taille et la pose, corrigera les défauts et les erreurs.

Rien ne lui sera étranger, pas même la sculpture, comme en témoignent ces riches autels sortis de ses cartons et marqués même çà et là de son ciseau.

Grâce à lui, tu peux maintenant tressaillir d'allégresse, ô vénérable église de Preuilly! Ta fille bien-aimée de Fontgombauld renaît enfin de ses cendres, comme le phénix. Ses pieds brisés et dénudés se raniment, prêts à reprendre la marche glorieuse du passé; sa tête penchée dans le trépas se relève resplendissante de jeunesse; son cœur étendu sans

mouvement palpite de nouveau avec amour; elle était morte, et elle revit!

Gloire à Dieu! Honneur à celui qui, vainqueur de la désespérance, laisse à la terre un exemple si éclatant de force et de piété!

CHAPITRE XIV

SYMBOLISME ARCHITECTURAL

A côté de la langue écrite, propre à chaque pays, composée de lettres, de caractères, de mots conventionnels, qui ont un sens déterminé et absolu, et l'expriment directement, forcément, même pour l'homme le plus inintelligent et le plus grossier, existe-t-il une autre langue plus générale, formée de figures, d'images, d'emblèmes, qui représente les idées, les sentiments, tout ce qui est du domaine de l'abstrait, de l'invisible, en créant des analogies, des rapports prochains ou éloignés qui font voir ou plutôt entrevoir la vérité en énigme, à travers un voile, mystérieusement, de manière à piquer la curiosité, à aiguiser l'esprit, à plaire utilement et à instruire agréablement?

Oui, et cette langue qui *corporise*, c'est-à-dire revêt d'une forme extérieure et sensible tout ce qui de sa nature échappe à la perception des sens, mystères religieux, vérités métaphysiques, préceptes moraux, n'est autre que le symbolisme, idiome vieux comme le monde, usité chez toutes les nations voisines du berceau de l'humanité, consacré par l'Évangile et arrivé à son parfait développement avec le plein épanouissement de la religion chrétienne.

Le symbole est une des caractéristiques de l'Église nais-

sante. L'agneau, tantôt seul, tantôt surmonté d'un nimbe ou d'une croix, personnifie le Sauveur. *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* [1]. Le cerf à la fontaine est la figure de l'âme qui, altérée par les luttes de la terre, a soif de Dieu, vraie source de vie. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad Deum, fontem vivum* [2].

Le coq est l'emblème de la vigilance. *Gallus jacentes excitat, et somnolentos increpat* [3]. — La colombe est sculptée sur le tombeau des enfants et des vierges, comme image de l'innocence et de la simplicité. *Estote simplices sicut columbæ* [4]. — Le phénix rappelle au chrétien qu'il a une âme immortelle, et qu'un jour viendra où dans son corps lui-même, comme l'oiseau mystérieux, il renaîtra de ses cendres. — La palme et la couronne glorifient la victoire des martyrs.

Qui ne sait que le poisson fut d'un usage universel dans l'Église primitive pour représenter Jésus-Christ, grâce aux cinq lettres du mot grec ἰχθύς, poisson, qui sont exactement les cinq lettres initiales des mots Ἰησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ υἱὸς, σωτήρ : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur?

Pourquoi ce recours de chaque instant au symbole? Était-ce, comme on l'a dit, pour ménager les néophytes dont plusieurs auraient peut-être hésité à rompre avec les vieux préjugés et avec les usages les plus enracinés du paganisme? Y avait-il raison de prudence et de sécurité dans ces signes extérieurs qui donnaient aux fidèles un moyen très simple de se reconnaître et de s'assembler sans se désigner à la colère et aux sévices des persécuteurs? Ou encore se proposait-on de mieux instruire par ces représentations, véritables leçons de choses, parlant tout ensemble à l'esprit, au cœur et aux sens, un double langage, le littéral et le mystique, embrassant l'homme dans ses facultés intellec-

[1] S. Jean, I, 29. — [2] Ps. XLI. — [3] Hymne des Laudes du Dimanche. — [4] S. Matth., X.

tuelles, morales et physiques, l'illuminant ainsi par un triple flambeau, afin de ne laisser aucune prise au doute, aucun prétexte à l'incrédulité?

Le plus sage selon nous est de croire que le symbole repose sur tous ces motifs à la fois, ce qui prouve sa valeur et sa parfaite harmonie avec les aspirations de notre nature.

Plus encore que la sculpture et la peinture, l'architecture, autour de laquelle gravitent tous les arts, a dû se prêter et s'est effectivement prêtée aux manifestations complexes du symbolisme chrétien.

« Le monde, dit Lamennais dans son admirable chapitre *Vue générale de l'art,* a été donné pour demeure à l'homme, qui, déchu de l'état d'innocence où Dieu l'avait créé, et ayant entraîné la nature dans sa chute, accomplit sur la terre une vie d'épreuves et d'expiation, vie passagère dont le terme doit être l'éternelle possession de Dieu, avec lequel le Verbe incarné, le Dieu-Homme, le second Adam, chef et Sauveur de l'humanité qu'il résume en soi, l'a réconcilié par le volontaire sacrifice de lui-même.

« L'homme donc, voyageur ici-bas, aspire à sa vraie patrie, s'avance vers elle souffrant et pleurant, jusqu'à ce que, ayant déposé sa dépouille périssable, il aille attendre, au sein des joies promises à ceux qui auront cru, espéré, aimé, le jour formidable aux pécheurs, glorieux pour les justes, où, revêtant de nouveau son enveloppe corporelle, mais spiritualisée, impassible, immortelle désormais, il se transfigurera, et avec lui la nature entière, comme le Christ sur le Thabor.

« Le temple chrétien représente donc cette conception de Dieu et de son œuvre; il représente la création dans son état présent et dans ses rapports avec l'état, les lois et les futures destinées de l'homme.

« Symbole de la divine architectonique, le corps de l'édi-

fice semble, ainsi que le modèle dont il reproduit le type idéal, se dilater indéfiniment, et sous ces voûtes élevées qui s'arrondissent comme celle des cieux, il exprime par ses fortes ombres et la tristesse de ses demi-jours la défaillance de l'univers obscurci depuis la chute.

« Une douleur mystérieuse vous saisit au seuil de cette sombre enceinte, où la crainte, l'espérance, la vie, la mort, exhalées de toute part, forment par leur mélange indéfinissable une sorte d'atmosphère silencieuse qui calme, assoupit les sens, et à travers laquelle se révèle, enveloppé d'une lueur vague, le monde invisible.

« Une secrète puissance vous attire vers le point où convergent les longues nefs, là où réside voilé le Dieu rédempteur de l'homme et réparateur de la création, et d'où émane la vertu plastique qui imprime au temple sa forme.

« Dans ses axes croisés il offre l'image de l'instrument du salut universel; au-dessus, celle de l'arche, unique asile, aux jours du déluge, des espérances du genre humain, et emblème toujours vrai du pénible voyage de l'homme sur les flots de la vie.

« Les courbures des arceaux, les flèches qui de partout s'élancent dans l'espace sans bornes, le mouvement d'ascension de chaque partie du temple et du temple entier, exprime aux yeux l'aspiration naturelle, éternelle, de la créature vers Dieu, son principe et son terme. »

Cette page si vivante, échappée au génie de Lamennais à la veille de son triste et irrémédiable naufrage, peint trop puissamment le symbolisme général de l'église de Preuilly pour que nous nous permettions d'y ajouter le plus petit trait. Du reste, le cadre restreint de cet ouvrage nous presse de passer à l'interprétation des symboles particuliers, tableau dans lequel le lecteur ne retrouvera, hélas! ni la même vigueur de touche ni le même charme de palette, mais où nous chercherons à le dédommager en lui offrant tout ce

que peut produire d'attrayant et de sincère le plus pur et le plus ardent amour de la vérité.

La sensation extraordinaire d'attendrissement et de respect dont on est saisi en pénétrant dans la vénérable abbatiale est due à la forme admirable du plan, où l'architecte, voulant figurer le corps du divin Crucifié, tendit avant tout à entourer la majesté qui convient à un Dieu de la suavité, de la tendresse, de la grâce que réclament la bonté miséricordieuse et l'amour sans bornes d'un Sauveur.

Par sa grandeur imposante, par son élévation encore plus prodigieuse en apparence qu'en réalité, par son caractère simultané de simplicité et de puissance, la grande nef, qui éveille l'idée de l'infini, a été conçue évidemment pour servir de symbole terrestre à la divinité.

En même temps qu'elle s'élève jusqu'au ciel, elle s'abaisse jusqu'à la terre, s'allonge, revêt la souplesse de la vie, se contracte dans une courbe légère sous l'empire de je ne sais quelle souffrance, étend à droite et à gauche ses deux bras comme pour embrasser tous les mondes, et va s'achever en une tête adorable qui s'incline avec douceur, sans doute pour donner à l'homme le baiser si longtemps attendu de la paix et de la réconciliation.

Était-il possible de créer un type symbolique plus accompli du Verbe fait chair et habitant parmi nous, et de désirer une vision plus claire, plus touchante, du mystère ineffable dans lequel Celui qui est la splendeur éternelle du Père s'anéantit jusqu'à prendre la livrée de l'esclave, et devient volontairement, sous la seule impulsion de l'amour, l'Homme de toutes les douleurs? Nous ne le pensons pas. C'est une apparition permanente de la bénignité et de l'humanité de notre Dieu Sauveur, nous rappelant, dans le langage le plus persuasif et le plus sensible, que ce n'est point d'après les œuvres de justice que nous avons faites, mais d'après les trésors de sa miséricorde, qu'il nous a sauvés. .

Il était de rigueur que Jésus, qui est l'*alpha* et l'*oméga*, le principe et la fin, attirât et absorbât la première attention dans ce temple, où le moine, non moins théologien qu'architecte, a eu pour dessein principal de représenter l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine consommée le jour de l'Incarnation, et le sacrifice sublime qui, sur le Golgotha, ouvrit l'ère à jamais bénie de notre rédemption.

A travers l'auréole de l'Homme-Dieu apparaît, en demi-lumière et comme à l'arrière-plan, le corps mystique, l'épouse sans ride et sans tache du Christ, l'Église, née de son sang, bâtie par lui sur le roc indestructible, gardienne en son nom de toutes les sources de vie, distributrice des pardons divins, guide des âmes dans les voies de la vérité et de la vertu, dépositaire et continuatrice de sa mission de salut jusqu'à la consommation des siècles.

Douze piliers d'une hauteur considérable, plantés en deux rangées grandioses, se partagent la masse du monument, aux quatre points cardinaux duquel elles vont projetant leurs appuis tutélaires, supportant les nombreuses et lourdes voûtes, et communiquant aux murs et aux arceaux leur force de répulsion irrésistible.

A la clarté de ce symbole tout se transfigure, et le chrétien voit là, sous ses yeux, les douze Apôtres, colonnes indéfectibles dispersant leurs influences divines aux quatre coins du monde, soutenant le ciel de l'église, c'est-à-dire la doctrine, et tout ensemble versant la lumière et le sel incorruptible sur les âmes jusqu'aux extrémités de la terre.

Parmi les douze piliers, deux se distinguent par une physionomie particulière. Ils sont posés en tête, comme chefs de file, et touchent immédiatement à l'autel, partie la plus sacrée de l'édifice. De dimensions beaucoup plus monumentales, sauf sous le rapport de la hauteur, enrichis d'un plus grand nombre de lignes, ils remplissent un office d'une

importance spéciale, appelés qu'ils sont à porter du même effort la retombée de la coupole et le pignon d'intersection entre l'abside et le transept.

Telles se détachent, dans le Collège apostolique, les glorieuses figures de saint Pierre et de saint Paul : « Tu es Pierre, a dit Jésus au premier, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle [1]. » — « Simon, Simon, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point; et n'oublie pas de ton côté de te pencher plus tard vers tes frères pour les affermir [2]. » — « Pais mes agneaux, pais mes brebis[3]! — Du reste, c'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux [4]. » Par ces paroles solennelles Pierre a été sacré prince des Apôtres, *princeps Apostolorum*, et a reçu l'investiture de cette primauté nécessaire et féconde qui devait pour toujours assurer à l'Église l'unité et la vie.

Saint Paul fut également l'objet des privilèges les plus admirables. Le coup de foudre qui le terrassa sur le chemin de Damas, le reproche que Jésus lui adressa si tendrement, la parole de conversion qui partit de son cœur plus rapide que l'éclair, la déclaration du Sauveur à Ananie : « Va dans la rue qui s'appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse; cet homme m'est un vase d'élection, un instrument choisi pour porter mon nom dans les nations devant les rois et devant les enfants d'Israël; » la disparition subite du voile qui couvrait sa vue; l'ardeur, l'intrépidité, les prodiges de son apostolat; son martyre par le glaive: tout le rapproche de Pierre, tout le rend digne d'être associé au chef des Apôtres, tout justifie la pensée catholique de l'église de Preuilly, représentant Paul à côté de Pierre à l'entrée même du sanctuaire, et, bien qu'elle n'ait été dédiée que sous le vocable du prince des Apôtres,

[1] S. Matth., xvi. — [2] S. Luc, xxii. — [3] S. Jean, xxi. — [4] S. Matth., xvi.

unissant Paul à Pierre dans un même souvenir, dans un même amour et dans un même culte.

C'est un plaisir pur et profond, pour celui qui a le sens du beau, que d'assister de l'intérieur de la grande nef aux premières manifestations du soleil levant. Évidemment tout a été disposé par l'architecte pour donner à ce spectacle matinal toutes les splendeurs et tous les charmes. A peine les rayons de l'astre naissant effleurent-ils les belles et nombreuses fenêtres du chevet, qu'une explosion joyeuse de lumière inonde l'abside de faisceaux éblouissants, sur lesquels s'estompent doucement les quatre ravissantes colonnes monocylindriques, destinées par le plan à être l'objectif et le point culminant de la vision. A elles de soutenir le mur absidal et son monde varié de magnificence; à elles de servir d'intermédiaires pour la communication réciproque entre les deux parties extrêmes du monument; à elles enfin de couronner et de sauvegarder la grâce et l'harmonie du tout.

Faut-il que nous n'ayons qu'une langue humaine pour interpréter ce merveilleux tableau, le plus divin de tous les symboles! Préparé pendant quatre mille ans par le plus incompréhensible de tous les amours, le matin du salut se lève enfin. Une blancheur mystérieuse monte sur le ciel du côté de l'Orient, chassant de plus en plus vivement devant elle les ténèbres, qu'on dirait s'enfuir d'elles-mêmes avec effroi. Tout à coup au milieu de mille feux étincelants apparaît, dans sa majesté bénie, dans sa bénignité adorable, Jésus, le Soleil éternel de justice et de vérité. Dans cet embrasement divin, où la chaleur s'unit à la lumière pour couvrir la terre de ses effluves de vie, le monde tressaille des transports d'une allégresse ineffable, ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort sont illuminés de toutes les clartés du bonheur, et tous peuvent diriger en sécurité leurs pas dans les suaves sentiers de la paix.

Les quatre colonnes de l'abside, qui ont un relief si extra-

ordinaire et jouent un rôle souverain aussi bien pour la solidité que pour la beauté, désignent avec une évidence qui s'imposerait aux aveugles mêmes les quatre évangélistes dont la figure domine de si haut l'Église et toute la religion chrétienne. A l'instar de ces colonnes qui, doucement et fortement reliées par leurs arcs, ne font qu'un seul et même tout, les quatre écrits de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean ne forment qu'un seul et même livre, livre au-dessus de tout livre, l'Évangile.

L'Évangile! ah! il convenait de le symboliser à cette place d'honneur, au cœur même du sanctuaire, dans une sorte de confusion harmonique avec le tabernacle et avec Jésus-Christ lui-même. L'Évangile, n'est-ce pas le messager de la bonne nouvelle, l'ange annonçant avec grande joie à la terre qu'un Sauveur lui est né, la voix céleste promettant enfin l'espérance aux hommes de bonne volonté?

L'Évangile, n'est-ce pas la vérité dans toute son amabilité, la justice dans toute sa pureté, la perfection dans toute son intégrité? L'Évangile, n'est-ce pas la succession de la persuasion au commandement, de l'amour à la crainte, de la douceur à la sévérité? L'Évangile, n'est-ce pas le baume à toutes les misères, à toutes les douleurs, et la solution de tous les problèmes et de toutes les difficultés? L'Évangile, n'est-ce pas la rosée bienfaisante du ciel qui fait fleurir les déserts et contient le germe divin, non seulement du salut, mais encore de toutes les prospérités?

L'eau coule à la surface et dans les entrailles de la terre, de même que le sang dans les innombrables vaisseaux du corps humain, et comme lui, véhicule providentiel, porte et distribue de toutes parts la fraîcheur, la végétation, en un mot la vie. Aux yeux du philosophe qui a saisi les rapports entre les choses invisibles et les choses visibles, et compris que celles-ci sont l'image figurative de celles-là, ce mouvement des eaux qui anime et vivifie la nature représente sous

le jour le plus vrai ces eaux divines de la grâce dont les courants surnaturels traversent et pénètrent les âmes, leur versant à flots les éléments spirituels de la sainteté ici-bas, là-haut de la gloire et de la félicité.

Ce sont les sept sacrements, canaux sacrés qui mettent le chrétien en communication avec le cœur de Jésus-Christ, et apportent à son propre cœur la grâce, suivant l'heure et les circonstances de sa vie.

Fait-il son apparition sur la terre : voici l'onde qui régénère.

Il a grandi, ses forces ne sont plus en rapport avec les dangers qui le menacent : voici l'onction qui élève et fortifie.

Voyageur du berceau à la tombe, comment gravir les pentes difficiles et sans nombre au delà desquelles il entrevoit la patrie? Courage, voici le viatique, le pain au-dessus de toute substance, et le breuvage qui désaltère pour l'éternité.

Fils infortuné d'Adam, pauvre enfant prodigue, pourquoi t'abattre et te décourager? Oui, elles sont grandes, innombrables, tes imperfections, tes fautes, tes ingratitudes de chaque jour. Confiance toutefois! Un seul *Peccavi in cœlum et coram te,* et ton Père qui est dans les cieux commandera avec allégresse à son ange de la terre de te revêtir de la robe nuptiale et de te passer au doigt l'anneau d'or de la réconciliation.

Quelqu'un de vous est-il malade, dit le Saint-Esprit par l'apôtre saint Jacques, qu'il appelle les ministres de l'Église, que ces derniers prient sur lui et ajoutent à la prière l'onction de l'huile au nom du Seigneur : la parole de la foi sauvera l'infirme, Dieu allégera sa douleur, et, s'il se trouve dans le péché, le péché lui sera remis.

Une nouvelle famille va se fonder, deux êtres sont agenouillés au pied de l'autel pour unir leurs cœurs, leurs vies et leurs destinées : la bénédiction est toute prête qui scellera leur alliance pour toujours, leur rendra tout fardeau doux

et léger, et fera de leur foyer la source de toute joie et de toute tranquillité.

Enfin, sur un appel intime et irrésistible d'en haut, un jeune homme se lève, et lui aussi à son tour est à genoux devant l'autel, ou plutôt étendu comme un cadavre sur la dalle du sanctuaire. C'est la mort à lui-même qu'il accepte héroïquement, aux plaisirs, aux satisfactions, à tous les avenirs de la terre. Vivre et mourir au service de Dieu et de ses frères, se consumer jour et nuit et jusqu'au dernier souffle dans le double ministère de la religion et de la charité, telle sera ici-bas sa sublime et céleste mission. Le Pontife le bénit, impose les mains longuement sur sa tête, verse l'huile sainte sur ses mains : le voilà l'oint du Seigneur, le voilà prêtre pour l'éternité, *Sacerdos in æternum*.

L'architecte théologien de l'église de Preuilly avait trop le sens de cette admirable économie sacramentelle, sommaire du dogme et de la morale, pour omettre de la représenter à un plan principal et très en vue dans son immense encyclopédie symbolique. Cette représentation fut au contraire un de ses rêves, et aussi, hâtons-nous de le dire, un de ses succès.

Les chapelles collatérales, basses, étroites, séparées du corps de l'édifice par les déambulatoires, ne figurent que trop fidèlement l'homme éloigné de Dieu par le péché, impuissant de lui-même à sortir de ses ténèbres et de ses défaillances morales, condamné, à moins d'une intervention surhumaine, à errer misérablement, après sa mort comme pendant sa vie, en dehors de sa voie providentielle et de ses immortelles destinées.

Toutefois l'isolement des chapelles disparaît, corrigé de la façon la plus heureuse par les arches de communication qui s'ouvrent sans interruption sur leurs flancs et les fondent en quelque sorte dans le foyer de lumière et d'animation de la grande nef.

Ici le noyau du symbole est le nombre même des arches autant et plus même que leur rattachement et leur disposition. Spectacle curieux, énigmatique, mais cependant facilement pénétrable! tandis que la chapelle septentrionale compte quatre travées à peu près égales, la chapelle méridionale n'en renferme que trois, grâce à la première, qui affecte un développement extraordinaire, puisqu'elle s'étend dans la largeur entière du croisillon.

Sept travées, sept arches de communication! Qui n'aperçoit, à travers ce chiffre mystérieux et sacré, les sept sacrements, échelonnés par la sagesse miséricordieuse du Seigneur sur le chemin de la vie, comme autant de sources de salut dans lesquelles le chrétien naît, se fortifie, se nourrit, se retrempe, se console, se donne à un autre chrétien, ou encore s'immole à son Dieu sans mesure, sans partage et sans retour?

Fidèle à notre principe de nous en tenir aux grandes lignes, dans le double but d'éviter les subtilités et les longueurs, et de ménager au visiteur le plaisir très profond et très fin d'observations et de découvertes personnelles, nous ne choisirons plus dans l'immense symbolique du savant monument qu'un sujet qui se recommande par son importance et qu'il serait difficile de taire sans dommage et sans lacune pour le plaisir comme pour l'édification.

Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt. « La miséricorde et la vérité sont venues au-devant l'une de l'autre; la justice et la bonté se sont donné le baiser de paix [1]. »

C'est le mystère ineffable de la rédemption, œuvre mutuelle de justice et d'amour, si bien définie par ces paroles du Psalmiste, qui se présente à notre adoration et à notre reconnaissance, dans la fusion si remarquable des deux bas-côtés et de la nef majeure.

[1] Ps. LXXXIV.

Il n'est peut-être pas, dans l'histoire de la construction, de singularité plus originale que le bas-côté ouvert à droite de l'entrée. De seize mètres de hauteur, c'est-à-dire presque aussi élevé que la grande nef, il mesure en largeur trois mètres à la première travée, et deux mètres quatre-vingts centimètres seulement à la dernière, à partir de laquelle il va, par un mouvement brisé et giratoire, se relier au déambulatoire circulaire du chevet. De plus, les colonnettes qui le divisent en travées, au lieu de se regarder perpendiculairement, se relèvent de gauche à droite, déterminant une obliquité qui donne au couloir l'illusion de la marche. Qu'on se place à l'une ou à l'autre de ses extrémités, pas une ligne qui soit cachée par une autre, pas un profil de colonne qui ne se détache avec fidélité, à l'étonnement de l'œil, qui se demande s'il n'est pas plutôt en présence d'un mirage que d'une réalité.

Or tout est sévère ici. Il y a tout juste l'espace exigé pour le passage. Nul ne s'arrête dans ce défilé si resserré, qui a tout l'air du vestibule d'un prétoire. Du grand mur qu'on est forcé de coudoyer sort un froid qui vous saisit et comme une menace, qu'on éprouve le besoin de fuir au plus vite. Pour comble d'effroi, il règne là une telle clarté que tout s'y montre à découvert, et que rien ne pourrait échapper au regard de celui qui serait placé sur la hauteur.

Par un calcul bizarre aux yeux de l'homme sans imagination qui ne voit rien en dehors de la symétrie indigente et glacée, fécond et heureux pour l'esprit exercé qui sait juger selon les lois vitales de l'esthétique et de la variété, le bas-côté de gauche se présente dans des conditions toutes différentes de largeur : quatre mètres un peu fort à la première travée, et à la dernière trois mètres soixante-quatre centimètres.

Même antithèse au moral. On dirait un sourire perpétuel dans un vallon spacieux où tout invite au repos, où tout se

révèle dans une lumière abondante comme là-bas, mais pour rassurer et réjouir, où l'écho ne répète que des paroles de douceur et d'espérance, où une perspective charmante offre au voyageur comme une intuition anticipée de la patrie.

Métamorphose étrange! De la nef majeure, et embrassés dans un seul coup d'œil d'ensemble, les deux bas-côtés dépouillent leurs traits individuels, l'un sa grâce, l'autre sa rigidité, et apparaissent si bien confondus dans la même physionomie générale de beauté, que même des hommes de l'art sortent du mouvement après avoir joui du contraste et toutefois sans l'avoir observé.

Le secret de cette harmonie toute-puissante réside en entier dans la nef majeure. La largeur du vaisseau, plus de neuf mètres, la plantation et la dimension des piliers si habilement cantonnés de colonnettes, l'élévation des voûtes, la transparence des cloisons due à l'élévation remarquable des arches de communication, le mouvement curviligne imprimé à tout le corps de la tête aux pieds, l'ouverture des fenêtres à mi-hauteur de l'édifice, soudent comme par une influence magique les bas-côtés à la grande nef, de manière à ne former des trois parties distinctes qu'un seul et même tout, un quelque chose de divin qu'il est plus facile d'admirer que de décrire.

Le bas-côté droit est le symbole de la justice de Dieu. Stricte, rigoureuse, incorruptible, rien ne peut être soustrait à son examen, rien ne peut échapper à son verdict. Pensées fugitives, sentiments dissimulés, paroles voilées et secrètes, actions solitaires et cachées, tout est à nu devant l'acuité de ce regard qui scrute les reins et les cœurs, et suit jour et nuit, avec une attention effrayante, les moindres mouvements de l'esprit et les plus faibles agitations de la conscience.

Inutile de s'excuser et de se défendre. La balance du Seigneur est indéfectible : tout est pesé selon son poids, c'est-à-dire selon la vérité, et le degré du châtiment est, sans

acception des personnes, mesuré sur le degré de la faute. Justice redoutable qui trouve des taches jusque dans le soleil, et dont la seule idée a plus d'une fois épouvanté les saints!

Le bas-côté de gauche est, au contraire, le symbole de la miséricorde. C'est le propre, en effet, de la miséricorde d'être large, ouverte, généreuse, d'oublier le coupable pour ne regarder que le malheureux, de remettre, de pardonner, de ne punir l'ingratitude que par le bienfait, de vaincre le mal par le bien, de se dilater, de choisir, pour verser le pardon et l'amour, la mesure bonne, *bonam,* entassée, *confertam,* foulée, *coagitatam,* passant par-dessus bord, *supereffluentem* [1], de ne jamais se rebuter, de ne jamais se lasser, de ne répondre à de nouvelles fautes que par de nouvelles rémissions, d'aimer d'autant plus, en un mot, que la misère est plus grande et la déchéance plus profonde.

A la vue de cette multitude des miséricordes divines auprès desquelles l'Océan n'est qu'une goutte d'eau, le cœur est remué, les entrailles s'émeuvent, même l'infortuné tombé au fond de l'abîme se sent le cœur illuminé d'un rayon de confiance, et il n'est pas un prodigue qui ne s'écrie avec transport : *Surgam,* Je me lèverai, *et ibo ad Patrem meum,* et j'irai à mon Père [2].

Mais comment concilier deux attributs qui paraissent absolument inconciliables? Si Dieu est juste et exige que la dette soit payée jusqu'au dernier as, *non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* [3], où est sa miséricorde? S'il est miséricordieux, s'il remet la dette et renvoie le pécheur en ne lui adressant que cette parole de consolation : *Nec ego te condemnabo, vade et jam amplius noli peccare:* « Ce n'est pas moi qui te condamnerai, va-t'en, et applique-toi dorénavant à ne plus pécher [4], » que devient sa justice?

[1] S. Luc, VI. — [2] S. Luc, XV. — [3] S. Matth., V. — [4] S. Jean, VIII.

Et pourtant la miséricorde et la vérité se sont rencontrées dans la plus sublime des unions, et la justice et la bonté se sont donné le baiser de paix.

A Jésus-Christ figuré par la grande nef, est dû ce miracle de conciliation et d'harmonie.

Un homme sans ressources est depuis des années en prison pour dette. Or, un jour qu'il désespère de jamais se libérer, voici qu'un ami riche et dévoué, apprenant son malheur, se présente devant le créancier et lui compte, même au delà, la somme due par le pauvre prisonnier. Il n'y a plus de débiteur, et la détention finit avec la dette, grâce à ce providentiel bienfaiteur.

Cette parabole est une histoire, la plus touchante, la plus auguste de toutes les histoires, celle de la croix, où Jésus a subi volontairement la plus effroyable des morts pour payer notre rançon, nous rendre à la liberté et nous mériter la plus désirable des vies.

Que celui qui a des yeux pour voir, regarde; que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute; que celui qui a un cœur pour sentir, comprenne. Tout est enseignement dans ce livre majestueux de pierre, qui semble avoir été inspiré divinement et composé, comme l'Écriture, « pour instruire, pour reprendre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu, c'est-à-dire le chrétien, soit parfait et prêt à toute œuvre capable de le sanctifier et de le sauver [1]. »

[1] II Tim.

CHAPITRE XV

ROBERT II, DIT LE PIEUX, ROI DE FRANCE

Que la page consacrée à Robert II ne soit pas regardée comme un hors-d'œuvre, mais comme un document historique très précieux, où les deux vertus maîtresses du pieux roi apparaissent comme la double idée mère qui inspira les nombreuses et incomparables sculptures de l'église de Preuilly, poème immense, ou plutôt instrument divin qui célèbre, en une perpétuelle harmonie, l'Eucharistie et la Charité.

Robert II, fils et successeur de Hugues Capet, le fondateur de la dynastie capétienne, était roi de France depuis 996, lorsque l'église de Preuilly fut érigée.

Quelques historiens modernes lui reprochent d'avoir manqué du génie royal et de n'avoir exercé qu'une influence presque inaperçue sur les événements politiques de son époque. Ce jugement demande une rectification.

Robert possédait toutes les qualités qui font l'homme de guerre. S'il s'appliqua à détourner de son peuple le plus terrible des fléaux et ne se résigna à prendre les armes que dans le cas d'extrême nécessité et pour la défense de droits imprescriptibles, ce ne fut ni par lâcheté ni par insignifiance, mais par religion et par humanité.

Après tout l'autorité royale doit être paternelle et se reconnaître, comme à son caractère propre, à la bonté. Les rois ne tiennent-ils pas, au milieu des hommes, la place de Dieu, qui est le père de tout le genre humain? Homère n'appelle-t-il pas les princes *pasteurs des peuples?* La même qualité ne leur est-elle pas attribuée dix fois dans la sainte Écriture? Un roi juste et pacifique dans la force n'est-il pas préférable, pour le bien de la nation, à un roi emporté et belliqueux, toujours prêt à précipiter son peuple dans la guerre, source maudite de toutes les calamités et de tous les maux?

Du reste, dans ces temps à moitié barbares où la puissance brutale jouissait encore d'une trop grande prépondérance, n'était-il pas bon que le glaive demeurât le plus possible captif dans le fourreau et que la croix, symbole du droit et de la justice, régnât à sa place, dominât la société et l'habituât peu à peu aux idées de fraternité et de paix, qui seules peuvent assurer la grandeur et la véritable prospérité?

Toutefois, malgré la sécheresse désolante des chroniques de cette époque, nous savons que Robert lutta, avec une vaillance indomptable, pendant près de quatorze ans, contre plusieurs de ses vassaux révoltés et finit par réunir à la couronne le duché de Bourgogne, qui lui fut légué par son oncle Otho-Guillaume, mort sans postérité.

L'histoire nous apprend encore qu'il fut l'arbitre des rois, et que plusieurs fois il tint le sort des empires dans sa main. Seulement tel était son amour pour la justice et la paix, qu'il ne se servit jamais de son influence que pour assurer le repos de l'Europe, comme il le fit voir lorsqu'il refusa le diadème impérial qui lui fut offert par les peuples de Germanie, à la mort de saint Henri, son allié fidèle.

« D'autres raconteront ses exploits militaires, dit son biographe le moine Helgald; pour moi, qui eus le bonheur de vivre dans l'intimité de cette âme vraiment royale et sainte,

je ne veux me consoler de sa perte qu'en retraçant le tableau de ses vertus[1]. »

Tous les écrits contemporains consacrés à la mémoire de Robert nous montrent ce prince adonné à l'étude de la philosophie et des lettres, et nous le présentent comme un des hommes les plus éclairés de son temps. La charge royale lui laissait-elle des loisirs, on le voyait prendre aussitôt le chemin des monastères, et là, soit dans les bibliothèques, au milieu des richesses scientifiques et littéraires amoncelées, soit dans des entretiens avec les moines les plus savants et les plus vertueux, travailler à augmenter le trésor de ses connaissances et à se rendre de plus en plus digne de guider la France dans la voie de la civilisation et du progrès.

La preuve faite par ces quelques lignes (que nous avons estimées nécessaires) des qualités intellectuelles et morales de Robert, arrivons à notre objectif et signalons les deux vertus qui le distinguèrent et lui méritèrent le surnom de Pieux.

Pénétré de la vérité de cette parole que Salomon applique à la Sagesse incréée et qui se rapporte éminemment au Verbe fait chair : « A moi le conseil et l'équité, à moi la puissance, à moi la force; c'est par moi que les rois règnent et que ceux qui font les lois prescrivent des choses justes[2], » et de cette autre parole du Sauveur lui-même. « Ne vous laissez pas appeler maîtres, parce qu'il n'y a qu'un seul maître, qui est le vôtre à tous, le Christ[3], » Robert ne voyait, ne parlait, n'agissait que par Jésus-Christ, conviction et conduite doublement heureuses, qui garantissaient au monarque la justice des œuvres, et au royaume un développement régulier et prospère dans l'ordre et dans la vraie liberté.

[1] Helgald, *Vita Roberti regis.* — [2] Prov., VIII, 14, 15. — [3] S. Matth., XXIII, 10.

Cet amour pour le Christ se manifestait par une piété extraordinaire envers l'Eucharistie. Les tabernacles du Seigneur lui paraissaient beaux et aimables comme autrefois à David, et un seul jour dans ses parvis lui semblait préférable à mille jours ailleurs. Chaque matin le trouvait au pied du Roi des rois, prosterné, offrant ses adorations et ses hommages, demandant avec larmes de devenir doux et humble de cœur, et de régir son peuple dans la lumière et dans la bonté.

Robert, nous dit la chronique de saint Bertin, avait un goût marqué pour la poésie, et lui-même, cédant parfois aux transports de son âme, était poète à son heure. A la différence des trouvères ou chantres du gai savoir, qui inondaient la cour de la reine Constance d'Aquitaine de leurs chansons de gestes et de leurs romans de chevalerie, le pieux roi n'employait les charmes de son talent qu'à enrichir la liturgie d'hymnes et de proses consacrées pour la plupart à l'Eucharistie.

D'une simplicité de foi admirable, de compositeur il se faisait chantre, et à certaines fêtes solennelles, c'était merveille de le voir, à l'abbaye de Saint-Denis, assis au lutrin, revêtu des ornements royaux et la couronne en tête, dirigeant lui-même le chœur des moines et interprétant, de sa voix exercée et sonore, les strophes dédiées au Dieu de l'autel par sa muse harmonieuse et chrétienne. Ainsi, deux cents ans plus tôt, Charlemagne, le plus illustre de nos princes, se délassait de ses campagnes glorieuses et de ses immenses travaux en prenant place au chœur et en présidant la louange divine les jours de solennités.

Entrait-il dans une église pauvre et en ruine, la vue du Roi des roi n'ayant pour demeure qu'un temple délaissé, alors que des palais somptueux abritaient de pauvres rois mortels sous leurs lambris dorés, jetait son âme dans une rêverie, ou plutôt dans une tristesse profonde. Incapable de

supporter un contraste aussi choquant que douloureux, il se mettait à l'œuvre, multipliait ses largesses, relevait et embellissait les murailles, enrichissait l'autel des ornements et des vases sacrés les plus précieux, et ne retrouvait le contentement qu'après avoir assuré à la maison de l'Eucharistie la décence et même la majesté. Non seulement Paris et les environs de la capitale, mais nombre de villes et de campagnes plus ou moins éloignées, Étampes, Fontainebleau, Melun, Vitry, Senlis, Autun, Orléans, Chautemps en Auvergne, etc., etc., furent le théâtre de ses pieuses et royales munificences et virent, comme par enchantement, leurs églises anciennes se restaurer ou de nouvelles, plus splendides encore, s'édifier.

Saint-Martin de Tours n'échappa ni à son attention ni à sa générosité. Souvent, à l'exemple de Clovis et des autres rois francs, Robert vint s'agenouiller près du tombeau célèbre, palladium vénéré de la monarchie et de la nation, et la basilique d'Hervé, construite pendant la première année de son règne, trouva en lui son plus insigne protecteur et son bienfaiteur le plus zélé.

La baronnie de Preuilly se ressentit, dans le même temps que Saint-Martin de Tours, de sa sollicitude de monarque très chrétien. On a rapporté, au chapitre premier de cet ouvrage, la charte d'approbation du monastère bâti sur les rives de la Claise en 1009. Bien que cette pièce importante ne parle que de l'abbaye, elle nous donne toute autorité de penser que Robert, loin de rester étranger à l'érection de la basilique d'Effroy, y contribua au contraire de son or avec l'intérêt le plus affectueux, nouvelle et touchante preuve de son dévouement à l'Eucharistie et de sa tendre piété.

De la même racine divine que la piété s'élevait, dans le cœur de Robert, la fleur non moins merveilleuse de la charité. *Diliges :* « Tu aimeras! » Ce précepte avait séduit son âme naturellement bonne, et il ne rêvait que d'aimer Dieu

de toutes ses forces et son prochain comme lui-même. A la lumière de cette parole inoubliable qui fonda le monde nouveau de la bonté surnaturelle : « En vérité je vous le dis, quand vous avez fait du bien au plus petit de ces frères à moi, c'est à moi-même que vous l'avez fait [1], » il n'apercevait plus dans le pauvre que le membre souffrant de Jésus-Christ, ou mieux Jésus-Christ lui-même, pour qui il était prêt à tout donner et même à sacrifier sa vie.

« Un jour, raconte son historien Helgald, comme il inaugurait à Étampes un palais que Constance venait d'y faire bâtir, il ordonna pour le repas du soir d'ouvrir la porte à tous les pauvres. L'un d'eux vint se placer aux pieds du roi, lequel lui faisait passer les aliments que les écuyers lui présentaient à lui-même. Cependant le pauvre détacha avec son couteau les lames d'or qui décoraient les franges de son manteau royal et, son larcin accompli, s'éloigna sans être remarqué. Au sortir de la table, la reine s'aperçut du vol et s'emporta en injures.

« — Est-ce ainsi, dit-elle, que vous vous laissez déshonorer?

« — Je ne suis point déshonoré, répondit Robert. Cet or était sans doute plus nécessaire à celui qui l'a pris qu'à moi-même. »

« Dans sa résidence de Poissy, Robert avait fait construire un monastère dédié à sainte Marie, mère de Dieu. Il aimait à y passer les nuits en prière, prosterné devant l'autel. Un matin, comme il rentrait au palais, il trouva sa lance royale toute couverte de lames d'argent dont la reine Constance l'avait fait décorer. Un pauvre passait en ce moment, Robert l'appela :

— « Détache ces lames d'argent, lui dit-il, elles te seront de quelque utilité ; à un soldat comme moi une lance de fer suffit. »

[1] S. Matth., xxv.

« Le jeudi saint, continue le biographe, la cour de ce roi pieux offrait un admirable spectacle. Trois cents pauvres étaient réunis au palais à l'heure de tierce; Robert les servait à genoux, il distribuait à chacun d'eux une portion de légumes, un poisson, un pain, une mesure de vin et un denier. A sexte, trois cents autres indigents étaient servis de même. Le soir, cent pauvres clercs ou religieux prenaient place à la table royale. Robert leur faisait la même distribution, mais en donnant à chacun douze deniers. Après le repas, déposant son manteau royal, revêtu d'un cilice, il leur lavait les pieds, pendant qu'un diacre chantait le récit de la cène du Seigneur selon l'évangile de saint Jean.

« Les deux jours suivants, vendredi et samedi saint, étaient consacrés à la visite des églises et à l'adoration de la croix. Dans la nuit du samedi saint, le roi communiait au corps de Jésus-Christ, pour lequel il avait la piété la plus tendre et la plus profonde. Le superbe palais qu'il avait fait construire à Paris fut inauguré le jour de Pâques. Au milieu d'un appareil royal, les pauvres furent admis dans la salle du festin.

« Une année, comme il s'était rendu au palais de Compiègne pour y célébrer les fêtes pascales, le jeudi saint, pendant qu'il lavait les pieds aux pauvres, douze seigneurs qui avaient juré sa mort s'apprêtaient à le poignarder. On les saisit, et ils avouèrent leur projet parricide. Le très doux roi leur envoya des mets de sa table dans leur prison, et veilla à ce qu'ils pussent tous se confesser afin de participer le jour de Pâques au corps et au sang du Seigneur. Selon les lois en vigueur alors, le jugement solennel ne pouvait avoir lieu qu'à l'expiration du temps pascal. A l'unanimité, ils furent condamnés à mort.

« La sentence fut portée au roi, et les coupables attendaient à genoux l'heure du supplice.

« — Je ne puis, dit Robert, condamner des chrétiens qui

viennent de recevoir l'aliment et le breuvage célestes. Au nom du Seigneur Jésus, je leur pardonne ! »

« Il adressa ensuite aux rebelles une exhortation touchante, et pour les mettre dans l'impossibilité de retomber dans leur crime, il les bannit de sa cour et les renvoya isolément chacun dans son pays. »

Un dernier trait de charité, entre mille autres, que nous empruntons comme le reste au moine Helgald :

« Le pieux roi avait une prédilection particulière pour les lépreux ; il se souvenait de la bonté affectueuse avec laquelle le Sauveur lui-même les accueillait aux jours de sa vie mortelle. A l'exemple du divin Maître, Robert les admettait près de sa personne, leur distribuait des aumônes, et plus d'une fois on le vit baiser leurs mains couvertes d'ulcères. Quand on lui demandait où il puisait un pareil courage :

« — Je me souviens, répondait-il, que moi aussi je suis poussière et que je retournerai en poussière. »

La tradition d'ailleurs a conservé ce souvenir : c'est à partir de Robert le Pieux que les rois de France prirent l'usage de toucher, à certains jours, les malades scrofuleux en disant : « Le roi te touche, que Dieu te guérisse ! »

« Le Dieu du tabernacle, dit Darras, régnait alors véritablement sur la France. Robert lui élevait partout des temples magnifiques. Les provinces entières s'associaient dans un élan de charité et de foi pour concourir à l'œuvre royale.

« La plupart de nos cathédrales gothiques remontent, sinon comme exécution, du moins comme idée première, à cette époque du XIe siècle, où un roi pieux couvrait la France de palais dédiés au Roi des rois. Ces cathédrales étaient aussi par excellence les palais des pauvres. Pour les construire et les décorer, tous les arts, tous les métiers se formaient en confraternité ; les architectes inconnus qui en dressaient le plan

ne demandaient d'autre faveur que d'avoir leur tombe sous le portique, qui représentait pour eux l'entrée du ciel[1]. »

S'il est vrai, comme a dit le poète, que c'est à l'instar du Roi que se modèle le royaume tout entier, et que le bien et le mal se propagent en bas suivant que la vertu ou la perversité règne en haut, n'est-il pas légitime de conclure que Robert le Pieux fut l'initiateur béni de ce mouvement profond, intense, irrésistible, qui emporta dans un essor nouveau le monde vers l'Eucharistie et la Charité, et que l'église de Preuilly demeure, dans nos âges déjà lointains, le témoin fidèle en même temps que le fruit heureux de ce mouvement, vouée qu'elle est presque exclusivement, comme le feront voir les deux chapitres suivants, à la glorification et à l'enseignement de l'Eucharistie et de la Charité?

[1] *Hist. eccléS.*, t. XX.

CHAPITRE XVI

L'EUCHARISTIE

C'était la nuit où, selon la loi, Jérusalem se réunissait par groupes de famille ou de voisinage pour manger l'agneau pascal. A la suite d'allées et venues mystérieuses et de conciliabules ténébreux, l'entente s'était faite entre les ennemis du Juste.

L'envahissement du jardin des Oliviers, le baiser hypocrite de Judas, l'arrestation à main armée, le simulacre de jugement, la lâcheté de Pilate, la déposition impie des faux témoins, les cris, les menaces, les blasphèmes de la populace ameutée, la condamnation, tout était arrêté, tout était prêt, et déjà sur le Golgotha l'emplacement était choisi pour la croix qui allait, le lendemain même, le tenir cloué sur ses deux bras infamants.

Cependant, dans une salle vaste et meublée de la Ville sainte, Jésus célébrait la Pâque avec ses disciples. Sa figure, plus majestueuse encore qu'à l'ordinaire, réfléchissait une tristesse mortelle. Ne suivait-il pas de loin, un à un, tous les projets tramés perfidement contre lui? Ne voyait-il pas là, préoccupé, sombre, absorbé par les hideux calculs de sa trahison, le sacrilège, l'apostat qui l'avait vendu, et n'attendait plus que le moment favorable pour le livrer?

Tout à coup le voile qui assombrissait son front divin disparaît. C'est que, consolé par l'apôtre bien-aimé dont la tête virginale repose sur son cœur, il oublie toutes les humiliations et toutes les douleurs qui le menacent, pour s'adonner lui aussi à des calculs, mais à des calculs de bonté et d'amour pour l'humanité. « Je suis le pain vivant descendu du ciel, avait-il dit un jour dans le discours le plus sublime et le plus touchant, quiconque mangera de ce pain vivra pour l'éternité; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde [1]. »

Cette promesse de l'Eucharistie, Jésus s'en souvient, et il va la réaliser.

Prenant du pain, il le bénit, le rompt et le donne à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. »

Et, prenant le calice, il rend grâces, puis le leur présente en disant : « Buvez tous de ceci : car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup pour la rémission de leurs péchés [2]. Faites cela en mémoire de moi [3]. »

Alors les Apôtres se rappelèrent le long exposé doctrinal par lequel le Sauveur avait jugé bon de les préparer d'avance à l'intelligence de ce mystère ineffable d'amour :

« Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie.

« Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.

« Mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.

« Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. »

Et comme les Juifs disputaient les uns contre les autres, en disant : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair

[1] S. Jean, VI. — [2] S. Matth, XXVI. — [3] S. Luc, XXII.

à manger? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.

« Mais celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

« Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage.

« Celui donc qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui [1]. »

Qui donc sera surpris, après ce simple récit, que l'Eucharistie brille dans l'Évangile et la religion parmi tous les sacrements et tous les dogmes, comme au firmament le soleil au milieu de tous les astres, qu'elle soit un centre d'où tout rayonne et vers lequel tout converge, et que la plupart des génies aient essayé, depuis dix-huit siècles, de reproduire le tableau de la Cène, le plus grandiose, le plus consolant de l'histoire du monde?

Lors de la construction de Saint-Pierre de Preuilly, en 1009, le sculpteur, tenté par ce sujet émotionnant, entraîné aussi par le royal exemple de Robert le Pieux, résolut de consacrer ses principales et meilleures inspirations à traduire sur la pierre et à mettre, pour ainsi dire, à nu sous les yeux des âmes les bienfaits divins de l'Eucharistie.

Quel intérêt et quel charme à parcourir aujourd'hui cette galerie inimitable de chapiteaux demeurés intacts ou restaurés avec une fidélité servile, dont le cachet et le prix, tant au point de vue de l'art que de l'instruction, semblent avoir décuplé avec les années!

[1] S. Jean, VI.

L'Eucharistie victorieuse de la tentation.

A peine le visiteur a-t-il mis le pied dans l'église et levé les yeux vers la voûte, qu'un chapiteau, par sa place et la forme de son dessin, frappe sa vue et lui indique par son sujet qu'il est entré dans la maison de l'Eucharistie.

Deux chimères occupent symétriquement les deux angles du chapiteau : quadrupèdes par les pieds et par le tronc, aigles par les ailes, le col et la tête, voilà bien l'image complète de l'homme avec son corps terrestre et grossier qui le relie à l'animal sans raison, mais aussi avec son âme, fille du ciel, qui l'élève jusqu'à l'ange et lui assigne une place dans le monde immortel des esprits.

Hélas! la vie de l'homme sur terre n'est que combat; qui peut penser sans effroi à cet ennemi intime toujours présent au cœur de la place, insolent, irréductible, sans cesse renaissant, que l'Écriture appelle, dans son langage si expressif, la concupiscence de la chair? Eh bien! elle est là, hideuse, menaçante, enroulée comme un reptile autour de la partie inférieure des chimères, redressant sa tête effrayante de dragon, faisant claquer avec rage ses deux longues rangées de dents aiguës, prête à dévorer sa proie.

Aiguillonnées par cet instinct providentiel de conservation qui s'éveille comme mécaniquement au flair d'un danger, les chimères s'envolent, fendent les espaces, ne s'arrêtent qu'après avoir atteint la retraite aérienne bien connue qui leur offre le repos et la joie dans la sécurité. Comme ces ailes si vivement déployées font admirablement comprendre au chrétien avec quelle promptitude et quelle rapidité il doit, à l'heure du péril, c'est-à-dire de la tentation, se précipiter vers le fort inexpugnable construit par un chef prévoyant pour abriter sa faiblesse et assurer son salut!

Une coupe montée sur un long pied, sculptée avec des contours et un relief assez accusés pour qu'elle domine toute la scène, se dresse au milieu du chapiteau entre les deux chimères. Celles-ci, altérées par leur frayeur non moins que par leur vol vertigineux, plongent le bec dans l'eau pleine de fraîcheur qu'une main invisible leur présente. Au mouvement du col, aux ondulations frémissantes du duvet, à l'éclair des yeux, il est facile de deviner la sensation de doux et tranquille bonheur qu'elles goûtent, et dans laquelle, dirait-on, elles vont s'extasier.

Ainsi le calice eucharistique, élevé depuis la nuit inoubliable de la Cène au-dessus de toutes les agitations et de toutes les fièvres de ce monde, apparaît au chrétien qui est accouru demander assistance au Dieu tout puissant du tabernacle. « *Bibite ex hoc!* Buvez de ceci! » lui dit une voix reconnaissable à sa douceur. « Ceci est mon sang! *Hic est sanguis meus!* Et mon sang est vraiment un breuvage! *Sanguis meus vere est potus!* » Encore tout ému de sa course affolée, il approche ses lèvres brûlantes de la coupe bénie: ô délices! ô ciel! ô communion divine! que seras-tu, lorsque, au lieu d'un jour, tu dureras une éternité?

La colère du dragon n'a plus de borne, il resserre et comprime dans un effort désespéré ses redoutables spirales; sa gueule haletante, enflammée, s'ouvre avec une nouvelle rage, de plus en plus horriblement avide de déchirer, de broyer, de s'abreuver de sang. C'est en vain.

Devenues invulnérables par la vertu de la coupe enchanteresse, les chimères se rient d'une fureur qui n'a d'égale que son inanité. « O Eucharistie, source de force et d'amour, c'est vous que je puise dans le calice sacré, c'est vous qui à la place de la faiblesse infinie qui m'appartient infusez dans mon âme la puissance infinie qui vous est propre, c'est grâce à vous que, dans toute lutte morale dont mon cœur est le théâtre, c'est-à-dire dans toute tentation, je puis légi-

timement et avec confiance m'écrier : Si Dieu est avec moi, qui donc sera contre moi? »

Le contraste. Triomphe de la tentation et du vice. Esclavage et dégradation.

La recherche affectée et trop apparente des contrastes serait aussi vicieuse que la symétrie. Mais son emploi rationnel, discret, et par là même dissimulé, est un principe de variété et de fécondité trop précieux pour que l'art puisse s'en désintéresser et le négliger.

Ce qui est physiquement vrai des couleurs dont les tons se modifient plus ou moins, suivant que telles ou telles nuances sont rapprochées et juxtaposées, est vrai moralement de la différence et de l'opposition que l'artiste et l'écrivain établissent, à titre de repoussoir, dans leurs tableaux et leurs compositions, pour faire ressortir avec plus d'éclat, soit la vérité et la beauté, lorsqu'il s'agit d'une idée ou d'un sentiment, soit, lorsqu'il s'agit d'un caractère, la grandeur et la dignité.

Une preuve entre mille de cette assertion est le chapiteau opposé à celui qui vient d'être décrit, et qui lui aussi attire de suite l'attention par son dessin, qui est une rareté et une curiosité. Là, par l'effet des contraires, se montre, avec une clarté nouvelle et de plus en plus resplendissante, le bienfait de l'Eucharistie, non seulement pour le bonheur éternel de l'homme, mais même pour sa félicité présente.

Ici, comme de l'autre côté, deux chimères étendues aux deux coins du chapiteau. Est-ce une figure d'homme ou d'orang-outang qui s'étale sur leurs épaules? A en juger par les grandes lignes, c'est bien le masque humain. Par la physionomie et l'expression, on dirait des traits animalisés

et un hébètement simiesque. C'est l'un et l'autre tout ensemble.

Au-dessous du buste, voici une encolure, une jambe et un sabot de quadrupède, signe évident que l'être animé qui

est là n'appartient plus au monde de l'intelligence et de la raison.

Non contente de cette dégénérescence, la chimère quitte même le milieu animal, où elle s'agitait encore, pour descendre jusqu'au règne végétal, dernière transformation admirablement figurée par la tige longue et rameuse qui lui sert de queue et se relève en une courbe assez allongée pour l'envelopper et l'ombrager tout entière.

Au sommet s'avance de face sur le milieu du chapiteau

une tête remarquable de monstre, semblable, avec son front large et carré, ses oreilles courtes et droites, son museau anguleux, à une tête de tigre ou de jaguar. Chacune des imprudentes chimères a été saisi par un bras, et c'est terreur d'entendre les os craquer sous la pression répétée de l'horrible mâchoire que le fauve rouvre et referme sans cesse, mais avec lenteur, par un raffinement cruel qui prolonge la durée du carnage et en double, pour ainsi dire, l'apre et sauvage volupté.

Voilà, sous l'allégorie de la pierre, l'histoire douloureuse de toute déchéance morale. L'homme succombe-t-il lâchement à la tentation sans chercher à se défendre et sans recourir à la force du calice divin? Sourd aux sollicitations réitérées de la grâce, qui pour mieux l'impressionner ne cesse de lui rappeler qu'il n'y a de bonheur vrai que dans la vraie vertu, n'a-t-il d'oreille que pour la voix douce mais fallacieuse de ses passions, qui lui promettent le plaisir bien qu'elles n'aient jamais donné que la douleur? S'engage-t-il, sous leur direction pernicieuse, les yeux fermés et tête baissée, jusque dans les dernières profondeurs du vice?...

Est-ce bien l'être humain qui est là sous cette difformité? Oui, en apparence ; en réalité, non. L'intelligence? obscurcie! L'imagination? pervertie! Le cœur ? corrompu! La volonté? dépravée! La conscience? oblitérée! Plus de notion ni du vrai ni du faux, ni du juste ni de l'injuste, ni du bien ni du mal. C'est en toute vérité le ravalement jusqu'à la brute. C'est l'accomplissement de cette parole navrante du Psalmiste : « L'homme élevé au comble de l'honneur n'a pas eu le sens de sa dignité : il s'est abaissé jusqu'au rang de la bête sans raison et est devenu son semblable [1]. »

Par une inspiration étrange, mais fondée sur les choses mêmes, il a paru possible à l'artiste de renchérir encore

[1] Ps. XLVIII.

sur la figure employée par l'écrivain sacré. En définitive, l'animal n'est pas plus vicieux que vertueux. Soumis de par la nature aux instincts les plus réglés, qu'il s'agisse de la conservation de l'individu ou de celle de l'espèce, il demeure sans mérite, nous l'avouons, mais enfin il demeure dans les limites que lui imposent aveuglément des lois précises et inviolables.

C'est donc plus qu'au niveau, c'est au-dessous de l'animal que se rabaisse la créature humaine, lorsque, au mépris des interdictions les plus sages et les plus saintes, elle déshonore et profane la belle et superbe liberté que Dieu lui a donnée, en se faisant l'adepte du péché et l'esclave du vice : vérité qui est symbolisée d'une façon curieuse et exacte par ce végétal qui sert de queue aux chimères et se redresse assez pour les couvrir jusqu'à l'extrémité de la tête.

Non, ce n'est pas trop qu'un monstre, justicier de la vertu, mette toute sa malice à torturer la main coupable qui, créée pour opérer le bien, s'est constituée librement l'instrument du mal, a jeté à terre la couronne d'honneur placée sur le front royal de l'homme, et n'a pas eu honte de river ce fils du Ciel, comme un esclave, à la chaîne ignominieuse de l'iniquité.

Un triste panorama.

Désireux de donner à son œuvre toute l'ampleur possible et de démontrer, dans l'intérêt des âmes, que le chrétien qui s'abandonne à ses passions, au lieu de recourir à l'Eucharistie pour les terrasser, se condamne à marcher dans le chemin de l'avilissement et de la perdition, le sculpteur s'est ingénié à grouper les vices capitaux dans le seul coin privé de lumière et de chaleur, autrement dit placé en dehors de

la sphère eucharistique, à l'avant de la chapelle collatérale du nord, où ils s'offrent à la vue en un tableau attristant, c'est vrai, mais curieux, d'un pittoresque achevé et surtout de la plus rare valeur au point de vue principal, celui de l'édification.

Orgueil.

Voici, comme il convenait, au centre même du chapiteau, le premier de tous les péchés, celui qui a bouleversé dès l'origine et continue chaque jour de bouleverser la terre, l'orgueil, source fatale d'où jaillissent avec une fécondité inépuisable et maudite toutes les révoltes, toutes les iniquités, tous les malheurs.

Qui ne le reconnaît sous cette figure évangélique si connue et si saisissante du pharisien enflé par la superbe, coiffé de son opulente tresse soie et or, drapé dans sa dignité encore plus que dans son riche manteau, et priant ainsi, debout au cœur même du temple, la tête altière vers les hauteurs du Saint des saints : « Seigneur, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui ne sont que des voleurs, des injustes et des adultères, ni même tel que ce publicain : je jeûne deux fois par semaine; je donne la dixième partie de tout ce que je possède [1]. »

« En vérité, dit Jésus-Christ, le publicain sortit du temple justifié, mais non le pharisien. » Car, si « Dieu accorde sa grâce aux humbles, il la refuse avec obstination aux superbes [2] ». La loi est formelle et implacable : « Quiconque s'élève sera abaissé, de même que quiconque s'abaisse sera élevé [3]. »

Sur la corbeille du chapiteau, rien en dehors des person-

[1] S. Luc, XVIII. — [2] S. Pierre, I, 5. — [3] S. Luc, XVIII.

nages : la nudité est absolue. Quelques feuillages desséchés, conservant à peine quelques traces de nervures à droite, et

formant sur l'astragale une maigre et ridicule couronne, et c'est tout.

Était-il possible de représenter par une image plus naturelle et plus ressemblante la stérilité de vie et la malédiction décrétées contre le père de tous les vices? Nous ne le croyons pas.

Envie.

Regardez à votre gauche, sur le même chapiteau, à la jonction de la grande muraille. Cet être, à la vue duquel vous vous sentez envahi de dégoût et d'effroi, n'est autre que la triste et digne fille de l'orgueil, l'envie, la diabolique envie, dont Ovide, ce fin et profond observateur de la nature, fait une personne et trace un portrait si horrible, mais si vivant.

Elle ne se nourrit que de chair de vipère, *edentem vipereas carnes;* c'est de cette viande de mort que ses vices s'alimentent, *vitiorum alimenta suorum.*

Son visage est le trône de la pâleur, *pallor in ore sedet,* et sur son corps tout entier règne la maigreur, *macies in corpore toto.*

Jamais un regard direct et franc, *nunquam recta acies.*

Son sein distille le fiel, *pectora felle virent.*

Sa langue est un ruisseau de venin, *lingua est suffusa veneno.*

Aucun sourire, si ce n'est celui qu'éveille en elle la vue de la douleur,

Risus abest, nisi quem visi movere dolores.

Aiguillonnée par des soucis toujours en éveil, elle ne goûte jamais les douceurs du repos,

Nec fruitur somno, vigilantibus excita curis.

Le succès sourit-il à la vertu et au mérite? Un rictus amer plisse ses lèvres mauvaises, sa face se creuse de

rides douloureuses et sinistres, et sur son front livide se lit, comme naguère sur celui de Caïn, le vice hideux et sans excuse qui la mine et la tue :

> Sed videt ingratos intabescitque videndo
> Successus hominum.

Elle déchire et est déchirée tout ensemble, *carpitque et carpitur una.*

Elle est à elle-même son supplice; elle est son propre bourreau, *suppliciumque suum est* [1].

O envie, ô démon dénaturé, tu es en enfer dès ce monde? tu brûles? Ah!... ce n'est que justice!

Avarice.

Que veulent donc bien dire ces deux hommes que l'artiste a placés en telle évidence entre l'Orgueil et l'Envie, à chaque angle du chapiteau?

Sauf la tête, tout le corps de l'un est enveloppé d'un petit morceau d'étoffe mince et étroite qui le comprime, comme feraient des bandelettes fortement serrées, et lui donne l'aspect de quelqu'un au maillot ou encore d'une momie.

L'autre, à la manière dont il se renferme dans sa tour et à la frénésie avec laquelle il se cramponne aux solides portes de fer qui en gardent l'accès, autorise à penser qu'il veille *pro aris et focis*, pour la défense de ses foyers et de ses autels, c'est-à-dire de son bien le plus précieux et le plus cher, sans même excepter sa vie.

[1] *Métam.*, II, VI.

Voilà tout ensemble personnifié et stigmatisé cet amour déréglé de l'argent qui, d'après saint Paul, est « la racine de tous les maux, *radix omnium malorum est cupiditas*[1] ».

Se refuser le vêtement et, par une suite logique, la nourriture, comme l'indique le premier symbole, et trouver moins pénible et moins dur de se laisser tomber de faim et de froid que de détacher une parcelle de son monceau d'or; puis, selon qu'il est marqué par la seconde figure, s'ensevelir dans les profondeurs d'un caveau avec son métal, consumer à son admiration et à sa garde la sollicitude des jours et le repos des nuits, concentrer sur lui toutes ses affections et toutes ses pensées, lui dresser un piédestal et se prosterner à ses pieds en s'écriant : « O trésor ! ô mon dieu ! ô mon tout ! » n'est-ce pas là l'attachement désordonné et idolâtrique qui caractérise l'avarice, la range à la tête des pires monstruosités et la signale simultanément à la malédiction de la terre et à la réprobation du ciel?

« Rien, dit le Sage, n'est plus criminel que l'avare : *Avaro nihil est scelestius*. Rien n'est plus inique que d'adorer l'argent : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam.*

« L'avare n'attend que l'occasion pour vendre son âme; *Animam suam venalem habet.*

« Il a banni de sa vie tout cœur, toute conscience, tout ce que l'homme possède de plus intime et de plus sacré : *Quoniam in vita sua projicit intima sua*[2]. »

Ah ! elle est longue et sombre l'histoire de l'avarice à travers le monde, et lugubre est le défilé de ses tristes héros : l'apôtre vendant son Dieu et trahissant l'Église, le magistrat trafiquant de ses arrêts, le soldat mettant à l'encan le drapeau et les secrets vitaux de la patrie, l'écrivain de ser-

[1] I Tim., VI. — [2] Eccles., X.

viteur de la vérité et de la vertu se faisant l'esclave du lucre et prostituant sa plume au mensonge et au vice, le riche sans entrailles refusant à Lazare les quelques miettes tombées de sa table luxueuse, l'usurier s'accrochant comme un vampire au modeste avoir de sa malheureuse et imprudente victime, et la suçant goutte à goutte jusqu'au dernier as !...

Ne feuilletons pas davantage ce livre de honte et de mort, et contentons-nous de répéter avec le Sage et avec notre éloquent chapiteau : « Non, en vérité, il n'est rien de plus criminel que l'avare! »

Trilogie hideuse de la bête.

En face des trois passions de l'esprit s'étalent, sur les trois chapiteaux opposés, les trois passions de la chair, ou, comme disent les moralistes, de la bête.

Paresse.

Tandis que la fourmi et l'abeille se livrent avec ardeur au travail qui remplira leurs greniers pour la saison du repos forcé, deux créatures humaines, dont l'attitude indécise révèle toute la mollesse, se découragent devant le labeur et la difficulté et, sans tenter aucun effort, reculent lâchement devant la tâche qui leur a été assignée. Accroupies, les épaules courbées sous le faix, les bras allongés, inertes, les mains sur les genoux, c'en est fait, les voilà vouées à la paresse.

Vouées aussi, hélas! à une transformation inévitable, effrayante. Ce n'est plus l'homme que je connais avec son front illuminé d'un rayon divin, mais un singe quelconque, dégénéré lui-même, à la vue duquel on comprend malgré

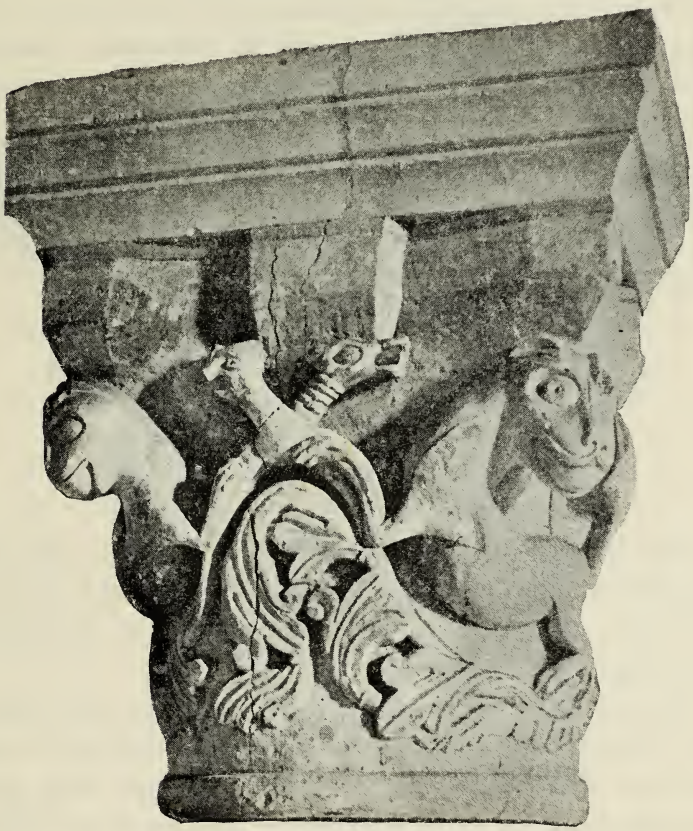
soi que l'oisiveté est une mère funeste qui avilit et dégrade, en jetant dans l'âme le germe empoisonné de tous les vices.

Gourmandise.

La gourmandise! Se trouve-t-il réellement des hommes assez oublieux de leur supériorité physique et de leur grandeur morale, pour s'abaisser jusqu'à faire de leur ventre un

dieu et arborer cette devise immonde, monstrueuse : *Vivre pour manger?*

Non, voudrais-je pouvoir répondre pour l'honneur d'une nature qui nous élève presque à l'égal de l'Ange. Oui,



suis-je forcé de dire, afin de n'être en contradiction ni avec nos pierres éloquentes et fidèles, ni avec la vérité.

Non content de constater le mal, l'artiste s'est efforcé de le représenter dans toute sa laideur, mû par le noble désir d'en préserver les âmes en excitant en elles le sentiment également salutaire de la crainte et du dégoût.

Qu'il est ignoble ce composé bestial, avec son corps de chien, avec sa tête sans cerveau, sans front, c'est-à-dire sans intelligence, qui conserve à peine une lueur de visage humain, dans lequel la gueule énorme, fendue jusqu'aux oreilles, menace d'éclater sous la pression d'un morceau trois fois plus gros qu'elle, indice évident que pour cet être abject la bouche est le but premier de l'existence, l'objectif principal de la vie, la destinée suprême, en un mot tout l'homme !

L'apercevez-vous vautré sur un lit de feuillage, saisissant encore de sa patte avide des carcasses, reliefs sans doute du festin, qu'il odore avec volupté et que, en dépit d'une satiété complète, il lui tarde de happer ? O ignominie !

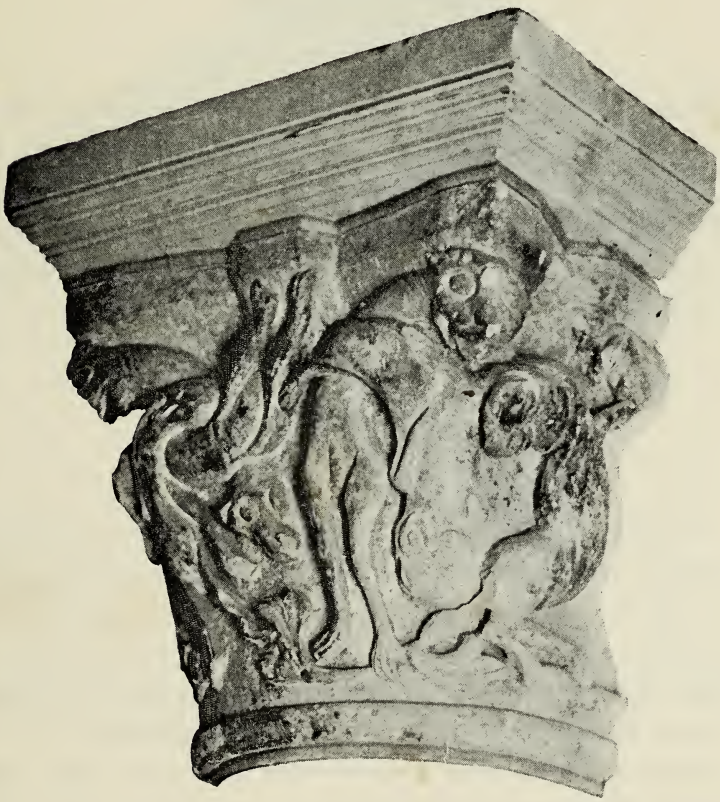
Luxure.

Plus la méthode de notre moraliste est étudiée, plus elle apparaît admirable de sagesse et d'efficacité. Que faut-il, en effet, pour tirer l'homme de la voie mauvaise et le ramener au céleste foyer de l'honneur et de la vertu ?

Avant tout ne lui rien cacher de la gravité, de la honte, de l'horreur, du danger de son état, lui montrer le mal dans sa tout affreuse réalité, faire apparaître sans pitié sous ses yeux les suites assurées et terribles de ses désordres, aussi bien pour le présent que pour l'éternité, de manière à frapper fortement l'esprit et l'imagination, la conscience et la volonté, et à déterminer le beau et sublime mouvement de l'âme qui s'appelle le retour au bien ou la conversion.

C'est avec la conscience élevée de ce noble et salutaire devoir que le sculpteur a gravé, sur le chapiteau ci-contre,

ce ramassis, ce pêle-mêle, ce tohu-bohu de quadrupèdes fantastiques, tous immondes par leurs déformations anatomiques, par leur aspect bestial, par leurs poses hideuses, dignes symboles de ce vice innommable qui outrage la



nature, ronge les corps non moins que les âmes, obscurcit la raison, transforme le cœur en un cloaque impur, atrophie la volonté, éteint les énergies, tarit les sources vitales, ravage la société non moins que l'individu et, après avoir ruiné tous les bonheurs de la terre, écarte pour toujours des bonheurs à venir, selon qu'il est écrit : « Ne

vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les esclaves des idoles, ni les impudiques ne posséderont le royaume de Dieu[1]. »

Région eucharistique.

Cher visiteur, quittons ce séjour désolé où ne s'offrent à nous que des fruits de mort, pour nous diriger vers la région ensoleillée du temple, d'où s'exhalent de si suaves parfums et dans laquelle un sentiment intime, indicible, nous promet la présence de l'Arbre mystérieux qui donne le *Fruit de vie.*

Le Fruit de vie.

A la dernière travée de la chapelle collatérale par où nous sortons, un chapiteau, remarquable par sa dimension et par sa beauté, semble vouloir grouper dans une perspective générale, sur le seuil même de la nouvelle terre promise, toutes les merveilles qui s'épanouissent plus loin, autour de l'autel, sous l'action toute-puissante du Tabernacle.

Une grappe de raisin sous la volute de chaque angle, des palmes longues et verdoyantes qui en retombent comme de leur tronc naturel, des têtes de colombes fraternellement unies par un collier, des fleurs de lys gracieusement entrelacées, puis au-dessous, sur tout le pourtour de l'immense corbeille, une végétation active, incessante, véritable foisonnement de feuillages, dont les touffes ondoient, se suc-

[1] I Cor., VI.

cèdent, se renouvellent sans fin. Vraiment il eût été difficile de mieux symboliser l'Eucharistie et d'exprimer, par des

images plus ravissantes ou plus fidèles, ses fruits innombrables et tout divins.

Le mystère caché.

Autour et aux abords de l'abside, l'œil est intrigué par un sujet décoratif très curieux, sculpté tantôt à la face, tantôt aux angles, sur une dizaine de chapiteaux.

Ce motif, dont cette répétition intentionnelle dénote l'extraordinaire importance, est une gaine ou enveloppe

végétale, de trente à quarante centimètres de longueur, posée verticalement et formée de feuilles qui partent de ses bords et se retournent pointe à pointe les unes vers les autres, recouvrant de leurs deux rangées symétriques le fruit qui devient d'autant plus précieux et plus désirable qu'il est plus caché.

Que représente cet emblème, sinon l'Eucharistie, le mystère caché, qui tient providentiellement en réserve, sous le voile de fragiles espèces, le fruit auguste et sacré destiné à rafraîchir les âmes dans le désert aride d'ici-bas, et à leur communiquer la grâce et la vie pour les éternités?

Le secret révélé.

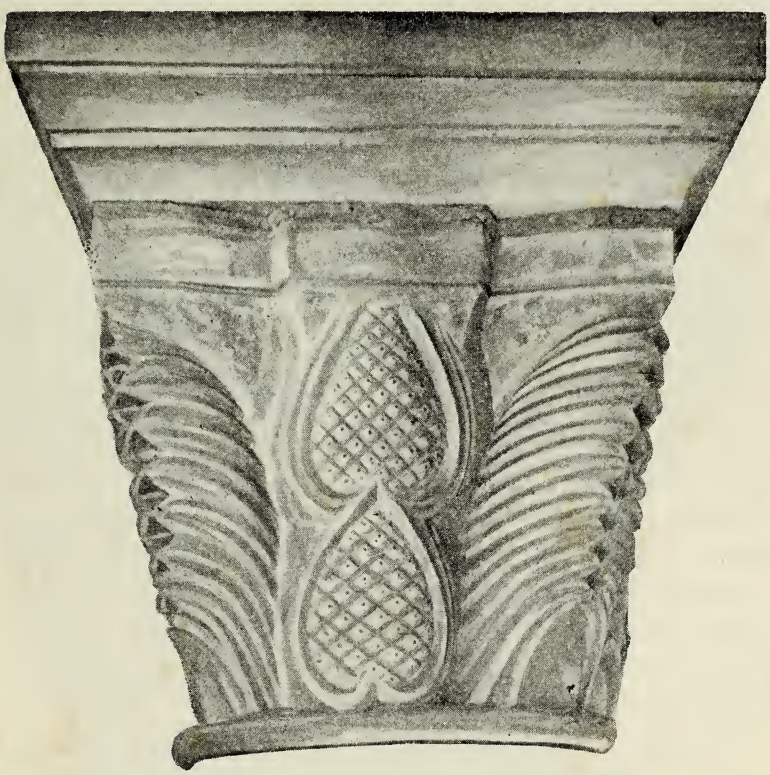
Mais n'est-ce pas faire œuvre d'imagination que d'interpréter de la sorte un décor qui, dans la pensée de l'auteur, ne renferme peut-être aucune signification?

En attendant qu'il soit satisfait à ce doute par les choses elles-mêmes dans le plus évident et le plus sûr des commentaires, le sculpteur, qui n'ignorait certes pas la tendance de l'esprit humain à la contradiction, a voulu y répondre directement, en dépouillant le mystère de toute énigme et en exposant le trésor à découvert, tout près du sol, dans l'endroit le plus apparent, à la main de la critique la plus sévère aussi bien que de la plus religieuse curiosité.

C'est dans le bas-côté septentrional, à l'entrée même du transept où commence la région eucharistique. Sur le chapiteau qui se dresse à gauche, à chacun des deux angles, l'emblème du mystère caché, tel que la description vient de nous le dépeindre. Entre les deux gaines, un fruit ou plu-

tôt deux fruits magnifiques superposés, mis à nu, sans la plus petite portion de feuillage.

Fruit tout oriental, similaire de l'ananas, à la chair succulente, dont les baies soudées les unes aux autres ne



forment qu'un seul cône, toujours prêt à s'incliner et à épancher son nectar réparateur et tout divin.

Le symbole pouvait-il être ou plus clair, ou plus gracieux, ou plus vrai?

Les passions captives de l'Eucharistie.

Ce n'est plus seulement une simple victoire de l'Eucharistie sur la tentation, comme au début de ce chapitre, qu'il nous est donné de contempler sur un des quatre gros chapiteaux carrés qui couronnent l'abside, mais un assujettissement complet du monde des vices que la céleste triomphatrice tient enchaînés sous ses pieds comme des esclaves impuissants et définitivement soumis.

Dans le cadre pittoresque formé par deux hommes aux membres disproportionnés, qui se tiennent debout aux deux angles et sont écrasés sous le poids de l'abside, bien que leurs bras raidissent tous leurs muscles pour réagir contre l'effort irrésistible de la masse, deux oiseaux au plumage brillant et varié, qui par ses pennes rappelle les oiseaux nobles, posent fièrement les pattes sur une plate-forme haute et large, d'un aspect insolite, d'où ils se dressent vivement pour plonger le bec et boire avec volupté dans un calice ciselé, qui semble vouloir élever sa coupe jusqu'au firmament, sans doute afin de recueillir la rosée nouvellement distillée des cieux.

O curiosité ! La plate-forme est vivante. Deux quadrupèdes monstrueux, espèce de rhinocéros qui s'étaient appuyés solidement sur leurs quatre sabots et s'étaient postés croupe à croupe pour doubler leur force dans l'attaque, se retournent tout à coup l'un vers l'autre, le col horizontalement tendu, la gueule rapprochée de la gueule, tous les deux fous de fureur et prêts à se dédommager de leur défaite par un carnage mutuel sans merci.

A droite, en haut, ondule la palme triomphale, tandis que du côté opposé l'ange de la victoire, sous la silhouette

d'une chimère presque invisible, plane dans l'espace et invite à tous les transports de la joie.

Une description de cette longueur serait ridicule et oiseuse, si elle n'avait trait à une vérité qu'on ne saurait trop comprendre et par là même méditer. Du reste, le lecteur n'a eu ni la pensée ni le temps de crier à l'ennui, intéressé comme il l'a été par le plus mince détail de ce symbole transparent et plein d'édification.

Il n'a pas observé ce qui se passe autour de lui et n'est jamais descendu dans son cœur celui qui ignore que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. Sans parler des adversaires nombreux et implacables du dehors qui nuit et jour s'acharnent à sa perte, que d'ennemis en lui-même, cachés dans les profondeurs de son être comme dans une citadelle imprenable! Orgueil, concupiscence de la chair, cupidité, ambition, envie, qui les comptera? Trop habiles et surtout trop bien stimulés par l'enfer pour s'isoler, ces vices se donnent la main pour la lutte dans une alliance aussi étroite que funeste. Les voyez-vous s'élancer, de concert, en bon ordre, de front, audacieux, sur le point d'atteindre l'âme derrière ses faibles et fragiles remparts?

Ici toutefois, par un de ces coups subits si fréquents à la guerre, au moment de livrer un dernier assaut et de vaincre, une panique étrange frappe les passions coalisées. Impossible, dans leur vertige, d'avancer ou de reculer.

Amoncelées, furieuses, elles veulent tourner leur rage les unes contre les autres. C'est en vain. De lourdes chaînes, car elles sont captives, les vouent à l'impuissance, et il ne leur reste qu'à servir de trophée et de piédestal à l'âme qui les a vaincues.

Comment celle qui était seule a-t-elle terrassé celles qui étaient légion? Comment la simplicité a-t-elle déjoué la ruse, et la faiblesse brisé la puissance? « Hostie salutaire, s'est écriée l'âme le matin de la lutte, ô vous qui ouvrez la porte

du ciel, voici l'heure des hostilités et des combats terribles! Donnez-moi la force, *Da robur;* apportez-moi le secours, *Fer auxilium!* »

La victoire de l'âme est surtout la victoire de l'Eucharistie, dont le symbole, c'est-à-dire le calice, apparaît en tête du chapiteau tenant les passions captives et les entraînant avec une juste fierté à la suite de son char triomphateur.

Le prix de la victoire.

Dans l'étude de déchiffrement à laquelle nous nous appliquons, ce serait une erreur et une faute d'aborder de parti pris tous ces sujets décoratifs et de vouloir *a priori* y découvrir tel ou tel sens précis, déterminé, dût ce sens n'être pas même renfermé en germe dans la figure. Se mettre froidement en face, les considérer sans hâte et sans partialité, les rapprocher par groupe familial, les interpréter l'un par l'autre, les choquer en quelque sorte de manière à faire jaillir l'étincelle, voilà la méthode, la vraie, la seule rationnelle, celle du moins que nous préférons et à laquelle nous nous attacherons jusqu'à la fin.

Pourquoi donc, sur le chapiteau qui nous occupe, le chrétien est-il figuré par un aigle entier, alors qu'il n'est représenté dans l'*Eucharistie victorieux de la tentation* que par une chimère composée d'une moitié de quadrupède et d'une moitié d'oiseau?

Deux jeunes clercs maronites, MM. Mandour et Schemali, envoyés du Liban à Saint-Sulpice pour suivre les cours de philosophie et de théologie du célèbre séminaire français, venus à Preuilly durant les vacances de 1894, saisirent et fixèrent du premier coup d'œil la nuance délicate et instructive qui distingue l'un de l'autre tableau.

« Si la chimère, dirent-ils avec cette finesse d'observation qui caractérise l'Orient, appartient par les ailes et la tête au monde céleste de l'espace, par la croupe elle se ramifie à la terre et à son monde plus ou moins matérialisé.

« Or rien mieux que ce symbole ne pouvait désigner le chrétien vulgaire qui n'a pas le courage de lever les yeux jusqu'à la région réservée de la générosité. Il aime le Dieu qui le récompensera, observe le Décalogue qu'il sait être le minimum de la loi, respecte les commandements de l'Église, dont il apprécie la discrétion et la sagesse, se garde de toute faute grave comme contraire à ses intérêts en même temps qu'au précepte divin. Mais trop pusillanime pour donner à son âme une prédominance totale, absolue, sur le corps, il conserve pour celui-ci des ménagements qui confinent à la faiblesse, recule avec effroi devant la hauteur des conseils évangéliques, et demeure pour ce motif sujet aux rebellions de la partie inférieure de son être, en même temps qu'étranger à la vertu héroïque, à ses nobles affranchissements et à ses inestimables délices.

« L'aigle, au contraire, est l'image du chrétien généreux qui, s'étant renoncé soi-même et ayant crucifié sa chair avec ses convoitises, s'envole sur les ailes de l'âme et s'élève par une progression continue jusqu'au sommet de la perfection, c'est-à-dire jusqu'à cette vie de l'esprit où l'homme n'a plus de goût en quelque sorte que pour les biens spirituels, et reçoit le prix de sa victoire définitive sur les passions en devenant par anticipation, et dans une certaine mesure, participant de l'éternelle félicité. »

La paix.

Plusieurs chapiteaux à grappes de raisin sont couverts sur leurs versants de palmiers et d'arbustes, sous les frais om-

brages desquels reposent des voyageurs dans le sein d'une tranquillité profonde. Sur leurs fronts sans rides se lit l'absence de toute inquiétude et de toute préoccupation.

Autant leurs craintes étaient fréquentes et justifiées, lors-

qu'ils traversaient le désert avec son disque de feu et ses sables dévorants, avec les rugissements de ses fauves et la cruauté de ses hordes pillardes, autant leur calme est imperturbable et légitime dans cette oasis où la Providence toujours maternelle semble avoir pris à cœur de concentrer toutes les sécurités et tous les charmes.

Ainsi du chrétien qui, définitivement victorieux de ses passions, a dressé sa tente à l'ombre tutélaire du tabernacle.

A l'agitation succède dans son cœur le repos, au trouble la quiétude, aux angoisses la confiance, à la guerre la paix, la paix, présent du ciel, ciel de la terre, essence de tout bonheur, gage de toutes les espérances, bienfait au-dessus de tout bienfait, trésor des trésors, mélange de sérénité et de douceur, dans la jouissance duquel l'âme extasiée se demande avec étonnement et reconnaissance si elle n'est pas constituée dans un état surnaturel et tout divin.

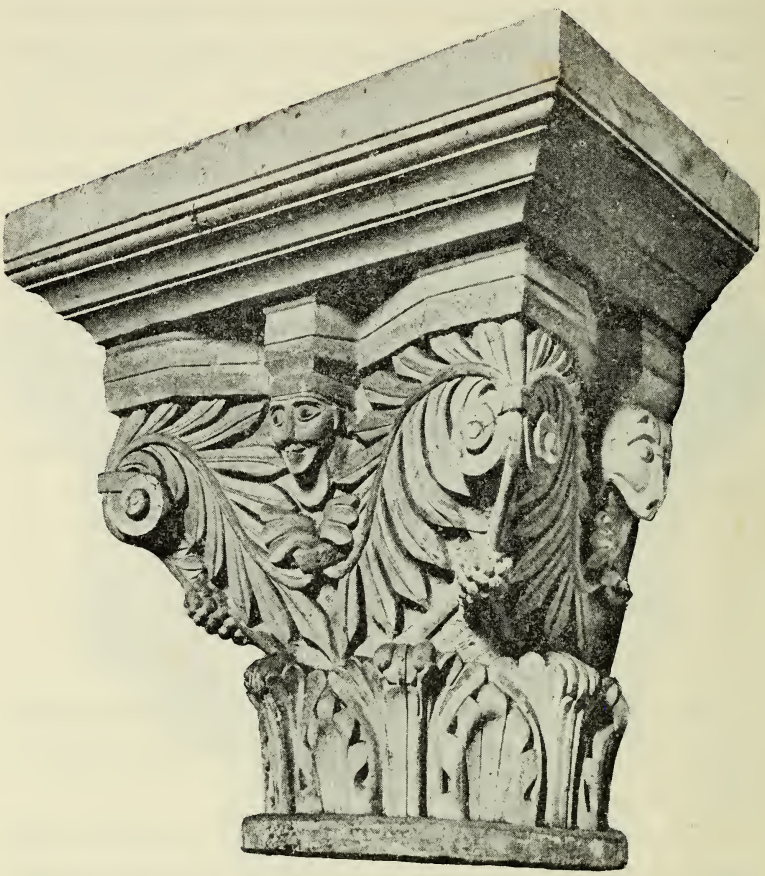
La joie.

Elle éclate sur un des chapiteaux placés devant l'autel, vrai paradis terrestre, où tout paraît conspirer pour le plaisir et l'enchantement du voyageur.

N'est-ce pas une apparition vivante de la joie que cette figure radieuse, dont les traits se plissent avec tant de grâce au milieu des feuillages, des raisins et des palmes, et dont le regard se fixe plein de gratitude sur le fond de l'oasis, comme si de là une source mystérieuse lui avait apporté le bonheur ?

Quelles que soient les ressources de l'art, il était difficile de traduire plus éloquemment que par ce sourire ineffable, soit l'entier contentement de l'esprit, soit le complet rassasiement du cœur.

Faut-il le dire? Ce symbole, si parfait qu'il soit, n'offre pourtant qu'une image très affaiblie des joies goûtées par



l'âme dans son union toute céleste avec le Dieu de l'Eucharistie.

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere,
Expertus potest credere
Quid sit Jesum diligere.

Ni la langue ne peut dire,
Ni la lettre exprimer,
Seul qui l'a expérimenté peut croire
Ce que c'est qu'aimer Jésus.

(Hymne du saint Nom de Jésus.)

Non, rien parmi les jouissances de la terre, même les plus plus pures et les plus pénétrantes, n'est capable de donner une idée tant soit peu approchante de l'état d'allégresse où l'âme plongée en Dieu, son élément, est inondée de consolations et, à la clarté d'une lumière qui ne trompe pas, n'entrevoit de mesure à sa joie que l'infini et de limite que l'éternité.

Se réconcilier avec ses frères avant de communier.

Deux sujets identiques pour le fond, et presque similaires quant à la forme, occupent les places les plus saillantes à droite et à gauche du sanctuaire.

Des oiseaux à l'aspect mystique planent au-dessus d'un jardin planté des arbres les plus précieux et les plus rares. Sont-ils déjà rassasiés ou se préparent-ils, au contraire, à manger les fruits superbes qu'un parfum exquis leur fait deviner sous les feuilles? On ne sait. Quoi qu'il en soit, telle est leur joie à la seule pensée du festin, que leurs cols s'entrelacent longuement et tendrement, et que leurs cœurs se fondent comme d'instinct en un seul, dans le sentiment d'une même et inexprimable félicité.

Par une variante qui n'étonne pas quand on connaît le prix attaché par l'artiste à la variété, les deux oiseaux qui, sur une des colonnes médianes de l'abside, se dressent sur les monstres coalisés et boivent à longs traits dans un calice, expriment la même idée d'union et de fraternité, en ramenant leurs ailes l'une vers l'autre et en rejoignant la pointe de leurs ailerons dans un mouvement aussi riche de grâce que d'originalité.

La nature du sujet, sa répétition affectée sur trois chapiteaux, le lieu, le rapport avec le thème général: tout,

ensemble et détail, illumine ces touchants symboles qui s'interprètent d'eux-mêmes et remplissent de lumière et d'onction les plus insensibles et les plus aveugles.

Vous souvient-il, répètent jour et nuit ces admirables

pierres, par une sorte d'écho à la trompette évangélique, vous souvient-il, lorsque vous êtes déjà tout près de l'autel, que votre frère a quelque chose contre vous? Retournez sur vos pas, allez vous réconcilier avec lui. Alors seulement vous serez digne de revenir dans le temple et de recevoir dans votre cœur le Dieu miséricordieux et pacifique, qui joint sans cesse l'exemple au précepte du pardon, et enlève

tout prétexte à l'aigreur et à la rancune, en faisant luire son soleil sur les méchants aussi bien que sur les bons, et en versant sa bienfaisante rosée non seulement sur les justes, mais même sur les injustes.

« O mon Père, s'écriait Jésus dans ce discours de la Cène qui fera l'admiration des siècles, que tous mes disciples ne soient qu'un, comme vous et moi ne sommes qu'un. *Pater, ut omnes unum sint, sicut et nos unum sumus*[1] ! »

L'unité d'un même esprit, d'une même foi et d'une même charité, voilà la condition essentielle pour être membre vivant de la famille du Sauveur, s'asseoir à la table au-dessus de toute table, que sa sainteté et sa bonté ont dressée comme un foyer de dilection, et manger ce pain des enfants qui ne doit faire de tous les chrétiens qu'un seul cœur, qu'une seule âme, qu'un seul corps mystique, pour le temps et pour l'éternité.

Le lévrier symbolique ou le Prêtre ministre et docteur de l'Eucharistie.

Par une exception qu'explique et légitime l'importance du sujet, ce chapiteau est reproduit trois fois : à l'endroit de chaque déambulatoire où commence le sanctuaire, et à droite de l'autel sur la première colonne de l'abside. C'est tout un poème qui se déroule à travers tout un monde d'ornementation dans lequel on se demande avec embarras ce qu'on doit le plus admirer de la beauté de l'idée, de l'ingéniosité de la figure ou de la richesse du dessin.

Sur chacune des quatre faces, au centre, s'élève en verticale la gaine végétale décrite plus haut, avec ses feuilles ramenées les unes vers les autres et son fruit mystérieusement dissimulé.

[1] S. Jean, XVII, 22.

A droite et à gauche, un lévrier aux formes sveltes et nerveuses, qui indiquent la vigueur et surtout l'agilité, se dresse à moitié et pose résolument la patte sur la gaine dont sans doute on lui a confié la garde, tandis que sa tête effilée se retourne avec vivacité jusqu'à la volute, l'œil fixe et perçant, la langue tendue prête à jeter le cri avertisseur.

Sous la patte postérieure se débat un monstre, ici un quadrupède sauvage à tête mi-humaine, là un animal qui tient du singe, là un composé bestial hideux muni des tentacules de la pieuvre, que sais-je encore! Vaine leur fureur! impuissant leur désespoir! Ni la force ni la ruse ne sauraient les délivrer des griffes du lévrier vigilant et fidèle.

En même temps que ces bêtes dangereuses et immondes sont terrassées, le sol se couvre d'une végétation luxuriante, et de chaque fruit, comme d'une fontaine magique, tombe une véritable nappe de feuillage où tout est jaillissant de fécondité et de vie.

Libre à d'autres de n'apercevoir ici qu'une œuvre de fantaisie, vide d'enseignement et de sens, jetée simplement dans le concert architectural comme une note d'agrément et de variété.

Pour nous, à qui une étude comparative de vingt-cinq années a permis de constater qu'en sculpture aussi bien qu'en architecture, pas le plus menu détail du beau monument prulliacien n'a été abandonné au hasard ou à l'imprévu, ce chapiteau résume dans un tableau magistral les devoirs ministériels du prêtre par rapport à l'eucharistie, et se recommande, à ce titre, à l'attention de quiconque a le désir de s'instruire et de s'édifier.

Ce n'est pas assez que le prêtre monte à l'autel, offre le pain, bénisse le vin, et par les paroles toutes-puissantes de la consécration change l'un et l'autre en un corps et en un sang divin.

A sa mission de consécrateur se joint, en vertu et par la

nature même de son caractère sacerdotal, le rôle de gardien et de défenseur du tabernacle.

L'œil toujours ouvert, le bras toujours levé, il est au guet nuit et jour. La moindre erreur, le moindre outrage menace-t-il l'Eucharistie dans sa vérité ou dans sa sainteté?

Il bondit, sentinelle alerte, fait retentir sa voix, se précipite sans s'inquiéter du nombre ou de la puissance de l'ennemi, combat sans trêve ni merci, et ne s'arrête qu'à la victoire ou à la mort.

Que signifient ces animaux monstrueux, renversés et tenus en respect sous la patte de chaque lévrier? Tout simplement que le prêtre, dispensateur des mystères divins, ne doit distribuer l'eucharistie qu'avec un extrême discernement, se

gardant, selon l'énergique expression de l'Évangile, « de jeter aux chiens le pain des enfants, » s'appliquant à faire comprendre qu'à la Table sainte, comme dans le royaume des cieux, « il n'y a de place, dit saint Paul, ni pour les injustes, ni pour les voleurs, ni pour les impudiques, ni pour les avares, ni pour les médisants, » répétant encore, avec saint Paul, « que quiconque mange le corps du Seigneur et boit son sang indignement, mange et boit son jugement et sa condamnation, » ne se lassant pas d'exhorter le chrétien à se préparer à cette manducation céleste, à sonder son cœur, à descendre dans les plus secrets replis de son âme, afin de détruire, autant qu'il est possible à l'humaine faiblesse, tout ce qui serait contraire à l'union avec le Dieu trois fois pur qui découvre des ombres dans le ciel et aperçoit des taches jusque dans ses anges eux-mêmes.

L'âme purifiée, reste au prêtre le devoir non moins consolant que saint de mettre sur ses lèvres la prière recommandée par Jésus lui-même : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, donnez-nous aujourd'hui ce pain au-dessus de toute substance, que vous avez institué dans votre bonté infinie, pour renouveler et accroître notre vie spirituelle de chaque jour ; » de l'exciter à se procurer fréquemment les grâces et les délices de cette union divine : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave[1] ! » et d'enflammer ses désirs pour ce trésor de vie, en évoquant à son souvenir cette belle image de l'Écriture, si bien applicable au chrétien qui est assidu à le rechercher et à s'en nourrir : « Il sera comme l'arbre qui a été planté sur le bord des eaux, qui donnera son fruit en son temps; ses feuilles ne tomberont point, et tout lui prospérera[2]. »

Ainsi mille ans après Jésus-Christ, et presque mille ans avant nous, l'église de Preuilly apparaît comme un témoi-

[1] Ps. XXXIII. — [2] Ps. I.

gnage vivant et solennel de la foi catholique à l'Eucharistie, ou encore comme un jalon auguste planté au centre de la nouvelle ère pour attester la perpétuité et l'inaltérabilité de la croyance chrétienne.

Autant l'âme est confirmée dans ses convictions les plus chères, autant elle est émue en voyant la doctrine eucharistique exposée, développée, commentée, dans son intégrité dogmatique et morale, il y a de si longs siècles, sur les principales colonnes de ce monument vénérable, échappé par miracle aux destructions des hommes et des choses, et conservé, malgré la débilité de ses éléments constitutifs, pour rappeler aux âges les plus éloignés cet instant mémorable de la Cène où Jésus, après avoir transsubstantié le pain et le vin, dit à ses disciples, et en leurs personnes à tous les chrétiens à venir : « Prenez et mangez, ceci est mon corps! Prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu en faveur d'un grand nombre, pour la rémission de leurs péchés! »

CHAPITRE XVII

LA CHARITÉ

L'artiste qui avait eu assez de science et de génie pour entrevoir d'abord, puis pour exprimer, par son œuvre de pierre, que l'Eucharistie est le sommaire de tout le dogme chrétien, eut encore assez d'intuition pour deviner et assez de savoir-faire pour montrer, à l'aide de son inimitable ciseau, que la religion, dans sa partie morale, se centralise, se résume tout entière dans l'amour de Dieu et du prochain.

Doué de cette puissance de pénétration que Dieu accorde parfois au savant qui est humble et saint et n'aspire dans ses travaux, pour lui comme pour les autres, qu'à la vérité et à la vertu, notre moine, sculpteur et théologien, fut même si bien inspiré, qu'il alla jusqu'à marquer l'ordre logique et chronologique qui relie l'une à l'autre l'Eucharistie et la Charité.

L'Eucharistie, si admirablement figurée dans le *Calice victorieux de la Tentation*, ne se présente que sur la seconde colonne. C'est la Charité qui s'épanouit sur la première, dans le symbole le plus attendrissant et le plus naturel. Une telle ordonnance n'est-elle pas strictement d'accord et avec l'histoire et avec la raison ?

Si l'Eucharistie est un fleuve qui porte partout la fécondité,

n'est-ce pas de la Charité, comme d'une source de vie, que ce fleuve a jailli? Si l'Eucharistie est une fleur dont le parfum pénètre jusqu'à l'âme, n'est-ce pas sur la Charité, comme sur une racine odoriférante, que sa tige a germé? Si l'Eucharistie est un fruit qui nourrit et rafraîchit pour toujours, n'est-ce pas de l'Amour et de la Charité, comme d'un arbre divin, que ce fruit, dans le cénacle, une nuit inoubliable, s'est détaché?

Amour du prochain.

Deux oiseaux nobles, aigles aux formes idéalisées, dont la pointe des pieds effleure à peine le parterre fleuri de l'astragale, s'élancent, ailes et queues déployées, vers le ciel du chapiteau, où ils nouent, dans un enlacement mutuel, leurs cols gracieux et frémissants, tandis que de leurs becs ils se percent le flanc, désireux de mourir l'un pour l'autre, ou du moins de s'offrir leur sang en rafraîchissement réciproque.

Même idée, même sentiment dans le diadème posé au-dessus de l'anneau, où les fleurons, incrustés en haut et en bas sur les deux cercles de la couronne, s'enchâssent alternativement un à un dans la plénitude de l'union et de la solidarité.

En prévision d'objections possibles contre l'interprétation pourtant évidente de ce symbole, l'habile et prudent compositeur a placé sur un point très apparent de son œuvre, entre les deux oiseaux, à l'angle gauche du chapiteau, un homme debout, confident de sa pensée intime et chargé par lui d'attester, en cas de contradiction, que cette scène, loin d'être une fantaisie plus ou moins banale, est au contraire une figure longuement étudiée, d'où se dégage, à l'adresse de

l'humanité, la leçon philosophique la plus haute et l'enseignement le plus profond.

Seulement, par une délicatesse ravissante et un ménagement plein de tact à l'égard du visiteur, ce témoin vivant et incorruptible n'apparaît que sur le côté, au-dessus du déambulatoire, lorsque son affirmation devient nécessaire pour

faire la lumière dans les esprits et changer en certitude leur doute et leur irrésolution.

Ces oiseaux, prédicateurs d'un nouveau genre, exposent aux yeux, de la manière la plus éloquente et la plus vive, à savoir en image et en action, la doctrine toute céleste de la Charité, de son origine, de son extension, de ses motifs, de ses caractères, de ses effets.

« Mes bien-aimés, semblent-ils dire avec l'apôtre saint Jean, aimons-nous mutuellement, parce que la Charité vient de Dieu. Et tout homme qui aime est né de Dieu et connaît

Dieu. Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est charité.

« Une preuve éclatante de la charité de Dieu apparut au milieu de nous le jour où Dieu envoya son Fils unique dans le monde, afin que par lui nous ayons la véritable vie.

« Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de cette sorte, n'est-il pas juste que nous nous aimions les uns les autres?

« Si nous avons cette dilection mutuelle, Dieu demeure en nous, et son amour en nous est parfait.

« Oui, aimons Dieu, puisque Dieu nous a tant aimés le premier. Mais aimons aussi nos frères. Quelqu'un oserait-il dire : J'aime Dieu, alors qu'il hait son frère? Ce serait un menteur. Comment, en effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, serait-il capable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas?

« Et c'est de Dieu que nous avons ce commandement : que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère[1]. »

Pourquoi avoir gravé ce symbole, à l'entrée même de la grande nef, sur le premier chapiteau? Est-ce effet du hasard, et eût-il joué le même rôle sur n'importe quelle grosse colonne du monument? Ou bien ce rang cache-t-il un dessein arrêté, et l'auteur a-t-il obéi alors à une idée doctrinale en lui assignant le premier plan?

Cette dernière hypothèse est la vraie. Qui ne comprend que ce tableau figuratif est la traduction, en signes lapidaires, de la scène évangélique dans laquelle le Maître proclame, avec son autorité divine, la suprématie de la Charité sur toutes les vertus et sa prédominance sur le reste de la loi : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme. Voilà le plus grand et le premier des commandements. Et le second est semblable au premier : « Vous aimerez votre prochain comme

[1] Ép. de S. Jean, 1, 4.

vous-même. Dans ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les prophètes[1]. »

Un jour que ces explications avaient été données verbalement à un groupe de touristes, l'un d'eux laissa échapper cette réflexion :

« J'admire cette église. Je lui fais un reproche toutefois. Elle, si variée sous les rapports, est monotone, fastidieuse presque, avec ce cri incessant et uniforme : « La Charité ! « la Charité ! Aimez votre prochain ! Aimez-vous les uns « les autres ! »

— Merci, repartit cordialement le cicerone, merci : votre observation me remet en mémoire un des traits les plus touchants de l'Église primitive, que je me contenterai de vous rapporter, laissant avec bonheur et confiance le soin de conclure à votre âme si sincère et si désireuse de vérité.

« Le bienheureux évangéliste saint Jean, dit saint Jérôme, était arrivé aux limites les plus extrêmes de la vieillesse. Ses disciples, en le soutenant dans leurs bras, avaient peine à le conduire dans l'assemblée des fidèles à Éphèse. Dans l'impossibilité de prononcer de longs discours, à chacune des réunions il répétait ces paroles : « Mes petits enfants, « aimez-vous les uns les autres ! » Enfin les disciples et les frères, se lassant d'entendre toujours la même chose, lui dirent : « Maître, pourquoi sans cesse cette parole ? » Il leur fit cette réponse, digne de celui qui reposa sur la poitrine du Sauveur : « Parce que tel est le précepte du Seigneur. « Qu'on l'observe, et il suffit[2]. »

Oui, puisse-t-on ne l'oublier jamais ! il suffit. Germe universel et infaillible de tous les biens, il promet à Dieu la joie et la gloire, au chrétien la sanctification et le salut, à l'individu un paradis dès cette terre, à la société toutes les bénédictions et toutes les prospérités.

[1] S. Matth., XXII.— [2] S. Jérôme, *Commentaire sur l'Épître aux Galates*, liv. III, ch. VI.

Arrière donc de cette demeure qui est essentiellement la maison de la concorde, arrière l'esprit pervers, l'âme malveillante, *malevola anima*, le cœur méchant et haineux, la bouche qui verse le mensonge et la détraction! Place seulement à celui qui dans ses sentiments et ses pensées s'inspire de la bienveillance, distille de ses lèvres le lait et le miel de la bénignité, et ne vit, comme Dieu lui-même, que de miséricorde et de charité!

Le lecteur se souvient-il que, dans le symbole mis actuellement sous ses yeux, les oiseaux se frappent violemment à coups de bec, prêts à s'ouvrir le sein pour s'offrir un secours réciproque et tout fraternel? Se dévouer à la vie, à la mort, pour l'être aimé, voilà bien le caractère distinctif de la charité suprême, et rien mieux que cette réminiscence de la fable égyptienne du pélican n'était capable de le figurer.

Tel le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis; tel Vincent de Paul échange le boulet avec un forçat qu'il veut rendre à une famille désolée; tel Belzunce, les pieds nus et la corde au cou, se traîne en victime expiatoire pour la disparition d'un effroyable fléau; tels mille héros se sacrifient au bonheur de leurs frères, et tombent chaque jour dans les luttes obscures, mais divinement méritoires, du dévouement et de la générosité.

Union.

Au moyen âge, grâce à une méthode philosophique puissante, que l'on pouvait et devait perfectionner, comme tout ce qui est de l'homme, non dédaigner et abandonner, les idées non seulement étaient scrutées une à une, dans leur source, dans leurs propriétés constitutives, dans leurs déduc-

tions plus ou moins éloignées, mais encore, après avoir subi la division et la dissection de l'analyse, se voyaient rattacher par une synthèse majestueuse à leur groupe général ou famille, pour former, sous le nom de telle ou telle science, un ensemble de connaissances spéculatives ou pratiques, matérielles ou morales, rationnelles ou révélées, humaines ou divines.

Formé à cette école de haute raison, et soucieux d'observer une règle si propre à écarter de l'erreur et à guider dans le chemin de la vérité, notre artiste nous fait assister, dans les phases diverses de son travail, à tous les développements de la charité.

Dans sa première leçon, je veux dire dans le premier chapiteau, il nous présente la Charité comme un arbre, né de toute éternité dans le cœur de Dieu, puis planté par sa main miséricordieuse dans le cœur des hommes pour les rassembler tous sous son ombre bienfaisante, sur la terre et au ciel, dans le temps et dans l'éternité.

Comme l'ordre le réclame, ce sont les fruits de cet arbre merveilleux qu'il va décrire dans les chapiteaux suivants.

Nous avons déjà contemplé l'Eucharistie, fruit produit par la Charité dans le cœur de Dieu; admirons maintenant, sous la direction du pieux et savant moine, les fruits produits par la Charité dans le cœur du véritable chrétien.

C'est la face intérieure du chapiteau, placée sous l'arche de communication, qui frappe du premier coup la vue et attire l'attention, comme si là convergeaient tous les rayons lumineux du tableau et se concentrait l'idée dominante du sujet.

Quelle netteté de formes, quelle précision de contours, dans la partie supérieure de ces deux chimères, où l'on reconnaît de suite les ailes, la poitrine, le col et la tête de deux colombes! A peine sont-elles parvenues d'un vol hardi au milieu de l'espace qu'elles unissent, par un collier large

et précieux, leurs cols nobles et élevés, et la tête tournée, l'une vers le nord, l'autre vers le midi, agitent dans leur bec et montrent avec amour à la terre le rameau d'olivier pacifique et béni.

La croupe, malgré sa belle queue en éventail, est celle d'un quadrupède vulgaire. Elle se dissimule sur les deux

petites faces du chapiteau et disparaît presque sur la portion de l'anneau qui s'engage dans le pilier.

Entre les pattes de devant des chimères, tendues doucement les unes vers les autres, est posée une fleur dont la corolle simple et parfumée annonce le lys des champs.

Et au-dessus de ce dessin ravissant s'étend un véritable ciel de branchages, d'où l'on croit entendre une invitation perpétuelle au repos et à la félicité.

« Ce chapiteau, disait intelligemment un préfet de Tours, mériterait d'être gravé en or, puis exposé à la place d'hon-

neur, non seulement dans le temple, mais au foyer domestique, à l'école, à l'atelier, à la tribune, partout en un mot où l'on doit travailler, par la formation des esprits, des cœurs et des volontés, au perfectionnement de l'individu et à l'heureux fonctionnement de la société. »

Oui, en vérité, car il rappelle le plus auguste, le plus saint des mots, et enseigne la plus féconde, la plus divine des choses : l'Union.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit ce curieux et intéressant symbole, il faut pour son bonheur un auxiliaire semblable à lui et qui ne fasse qu'un avec lui[1]. »

« Regarde, regarde : cet homme sorti de la même souche que toi, est l'os de tes os, la chair de ta chair[2]! »

« Or personne ne hait sa chair, il la nourrit au contraire et l'entoure de mille soins[3]. »

« Je vous en prie, ne donnez pas le nom de père à quelqu'un de la terre, car vous n'avez qu'un véritable Père, celui qui est dans les cieux[4]. »

« Vous êtes tous frères. *Omnes vos fratres estis*[5]. »

« Aimez-vous donc les uns les autres d'un amour de fraternité, vous prévenant d'honneurs mutuels;

« Soyez charitables pour vous soulager dans vos nécessités réciproques et prompts à exercer l'hospitalité;

« Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie et pleurez avec ceux qui pleurent;

« Tenez-vous toujours unis les uns aux autres dans les mêmes sentiments et les mêmes affections;

« Si cela se peut, et autant qu'il est en vous, vivez en paix avec tous les hommes;

« Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers frères, laissez à Dieu le soin de la vengeance;

[1] Gen., II, 18. — [2] *Ibid.*, II, 23. — [3] S. Paul aux Éphés., V, 29. — [4] S. Matth., XXIII, 9. — [5] *Ibid.*, XXIII, 8.

« Au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire;

« En un mot, ne vous laissez point vaincre par le mal, mais appliquez-vous à vaincre le mal par le bien[1]. »

La création de l'homme, non pour la vie solitaire et sauvage, où il n'y aurait que stérilité et désolation, mais pour le commerce avec ses semblables par une vie sociale pleine d'activité et de charme; l'unité d'origine et la communauté de sang entre les enfants d'Adam et d'Ève; l'obligation d'aimer son prochain, qui n'est après tout que l'obligation non moins profitable que douce de s'aimer soi-même; la formation d'une grande famille humaine dont Dieu est le père et le chef, et dont chaque homme est l'enfant et le membre; la nécessité d'un attachement cordial, d'un amour sincère et actif, d'une tolérance généreuse, dans une réciprocité inaltérable, comme lien familial qui « de tous ne fassent qu'un, *et omnes unum sint* » : que d'idées sublimes, que de vérités fécondes, accumulées dans ce chapiteau en apparence si simple; dans ce collier, image de la fraternité; dans ce rameau d'olivier, image de l'union et de la paix; dans cette fleur, image de la similitude de pensées et d'aspirations; dans ces pattes prêtes à se joindre, image de l'association et de la coopération en vue du bien commun; dans cette végétation luxuriante, image des fruits savoureux et sans nombre apportés du ciel à la terre par l'arbre divin de la Charité!

Peut-être quelques-uns sont tentés de trouver cette interprétation extraordinaire, et de l'estimer plutôt ingénieuse que conforme au dessein de l'auteur et par là même à la réalité?

Une telle disposition d'esprit ne serait point pour nous

[1] S. Paul aux Romains, XII.

surprendre, encore moins pour nous formaliser. Les traditions sur le symbolisme, comme sur tant d'autres branches de l'art, ne s'altérèrent-elles pas et ne furent-elles pas ensevelies dans l'oubli, il y a des siècles et des siècles, par le temps, cet impitoyable fossoyeur? Ne devinrent-elles pas victimes du sort commun, avec les principes de construction d'où étaient sorties nos cathédrales si mouvementées et si vivantes, avec les procédés techniques qui avaient allumé sur nos incomparables verrières le feu de leurs pierres précieuses et l'éclat de leurs émaux? Est-il étonnant dès lors que ces chefs-d'œuvre, qui furent la joie et la gloire d'une époque, ne soient plus depuis longtemps, hélas! que des trésors enfouis et des livres fermés?

Que notre cher lecteur veuille bien se rappeler toutefois que, grâce à des découvertes et à des travaux multiples, des éléments nouveaux d'appréciation ont surgi, de telle sorte que le jugement qui était encore juste hier pourrait bien, à l'heure qu'il est, courir le risque d'être inexact et caduc. Si le secret n'a pas été ravi entièrement à la tombe, il s'en est assez exhalé pour donner à espérer une résurrection intégrale et prochaine, et pour encourager la phalange des chercheurs dans la reconstitution ardue mais fructueuse de ce passé artistique et chrétien, qui fit tant d'honneur à la patrie et à la civilisation.

Pour nous, dans notre humble sphère locale, il nous est tombé sous la main, par hasard et par conséquent sans mérite, une clef qui nous a permis de pénétrer quelque peu dans la connaissance de nos innombrables pierres figuratives, et de goûter des jouissances supérieures que tout notre désir est de partager avec beaucoup d'autres.

Avant de quitter le chapiteau qui vient de nous offrir de si instructives et si attrayantes leçons, faisons une remarque dont l'omission serait une lacune irréparable.

Cette forêt de branches fruitières que nous admirions tout à l'heure étale sans doute sous les yeux du chrétien tous les biens terrestres, matériels et moraux, dont l'union est l'inépuisable mère; cependant, placée comme elle l'est, au-dessus des colombes, au-dessus de la terre, tout près du firmament même, elle symbolise avant tout le bien éternel et suprême qui, au témoignage de l'Évangile, sera la récompense de quiconque embrasse et confond Dieu et le prochain dans un même sentiment d'amour et de dévouement.

« Venez, bien-aimés de mon Père, dira le juge des vivants et des morts, possédez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde.

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez offert l'hospitalité; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus me consoler.

« Alors les justes lui répondront : Quand est-ce donc, Seigneur, que, vous voyant avoir faim, nous vous avons donné à manger, ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons reçu sous notre toit, ou nu, et que nous vous avons couvert de vêtements? Quand est-ce que nous vous avons vu infirme ou prisonnier, et que nous sommes allés vous visiter?

« Et le juge des vivants et des morts répliquera : En vérité je vous le dis, quand vous avez rendu ces bons offices à un de ces infortunés, vos frères et les miens, fût-ce au plus petit, c'est à moi-même que vous les avez rendus[1]. »

Enfin, de même que la croupe des chimères apparaît à peine, cachée qu'elle est sous l'aile immense et sous le

[1] S. Matth., xxv.

large éventail de la queue, de même la misère du pécheur devient presque imperceptible, malgré l'acuité du regard divin, lorsqu'elle s'abrite sous les ombrages impénétrables de la charité. Que dis-je ? quelle que soit l'iniquité, elle fond comme la tache sous l'action du corrosif, ne laissant plus de place dans l'âme purifiée que pour le resplendissement de la grâce et les complaisances paternelles du Seigneur.

« Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé [1].

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes obtiendront miséricorde [2].

« Avant tout, ayez en vous-mêmes une charité continuelle les uns pour les autres, parce que la charité couvre la multitude des péchés [3]. »

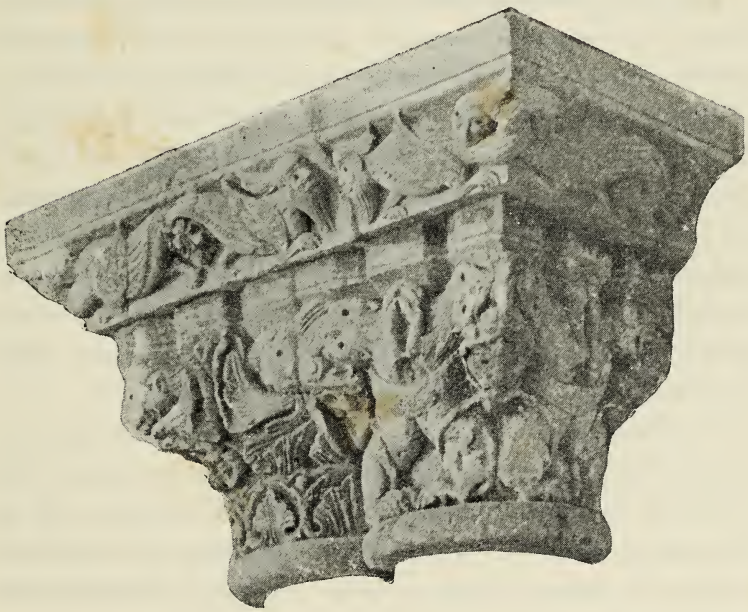
Support et secours mutuel.

Nombre de chapiteaux, soit à figures, soit à entrelacs de lignes et de feuillages, sont consacrés à célébrer l'union, non plus simplement dans sa nature et son essence, mais dans sa vitalité et sa fructification, et vraiment il est difficile d'exprimer ce qu'il y a de saisissant pour l'esprit et de réconfortant pour le cœur, dans ce spectacle qui, bien compris, assurerait le retour immédiat sur la terre de la justice, de la bonté et du bonheur.

Heureux de réserver au visiteur le plaisir de les découvrir et de converser lui-même avec eux, afin de surprendre leurs secrets, nous nous contenterons de les résumer, par la gra-

[1] S. Luc, VII. — [2] S. Matth., V. — [3] Ire Ép. de S. Pierre, IV.

vure et par la description, dans les deux chapiteaux ci-après, importés récemment dans l'église abbatiale, et accolés pour servir de piédestal à la statue de la Vierge. Ces deux pièces curieuses et vénérables, qui soutenaient l'archivolte romane à la façade de l'ancienne église paroissiale de Saint-Nicolas, ont été enlevées pieusement par nous, il y a quelques années,



avec la gracieuse autorisation du propriétaire, au moment où ils allaient périr, au grand dommage de l'art, sous les injures du temps ou sous le marteau aveugle des démolisseurs.

« De même que dans un seul corps, dit saint Paul, le grand apôtre de l'amour et de la charité, nous avons beaucoup de membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, de même nous formons tous un seul corps dans le Christ, et, pris en particulier, nous sommes les

membres les uns des autres. *Singuli autem alter alterius membra* [1]. »

Et concluant avec une force et une justesse qui n'ont d'égale que la concision : « Portez les fardeaux les uns des autres, et par là vous accomplirez la loi du Christ. *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* [2]. »

Sera-ce une longueur et une faute d'emprunter, pour commenter ce chapiteau important, dans lequel toute l'économie sociale se condense, le passage de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, où Bossuet, après avoir traité des opérations isolées de chaque partie du corps humain, présente dans un éblouissant tableau d'ensemble leur correspondance et leur consentement pour s'entr'aider mutuellement et défendre le tout? Peut-être. Alors, eu égard à notre bonne volonté et au régal littéraire peu commun qu'elle ne manquera pas d'offrir, que le lecteur débonnaire veuille bien nous excuser.

« Quand on tombe d'un côté, le cou et tout le corps se tournent à l'opposite. De peur que la tête ne se heurte, les mains se jettent devant elle, et s'exposent aux coups qui la briseraient. Dans la lutte, on voit le coude se présenter comme un bouclier devant le visage. Les paupières se ferment pour garantir l'œil.

« Si on est fortement penché d'un côté, le corps se porte de l'autre pour faire le contre-poids, et se balance lui-même en diverses manières pour prévenir une chute ou pour la rendre moins incommode. Par la même raison, si on porte un grand poids d'un des côtés, on se sert de l'autre à contrepeser. Une femme qui porte un seau d'eau pendu à la droite étend le bras gauche, et se penche de ce côté-là. Celui qui porte sur le dos se penche en avant; et, au con-

[1] Épître aux Romains, XII. — [2] Épître aux Galates, VI.

traire, quand on porte sur la tête, le corps naturellement se tient droit.

« Enfin il ne manque jamais de se situer de la manière la plus convenable pour se soutenir; en sorte que les parties ont toujours un même centre de gravité, qu'on prend au juste, comme si on savait la mécanique. Et il est visible que les parties du corps sont disposées à se prêter un secours mutuel, et à concourir ensemble à la conservation de leur tout.

« Tant de mouvements si bien ordonnés, et si fort selon les règles de la mécanique, se font en nous sans science, sans raisonnement et sans réflexion ; au contraire, la réflexion ne ferait ordinairement qu'embarrasser.

« La prunelle s'élargit et se rétrécit de la manière la plus convenable à nous faire voir de loin ou de près. La trachée-artère s'ouvre et se resserre selon les tons qu'elle doit former. La bouche se dispose et la langue se remue comme il faut pour les différentes articulations. Un petit enfant, pour sucer le lait dont il se nourrit, ajuste aussi bien ses lèvres et sa langue que s'il savait l'art des pompes aspirantes, ce qu'il fait même en dormant : tant la nature a voulu nous faire voir que ces choses n'avaient pas besoin de notre attention.

« Mais moins il y a d'adresse et d'art de notre côté, dans des mouvements si proportionnés et si justes, plus il en paraît dans celui qui a si bien disposé toutes les parties de notre corps. »

Il n'est pas un trait de ce superbe tableau, tracé avec la hauteur de vue propre à l'aigle de Meaux, qui ne s'applique de lui-même aux rapports de bienveillance, de protection et d'assistance mutuelles, qui, d'après le plan divin, doivent unir entre eux tous les hommes, comme membres du grand corps qui se nomme l'humanité.

N'est-il pas d'évidence que tout en poursuivant un intérêt privé et personnel, la vie de chaque homme se consume pour la cause commune et l'utilité publique, et que le bonheur individuel est si étroitement lié au bien général, que, d'après le sort prospère ou adverse de tous, on peut sans hésiter juger de l'adversité ou de la prospérité d'un chacun.

Que fait ce laboureur, courbé sur sa charrue, arrosant de ses sueurs son champ solitaire, creusant ses innombrables sillons droits, et y jetant la semence à volées infatigables? Il collabore avec le Créateur pour tirer de la terre l'épi d'or qui offrira au genre humain la suave subsistance de chaque jour.

Son front est sans inquiétude: un chant, frais comme la rosée qui brille sur la prairie voisine, s'échappe de ses lèvres joyeuses; à qui est-il donc redevable d'une paix si douce et d'une sécurité si profonde? Au petit et vaillant soldat qui, l'arme au bras, là-bas, sur la frontière, veille au salut de la patrie, prêt à lutter et à vaincre glorieusement, ou à mourir héroïquement pour elle.

C'est bien à la gloire et au profit que le marin aspire lorsqu'il affronte le perfide et terrible océan sur son faible et fragile vaisseau : il n'est toutefois récompensé de ses fatigues et de son courage qu'après avoir travaillé pour les deux mondes, intermédiaire entre l'un et l'autre, transmetteur de leurs échanges réciproques, serviteur, en un mot, de la grande et universelle famille.

Demandez au mineur pourquoi, fuyant l'azur du ciel et les beautés de la nature, il s'engouffre à trois cents mètres sous terre, s'expose à provoquer de sa pioche l'éboulement, et de sa lampe le grisou, et se creuse peut-être de ses mains, à travers ces sombres galeries, un tombeau prématuré : il prend part, soldat de l'industrie, ah! une part noble et méritante entre toutes, à la mobilisation des multiples activités humaines, au milieu desquelles sa benne monte et verse

sans cesse le plus puissant et le plus indispensable des moteurs.

Que le lecteur continue l'énumération et l'examen de toutes les carrières, des plus humbles comme des plus élevées: il constatera avec admiration que chaque homme n'est qu'une pierre de l'immense édifice humain et qu'un rouage du vaste mécanisme social où s'élabore, dans la mise en commun des efforts de tous, l'épanouissement de vie matérielle et morale de chaque unité.

Or « les membres sont remplis de sollicitude les uns envers les autres. *Pro invicem sollicita sunt membra* [1].

« Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui. *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra* [2].

« Si, au contraire, un membre jouit, tous les membres jouissent avec lui. *Sive gloriatur unum membrum, congaudent omnia membra* [3].

« Portez donc les fardeaux les uns des autres. *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* [4]. »

Outre que vous accomplirez la loi du Christ, vous aurez l'avantage de voir les autres faire pour vous ce que vous aurez fait pour eux: communion charmante et sainte, calice de bénédiction, où vos lèvres fraternelles puiseront avec délectation les eaux vives de la perfection et de toutes les félicités.

N'eût-ce pas été en vérité un malheur de laisser périr ces deux chapiteaux, reliques vénérables de temps si reculés, qui, semblables à un livre toujours ouvert, rappellent sans cesse à tous des enseignements fondamentaux, si précis, si merveilleux?

L'un, à gauche, n'est autre que le *Væ soli!* crié par la

[1] I Cor., XII. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] Gal., VI.

pierre, qui traite lui aussi de la charité et du support mutuel, mais négativement et par manière d'antithèse, comme il sera dit plus loin.

Pour le moment, l'objectif de notre étude est le second, à droite, que nos cinq ou six pages précédentes ont été consacrées à interpréter.

Il s'agit de supporter non seulement l'archivolte de la porte principale, mais encore la façade, qui paraît à l'œil reposer en entier sur l'archivolte. Un homme seul serait-il assez téméraire pour prendre une pareille charge sur ses épaules? Avant même d'avoir senti et pu apprécier le faix, il fléchirait sous la force d'écrasement et s'aplatirait sur le sol, broyé sans merci par la masse.

Conscients de cette disproportion redoutable entre un tel poids et un effort isolé, quatre lions accourent des quatre coins du désert, et se dressent avec autant de vigueur que d'ensemble, deux à deux, sur chaque face du chapiteau, tournés l'un vers l'autre, les muscles tendus, la croupe et les pattes postérieures fortement arquées sur l'anneau, les reins reliés par une ceinture large et précieuse, les pattes de devant élevées verticalement et se serrant avec énergie sous le tailloir, la fine crinière au vent, la tête renversée vers le groupe voisin, carré invincible dont le centre saillit en un masque humain à beaux et nobles traits, casqué, resplendissant de confiance et de sécurité, dans la bouche duquel vient aboutir et se perdre la queue des fauves, sans doute pour marquer l'unité de pensées qui préside à leur alliance et dirige leurs mouvements si vifs, si harmonieux, si bien combinés.

Sur l'autre chapiteau, au lieu de mettre à profit cette leçon d'expérience et de haute sagesse, et de demander à l'union la force nécessaire pour porter le fardeau énorme qui a été indiqué plus haut, un homme veut l'affronter seul.

Hélas! à peine engagé sous l'arc, le voilà écrasé. Il appelle au secours, c'est en vain. Il a voulu se renfermer dans son égoïsme : qu'il y reste enseveli et qu'il y périsse! Dans des grincements de dents désespérés et sinistres, il vomit malédictions sur malédictions, blasphèmes sur blasphèmes. Inutile! Personne n'est là pour entendre les cris de fureur qui de sa

bouche fumante s'envolent de toutes parts, personne ne viendra pour le dégager et le secourir.

« Mieux vaut être deux ensemble que seul : qui ne comprend les avantages de l'union?

« Si l'un chancelle, l'autre le soutiendra.

« Si l'un a froid, l'autre le réchauffera.

« *Væ soli!* Malheur à l'isolé! S'il tombe, qui l'aidera à se relever?

« Quelqu'un pourra prévaloir contre un seul : devant l'union et la résistance de deux, il succombera.

« Il est difficile de rompre une petite corde tordue en trois. *Funiculus triplex difficile rumpitur* [1]. »

Le prochain.

Ce mot si vague en apparence devient, dans le langage de nos chapiteaux, ce qu'il y a de plus significatif et de plus précis.

Extensivement et spéculativement, il n'est pas de partie de l'humanité qu'il n'embrasse. « Il n'y a plus, dit saint Paul, ni Juif ni Grec, ni esclave ni affranchi, mais des frères qui ne font plus qu'un en Jésus-Christ [2]. »

L'ennemi lui-même, ô sublimité! ne doit plus être exclu de cet embrassement universel : « Vous savez, dit Jésus-Christ, qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Or, moi je vous dis: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez même pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les dignes enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et répand sa rosée sur les justes et sur les injustes [3]. »

Pratiquement, car la charité agit ou elle n'est pas, le prochain est quiconque nous touche de près et se trouve plus ou moins à notre proximité, *proximus.*

Le rouage contribue au jeu du mécanisme général en actionnant le rouage immédiat dans lequel il s'engrène. La pierre apporte son tribut de solidité et de beauté à l'édifice total en prêtant sa force, ses ornements et son relief à la

[1] Ecclés., IV. — [2] Gal., III. — [3] S. Matth., V.

pierre avec laquelle elle se relie directement. Tel chaque membre de la grande famille humaine participe au mouvement universel d'union et d'amour, en dépensant autour de lui, dans la sphère de son action, son contingent relatif de sollicitude, de bienveillance et de générosité.

Existe-t-il, dans le cercle d'influence du riche, un orphelin sans appui, une veuve sans soutien, un pauvre sans vêtement et sans pain, un vieillard délaissé, un malade privé de secours, un ouvrier, un marchand, qui ont besoin de vente, de travail pour subsister? Son prochain, le voilà!

Le patron n'a qu'à réfléchir sur son nom et sur son rôle pour savoir qui est son prochain, et sur qui se doit porter sa paternité et sa protection. Qui donc est son proche, sinon ce modeste collaborateur de chaque jour, cet ouvrier dont la vie se confond avec sa vie, se consume presque entière sous son toit, dont chaque goutte de sueur n'est versée que pour son enrichissement et à son profit?

Par une réciprocité qui n'est que justice et sagesse, l'ouvrier a dans son patron, non un homme éloigné de lui par les sentiments et par les intérêts, mais un proche avec lequel il ne doit avoir qu'un cœur et qu'une âme, un père qu'il convient de seconder avec d'autant plus d'ardeur qu'il est l'associé et le participant de sa prospérité.

Trois exemples entre mille qui suffisent à démontrer que, sans se désintéresser du bonheur de tous et sans marchander son concours dans les nécessités extraordinaires de la collectivité, c'est d'habitude et journellement à côté de soi, autour de soi, tout près de soi, qu'il faut regarder, observer et, la charge matérielle ou morale du prochain découverte, lui tendre une main fraternelle et le soulager

Comme toi-même.

Le prochain, qui est ton semblable, ton frère, le sang de ton sang, l'os de tes os, la chair de ta chair, l'âme de ton âme, est *un autre toi-même*. C'est donc « comme toi-même que tu le chériras. *Diliges proximum tuum sicut teipsum !* »

Dans le foyer intense de clartés allumé par nos projections sculpturales, aucune autre parole ne brille avec autant d'éclat, aucune autre formule ne précise avec une pareille netteté et une pareille concision la règle et la mesure de l'amour du prochain, aucune autre loi surtout ne renferme dans ses entrailles de semblables gages de félicité. Aimer son prochain comme soi-même! là est le principe de toute justice et de tout bien; là est l'antidote de tout mal et de toute iniquité; là est la paix de l'atelier; là est la joie de la famille, le bonheur de l'individu et le salut de la société.

Les vices ennemis de la charité.

Trop heureux eût été notre artiste de s'en tenir à ce merveilleux tableau de la charité et de déposer son ciseau sur ce cri d'extase, arraché à son enthousiasme par le spectacle du ciel descendu sur la terre : « Ah! qu'il est bon et qu'il est doux d'habiter la maison bénie de l'union et de la fraternité[1]! »

Une autre apparition, hélas! lui révéla tristement qu'il n'était qu'à la moitié de sa noble tâche, et qu'après avoir semé la charité dans les âmes, il lui restait à la défendre

[1] Ps. CXXXII.

contre l'homme ennemi, *inimicus homo*, dont la main ténébreuse se lève sans relâche pour jeter sur le froment pur et fécond de l'amour la semence stérile et funeste de la mésintelligence et de la désunion, l'affreuse zizanie, la zizanie maudite.

On pourrait placer comme épigraphe au commencement de ce chapitre ces admirables paroles du livre de l'Ecclésiastique : « Il y a trois choses dans lesquelles mon esprit s'est complu, et qui sont également approuvées devant Dieu et devant les hommes : la concorde entre les frères, l'amour des proches et l'entente harmonieuse entre l'homme et son épouse. *In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus : concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes* [1]. »

C'est d'un autre livre de Salomon, les Proverbes, que l'inspiration est venue à notre sculpteur moraliste, dans la seconde partie de son œuvre, de dénombrer, de décrire et de fustiger tous les démons enrégimentés sur la terre pour monter à l'assaut de la charité et tenter de l'anéantir. « Il y a six choses que le Seigneur hait, et une septième que son âme déteste : les yeux orgueilleux et altiers, la langue amie du mensonge, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui machine de noirs desseins, les pieds prompts et légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui affirme des faussetés, et celui qui sème les dissensions et fomente la discorde au milieu de ses frères. *Sex sunt quæ odit Dominus, et septimum detestatur anima ejus : oculos sublimes, linguam mendacem, manus effundentes innoxium sanguinem, cor machinans cogitationes pessimas, pedes veloces ad currendum in malum, proferentem mendacia testem fallacem, et eum qui seminat inter fratres discordias* [2]. »

[1] Eccles., xxv, 1 et 2. — [2] Prov., vi.

La discorde.

A côté, ou plutôt en face même de la concorde, qui est l'œuvre préférée de Dieu, et que nous avons contemplée plus haut dans les deux colombes si tendrement accolées et si miséricordieusement tournées vers les deux pôles terrestres avec leur rameau d'olivier, voici la discorde, digne fille de Satan, dans ce chapiteau d'un réalisme effrayant, où toutes les méchancetés de l'enfer paraissent avoir été évoquées et fixées.

Malgré soi on se rappelle, à la vue de ces quatre monstres à figures humaines, unis dans un même sentiment infernal, la discorde telle qu'elle était représentée par la conception païenne, Éris, fille de la nuit, selon Hésiode, et mère du travail ingrat et stérile, du meurtre, du mépris des lois et de la plupart des maux qui désolent la terre, avec sa robe déchirée, ses yeux hagards et enflammés, son teint livide, sa chevelure hérissée de vipères, sa bouche écumante, une torche dans une main, dans l'autre un serpent et un poignard.

C'est vraiment l'armée du mal rangée en ordre de bataille : la provocation à l'aile droite, à l'aile gauche la violence et la colère, au centre l'union de tous les aveuglements et de toutes les fureurs.

Vous reconnaissez de suite l'amateur de discorde dans cette longue face à pic dont le front plissé ne rêve que difficultés et querelles, dont les oreilles aiguës et méchantes ne se dressent que pour saisir les moindres bruits suspects ou dénaturer les paroles les plus inoffensives, dont les yeux durs et perçants n'aspirent qu'à la malveillance et au scandale, dont la moustache tressée et retroussée ne trahit qu'in-

sensibilité et audace, et dont la langue tubuleuse ne semble s'ériger que pour lancer le trait qui envenime ou le brandon qui met tout en feu?

Quelle personnification terrifiante mais fidèle de la fureur dans la face qui s'étale bestialement à l'autre angle du chapiteau! Ne dirait-on pas, à la coiffure guerrière et sauvage, qu'il n'y a de volupté pour cet être horrible que dans la lutte? N'est-il pas évident, à ces yeux démesurément dilatés, à ces pommettes des joues osseuses et saillantes, que ce cœur barbare ne connaît rien en dehors de la haine et de la férocité? Et les plus braves eux-mêmes ne sentent-ils pas courir dans leurs veines un frisson d'épouvante lorsque, regardant cette ligne médiane de la figure, cette gueule béante, cet effroyable cercle de molaires, ces lèvres altérées de sang, ils s'imaginent qu'ils vont être happés par le fauve et broyés?

Que sont, au centre, sinon les soldats de la discorde, ces deux êtres fantastiques, ces deux chimères soudées l'une à l'autre par leur casque, dont la pointe se retourne sous forme de tête de dragon sans oreilles et sans yeux? Le symbole n'est-il pas admirablement adapté pour éveiller de suite et sans effort l'idée de cette alliance monstrueuse avec la dissension et la malice, où l'esprit se ferme obstinément à toute lumière et à toute vérité, et le cœur demeure opiniâtrément sourd aux conseils et aux influences de la justice et de la raison? La croupe avec une ligne d'écailles défensives, avec les nerfs tendus par une constante irritabilité; les griffes crochues et tranchantes sans cesse levées, ouvertes, prêtes à détruire; le buste jour et nuit sous une cotte de mailles puissante; la coiffe en fer et son terrible cimier; les deux figures, mélange exclusif de défiance, de froideur, de dureté et de haine: tout n'accuse-t-il pas, dans ce tableau impressionnant, ce souffle funeste, ennemi de Dieu, auxiliaire de Satan, qui divise, désagrège, ruine et ne laisse partout sur

son passage dissolvant que le trouble, le malaise, la désolation, la mort?

Certes, cette peinture se présente avec toutes les couleurs voulues pour rendre la discorde à jamais hideuse, et en inspirer à chacun un salutaire effroi. Mais qui ne connaît les mystères étranges de la conscience humaine, sa pente désastreuse à glisser vers le mal, sa propension plus désastreuse encore à s'y enraciner, son indécision, sa lâcheté, que dis-je? ses résistances, lorsque les voix même les plus éclairées et les plus amies la rappellent du fond de l'abîme, et que les mains les plus dévouées se tendent vers elle, non seulement pour l'encourager, mais encore pour l'aider et la délivrer?

De là la nécessité pour le Docteur qui travaille avec zèle à la conversion et au salut de ses frères, de répéter sans cesse la parole de vie, d'insister à temps, à contretemps, de reprendre, de conjurer, de menacer, jusqu'à ce qu'il ait fait pénétrer la doctrine dans les âmes à force de douceur et de fermeté.

C'est, en tout cas, la méthode que suivit notre docte et sage moraliste dans le drame suivant, où, prenant un à un les trop nombreux satellites de la discorde, il la flagelle en détail, et suscite victorieusement contre elle le triple sentiment de l'horreur, du dégoût et de la répulsion.

La curiosité.

Je ne sais s'il existe de chapiteau aussi pittoresque que celui qui est gravé ci-contre; mais, à coup sûr, il n'en est ni de plus intéressant ni de plus instructif.

Au-dessus d'une belle et riche couronne de feuillages dont les pointes retombent avec grâce, une tortue avance la tête

hors de sa maison portative, dans le cadre vivant formé par deux monstres à tête d'homme et à langue de vipère.

La carapace ne laisse voir que son bord arrondi et dentelé, au sommet de la corbeille, dissimulant le reste dans un creux, sous la masse du tailloir.

Tandis que les deux pattes tombent de toute leur longueur, inertes et comme mortes, le museau, plus pointu que d'ordinaire, semble flairer avec une vivacité inaccoutumée; des yeux écarquillés outre mesure s'échappe un regard d'une flamme intense, et dans les oreilles redressées et immobiles sur le col se dessine un désir immodéré d'apprendre.

Évidemment l'animal a suspendu toute action pour s'absorber aux écoutes et guetter.

Ne serait-il point question par hasard, dans ce tableau si expressif, de cette catégorie non imaginaire de personnes qui, « oisives, ne savent que circuler de maison en maison, *otiosæ discunt circuire domos*, et qui non seulement sont oisives, mais bavardes, *verbosæ*, curieuses, *curiosæ*, parlant de ce qu'il ne faut pas, *loquentes quæ non oportet* [1]. » Il n'y a pas à en douter.

Deux bras pendants, voués à l'inaction, privés de tout mouvement, embarrassés d'eux-mêmes, capables tout au plus de supporter leur propre poids, voilà bien le portrait nature de l'oisif, cet être nul et inutile qui semble ignorer que le travail est la loi de la vie, la condition même du repos et du bonheur, et dont l'intelligence, les aptitudes, la fortune, les forces, le temps, sont, sans même qu'il y ait le courage du remords, consacrés au rien faire, *far niente*.

Je me trompe, l'oisif a le secret d'une occupation. N'ayant pas su acquérir la douce et féconde science d'utiliser ses loisirs au dedans, chez lui, dans son intérieur, il éprouve le triste et pernicieux besoin de se tourner vers le dehors.

Le voyez-vous promener son oisiveté de porte en porte? Ne dirait-on pas la fouine en quête de quelque butin? *Custos, quid de nocte*[2]*?* « Eh bien! ami, que s'est-il passé hier soir, cette nuit, ce matin? » Rentré chez lui, dans la demeure qu'il s'est habilement choisie au centre des places publiques ou à la jonction des rues et des carrefours, l'apercevez-vous blotti à une de ses fenêtres, derrière un rideau transparent ou le treillis d'un store trompeur? Au moindre bruit, au plus léger frôlement, comme la tête s'avance! comme l'œil s'allume! comme la malveillance s'assouvit!

C'est le travail de la curiosité, travail souterrain et perfide,

[1] I Tim., v, 13. — [2] Isaïe, xxi.

travail délétère, travail de mine et de sape, semblable à celui du termite, à la corrosion duquel ce qu'il y a de plus beau, de plus juste, de plus saint, ne saurait longtemps résister.

Le cancan.

Il est difficile de se défendre d'un certain saisissement à la vue du serpent qui de ce chapiteau s'élance subitement sur le chapiteau voisin, et y rampe en des allures si singulières et si bizarres. Ce n'est pas d'un fourré épais et buissonneux, ni d'une vieille muraille crevassée, qu'il sort, mais d'une bouche monstrueuse quoique humaine, d'où par un mouvement hardi il bondit par-dessus la tête d'une sorte d'insensé, pour retomber dans une autre bouche semblable à la première, de laquelle il bondit de nouveau, recommençant sans cesse la même manœuvre audacieuse et sinistre.

Fils satanique de l'oisiveté et de la curiosité, le cancan, *verbosæ*, ne pouvait être plus ingénieusement figuré que par un reptile. *Sermo eorum serpit* [1]. Leur parole est tortueuse, et à l'instar du serpent se glisse et s'insinue si perfidement, qu'elle ne se révèle souvent dans sa méchanceté et sa noirceur qu'au trait final et sous le coup d'une blessure soudaine, cuisante, qu'il n'est plus temps d'éviter, et dont un jour ou l'autre peut-être il faudra mourir.

Ne mérite-t-il pas d'attirer l'attention, ce cancan, vrai canal de mort, qui s'en va serpentant si traîtreusement de bouche en bouche, puisant dans chacune d'elles comme dans un réservoir funèbre, et s'y remplissant à chaque aspiration d'un venin nouveau?

Le poison, ah! il doit être subtil et meurtrier, à en juger

[1] II Tim., II.

par les âmes qui se sont donné la mission diabolique de le distiller.

Sur le front l'hypocrisie, dans les yeux l'éclair de la haine, sur les joues l'envie, la livide envie; dans les oreilles,

les narines, la gueule, une dureté, une malice, une cruauté, à qui il tarde de s'exercer.

Pas un seul trait, sur cette physionomie méchante, où l'on entrevoie une lueur d'amour! Plus rien sur cette face mauvaise qui rappelle l'image d'un Dieu trois fois bon! Plus un seul de ces sentiments généreux qui sont le plus bel honneur et le plus riche apanage d'un cœur vraiment humain! Mais un félin, un tigre, avec sa soif de sang, avec toutes ses astuces, avec toutes ses lâchetés!

Rien n'a échappé à la finesse d'observation de notre artiste dans son étude psychologique, pas même le mode curieux exploité par ces génies pervers pour le sûr et rapide colportage du cancan.

A qui confient-ils le soin dangereux de propager dans le public la nouvelle apprise, interprétée, dénaturée, augmentée, souvent même inventée de toutes pièces en petit conciliabule et en comité secret?

A cette classe trop nombreuse, hélas! de personnes sans jugement, sans intelligence, à cette masse aveugle, inconsciente, impressionnable, plus prompte à retenir le mal que le bien, si spirituellement symbolisée par cette grosse face joufflue, insignifiante, au front déprimé, au nez aplati, aux yeux sans profondeur, dont la langue débordée répercute à tort et à travers, sans malice, mais aussi sans interruption, le bruit homicide forgé là-bas, dans l'obscurité et avec tous les raffinements de prudence auxquels ne manque jamais de recourir la scélératesse.

Tu ne sais ce que tu dis, tu ne comprends pas ce que tu répètes, ô pauvre bavard! En attendant, c'est ta parole insensée qui alimente le cancan et lui sert de véhicule, c'est ta tête sans cervelle qui le supporte.

La calomnie.

« Deux tiers de calomnie et un tiers de médisance, dit Ourry, voilà en général de quoi se composent les cancans. »

Cette sentence n'est que l'écho du chapiteau à la tortue, sur lequel, en deux sujets distincts mais connexes, elle a été gravée à demeure et sous forme de leçon de chose, il y a plus de huit siècles.

Remarquez-vous, dans le fond, à droite, à la rencontre

du pilier et de la corbeille, une tête qui ne conserve qu'une apparence très vague et très confuse de l'humanité?

La gueule a beau être fendue jusqu'aux oreilles, il est difficile à la langue, tant elle est large et épaisse, de se mouvoir et d'articuler.

Sur le côté opposé, à droite, plus horrible encore est le spectacle. Pareille à une boule énorme, la langue atteint des proportions si phénoménales, que, malgré des efforts désespérés, elle est sur le point de ne pouvoir se darder ni lancer le venin dont elle s'est longuement et froidement saturée pour le service abominable de sa noire malignité.

Telle est la hideuse, l'infâme, l'infernale calomnie! Sans les mille faits enregistrés chaque jour par l'impartiale statistique, qui donc se résoudrait à croire qu'il est des hommes tombés assez bas et devenus assez abjects pour s'armer du mensonge, imputer au prochain des défauts et des fautes dont ils le savent innocent et s'efforcer de l'abattre, bien qu'il faille abattre du même coup la vérité, la justice et la charité?

L'imputation est si monstrueuse, la fausseté si criante, que la bouche ne peut s'ouvrir assez grande pour la vomir, et que le calomniateur, tout corrompu et blasé qu'il est, n'est pas sans ressentir comme une légère impression de trouble. Mais qu'importe! Le misérable sait ce qu'il veut, aucune arrière-considération, aucun remords ne l'arrêtera. Et si, pour tuer sa victime, il est obligé de se parjurer et de mentir, il mentira et se parjurera.

O calomnie, n'est-ce pas toi qui as osé lever une main sacrilège contre l'honneur de notre douce Jehanne, l'humble vierge de Domremy, la fille de Dieu, comme l'appelaient les voix, la pure et sainte libératrice de notre France?

N'est-ce pas toi qui, non contente d'allumer avec une joie sauvage le bûcher qui devait consumer son corps virginal, as eu l'audace impie de ceindre sa belle et noble tête d'une mitre ignominieuse, sur laquelle tu avais inscrit ces

mots destinés dans ton esprit à ternir sa gloire immaculée : *Hérétique, relapse, apostate, ydolastre?*

N'est-ce pas toi enfin qui as été assez inique pour afficher devant l'échafaud ce tableau avec ses quinze chefs d'accusation mensongers : *Jehanne qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphémeresse de Dieu, malcréant de la foy de Jhésu-Christ, vanteresse, ydolastre, cruelle, dissolue, invocateresse de déables, schismatique et hérétique?*

O calomnie, de quel crime n'es-tu pas capable, et quand donc seras-tu assez exécrée et assez maudite!

La médisance.

La fleur de lis, qui devint le sceptre des premiers rois de France et l'ornement distinctif de la couronne et de la bannière royale, n'était autre que l'*angon* ou *corsecque*, qu'on leur mettait dans la main droite, en les élevant sur le pavois, pour symboliser la force et la puissance du peuple qu'ils étaient appelés à commander.

L'angon se composait de trois lames : celle du milieu droite, large, arrondie ou losangée, tranchante et pointue; les deux autres placées dans le même plan, mais recourbées en dehors et aiguisées sur leur courbure antérieure : disposition complexe qui permettait aux Francs de s'en servir pour percer, frapper, couper, accrocher, et d'en faire une des armes les plus meurtrières et les plus redoutables.

Toujours à la recherche des analogies, les sculpteurs ne tardèrent pas à s'emparer de l'angon pour le suspendre à la bouche du médisant, non plus comme le fer de la vaillance et de l'honneur, mais comme une arme lâche autant que méchante, habituée à ne se mouvoir que dans l'ombre, à ne

frapper qu'à la dérobée, et à ne tendre vers son but, l'assassinat moral, qu'en dissimulant sa froide cruauté sous une physionomie hypocrite, et parfois même, hélas! derrière une attitude quasi sainte.

Malheur à qui tombe sous cette langue! semble dire le monstre de ses deux pattes crochues. Malheur, ajouterons-nous, à qui est saisi par cette horrible tenaille dentaire!

Il est probable que, pour caractériser le médisant, l'artiste ne s'est pas seulement inspiré de l'angon, mais aussi de la langue de vipère.

« Celle-ci, dit Buffon, a la langue fendue en deux et composée de deux petits cylindres charnus adhérents l'un à l'autre jusque vers les deux tiers de leur longueur. On a regardé pendant longtemps cette langue comme une sorte de dard dont la vipère se servait pour percer sa proie; on a cru que c'était à l'extrémité de cette langue que résidait son venin, et on l'a comparée à une flèche empoisonnée. Cette erreur est fondée sur ce que toutes les fois que la vipère veut mordre, elle tire sa langue et la darde avec rapidité. Ce n'est qu'avec ses crochets que la vipère donne la mort. »

Tout en se heurtant à l'erreur commune, le sculpteur ne fut pas sans entrevoir la vérité de la nature, puisque la rangée sinistre de crochets est là ouverte, menaçante, prête à s'allier à la langue pour consommer le même crime et accomplir la même besogne funèbre.

« Si la vipère mord dans le silence, le détracteur ne fait rien moins lorsqu'il médit et déchire en secret. *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahet*[1]. »

Il fait pis. La vipère est surprise et sa morsure se produit soudaine, le médisant a prémédité et longuement préparé ses coups; la vipère obéit à l'instinct de la conservation, le

[1] Ecclés., x, 11.

médisant agit uniquement sous l'impulsion de la malice; la vipère se défend, le médisant attaque; la plupart des vipères meurent sans avoir infusé une seule fois leur poison fatal, c'est par dizaine que le médisant doit avouer, s'il est sincère, ses victimes de chaque jour; le venin de la vipère, en dépit de sa marche foudroyante, peut être enrayé par les secours prompts et éclairés de la science; contre les déchirures répétées de la médisance nulle assistance, nul remède, il faut mourir !

Par sa forme, la langue de notre médisant tient aussi de la flamme, qui ne se divise et ne s'en va léchant en tous sens les murs de ses pointes ardentes que pour propager plus activement le feu et être plus sûre de détruire. Peut-être même, en gravant la détraction sous cette figure expressive, le moine théologien eut-il présente à la pensée l'épître de saint Jacques, où, après avoir comparé la langue au gouvernail qui, si petit qu'il paraisse, meut les plus grands navires et les tourne de tous côtés, selon la volonté du pilote, l'apôtre ajoute : « La langue est un bien petit membre. *Lingua modicum quidem membrum est.* Et toutefois, de même qu'une étincelle suffit pour incendier une forêt immense, de même la langue est un feu qui renferme dans ses flancs tout un univers d'iniquité. *Lingua ignis est, universitas iniquitatis.* Enflammée par l'enfer, *inflammata a gehenna,* elle enflamme le cours entier de notre vie, *inflammat rotam nativitatis nostræ.* Elle est pleine d'un venin mortel, *plena veneno mortifero*[1]. »

Curieuse, la médisance se fait un jeu de violer la vie intime de chacun, ce sanctuaire le plus sacré et le plus respectable après celui de la Divinité; bavarde, c'est avec délices qu'elle se plonge dans le ruisseau fangeux, c'est-à-dire dans les conversations courantes qui roulent, à tra-

[1] S. Jacq., III.

vers les rues de la cité, nouvelles et cancans; héritière de la malignité de Satan, avec quelle volupté surtout elle répète et jette aux quatre coins de la terre, écho plus empressé et plus complaisant encore que fidèle, les bruits scandaleux, les révélations compromettantes, les défaillances malheureuses, n'oubliant aucun défaut, aucune imperfection, aucune faute, déchirant, emportant la réputation du prochain pièce à pièce, lambeau à lambeau, et, ô comble d'horreur! n'éprouvant, à la vue des blessures qui saignent et de la mort qui s'ensuivra peut-être, ni remords, ni compassion, ni regret!

Intéressant au point de vue de la composition et du coup d'œil, ce chapiteau l'est davantage encore sous le rapport des mœurs auxquelles il nous initie.

Qu'elle est vénérable, vue de loin et sans examen, cette figure qui se profile à l'angle droit, avec sa longue et belle barbe blanche de vieillard! Ah! de près, tout autre est l'aspect, toute différente est l'impression. Évidemment, c'est l'esprit mauvais, c'est le génie même du mal qui hante et anime ce visage, où il n'est pas un organe que la méchanceté ne déforme. Veut-on savoir du reste tout ce qui se cache sous cette face trompeuse? qu'on regarde son pendant, son *alter ego,* le hideux masque humain qui s'étale à l'angle gauche, et que l'on juge.

Qu'ils paraissent inoffensifs, ces deux morses avec leurs courtes ailes, le poil ras et mêlé de leur col, leur tête arrondie, leurs mains dirigées en haut! Ne vous y fiez pas: la duplicité est le propre de ces amphibies, qui vivent tantôt sur terre, tantôt au fond de l'océan, et qui, afin de mieux surprendre leur proie, nagent et filent si habilement et si silencieusement entre deux eaux. Les deux jets qu'ils lancent avec effort par leurs naseaux ne sont ni plus ni moins que des serpents, qui se résolvent au centre en une tête humaine

unique, qui donne au symbole son dernier trait et aussi sa dernière signification.

Tel, pour assurer une chance suprême de succès à son œuvre ténébreuse et néfaste et échapper au châtiment qu'il mérite, le médisant jette sur ses épaules un manteau étranger

et trompeur qui, voilant sa nature perverse, lui permet d'approcher les autres sans éveiller leur défiance et même, par ses manières et ses paroles, de passer à leurs yeux pour un ange de bonté et de vertu, alors qu'il n'est en réalité, par ses intentions et ses actions. qu'un démon maudit, dans le cœur duquel la haine n'a d'égal que le vice.

« Aujourd'hui le voici en vêtements de brebis, *in vestimentis ovium*, lui qui n'est qu'un loup ravisseur, *lupi rapaces*[1]. »

[1] S. Matth., VII.

« Demain sa langue distillera le miel, mais, hélas! pour frapper de suite et plus sûrement de toute la colère de son aiguillon. *Ægrè favos, sponte spicula.*

« Fait-il patte de velours? Gare, c'est le moment précis où il va enfoncer sans pitié sa griffe. ... *Quærens quem devoret...*[1]. »

« N'a-t-il pas l'impudente audace d'affecter le zèle, de parler avec ostentation au nom de l'honnêteté, de la piété même, le misérable et l'indigne dont la vie, également abominable devant Dieu et devant les hommes, n'est qu'un perpétuel outrage à la religion, à la droiture et à l'équité? *Speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes*[2]. »

Gravons au fer rouge, sur son front scélérat et impie, ces deux vers célèbres qui le signaleront à la vigilance d'un chacun :

La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.

Effets de la calomnie et de la médisance.

Avec ce chapiteau, placé symétriquement dans le déambulatoire opposé, le drame se dénoue par la victoire de la perfidie et de la férocité.

Poursuivie avec acharnement et sans relâche, chassée de retraite en retraite, déchirée de mille morsures, la victime est enfin tombée.

Dans la gueule sanglante de chaque fauve est arboré un trophée. Mais quel trophée, grand Dieu! Ici, une main et un avant-bras qui pendent inertes. Là, le masque de l'infor-

[1] S. Pierre, v. — [2] II Tim.

tuné ajusté entre les mâchoires du monstre comme dans un cadre horrible, à l'aspect duquel le moins pusillanime ne peut s'empêcher de frissonner.

Au-dessous de cette scène de carnage, de beaux et nobles feuillages, arrêtés dans leur ascension par un obstacle et emprisonnés sous un portique, baissent tristement la tête, forcés de renoncer pour toujours peut-être à l'épanouissement et à la vie.

Il est difficile de savoir ce qu'on doit le plus admirer de la clarté, de la précision ou de l'éloquence de ce langage mimé, prêté à la prière pour décrire les effets de la calomnie et de la médisance, qualifier ces deux crimes atroces et en inspirer à jamais le dégoût et l'effroi.

Au sens physique et moral, le bras n'est-il pas le symbole naturel du travail et de la force, puisqu'il en est l'organe propre et l'agent primaire? Le mot lui-même ne figure-t-il pas, dans toutes les langues, comme synonyme d'action et de puissance?

Que signifient dès lors cette main et cet avant-bras détachés de leur tronc, retombant pantelants et glacés, sinon que l'homme doublement brisé par la calomnie et la médisance dans son avenir matériel et dans sa mission sociale est condamné, la plupart du temps sans retour, par le seul fait de ces deux monstres, à gémir jusqu'à la tombe, incapable de se livrer avec fruit au plus modeste labeur, et d'exercer autour de lui la moindre influence heureuse?

Oui, c'est une mutilation et la plus criminelle des mutilations que perpètrent la calomnie et la médisance, car elles arrachent à l'homme ce qu'il a de plus cher et de plus nécessaire, ce qui constitue une partie intégrante de sa félicité et de sa vie, l'honneur.

« Une bonne réputation est plus estimable que de grandes richesses[1]. »

[1] Prov., xxii.

« Mieux vaut une excellente renommée que les parfums les plus précieux[1]. »

« Il y a trois couronnes, écrit ingénieusement le rabbin Siméon, à savoir : la couronne de la loi, celle du sacerdoce et celle du pouvoir; au-dessus d'elles toutefois plane par la gloire et par la valeur la couronne d'une renommée sans tache[2]. »

Vérité qui inspire au Sage ce conseil digne d'être gravé en lettres d'or dans la mémoire et dans le cœur de tous les hommes :

« Prends soin d'avoir un nom respecté et pur, *curam habe de bono nomine,* car ce nom te restera et te servira plus utilement que mille trésors du plus grand prix, *hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni*[3]. »

C'est plus qu'une mutilation, crie la tête au moment où elle est broyée, c'est un meurtre, c'est un assassinat! La réputation n'est-elle pas le ressort et comme l'âme de l'existence humaine? Et n'est-ce pas donner à l'homme le coup de mort que de lui ravir cette condition de toute prospérité et ce principe de tout bien?

En vain, s'écrient de leur côté les superbes feuillages en se penchant douloureusement vers la terre, en vain l'homme qui a été touché par le souffle empesté de la calomnie et de la médisance cherche-t-il à se dégager et à se relever, en vain fait-il appel à la justice et même à la pitié. Quelles que soient ses vertus et ses qualités, il est comme rayé du séjour des vivants, il n'y a plus de place pour lui au soleil terrestre de la félicité.

[1] Ecclés., VII. — [2] *In sententiis Patrum*, IV. — [3] Ecclés., XLI.

Le châtiment.

Suspendus par la queue au sommet d'un arbre et enroulés autour des branches comme des lierres grimpeurs, les deux serpents se tiennent à l'affût, la tête collée à la partie supérieure du tronc, les yeux sondant le fourré de leurs prunelles étincelantes, le corps tendu comme un ressort puissant et prêt à se débander avec son ordinaire violence, la gueule impatiente d'une nouvelle proie.

Soudain deux dragons ailés, chassant au-dessus de la forêt et de leurs regards aigus explorant ses profondeurs, les découvrent. Tomber des hauteurs de la nue, d'une patte se cramponner à l'arbre, s'arc-bouter de toute la raideur de leurs muscles, de la seconde patte saisir à la gorge les deux bêtes venimeuses, happer la queue et l'étreindre de leurs crocs formidables, n'est que l'affaire d'un instant. Il n'y a pas jusqu'à leur extrémité caudale à museau de dogue et de tigre qui ne joigne sa rage à leur rage, et ne s'acharne à lacérer à coups redoublés de sa terrible scie les reptiles maudits et détestés.

Fous de colère et de douleur, les serpents se tordent, s'entrelacent, s'épuisent en sifflements désespérés. C'est en vain. Prise comme dans un étau d'acier, la queue est impuissante à lancer son venin. Les spirales et les anneaux, paralysés dans leur élasticité par l'annihilation des parties extrêmes, s'efforcent inutilement de surprendre les deux ennemis et de les étouffer sous leur compression si redoutable. Mêmes efforts et même impuissance des mâchoires, qui effleurent la patte dont les dragons s'accrochent à l'arbre, mais sans pouvoir l'atteindre.

Vainqueurs et meurtriers des milliers de fois de l'oiseau sans défense et de l'inoffensive gazelle, serpents cruels et perfides, vous ne m'inspirez aucune commisération, que dis-je ? mon cœur altéré de justice ne peut se défendre de satisfaction et de contentement en vous voyant tomber à

votre tour sous des griffes vengeresses et, victimes de la loi du talion, condamnés à gémir sans espérance et pour toujours !

« Avis à vous, semble s'écrier cette pierre allégorique véritablement vivante ; avis à vous, misérables calomniateurs, médisants hypocrites et homicides, qui ne sortez d'un crime que pour courir à un autre crime !

« Tels les serpents furent frappés à l'improviste par les dragons, et enchaînés à la douleur pour une durée à laquelle

n'est assignée aucune limite ; tels vous serez surpris par les démons au plein de vos abominables attentats, entraînés dans l'abîme et torturés avec une éternelle acuité dans cette langue dont vous n'aurez pas hésité à vous servir pour torturer vous-mêmes et pour tuer, sans que votre sort lamentable puisse jamais attendrir le ciel et la terre, ni vos pleurs ni vos grincements de dents toucher un seul cœur et y éveiller une ombre même de pitié !

ÉPILOGUE

« Chaque fois que je suis allé au milieu des hommes, je suis revenu moins homme. *Quoties inter homines fui, minor homo redii*[1]. »

Retournant cette parole, une des plus profondes de l'*Imitation de Jésus-Christ*, quiconque aura étudié, à la lumière une de la piété et de la science, le merveilleux monument d'Effroy, pourra s'écrier : « Chaque fois que je suis sorti de l'église de Preuilly, je me suis trouvé plus haut sur la montagne de la perfection et de la félicité ! »

Plaire à l'imagination par la fidèle représentation du Beau, illuminer l'esprit de tous les rayonnements du Vrai, inonder le cœur des vivifiantes affusions du Bon, donner des ailes à l'âme pour l'emporter jusque dans les dernières régions de l'Idéal, mettre, pour ainsi dire, l'homme face à face avec Dieu lui-même, dont le Beau, le Vrai et le Bon ne sont que des manifestations limitées et diverses, que dis-je? le porter dans le sein même de son Créateur par l'adoration, la prière, le respect, l'obéissance, l'amour; stimuler ses désirs et ses efforts pour cette union miséricordieuse et gratuite, surnaturelle et divine, que la grâce ébauche ici-bas et que la

[1] *Imit.*, liv. I, ch. xx.

gloire consommera plus tard dans la participation éternelle de la même félicité et de la même vie ;

Lui apprendre en même temps à ne point s'absorber dans la pensée du ciel au point d'oublier la terre, à se souvenir que ceux qu'il coudoie chaque jour ne sont point des étrangers, mais les enfants du même Père et les héritiers de ses propres destinées, et l'exciter à les estimer, à les respecter, à les aimer, à les traiter comme lui-même, à les aider, à les soulager, à les consoler, à les entourer d'indulgence et d'honneur, à les prévenir de tous les sentiments de la plus véritable fraternité ;

L'établir, par ce double amour et ce double service généreux de Dieu et du prochain, dans cet état surhumain d'abnégation, d'oubli de soi-même, base de toute sainteté, principe de toute vertu, source adorable et bénie non seulement de toute grandeur d'âme et de tout héroïsme, mais encore de toute vraie satisfaction et de tout bonheur sérieux et durable :

Voilà la noble et antique abbatiale prulliacienne, la voilà dans sa raison d'être exclusive, dans son dessein intime, dans ses entrailles maternelles et saintes, dans ses enseignements si clairs, si élevés, si harmonieux, si tendres; la voilà enfin avec sa mission religieuse et sociale, avec sa moisson de résultats divins et sa couronne immortelle d'œuvres et de mérites depuis bientôt neuf siècles écoulés.

APPENDICE

SAINT MÉLAINE

ÉVÊQUE DE RENNES SOUS CLOVIS
PATRON DE PREUILLY DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE

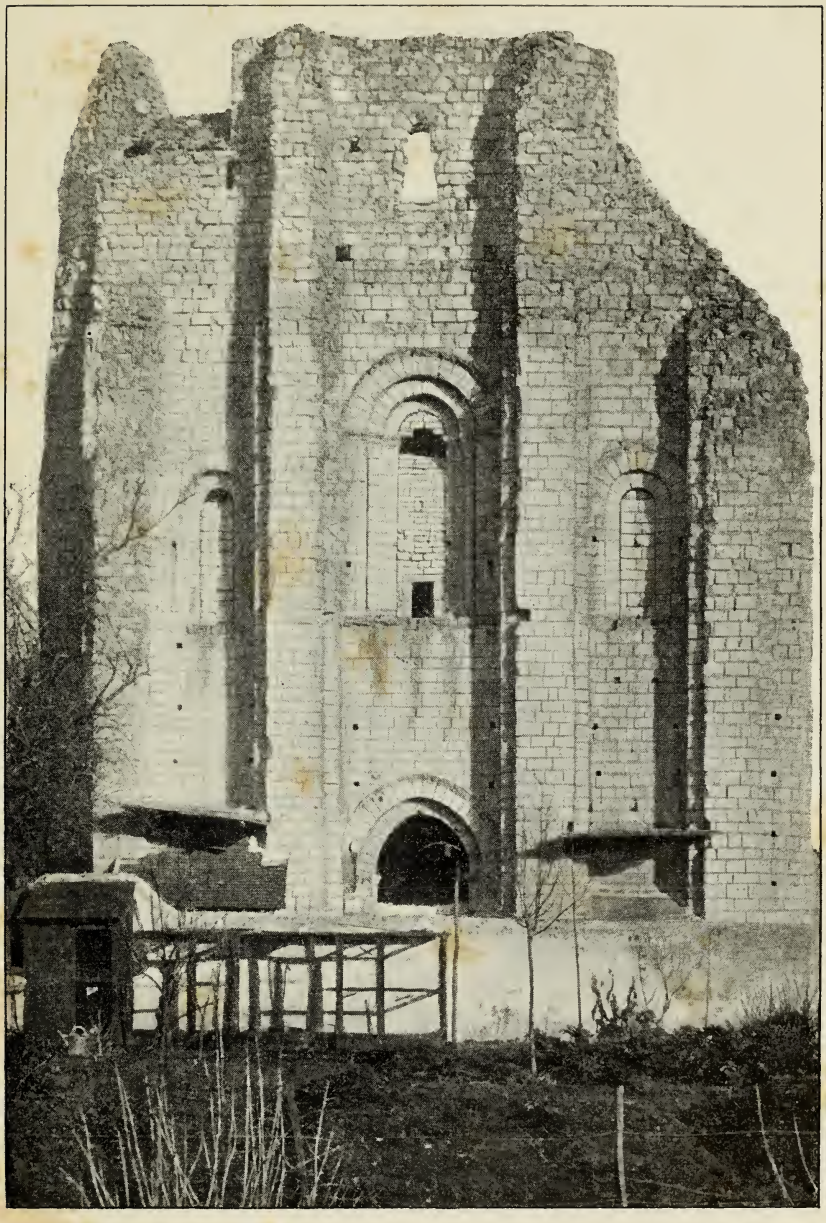
Du fond de la Brenne, où naît la Claise, à l'est, et du haut plateau qui sépare à l'ouest cette rivière de la Creuse, c'est-à-dire d'une extrémité de la vallée à l'autre, sur une étendue de plus de trente kilomètres, le voyageur aperçoit sur le ciel, au-dessus de la petite ville de Preuilly, une façade sévère, aux frontons et aux contours encore bien dessinés, dont la silhouette se détache du milieu des bastions en ruine du vieux château fort, comme pour attester que le monument auquel elle appartenait et que le vandalisme des hommes a renversé occupait ici une place importante, capitale, et tenait au cœur et, pour ainsi dire, aux entrailles mêmes du pays.

C'est la façade de la collégiale de saint Mélaine, évêque de Rennes, conseiller du roi Clovis, apôtre de la Bretagne et patron de Preuilly depuis plus de six siècles, dont nous serions inexcusable de ne pas rappeler le nom glorieux dans cet ouvrage consacré à célébrer la basilique prulliacienne, sous les voûtes majestueuses de laquelle le

corps du saint pontife breton, obligé de fuir les hordes normandes, trouva une hospitalité si affectueuse et si prolongée.

Nous avons l'heureuse fortune de posséder dans les *Acta Sanctorum*, à la date du 6 janvier, une biographie de saint Mélaine écrite par un auteur contemporain, chez lequel on sent la conscience de l'homme de devoir, la piété éclairée et solide, une modestie qui n'est autre que la vraie humilité, et, n'en déplaise à cette dernière, un talent d'écrivain qui est loin d'être sans valeur, si surtout l'on tient compte de l'époque. Elle porte si bien avec elle ses caractères d'authenticité, elle est imprégnée de tant de charme, elle respire une telle onction, elle nous montre notre saint sous un jour si doux et si radieux, que nous eussions craint de la déflorer en y touchant. C'est dire à notre cher lecteur que nous nous sommes contenté de traduire ces pages si vénérables, si antiques, nous appliquant à leur conserver ce parfum de simplicité et de foi qui pénètre non seulement l'esprit, mais encore l'imagination et le cœur, et éveille dans l'âme tout entière ce désir d'union avec Dieu, qui est tout le saint et doit être tout l'homme.

Dans une étude comparative des trois vies latines de saint Mélaine : la première, des *anciens Bollandistes*, à la date du 6 janvier; la deuxième, du *Codex Parisiensis*, 1773; la troisième, du *Codex Vaticanus Reginæ*, 528, le savant moine de Ligugé, dom Plaine, qui s'est livré à de longues et patientes recherches sur les saints de Bretagne, déclare que ces trois vies sont anciennes, antérieures sans nul doute à la translation, en 875, du corps de saint Mélaine à Preuilly, dignes par là même d'inspirer la plus entière confiance, mais que toutefois la priorité doit être accordée à la biographie des anciens Bollandistes, qui sûrement a servi de base aux deux autres et renferme le vrai texte original, *primigenius*, dont le *Codex Parisiensis* n'est qu'un abrégé parfois textuel, tandis que le *Codex Vaticanus* le paraphrase au contraire et y joint çà et là des éclaircissements du plus haut intérêt.



FAÇADE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-MÉLAINE

« L'auteur de la vie de saint Mélaine, que les Bollandistes publièrent au début de leur œuvre, dit le docte et pieux bénédictin, passait, au jugement des critiques du XVIIe et du XVIIIe siècle, pour un auteur contemporain ou du moins fort peu éloigné des jours de son héros. « C'était, ajoutait-on, « un écrivain grave, qui fait paraître beaucoup de bonne foi « et du talent pour écrire[1]. »

« Ledit biographe affirme explicitement et comme témoin oculaire que, au moment où il écrivait, le corps de saint Mélaine continuait à reposer dans son tombeau primitif, entouré de la vénération publique. Or on sait assez par l'histoire qu'en 874 ou 875 les Normands pillèrent l'abbaye de Saint-Mélaine, profanèrent et détruisirent le tombeau du saint, ce qui amena le transfert du corps sacré hors de Bretagne. On sait en outre que, depuis ce temps, ni le saint corps n'a été rapporté, ni le tombeau reconstruit.

« Cet anonyme était particulièrement bien placé pour recueillir à bonne source les renseignements qu'il a consignés dans son écrit; car, bien que nous ignorions s'il a connu personnellement saint Mélaine. ou même s'il tenait ses récits de ceux qui avaient vécu dans la familiarité du saint, il habitait toujours sans nul doute la ville de Rennes et le monastère où le saint avait passé sa vie avant et pendant son épiscopat: il pouvait journellement se prosterner devant son tombeau.

« Enfin ce qui rend encore plus invraisemblable une erreur quelconque de sa part, c'est que la *Vie de saint Mélaine* a été composée pour être prononcée sous forme de panégyrique ou de récit biographique en la solennité du saint et devant un auditoire qui n'était autre, selon toute apparence, que l'assemblée des frères du monastère. Elle a donc été rédigée avec la perspective qu'elle serait soumise au contrôle de la critique, et d'une critique aussi éclairée et compétente que justement sévère; car si l'orateur avait eu l'audace dans la

[1] *Hist. litt.*, t. III, p. 324.

circonstance d'avancer quelque chose d'inexact, ses auditeurs sans nul doute se seraient fait à juste titre un devoir de le reprendre et d'exiger qu'il réformât sur ce point sa narration. »

Mais donnons, sans plus de retard, la parole au vénérable et fidèle panégyriste et, selon son désir, « ne souffrons pas que ce soit vainement qu'il raconte devant nous la vie et les miracles du glorieux serviteur de Jésus-Christ. »

I

Naissance de saint Mélaine. — Sa promotion à l'épiscopat.

« C'est glorifier Dieu que de travailler à perpétuer la mémoire de ses saints. D'autre part, fidèlement racontée, la vie de ces nobles héros de la vertu ne peut manquer d'être utile aux enfants de l'Eglise, soit en pénétrant leurs cœurs de bonnes pensées, soit en stimulant leur zèle et en les entraînant eux-mêmes à la pratique du bien. Frappé de cette double vérité, et aimant mieux être critiqué pour la pauvreté de notre style que condamné pour un silence qui serait non seulement stérile, mais préjudiciable, nous nous décidons à raconter la vie très sainte du très illustre évêque du Christ, Mélaine, et à ne rien taire de tout ce que nous avons pu recueillir de témoignages respectables et fondés.

« Qu'importe que nous soyons repris pour avoir mal agencé les syllabes et les lettres, si nous nous mettons à l'abri du reproche de somnolence et d'inertie, si nous sauvons des matériaux qui seraient exposés à périr en vieillissant, et par là fournissons à des écrivains plus experts et plus élégants une ébauche qui, amplifiée et amendée, deviendra, grâce à leur savoir et à leur goût, une œuvre parfaite sous le rapport de la correction et de la beauté!

« Mélaine naquit dans le diocèse de Vannes, de parents très nobles, et fut élevé dans la terre de Platz. Bien qu'il brillât par la noblesse de son origine, il brillait davantage encore par la noblesse de sa foi, et autant il se distinguait parmi ses contemporains par la grandeur mondaine, autant il les surpassait par les dons spirituels que le Seigneur s'était complu à lui prodiguer. Son instruction et son éducation furent confiées dès l'enfance aux prêtres les plus éminents par la science et par la piété, ce qui lui valut non seulement d'être initié à une connaissance approfondie des saintes Écritures et des belles Lettres, mais encore d'être formé à la vie morale selon les règles les plus pures de la sagesse et de la sainteté.

« Or, en même temps qu'il croissait en âge, il croissait aussi en grâce, objet des sollicitudes constantes de la Providence divine. Enfin, arrivé à la virilité, il méprisa les joies grossières de la terre et se couvrit de l'humble vêtement religieux, dans le but de vaquer avec plus de liberté au service du souverain Roi. Pour le reste, il fut remarquable de beauté, chaste de corps, dévot d'esprit et de cœur, plein d'affabilité dans ses entretiens, d'un extérieur aimable, d'une prudence consommée, d'une tempérance admirable, d'un zèle et d'un amour de Dieu qui se manifestaient par la fécondité des œuvres, d'une vigilance pour conserver sa virginité qui ne connut jamais le moindre ralentissement ni la moindre défection.

« Un jour que Mélaine s'adonnait de toute son âme aux veilles divines, tout à coup un bruit insolite de pas et de voix se fait entendre dans le silence de la nuit et la solitude recueillie du monastère : ce sont les notables et les gens du peuple, hommes et femmes indistinctement, qui accourent de Rennes et tombent à ses pieds, le conjurant de vouloir bien leur servir de père. Il faut dire que le vénérable évêque de Rennes, Amand, brisé par l'âge et par la souffrance, et sentant que sa fin était imminente, avait appelé près de lui le bienheureux serviteur de Dieu, Mélaine. Et l'enveloppant

de douces paroles : « O mon très cher fils, lui dit-il, toi « que l'Esprit-Saint a choisi comme un temple de dilection, « applique-toi à veiller avec un soin tout pastoral sur le « troupeau du Seigneur, que l'éternel Pasteur doit te con- « fier dès que je ne serai plus. » Et tout le peuple ayant été mandé à son tour, l'auguste vieillard déclara ouvertement à tous qu'il était sur le point de sortir de ce monde et que, d'après une révélation du Saint-Esprit, c'était le bienheureux Mélaine qu'ils recevraient à sa place pour protecteur et pour guide. Et tandis que tous se lamentent de la perte de l'un et tout ensemble se réjouissent de l'acquisition de l'autre, qui ne le cédait au premier en aucun mérite, Amand, abandonné peu à peu de toutes les forces corporelles, quitte les hommes et va recevoir, dans la cour céleste, des mains du Seigneur, une couronne éclatante. Lorsque les derniers devoirs lui ont été rendus et que son corps, au chant des hymnes et des psaumes, a été remis au sein de la terre, sans plus de retard la foule du peuple, tant des clercs que des laïques de l'un et de l'autre sexe, animés du même désir, mus par la même volonté, se rendent vers le bienheureux Mélaine et, voyant son refus et son opposition obstinée, l'enlèvent de force pour en faire leur pasteur.

« Porté au faîte des honneurs, il ne profita de son élévation que pour macérer son corps avec une nouvelle ardeur et se consumer plus que jamais en veilles, en jeûnes, en prières, en bonnes œuvres de toute sorte. Dans sa pensée intime, si le fardeau de la charge pastorale lui avait été imposé, c'était pour que, de simple gardien de soi-même qu'il était auparavant, il devînt la sentinelle vigilante de l'utilité publique. Et ainsi, par une suite de changements contraires à ses goûts personnels, lui qui avait fui la compagnie de quelques-uns, se trouvait impliqué dans le milieu étourdissant de la multitude; lui qui n'avait que du mépris pour les affaires du siècle, était pris dans les filets inextricables des sollicitudes profanes; lui qui faisait profession de fouler aux pieds toute satisfaction et tout plaisir, se voyait

obligé parfois de se prêter au monde, à ses exigences, à ses usages.

« Grâce à une pratique assidue de la lecture et de la méditation, il était parvenu à surpasser tous ses collègues et tous les docteurs dans la connaissance des saintes Écritures : non moins supérieur du côté de l'éloquence, il ne pouvait laisser tomber de ses lèvres une parole sans séduire de suite quiconque l'entendait, réconciliant les ennemis, rendant la joie et l'espérance aux affligés, excitant les coupables au repentir et les ramenant pour toujours dans la voie de l'équité.

II

Épiscopat de saint Mélaine.

« Tant de mérites et de vertus attirèrent à Mélaine l'estime et l'amitié de Clovis, roi des Francs, dont il ne tarda pas à devenir le conseiller fidèle. C'est sous sa direction, unie à celle de l'illustre évêque de Reims, saint Remy, que le monarque nouvellement converti à la foi catholique dépensa une partie de ses ressources et de son zèle à élever des temples, à restaurer les églises en ruine, à bâtir des monastères, ne négligeant rien de ce qui pouvait garantir à ces œuvres diverses la prospérité et la durée. C'est également en s'inspirant de la sagesse et des conseils de l'un comme de l'autre évêque, qu'il soutint les pauvres avec une véritable munificence, entoura d'un respect profond les serviteurs de Dieu, à quelque ordre qu'ils appartinssent, exerça selon la justice le gouvernement de ses peuples, et s'efforça d'assurer au culte divin non seulement la décence, mais encore la majesté et l'éclat. »

Saint Remy et saint Mélaine, qui avaient travaillé de concert à l'instruction religieuse de Clovis au moment de sa

conversion, et continuèrent après son baptême à le diriger ensemble selon l'esprit de la religion nouvelle, l'engagèrent à convoquer les évêques en concile à Orléans, centre de ses États, pour défendre l'intégrité de la foi contre les attaques de l'hérésie et sauver la discipline, que mettaient en péril de trop nombreux abus. En réponse au message royal, trente évêques se réunirent dans cette ville le 10 juillet 511, et formulèrent trente et un décrets que l'on peut regarder à juste titre comme l'une des plus belles pages de l'histoire du droit canonique dans la Gaule chrétienne.

« Or, pour reprendre le récit de notre biographe, ce fut saint Mélaine qui, par son érudition et son éloquence, se montra l'âme de cette docte et sainte assemblée, dans laquelle il brilla comme le porte-étendard de la vérité et de la piété, et mania, sans doute avec l'assistance de l'Esprit divin, le glaive de la parole avec une telle précision et une telle vigueur, que nombre de doctrines ennemies du Christ, qui devaient apparaître plus tard, se trouvèrent par anticipation frappées des mêmes coups mortels que les erreurs présentes.

« Denique reperitur quod idem Rex (Clodoveus) in Aurelianensi civitate congregavit synodum triginta duorum episcoporum : *quorum omnium,* in refellendis hæreticorum objectionibus atque in constituendo catholicæ fidei sanissimis sententiis, sicut in præfatione ejusdem concilii habetur insertum, *sanctus Melanius, Redonensis episcopus, velut quidam strenuus signifer enituit.* »

Des actes de ce concile, où le grand évêque de Rennes occupa une place prépondérante, il ne nous reste, en dehors des trente et un canons, que la lettre synodale que les Pères adressèrent au roi des Francs, et que nous rapportons ici, comme un écho de la pensée de saint Mélaine et peut-être, qui sait? de ses accents eux-mêmes :

« A leur seigneur, fils de la catholique église, à Clovis, très glorieux roi, tous les évêques réunis en concile.

« L'ardeur de votre zèle pour la religion chrétienne vous

a porté à nous rassembler pour répondre aux diverses questions qu'il vous a plu de nous soumettre. Voici donc les définitions qui ont été prises d'un accord unanime. Nous vous les transmettons dans l'espoir qu'elles obtiendront votre sanction royale. Elles se présenteront ainsi au peuple chrétien, revêtues de la double majesté du sacerdoce et de l'empire. »

« Ce concile d'Orléans, dit un savant qui a particulièrement étudié ces temps anciens, fut un triomphe pour l'Église catholique, car un de ses principaux objets était de régler les conséquences des victoires récentes de la foi orthodoxe, et de partager les dépouilles de l'arianisme vaincu. Dans cette assemblée, une union intime, cimentée par la reconnaissance et par la communauté des sentiments et des principes, rattache le clergé catholique au roi des Francs, qui s'honore du titre de fils de l'Église. Le trône et l'autel ne sont plus séparés; les deux pouvoirs marchent d'accord vers un même but, et règlent de concert les intérêts moraux et les intérêts matériels du peuple [1]. »

« Si, après une résistance victorieuse de six années aux armes de Clovis, écrit un autre savant bien connu par ses travaux historiques sur la Bretagne, les cités armoricaines consentirent à prendre ce prince pour roi, et à faire avec les Francs une seule nation, il faut certainement voir dans ce résultat la pensée, la volonté, l'action des évêques de ces cités.

« A la tête de ces évêques apparaît saint Mélaine, évêque de Rennes, que l'histoire nous présente comme le bras droit de Clovis, et son conseiller le plus infatigable.

« A lui, à son habileté, au charme de sa parole, à son patriotisme et à ses vertus, revient l'honneur d'avoir négocié, après la conversion de Clovis, et d'avoir mené à bonne fin, pour le plus grand bien de la Gaule et de l'Église, l'union

[1] Pétigny, *Études sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne*, II.

en un seul peuple, sous le sceptre de ce prince, des Francs et des Gallo-Armoricains.

« Si saint Mélaine s'était borné à ménager, en 496, le traité qui ne fit plus qu'un des Gallo-Armoricains et des Francs, et rendit dominante dans toute la Gaule la puissance de Clovis, cet acte suffirait à révéler en lui un grand homme d'État.

« Mais il ne s'en tint pas à ces premiers et si heureux résultats. Pendant tout le règne du roi frank il garda sur lui une influence prépondérante, dont il usa pour maintenir et développer constamment la politique de ce prince dans le sens d'une alliance intime avec le catholicisme : alliance qui, unissant en un seul faisceau la plus grande force morale et la plus grande force militaire qui existaient dans les Gaules, mit tout ce pays, de son plein gré, sous la main de Clovis, et fonda sur une base inébranlable, non seulement la monarchie des Francs, mais la nation française [1]. »

Qui ne comprend, après de tels témoignages, que la France se soit montrée reconnaissante envers saint Mélaine, et qu'elle lui ait fait partager avec saint Remy de Reims le titre magnifique d'*apôtre des Francs? Cum sancto Remigio Remensi Apostolus Francorum merito dici potest.* (Bréviaire, Propre de Tours, 9 février.)

« Telles furent la vertu, la grâce et la sagesse de notre saint, que personne, à mon avis, ne pourra jamais dignement les célébrer. Il se plongeait dans l'étude de la loi de Dieu, sans fatigue comme sans relâche; il n'y avait pas une heure où il ne surveillât attentivement les actes de sa vie; l'œil de son âme était sans cesse et fixement tourné vers Dieu, centre unique et exclusif de toutes ses œuvres et de toutes ses pensées; désireux de mériter *la béatitude promise aux pieds qui annoncent la paix,* on le voyait porter la solli-

[1] A. de la Borderie, *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou,* t. III, avril 1890.

citude pastorale dans son cœur, parcourir les bourgs confiés à ses soins, appeler les hommes aux joies de la bonne nouvelle, semer sur ses pas l'espérance des vrais biens, réchauffer partout les âmes et s'efforcer de provoquer en elles les célestes germinations de la vérité et de la vertu. Grâce à la bénédiction divine répandue sur ses immenses labeurs, l'Évangile triompha enfin, et les ténèbres désolées du paganisme, refoulées de plus en plus, ne tardèrent pas à s'évanouir totalement devant les clartés vivifiantes de la foi chrétienne.

« Le Seigneur, qui a dit par le prophète : *Je glorifierai ceux qui me glorifient*, mit toute sa complaisance à exalter cet apôtre qui consumait avec tant de zèle sa vie pour son amour ; et au lieu de laisser cette lumière de sainteté sous le boisseau, comme c'eût été son désir, il la fit resplendir par tant de miracles, que son éclat se répandit bientôt sous le ciel entier de l'Occident. De ces miracles, un grand nombre furent soustraits à notre connaissance par cet homme aussi humble que saint, si ennemi des caresses perfides de la louange humaine, qu'il n'eût pas hésité à leur préférer n'importe quel liniment empoisonné. Ceux qui nous sont connus sont encore si nombreux, qu'entreprendre de les raconter un à un serait une tâche au-dessus de nos forces. Aussi notre intention n'est-elle que d'en effleurer quelques-uns, juste assez pour payer notre tribut à sa mémoire si aimée et si douce. »

III

Miracles de saint Mélaine.

Au mot de miracle, un ver de terre qui n'était pas hier et ne sera plus demain, qui prend ses agitations pour des manifestations de la vie, alors qu'elles ne sont que des constatations répétées de son néant, un atome perdu dans l'im-

mensité des mondes, qu'un souffle amène et qu'un autre souffle balaye l'instant d'après, l'homme, se redresse, autant du moins qu'il est possible à la petitesse infinie de se redresser, et, affublé d'un simulacre de science qui ne sert qu'à masquer sa vanité enfantine et son ignorance profonde, déclare que sa dignité ne lui permet pas de reconnaître au Dieu éternel et tout-puissant le pouvoir d'agir extraordinairement, *extra ordinem*, et, au nom de sa raison, dont, hélas! le propre est la myopie, repousse *à priori* le phénomène *extra-naturel* que le mot de miracle a pour rôle de définir et de caractériser.

Celui, dirons-nous avec la raison droite et dégagée de toute influence malsaine à ce pauvre égaré de la raison ou plutôt du cœur, Celui qui a fait les lois de la nature et par là même pourra les anéantir à l'heure qu'il lui plaira, n'est-il pas maître, lorsqu'un intérêt supérieur le demande, de les modifier par une suspension partielle et passagère? Si Dieu a soumis le monde à des règles universelles et invariables afin de révéler son existence aux hommes, et de fournir à leur foi une base raisonnée et indéracinable, n'est-il pas conforme à sa sagesse et encore plus à sa bonté de manifester de temps à autre l'action vigilante et maternelle de sa providence par des dérogations accidentelles à ces mêmes lois, autrement dit par des miracles qui, dans l'ordre moral et spirituel, ouvrent les yeux des uns, les oreilles des autres, soutiennent les faibles, confirment les forts, et convertissent les hommes de bonne volonté, laissant l'incrédule obstiné et superbe sans prétexte, sans excuse, comme aussi sans espoir de pardon?

Cette digression un peu longue, mais légitime, terminée, revenons à notre biographe et à ses édifiants récits.

« Au cours d'une de ces tournées pastorales dans lesquelles il visitait le peuple de Dieu, on vint lui apprendre que, dans le diocèse du Mans, voisin de celui de Rennes, une dame de famille noble, nommée Éva, souffrait d'une

infirmité cruelle : condamnée à l'immobilité par le mal, elle n'avait pu faire un pas ni même se lever de son lit depuis douze ans sans le secours d'un bras étranger. Ses parents et ses amis étant venus trouver le saint confesseur du Christ, Mélaine, le conjurèrent de la guérir, pleins d'une ferme confiance que par son intercession et ses mérites il pouvait obtenir cette grâce du Seigneur. Or le pieux pontife ne voulant pas encourir ce reproche du souverain Juge : *J'ai été infirme, et vous ne m'avez pas visité*, acquiesça à leur désir, et incontinent se mit en chemin pour se rendre chez la malade en leur compagnie. Arrivé dans sa maison, de la main droite il fit le signe de la croix sur elle, l'oignit avec l'huile sainte en récitant l'Oraison dominicale, et la rétablit dans son état de santé ancien, le Très-Haut l'ayant assisté de sa vertu. Cette femme, se levant et se dressant seule sur ses pieds, rendit grâces au Dieu tout-puissant, qui, par le ministère de son saint pontife Mélaine, lui avait accordé une guérison si complète. En reconnaissance, elle mit tous ses biens à la disposition de l'évêque et de ses œuvres, et, donnant sa personne elle-même, se consacra pour le reste de sa vie au service du Seigneur.

« Sachant que la vaine gloire empoisonne les actions les meilleures et tue les mérites les mieux acquis de son souffle délétère, il n'était pas d'effort dont il ne fût capable pour faire l'obscurité sur ses miracles. Un de ses stratagèmes pour les dissimuler était de répandre tantôt l'huile sainte, tantôt l'eau bénite sur les malades, afin que le peuple, à la vue de ces lustrations et de ces onctions, attribuât leur guérison au remède employé par lui et non à son pouvoir, humilité admirable que le Seigneur se plaisait à reconnaître par de nouveaux et plus signalés prodiges.

« On lui amena un jour un paralytique, privé du service de tous ses membres, qui n'avait plus aucune espérance de retrouver la santé par le savoir des hommes, mais n'avait pas perdu absolument toute confiance dans le secours du Seigneur. Cet infortuné, présenté au saint évêque, lui

demandait avec supplication que sa sainteté lui obtînt ce que n'avait pu lui procurer la science d'un très grand nombre de médecins, la guérison. Ému de compassion par sa misère profonde, le saint de Dieu l'eut à peine béni et oint avec l'huile sacrée, que la maladie disparut sur-le-champ, faisant place à l'agilité et à la vigueur.

« Assez peu de temps après, un homme perclus des deux pieds est apporté devant Mélaine. Le saint de regarder ce malheureux avec toute la compassion et toute la tendresse de son âme, et en même temps de verser ses prières avec ses larmes devant le Seigneur. Puis, lavant les pieds de l'infirme avec de l'eau chaude, il lui rend toute sa souplesse première pour la marche, si bien que, le Seigneur l'aidant, il peut s'en retourner à pied en sa maison, alors qu'il avait eu besoin des épaules de ses voisins pour être amené en présence du saint. Cet homme, comprenant que c'était par les mérites du bienheureux qu'il avait été guéri et ne voyant en sa possession rien de meilleur à lui offrir, s'engagea à son service et y demeura fidèlement jusqu'à la fin de sa vie. C'est du reste la postérité de cet homme qui jusqu'à ce jour veille sur le tombeau vénéré dudit serviteur de Dieu, et là, en souvenir des bienfaits obtenus par sa paternelle intercession, au milieu des lumières et des actions de grâce, se voue à la garde de son temple en même temps qu'à la louange du Seigneur.

« Une jeune fille possédée du démon, et que pour ce motif on avait dû enchaîner, fut amenée au saint par ses parents affligés. Comme, en sa présence, le démon qui la torturait ne pouvait se dissimuler, il déclara qu'il lui avait été permis d'entrer en elle en punition d'une faute dont elle s'était rendue coupable. Mais à peine le saint pontife de Dieu, Mélaine, eut-il tracé de ses doigts le signe de la croix devant elle, que de suite il chassa l'esprit pervers et, le Seigneur aidant, rendit la jeune fille saine et sauve à son père et à sa mère, partagés entre la reconnaissance et la joie.

« Une autre fois se présenta à lui un homme du nom de

Médias, dont le fils gisait malade, sur le point de mourir. S'approchant du saint évêque :

« — Homme de Dieu, s'écriait-il d'une voix suppliante, rendez-moi mon fils. »

« Et, ce disant, il fondait en larmes. Or ceci se passait à Platz, sur les bords de la Vilaine. Le bienheureux Mélaine, se rendant donc près du malade, le fortifiait, et caressant sa tête et ses mains, lui disait :

« — Courage, ô mon fils, foi et confiance, et votre volonté s'accomplira. »

« Enfin, l'ayant saisi par un bras, il l'éleva, et le jeune homme se redressant se tint debout sur les pieds, comme si la maladie ne l'eût jamais touché.

IV

L'évêque Mars, sa punition, sa délivrance. — Conversion des habitants de Vannes.

« Il y eut vers le même temps une réunion de l'homme de Dieu Mélaine, de l'élu de Dieu Aubin, de saint Victor, de saint Laud et de saint Mars, à Angers, dans la basilique de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Là, d'un commun accord, le bienheureux Mélaine célébra la messe à l'ouverture du jeûne de la sainte Quarantaine. Le sacrifice terminé, et avant qu'ils se séparassent, le bienheureux pontife leur distribua, avec la grâce de Dieu et sa bénédiction, les eulogies en signe d'union et de fraternité. Or le bienheureux Mars, faisant passer l'obligation du jeûne avant la loi de la charité et manquant de révérence envers la parcelle d'eulogie qu'il avait reçue de la main de saint Mélaine, la laissa tomber dans son sein au lieu d'imiter ses collègues et de la manger.

« Les cinq pontifes ayant pris congé les uns des autres, et

s'étant, suivant l'usage, donné le baiser de paix, se mirent en route vers leurs diocèses respectifs. Ils n'étaient guère à plus de dix milles de la cité, que saint Mars se sentit enlacé par l'eulogie transformée en reptile. Dès qu'il eut reconnu qu'il n'était frappé de cette peine effrayante qu'en punition de sa désobéissance et du mépris qu'il avait fait de la charité, il courut se prosterner aux pieds du bienheureux Mélaine, lui racontant ce qui venait de se passer. Tout en agréant son repentir, le saint pontife lui dit :

« — Courez en toute hâte après Aubin, notre frère, et confessez-lui votre faute, ainsi que le châtiment qu'elle vous a mérité. »

« Se relevant, il se précipita vers saint Aubin, et lui déclara ce qui était arrivé. Après avoir écouté le récit de son irrévérence :

« — Soyez certain, lui dit le saint évêque, que je prierai le Seigneur à votre intention : allez toutefois trouver notre frère Victor, racontez-lui ce que vous avez fait, et priez-le d'implorer pour vous la miséricorde du Seigneur. »

« Se levant donc de nouveau, il se rendit au Mans auprès du bienheureux Victor, et lui narra toute son histoire depuis le premier instant. Alors le bienheureux Victor, se souvenant qu'il faut s'en tenir à l'autorité de deux ou trois témoins, lui dit :

« — Retournez, ô mon frère, vers le très saint pontife notre frère, le seigneur Mélaine; car j'ai confiance que par ses mérites et son intercession vous serez délivré. »

« Il revint donc à demi mort vers le bienheureux Mélaine, qu'il trouva à Platz en prière dans sa basilique, lui exposa toutes les fatigues de ses voyages, et ajouta que le bienheureux Victor lui avait affirmé qu'aucun autre ne pouvait lui venir en aide que celui par la vertu duquel il était de la sorte et si terriblement enlacé. A la suite de cet entretien, le bienheureux Mélaine se livra à la pénitence et passa la nuit entière à veiller et à prier pour le coupable. Le lendemain il lui donna l'absolution, et le bénit de toute l'effusion

de son âme. A peine l'absolution reçue, le reptile redevint l'eulogie, que le bienheureux Mars saisit en toute hâte, et dont il se communia avec transport, ce qu'il avait eu le malheur et le tort de ne pas faire au même moment que ses collègues et en union avec eux.

« A ce miracle en succéda un autre qui, à mon avis, n'est ni moins merveilleux ni moins émouvant. Un vieillard du diocèse de Vannes, étant venu vers saint Mélaine, le priait avec instance de guérir son fils, qui était horriblement tourmenté par le démon. Auquel le saint évêque répondit que, à la vérité, il prierait de tout cœur pour lui, mais que pour la guérison il n'arriverait que ce qui plairait à Dieu.

« Cependant le démon, comprenant que la chose pouvait être regardée comme faite, et qu'en moins d'un instant il allait être, par les mérites du saint, chassé de l'enfant, conduisit ce dernier dans une chambre isolée, puis, pour enlever son âme de force, l'étouffa.

« De retour à la maison, le pauvre père, trouvant son enfant mort, se mit à fondre en larmes et, ne voulant recevoir aucune consolation, dit à ses amis :

« — Portez son corps au bienheureux Mélaine, car j'ai la confiance qu'il peut ressusciter mon fils, lui qui prêche le Dieu vivant! »

« Sur son désir, ses amis emportèrent le mort et le déposèrent devant le bienheureux pontife. Et le père, s'approchant tout près, lui raconta comment il avait été mis à mort par le démon. Et il lui criait, pleurant et se lamentant :

« — Je crois, ô homme de Dieu! oui, je crois que par vous mon fils peut sortir même de la mort et se relever plein de vie! »

« Alors tourné vers le peuple, qui était accouru en foule :

« — O habitants de Vannes, dit le bienheureux Mélaine, que vous sert de voir ces prodiges et d'autres encore s'opérer au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, puisque depuis si longtemps vous refusez de recevoir la foi et la croyance du même Jésus-Christ! »

« Mais eux de répondre aussitôt :

« — N'ayez aucun doute, ô homme de Dieu! car si vous ressuscitez cet enfant d'entre les morts, tous nous croirons au Dieu que vous prêchez! »

« Pendant qu'ils parlaient ainsi, le bienheureux Mélaine, les yeux tournés vers le ciel :

« — O Seigneur, ô Jésus-Christ, ô fils du Dieu vivant, qui avez donné à mon frère et seigneur Martin le pouvoir de ressusciter trois morts, et vous également, ô Père très miséricordieux, exaucez-moi, bien que je ne sois qu'un indigne serviteur : faites, si telle est votre volonté, que cet enfant ressuscite, afin que ce peuple qui m'entoure connaisse votre puissance, et perde tout préjugé contre l'Évangile et contre vous. »

« Ce disant, il plaça la croix sur la poitrine du mort, et au même instant celui-ci revint à la vie. Stupéfaits à la vue d'un tel miracle, tous les assistants s'écrièrent de la même voix :

« — C'est assez! *Sufficit!* Nous croyons au Dieu que prêche le bienheureux Mélaine! »

« Le saint pontife ayant ensuite assigné le jour où le baptême leur serait conféré, il n'en resta presque pas un seul qui ne se convertît à la religion du Christ. »

V

Eusèbe, roi de Vannes, et sa fille, guéris par saint Mélaine.

« Parmi les plus remarquables des miracles que le Seigneur opéra par la main de son confesseur Mélaine, il faut placer, selon nous, celui qui, d'après un récit fidèle, s'accomplit en faveur d'Eusèbe, roi de Vannes, et de sa fille nommée Aspasie.

« Ce roi, étant parti un jour de Vannes avec une armée, arriva dans une paroisse nommée Comblessac, et là, tombé dans une colère terrible, sans qu'il soit dit pourquoi, donna l'ordre de tirer les yeux et d'arracher les mains à un nombre d'hommes assez considérable. Or, dans la nuit même qui suivit ces barbaries, il commença à se sentir malade et à être torturé par des douleurs intolérables. Craignant de finir sa vie dès ce moment même, il manda les médecins qui étaient venus avec lui et leur enjoignit d'avoir à lui apporter un soulagement au moins de quelque côté. Mais les hommes de l'art eurent beau déployer tout leur zèle, ils ne purent lui procurer même l'adoucissement le plus léger.

« Le quatrième jour de sa maladie, sa fille Aspasie fut saisie par le démon et se mit à se rouler par terre en écumant. En proie à l'anxiété à cause de son propre mal, réduit à une angoisse plus cruelle encore par le mal de sa fille, le roi faisait rechercher avec un soin minutieux où et près de qui il pourrait trouver, pour elle comme pour lui, le remède si ardemment désiré. Or, apprenant le renom du bienheureux Mélaine, à savoir, combien il aimait le Seigneur, et combien d'autre part le Seigneur se plaisait à glorifier devant le monde, par des prodiges, ce bon et fidèle serviteur, il envoya vers lui, le priant avec supplication de vouloir bien venir, ne fût-ce que par pitié. Sa prière ayant été favorablement accueillie, il ordonna de lui amener le saint en l'entourant des plus grands honneurs, et de lui préparer une demeure dans la paroisse même où il était malade, à l'endroit appelé Primeville.

« Du monastère qu'il avait construit sur la terre de Platz, Mélaine se mit en route avec un petit nombre de moines et se rendit auprès du malade sans plus de retard. Ce roi très cruel, l'ayant considéré et étant touché de componction à sa vue, confessa ses crimes et raconta d'une voix suppliante comment ces terribles infirmités lui étaient arrivées à lui et à sa fille Aspasie.

« Après l'avoir écouté avec la plus grande bonté et lui

avoir enjoint une pénitence en rapport avec les fautes commises, l'homme de Dieu lui dit :

« — Cette maladie, ô mon frère, ne vous a point été envoyée pour vous faire mourir, mais afin que vous soyez sauvé par elle et que vous reconnaissiez le Dieu qui vous a créé. »

« Puis il l'oignit à trois reprises différentes avec l'huile sainte, fécondant l'onction par une triple invocation à la divinité. Et aussitôt, se levant en bonne santé, le roi rendit grâce au Dieu qui, par son serviteur Mélaine, lui avait octroyé une si parfaite guérison.

« Saint Mélaine s'approcha alors de la pièce où la jeune fille était tourmentée par le démon. A peine Satan l'eut-il aperçu, qu'il se mit à crier :

« — Pourquoi me persécutes-tu, saint homme de Dieu, ô Mélaine? Déjà tu m'as chassé d'une autre jeune fille, et tu veux me chasser encore de celle-ci! »

« Alors le bienheureux Mélaine l'interpellant :

« — Sors de cette jeune fille, bête cruelle, et retire-toi dans un séjour où désormais tu ne puisses plus nuire à aucun homme! »

« A peine ces paroles prononcées, la jeune fille fut délivrée et accourut dans les bras de son père, pleine de joie et de reconnaissance envers le Seigneur.

« Comme saint Mélaine sollicitait la permission de se retirer, Aspasie demanda à son père de reconnaître la double faveur obtenue en offrant au bienheureux Mélaine, à défaut d'une récompense plus considérable, du moins la terre elle-même de Comblessac. Trop heureux de déférer au désir de sa fille, le roi Eusèbe lui donna sur-le-champ, par son anneau, la paroisse susnommée pour qu'elle servît à l'entretien de ses disciples. Ce don accepté et les donateurs bénits, Mélaine se remit en marche et se rendit au siège principal de son évêché, c'est-à-dire à Rennes.

« Nous nous en tiendrons à ces quelques faits parmi les innombrables prodiges opérés au nom du Seigneur par le bienheureux Mélaine durant sa vie terrestre, désireux d'une

part d'en dire assez pour édifier ceux qui mesurent les mérites et la grandeur des saints à l'éclat et au nombre de leurs miracles, et de l'autre de ménager la susceptibilité des incrédules autant que le goût des délicats, comme aussi d'épargner à notre faiblesse, cet aveu ne nous coûte pas, une charge écrasante sous laquelle sûrement elle ne manquerait pas de succomber. »

VI

Mort de saint Mélaine. — Miracles après sa mort.

« Le très saint confesseur du Christ, Mélaine, prédit à ses disciples le jour de sa mort, que depuis longtemps déjà lui avait fait connaître une révélation spéciale du Seigneur. Le moment opportun arrivé, il leur donna la bénédiction, selon l'usage des évêques, et leur rappela, à l'aide des paroles divines, ce qu'il fallait d'abnégation, d'humilité, de piété, de charité et de zèle, pour répondre à l'esprit de son état et s'adonner avec fruit à l'amour et au service de Dieu.

« Puis, s'étant fortifié par la réception du corps et du sang du Christ et ayant achevé fidèlement le cours de sa vie, il s'en alla de ce monde vers le Christ le jour annoncé, au lieu appelé Platz, dans le monastère qu'il avait fondé et où il était revenu, pour attendre dans le silence et la prière l'heure suprême et le salut divin.

« Avertis en vision par les anges, les très saints pontifes nommés un peu plus haut s'assemblèrent pour rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle, à savoir : saint Aubin, saint Victor, saint Laud et saint Mars, celui qui par sa vertu avait été délivré de l'enlacement du reptile. Au milieu d'un cortège immense de fidèles accourus de toutes parts pour les funérailles, les quatre pontifes, se conformant au rite de l'Église, recommandèrent d'abord son âme

à Dieu, puis, après avoir passé la nuit suivante en prières et en veilles, entendirent ensemble la messe dès le premier matin.

« Alors, d'un commun accord et sous l'inspiration du ciel, comme il le parut bien plus tard, ils placèrent le corps du saint sur un bateau qui se trouvait par hasard à cet endroit de la Vilaine. Or la rivière ayant reçu ce précieux fardeau ainsi que les pontifes, les clercs et les moines qui lui faisaient cortège au chant des litanies, tandis que le peuple, répandu sur les rives, rendait grâce à Dieu pour sa gloire dont ils ne pouvaient douter; la rivière, dis-je, au lieu de couler comme de coutume, remontant vers sa source, conduisit les restes du pontife vénéré à plus de trente milles de là, c'est-à-dire jusqu'à la ville de Rennes, qu'il avait si heureusement gouvernée. Et comme la barque touchait les murs de la cité, les clercs et tous les habitants accoururent précédés de croix et d'étendards, portant des cierges, chantant et louant Dieu de ce qu'ils avaient été jugés dignes de recevoir le corps de leur évêque bien-aimé.

« Entendant les voix de ceux qui psalmodiaient, douze voleurs qu'on gardait enchaînés dans une tour placée du côté opposé au midi, le long du mur de la ville, se mirent à implorer la miséricorde du saint avec des accents pleins de larmes. Or, pendant qu'ils criaient qu'il prît pitié d'eux, associant dans leurs supplications les noms de Jésus et de Mélaine, la tour, qui était de pierre, se fendit et s'ouvrit du sommet à la base, et les voleurs furent délivrés de leurs chaînes et mis en liberté, et le bruit de ce miracle se répandit dans nombre de provinces.

« Il y avait tout près de là, sur l'autre bord de la Vilaine, une mère de famille qui depuis de longues années avait perdu la vue et demeurait complètement aveugle. Or cette femme, qui avait été témoin de la résurrection du mort que Dieu avait opérée pour manifester les mérites du très saint pontife Mélaine, accourut en toute hâte avec ses amis et ses parents auprès du corps vénéré. S'étant prosternée à

terre, elle eut à peine baisé ses pieds, que son désir fut exaucé et que ses yeux se rouvrirent à la lumière. Débordante de joie, elle rendit grâce au Seigneur et témoigna sa reconnaissance à saint Mélaine en lui abandonnant pour toujours la terre qu'elle possédait par héritage et qu'elle avait habitée jusque-là de l'autre côté de la Vilaine.

« Or les bienheureux pontifes nommés plus haut, prenant dans leurs propres mains le corps du saint homme, le transportèrent jusqu'à l'endroit marqué par Dieu lui-même et l'y déposèrent en l'entourant de respect, conformément à la mission divine qui leur avait été confiée : c'est là que, par ses mérites et son intercession, d'innombrables bienfaits n'ont cessé d'être dispensés jusqu'à ce jour à tous les affligés qui sont venus s'y agenouiller la prière sur les lèvres et la confiance dans le cœur. Sa mise au tombeau est honorée le 8 des ides de novembre. »

Ici se termine le récit de l'auteur contemporain. Nous y joindrons quelques pages relatant plusieurs miracles de saint Mélaine après sa mort et extraites, l'une de saint Grégoire de Tours, qui vivait un siècle et demi après le saint évêque de Rennes; l'autre de Gervais, archevêque de Reims vers le milieu du XIe siècle; la troisième enfin, d'un moine anonyme dont le témoignage, basé sur la déposition de témoins oculaires, nous a été conservé dans un manuscrit du célèbre Jacques Sirmond.

De saint Grégoire de Tours.

« Mélaine, évêque de la ville de Rennes, après avoir donné les preuves de toutes les vertus et avoir vécu l'esprit sans cesse appliqué à la pensée du ciel, sortit glorieusement de ce monde.

« Sur son sépulcre, les chrétiens élevèrent un temple d'une hauteur prodigieuse. Mais, sous le souffle de l'esprit malin

toujours opposé aux œuvres bonnes et saintes, ce temple devient un jour la proie du feu; or c'était une tenture de lin qui couvrait le tombeau du pontife vénéré.

« Dès que les solives sont coupées dans leur masse par les flammes que rien ne peut arrêter, tuiles, attaches et autres accessoires du toit, tout croule. A un moment, une poutre enflammée à l'extrémité et entraînée par la violence de la chute s'abat sur le tombeau. Non seulement elle ne communique pas le feu à la tenture, mais elle ne la tranche même pas, si puissante que soit sa force de compression sur la dalle du sépulcre. Par-dessus tombent et s'amoncellent une multitude immense de charbons embrasés. Tous les voiles pendus de côté et d'autre aux murailles et aux portes sont consumés à la première atteinte de la flamme. La tenture de lin, elle, a échappé à la destruction. Que dis-je? elle est demeurée belle et intacte dans toute son étendue. L'incendie terminé, le peuple entre au milieu des cris et des lamentations. Ils se précipitent vers le sépulcre du pontife, ne se doutant pas dans leur désespoir et leurs larmes qu'ils sont sur le point de goûter la plus douce joie. Ils dégagent le tombeau des bois brûlés qui le couvrent, enlèvent les charbons sous lesquels disparaît la tenture, soulèvent anxieusement cette dernière : ô merveille! elle n'a pas été endommagée! »

De Gervais, archevêque de Reims.

« Gervais, par la grâce de Dieu archevêque de Reims, à Even, le vénérable abbé de Saint-Mélaine, salut dans le Christ.

« Vous m'avez prié un jour, ô frère très aimé, de vous remettre les reliques de l'illustre confesseur Mélaine, reliques si précieuses et si chères à mon père et à moi, et, soit afin que votre monastère ne fût pas privé des gages d'affection d'un si grand protecteur, soit pour que la mémoire de mon

père Haimon et de ma mère Hildeburge, celle de mon seigneur le roi Henri et la mienne, se conservât éternellement parmi vous, vos prières nombreuses et instantes vous les ont obtenues.

« Or voici que, aujourd'hui, comme cela doit être de la part d'un homme aussi zélé que saint, il n'en coûte pas à votre dilection de solliciter de moi le récit des miracles de notre bienheureux confesseur. Eh bien! je ne différerai pas même un instant à vous adresser, pour l'édification des lecteurs, la courte relation tant de ce que j'ai vu moi-même, que de ce que j'ai recueilli de plusieurs bouches également dignes de foi.

« Un jour, lorsque mon aïeule de douce mémoire, Rorance, habitait, dans le diocèse du Mans, une ville de son douaire, nommée Argentré, une partie de ladite ville se trouva englobée dans un terrible incendie. Le feu, d'une violence inouïe, s'était tellement avancé, que déjà de ses flammes pétillantes il léchait le faîte de son grenier contigu à l'église. Elle, se souvenant tout à coup des reliques qu'elle possédait, ordonna qu'on les allât querir. A peine les eut-elle élevées et placées juste en face du feu, que ce dernier, si dévorant qu'il fût, comme combattu par une pluie céleste, s'éteignit soudain et de la manière la plus merveilleuse. Lesquelles reliques elle laissa après sa mort avec son douaire à son petit-fils, nommé Haimon, et qui est mon père.

« Mon père transféra ces reliques à son château de Lith (chasteau du Loir), où par les mérites du saint pontife s'opéra une multitude de miracles : la santé étant rendue aux malades, la vue aux aveugles, la force aux débiles, et, lorsque quelqu'un avait juré sur elles pour affirmer une fausseté, le mensonge étant sur-le-champ découvert.

« Voici un autre miracle insigne que j'ai vu de mes propres yeux. Ayant à recevoir le serment de plusieurs personnages, mon père commanda qu'on emportât lesdites reliques avec lui dans la campagne où il se rendait. Or celui qui les portait ne trouva rien de mieux que de les placer, durant la

nuit, dans un grand coffre plein de froment, sous lequel il eut l'imprudence de poser un flambeau allumé. Lorsqu'il entra le lendemain, au point du jour, il trouva le coffre brûlé, excepté la portion qui contenait les saintes reliques. Le voile dont elles étaient enveloppées n'avait pas davantage été entamé par le feu, et pourtant de nombreux charbons ardents le recouvraient encore.

« A ces miracles, je pourrais en ajouter un grand nombre d'autres dont j'ai entendu parler et qui, s'ils étaient recueillis avec le temps et le soin voulus, suffiraient pour absorber l'écrivain qui voudrait entreprendre de les narrer. »

Du moine anonyme.

« C'est la coutume des chrétiens qui partout vénèrent le dimanche, en l'honneur de la résurrection du Seigneur, de prendre fréquemment des bains le samedi, pour faire disparaître toute trace des sueurs de la semaine et des fatigues du corps, comme aussi d'échanger contre d'autres plus convenables et plus propres les vêtements grossiers et poussiéreux du labeur quotidien, afin d'être plus purs non seulement de cœur, mais de corps pour entrer dans l'église, ce palais sur terre de Celui qui règne éternel dans les cieux.

« Un samedi, vigile de Noël, un habitant de Rennes, demeurant au midi de la ville, sur la Vilaine, qui s'était mis dans le bain avant l'aurore à cause des nombreux embarras qu'il prévoyait au commencement du jour, ordonna, s'inspirant de sa tendresse plutôt que de la convenance, qu'on lui apportât son fils, qui était son unique enfant, afin de le baigner avec lui. Après un certain temps, la cloche de l'église paroissiale de Saint-Pierre se mettant à sonner, le père sort du bain et y laisse l'enfant, qui s'ébat çà et là dans l'eau et s'y attarde si bien, qu'il y meurt étouffé.

« A la vue de son enfant, ou plutôt du corps de son enfant privé de vie, la pauvre mère muette de stupeur tombe semblable à une morte. Revenue à elle et apercevant autour du petit cadavre ses serviteurs et les personnes du voisinage en veille et en prière, selon la coutume, elle est saisie d'une telle douleur, que, comme une possédée ou une folle, elle s'échappe de la maison et se précipite vers la Vilaine, ne voulant pas survivre à son enfant bien-aimé.

« Retenue assez tôt et ramenée chez elle, elle était sous la garde des siens le lendemain, lorsque le son de la trompette annonça la messe du dimanche dans le monastère du bienheureux Mélaine. Se retrouvant de suite elle-même à ce bruit et faisant appel au saint et par lui au secours divin :

« — Rendez-moi, s'écrie-t-elle, ô très saint Mélaine! rendez-moi mon fils, en répandant vos très saintes prières devant Dieu pour sa résurrection! »

« Puis aux siens :

« — Permettez-moi, dit-elle, ô consolateurs très miséricordieux; oui, permettez-moi, je vous en prie, de porter le corps de mon fils défunt jusqu'à l'église de Mélaine; car j'ai confiance que par ses prières Dieu me viendra en aide et à ma douleur! »

« Or personne ne s'opposant, grâce sans doute à quelque avertissement divin, à une volonté exprimée avec tant d'énergie et de foi, l'infortunée prend son cher mort dans ses bras, le porte au milieu d'une véritable foule jusqu'au monastère du bienheureux confesseur, s'avance, sans que personne cherche à l'arrêter, bien plus à l'admiration de tous les assistants, jusqu'à l'autel où l'abbé Triscandus célébrait le sacrifice, et là dépose son précieux fardeau.

« Alors, avec des paroles pleines d'amour et de larmes, elle redouble ses appels au bienheureux Mélaine, implore son secours pour le retour du mort à la vie; tous les assistants unissent leur foi la plus ardente et leurs prières à celles de l'infortunée (qui donc, devant un pareil spectacle, eût pu retenir ses prières sur ses lèvres et dans son cœur?); toutes

ces supplications arrivent jusqu'aux oreilles de la Bonté divine avec les supplications du saint : tout à coup le mort revit, reconnaît sa mère qu'il appelle, prend la nourriture et le breuvage qu'on lui offre, et est rendu sain et sauf à l'affection des siens.

« Une immense clameur s'élève : c'est la multitude présente qui d'une voix unanime chante la miséricorde du Seigneur et exalte le saint dont les mérites sont doués d'une puissance si admirable sur le cœur de Dieu.

« Voilà ce que nous avons appris des moines qui vivaient alors dans le monastère et virent de leurs yeux l'enfant revenir de la mort à la vie par l'intercession du bienheureux Mélaine. »

VII

Saint Mélaine à Preuilly.

La dépouille terrestre de saint Mélaine reposait dans le monastère de Rennes, au milieu de la vénération universelle, et semblait devoir y attendre dans la paix l'heure de la résurrection des corps, lorsqu'elle fut troublée par un de ces événements qui bouleversent parfois le monde, et obligée d'aller demander à la terre étrangère une sécurité qu'elle ne pouvait plus dès longtemps espérer au sein de sa Bretagne bien-aimée.

C'était le temps où, comme poussés par une force mystérieuse, les peuples encore à moitié sauvages de la Scandinavie s'ébranlaient enfin après avoir déjà maintes fois inquiété les rivages de l'océan Germanique et le nord de la Gaule, et venaient menacer, jusque sous les murs de Paris, l'empire franc, que l'épée de Charlemagne n'était plus là, hélas! pour protéger.

Conduits par un chef électif qu'ils nommaient *konong*, c'est-à-dire *roi de la mer*, et avec raison, puisque, dit un de leurs historiens, « toujours errants sur les flots, ils ne cherchaient jamais un refuge sous un toit, et ne vidaient jamais une coupe près d'un foyer; » montés tantôt sur leurs *snekkar* ou *serpents* pour la guerre des côtes, tantôt sur des embarcations plus petites ou simples barques d'osier assez légères pour remonter les cours d'eau, les terribles hommes du Nord apparurent à la fois sur le Rhin, la Seine et la Loire, se fortifiant dans les îles qui leur offraient des retranchements favorables soit pour hiverner, soit pour déposer en sûreté leur butin, débarquant çà et là leurs bandes pillardes, enlevant les moissons, ravissant les troupeaux, brûlant les villes et les bourgs, massacrant sans pitié les vieillards, les femmes et les enfants, s'en prenant surtout, avec une haine farouche, à tout ce qui, de près ou de loin, personnes ou choses, se rattachait au culte chrétien.

Aussi, lorsque approchait le torrent dévastateur et impie, les habitants s'empressaient-ils de sauver ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux. Ce n'était ni leur or, ni leur argent, ni même les vases sacrés de leurs églises, mais les restes mortels de leurs saints, regardés à juste titre, dans ces temps de spiritualisme et de foi, comme la vraie richesse et le trésor le plus inestimable des cités.

On s'assemblait, clergé et peuple, pour aviser aux moyens de mettre les reliques vénérées à l'abri de tout danger; on choisissait, d'un commun accord, le pays qui offrait la retraite la plus sûre, et, la décision arrêtée, on procédait à leur translation sans plus de retard et avec la plus grande solennité.

Voici, raconté par dom Gervaise, un de ces exodes touchants, qu'un sentiment de piété filiale, que l'on nous pardonnera, nous porte à lui emprunter :

« Les Normands, dit le pieux et savant prévôt de Saint-Martin, se prévalant des factions qui partagèrent la France sous Charles le Chauve, firent de nouvelles incursions dans le royaume, et, après s'être emparés de la ville du Mans,

ils se disposaient à venir mettre une seconde fois le siège devant Tours. Ne trouvant pas leur ville en état de se défendre, les habitants résolurent d'enlever la châsse de saint Martin et de la porter dans quelque lieu de sûreté.

« On en commit l'exécution à douze chanoines, à vingt-quatre moines de Marmoutier, sous la conduite d'Héberne leur abbé, et à douze notables bourgeois de Martinopole, autrement Châteauneuf, qui la portèrent à Orléans. Mais ayant appris dans la suite que Rollo, qui conduisait ces barbares, s'avançait de ce côté-là, ils ne crurent pas devoir l'y attendre. Ils se retirèrent à Saint-Benoît-sur-Loire, de là à Chablis, où ils restèrent quelques années. La terreur que les Normands avaient répandue dans tout le pays qui est entre la Seine et la Loire, qu'ils continuaient de ravager, les contraignit de se réfugier dans Auxerre.

« L'évêque d'Auxerre, le clergé et les habitants vinrent au-devant de la châsse, et par honneur la mirent dans leur église, à côté de celle de saint Germain, leur patron. Elle y demeura près de trente années, et saint Martin s'y rendit célèbre par une infinité de miracles qui s'y faisaient tous les jours[1]. »

Rennes tenta d'autant plus les Normands, qu'ils y avaient accès par deux rivières assez larges et assez profondes, la Rance et la Vilaine, et que de la prise de cette place importante dépendait le sort de la Bretagne entière. C'est en 874, l'année où mourut le roi Salomon, qu'ils se présentèrent en masse au pied de la capitale bretonne. Avant toutefois de commencer le siège, fidèles à leurs barbares instincts de destruction et de rapine, ils se répandirent dans les campagnes et villages d'alentour, ici meurtriers, là incendiaires, insatiables de sang et de ruines, avides surtout de profaner et de mettre à sac les églises et les monastères. Un des premiers, le monastère de Saint-Mélaine fut le point de mire de leur rapacité et de leur brutalité sacrilège. Rien ne

[1] *Vie de saint Martin*, liv. IV.

fut respecté durant les quelques heures que dura le pillage. Objet particulier de leur fureur, le tombeau du saint ne fut bientôt plus qu'un amas informe de pierres et de décombres.

Juste vengeur de tant de profanations, le bienheureux Mélaine, intercédant près de Dieu en faveur de son peuple, fit naître dans le cœur des Bretons ce calme vaillant et cette résolution confiante, présages infaillibles de la victoire et ses auxiliaires les plus certains. La déroute des Normands fut complète, et il n'échappa au carnage que le petit nombre de ceux qui eurent la pensée ou plutôt le moyen de se dérober par la fuite et de se cacher.

Quelques jours avant l'arrivée des hordes normandes, les habitants de Rennes, en proie à des appréhensions bien légitimes au sujet du corps du bienheureux Mélaine, tinrent conseil et résolurent de l'emporter au plus vite dans une ville fortifiée du centre, où il demeurât tant que le péril ne serait pas entièrement écarté.

Les fugitifs s'arrêtèrent près de Laval, chez Rorance, dame d'Argentré, et y laissèrent une portion des saintes reliques, que Gervais de Château-du-Loir, successivement évêque du Mans et archevêque de Reims, rendit vers 1090 aux moines de Saint-Mélaine de Rennes.

De là, avec un cérémonial à peu près semblable à celui qui a été décrit plus haut, le cortège sacré gagna Preuilly, un des boulevards militaires de la Touraine, situé loin de la Loire et de tout cours d'eau dangereux, et confia le précieux dépôt à son baron, bien connu des seigneurs bretons, et sans doute même uni à eux par les liens de l'amitié et de la solidarité guerrière.

Voici sur ce fait le témoignage du savant Mabillon :

« Monasterium in suburbio Redonensi sæculo septimo ad tumulum sancti Melanii ejusdem urbis episcopi primitus conditum fuerat : sed post duo sæcula eversum a Nortmannis : qua tempestate monachi hujus loci cum sancti

Melanii corpore ad castrum Turonensis agri Prulliacum confugere [1]. »

« Un monastère avait été fondé primitivement au VIIe siècle sous les murs de Rennes, auprès du tombeau de saint Mélaine, évêque de cette ville; mais il fut, deux siècles après, détruit par les hommes du Nord; c'est dans ce temps que les moines de ce lieu s'enfuirent avec le corps de saint Mélaine au château de Preuilly, province de Tours. »

D'après le Bréviaire actuel, Propre de Tours, le corps de saint Mélaine aurait été tout d'abord transféré à Bourges. *Propter Normannorum incursiones, sæculo nono, Bituricas deportatum est corpus sancti Melanii.* C'est au XVIe siècle que pour la première fois il est question du transfert des restes du bienheureux évêque de Rennes dans la capitale du Berry. Mais, outre que cette assertion ne repose sur aucune donnée sérieuse, comment expliquer que Bourges n'ait jamais revendiqué la possession même temporaire d'un pareil trésor, et n'ait pas institué une fête pour éterniser une mémoire si chère? Comment expliquer surtout la translation de Bourges à Preuilly quatre siècles plus tard? *Sæculo decimo tertio Prulliacum, in Turonensi pago, translatum fuit* [2]*!* A une pareille époque, n'est-ce pas à Rennes que le corps de saint Mélaine eût été emporté?

La situation topographique de Preuilly, et un fait important de l'histoire locale, suffisent à dissiper cette confusion historique, aussi excusable que facile chez un chroniqueur plus ou moins étranger à notre région.

Pour se rendre de Laval à Preuilly, sans tomber entre les mains des Normands, qui infestaient toute la Loire jusqu'à Tours et au-dessus, il fallut remonter le Perche, traverser le plateau beauceron dans la direction d'Orléans, puis de cette dernière ville descendre sur Bourges, où le cortège fit

[1] *Annales ord. Bened.*, ann. Christ. 1070. (LXIII. Evenus abbas S. Melanii.)

[2] Propre de Tours, 9 février.

sans doute une halte avant de se remettre en route pour atteindre le but, c'est-à-dire le territoire prulliacien.

D'autre part, Preuilly, dont une des entrées principales se nommait *porte Berruyère,* était si bien assis à la jonction des deux provinces et comptait un si grand nombre de possessions seigneuriales en Berry, qu'on dut, à une certaine époque, le dire indifféremment de Tours ou de Bourges; ce qui fut sans inconvénient alors, mais provoqua plus tard l'erreur que nous signalons, et que nous avons le désir de voir corriger.

Oui, il y eut une translation de saint Mélaine à Preuilly, au cours du XIIIe siècle, en 1224, et une partie de son corps fut déposée, comme dit le Bréviaire de Tours, à l'endroit précité, sous l'autel principal de l'église abbatiale consacré sous le vocable du prince des Apôtres. *Sæculo decimo tertio, Prulliacum translatum fuit ac depositum in præcipuo ecclesiæ abbatialis altari sub invocatione principis Apostolorum consecrato.* Seulement ce n'est pas de Bourges à Preuilly, mais du château fort de Preuilly, lieu de son repos depuis le IXe siècle, à l'église abbatiale de Preuilly, que se fit cette translation qui a donné naissance à la fête patronale ainsi qu'à l'assemblée, et a toujours vu depuis célébrer son anniversaire le dimanche qui suit la solennité de l'Ascension.

L'ancien Bréviaire du diocèse expose donc les faits sous leur vrai jour, lorsque, leçon sixième, office de saint Mélaine, il s'exprime ainsi :

« Au temps des dévastations normandes, le corps du saint évêque fut apporté en Touraine et déposé à Preuilly, où, en l'an du Seigneur 1224, au milieu d'un concours immense de clergé et de peuple et de miracles éclatants, il reçut de nouveaux honneurs des mains de Jean Ier (Jean de Faye), évêque de Tours. »

Tempore autem vastationis Normannorum sacrum corpus in Turoniam deportatum Prulliaci depositum est, ubi magno Cleri populique concursu et miraculorum celebritate novos

honores recepit anno Domini ducentesimo vigesimo quarto supra millesimum, a Joanne primo, episcopo Turonensi.

Le corps de saint Mélaine avait été déposé, lors de son arrivée à Preuilly, dans la petite chapelle où se faisait le service religieux pour les habitants du château. Plus de trois siècles après, Eschivard II, un des plus illustres seigneurs de Preuilly par la piété, estimant qu'un si modeste sanctuaire n'était pas digne d'un hôte si auguste, conçut le projet de le remplacer par une église monumentale, qui répondît mieux à la vénération des peuples et planât comme un palladium sacré au-dessus de Preuilly et de tout le vallon claisien.

On trouve d'ailleurs la piété envers saint Mélaine chez tous les seigneurs de Preuilly, transmise de père en fils et de maison en maison comme une bénédiction, une gloire et un bonheur, témoin, par exemple, l'article VI du testament de Jean Frottier, passé le 8 juin 1499 devant Soubmain, et ainsi conçu : « Je veux et ordonne que six curés de Preuilly disent et fassent quatre anniversaires qui sont quatre services, tous les ans, au jeudi des Quatre-Temps, en l'église de Monsieur saint Mélaine. »

A part les caractères du roman tertiaire ou de transition, arcades en tiers-point, voûtes en ogive, porte à voussures nombreuses et à chapiteaux finement ciselés, le nouveau temple n'était qu'une réduction et une miniature de la basilique bâtie par Effroy deux siècles auparavant. Longue de trente-cinq mètres environ, large de dix mètres, la nef unique, qui était éclairée par quatorze fenêtres cintrées de très grande dimension et très effilées, sept au nord, sept au midi, allait s'arrondir à l'Orient en abside, et présentait un aspect à la fois simple et noble, sobre et riche, souriant et sévère, selon qu'il convenait au milieu militaire auquel il avait été destiné. Seule l'abside était voûtée en pierre. Dans le reste de l'édifice, la charpente était cachée par un lambris de bois peint en blanc et parsemé d'étoiles d'or, qui s'élevait à quinze ou seize mètres de hauteur.

La partie la plus curieuse et la plus intéressante de cette belle et vaste construction est sans contredit le porche ou narthex, à la vue duquel ressuscite et revit dans la pensée celui qui formait l'avant de l'église abbatiale, dont il est, comme esprit et comme structure, l'exacte représentation.

Rien de plus majestueux que ce morceau : au dehors, avec sa façade d'un seul tenant, où la beauté semble résider exclusivement dans l'audace des lignes et la manifestation de la force ; au dedans, avec ses distributions et son aménagement, dans lesquels la science se demande ce qu'elle doit le plus louer de l'ensemble ou des détails, de l'architecture ou de la sculpture, de l'utilité, du goût, de l'harmonie ou de la solidité.

Le rez-de-chaussée, qui communique avec l'extérieur par une porte à ogive qui n'est presque pas ornementée, s'étend sur une largeur de dix mètres comme le vaisseau. Dans l'autre sens, de cette porte à la porte intérieure de la nef, l'espace est de six mètres environ. Le rectangle déterminé par ces mesures se partage en trois parties bien distinctes.

Au centre, une voûte, haute de sept mètres, de cinq mètres de côté, reposant à droite et à gauche sur deux arcs à ogive d'une grande puissance, retombant avec pénétration sur les arcs-formerets aux deux autres faces, sert comme de cadre à la merveilleuse porte intérieure, à ses dix colonnes si sveltes et si pures, à ses quatre voussures demeurées à dessein toutes unies, à ses dix chapiteaux inimitables que le ciseau de l'artiste s'est complu à fouiller, et que l'œil du visiteur prend toujours un plaisir nouveau à contempler.

De chaque côté de cette sorte de grande nef s'allonge un couloir, que l'on prendrait non sans raison pour une nef mineure. A remarquer le juste degré de lumière de ces bas-côtés, grâce aux charmantes arcades géminées à dents de scie ouvertes sur leurs flancs, et encore, pour la singularité de la forme et de l'aspect, la voûte en quart de sphère qui ferme ces collatéraux et joue à l'égard de la voûte centrale le rôle salutaire de butée.

Au premier étage, agencé d'une façon admirable en tribune ou chapelle supérieure, apparaît une disposition absolument similaire. Seulement, ici, que de vie et de grandiose dans l'élévation sous voûte, neuf mètres, dans les fenêtres étroites mais si hautes du midi, du nord et de l'occident, et surtout dans la baie orientale, large de deux mètres, de six mètres de hauteur, qui donne vue sur l'abside et la nef, et crée entre tous les membres de l'édifice un mode si parfait de communication!

Eschivard profita de la terrasse du second et dernier étage, point culminant de tout le pays, du côté du plateau aussi bien que du côté de la vallée, pour établir un guet, d'où, à l'approche de l'ennemi, il fût facile de découvrir ses mouvements, et par là même de parer à ses attaques, travail défensif marqué de ce cachet d'énergie qu'affectait plus ou moins, au moyen âge, tout monument englobé dans une place de guerre.

Sept ans après la mort d'Eschivard, décédé en 1217, au retour d'un pèlerinage à Jérusalem, eut lieu un fait inoubliable, non seulement pour le culte de saint Mélaine, mais encore pour l'histoire de Preuilly et de la région.

« Le 19 mai de l'année 1224, le dimanche avant l'Ascension du Seigneur, au château de Preuilly, diocèse de Tours, fut levé le corps de saint Mélaine, évêque de Rennes, par Jean, archevêque de Tours, et les autres évêques voisins, et placé avec les marques du plus profond respect dans une châsse d'argent. »

« Dominica ante Ascensionem Domini (ex marg. 19 Maii), apud Prulliacum castrum Turonensis diœcesis levatum est corpus sancti Melanii episcopi Redonensis a Joanne Turonensi archiepiscopo et ab aliis vicinis episcopis capsaque in argentea cum summa reverentia collocatum [1]. »

Quel coup d'œil dut offrir, ce jour-là, la vieille cité prulliacienne : l'étendard seigneurial arboré sur le donjon et les

[1] D. Bouq., *Chronique de Tours*, t. XVIII, p. 305.

tourelles, et flottant joyeusement au-dessus de toute la vallée; les chevaliers et leurs nombreux hommes d'armes, rangés en bataille dans l'enceinte de la puissante forteresse; les éclats de la trompette guerrière alternant avec les volées harmonieuses et sonores des cloches de l'abbaye et de Notre-Dame, plus de trente paroisses, sous la conduite de leur clergé respectif, et bannières patronales déployées, répandues de la ville au château fort à travers les sentiers escarpés et sinueux de la colline; les évêques ouvrant le caveau de saint Mélaine, levant avec émotion le corps sacré, et le transférant triomphalement, après l'avoir enfermé dans une châsse d'argent, à l'église abbatiale, qui depuis tant d'années soupirait après la possession de ce trésor précieux!

En 1562, lit-on au tome XXXI des Mémoires de la Société archéologique de Touraine, l'église de Saint-Mélaine fut dévastée par les protestants, qui, excités par Claude du Puy, alors baronne de Preuilly et calviniste exaltée, allèrent dans leur rage jusqu'à couper l'édifice à sa base dans l'espérance de le renverser. César, duc de Vendôme, ayant acheté la baronnie de Preuilly, n'eut rien de plus pressé que de réparer ces ravages, et consacra une somme considérable soit à consolider la collégiale, soit à la décorer.

Fermée au service paroissial en 1766, par Mgr Rosset de Fleury, archevêque de Tours, la belle collégiale fut démolie pierre à pierre au commencement de ce siècle, pour servir, le croirait-on? à la construction d'une vulgaire maison bourgeoise et de ses servitudes. Seul le magnifique narthex demeure debout et en assez bon état de conservation, bien que la voûte supérieure, privée de couverture, ait à subir toutes les intempéries, et que le rez-de-chaussée, converti en écurie, ne soit pas sans se ressentir matériellement d'une si étonnante et si ignoble destination.

Se trouvera-t-il quelque jour un propriétaire assez bien inspiré pour sauver cet intéressant morceau par le rétablissement du toit, l'arracher au déshonneur et à la profanation, et, une fois restauré, le transformer en chapelle familiale ou

oratoire privé, tous travaux qui, bien compris, n'exigeraient que des sacrifices très modérés?

A dater de 874, les relations entre la Bretagne et Preuilly devinrent de plus en plus fréquentes, et il ne fut pas rare de voir arriver au pays prulliacien, du fond des provinces armoricaines, tantôt des personnes isolées, tantôt des familles entières, unies dans un même désir et une même prière pour hâter le retour au sol natal du grand apôtre breton et de ses restes vénérés.

Vers 1070, il est vrai, Even, abbé de Saint-Mélaine de Rennes, homme illustre par la naissance et religieux de la plus haute piété, avait écrit à Gervais, archevêque de Reims, pour lui demander la portion de reliques qui lui était venue de son aïeule, Rorance, dame d'Argentré; et Gervais, touché par les accents d'Even, qui le conjurait de ne pas priver son monastère des gages d'amour d'un protecteur si puissant. s'était empressé de les lui concéder. *Gervasius, Eveno abbati petenti ne tanti patroni pignore ejus monasterium privaretur, easdem reliquias concessit* [1].

Mais, si précieuse qu'elle fût, cette restitution partielle ne pouvait suffire aux peuples de Bretagne, qui, malgré deux siècles et plus d'éloignement, se croyaient toujours tous droits sur le corps entier de leur pontife, dont ils n'avaient jamais cessé de se regarder les possesseurs et les gardiens obligés.

Ce fut Juhel de Mathefelon, archevêque de Tours, de 1229 à 1245. et Breton armoricain lui-même, qui s'occupa de faire rentrer ses compatriotes en possession du trésor si désiré. *Illic* (*in castro Prulliaco*) *servatum est sancti viri corpus usque ad pontificatum Juhelli de Matefelone, qui popularibus suis* (*quippe Britto Armoricanus erat*) *sacrum illud depositum restitui curavit* [2].

Les démarches du pieux et zélé Juhel allaient aboutir quand il passa à l'archevêché de Reims, en 1245, ce qui

[1] Mabillon, *Annales ord. S. Benedicti*, LXIII. — [2] *Ibid.*

causa sans doute un retard dans les négociations, puisque la concession n'eut lieu que treize ans plus tard, en 1258, sous l'abbatiat d'Hervé II, abbé de Saint-Mélaine de Rennes.

« Hervé II obtint des moines de Prully une partie considérable des reliques de saint Mélaine, qu'il transféra dans son église, en 1258 [1].

« Hervé II, abbé de Saint-Mélaine, en 1258, écrit le meilleur des hagiographes bretons, eut soin d'apporter dans son abbaye une partie de ces bienheureuses cendres (reliques de saint Mélaine), qu'il obtint des moines de Preulli.

« L'an 1679, le 6 novembre, messire Jean d'Estrades, abbé de Saint-Mélaine, fit placer dans une châsse neuve de bois doré les reliques du saint patron de son abbaye, après les avoir exposées à la visite de ceux à qui leur profession donne une connaissance plus particulière de l'ostéologie. Il se trouva dans la vieille châsse un grand nombre d'ossements considérables, outre la partie du crâne qui est à part dans un chef d'argent doré, et l'on en eut assez pour ne pas refuser quelques portions de ces ossements sacrés à plusieurs églises de la dépendance de cette abbaye, qui en demandèrent pour s'assurer, par la possession de ce trésor, le secours particulier d'un patron si puissant auprès de Dieu [2].

« C'est de la châsse où les reliques de saint Mélaine avaient été renfermées, en 1224, par Jean de Faye, archevêque de Tours, que fut tirée la portion qu'obtint l'abbé Hervé. On en a détaché depuis quelques parcelles pour donner aux Dominicains de Rennes, en 1627, aux religieux de Saint-Étienne de Caen, en 1614, et aux paroissiens de Saint-Mélaine, près Châteaubourg, en 1617, comme il paraît par les actes capitulaires de l'abbaye [3].

« Il y a lieu de penser, nous écrit, du Real Monasterio de Santo Domingo de Silos (Espagne), dom Plaine, déjà cité au début de cet appendice, que les reliques de saint Mélaine, que l'on possède actuellement dans le diocèse de Rennes,

[1] Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, t. II. — [2] Dom Lobineau, 1725, *Vies des saints de Bretagne*, édition originale. — [3] Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, t. II.

procèdent toutes du don généreux que fit Preuilly, en 1258, à l'abbé Hervé.

« Voici quel en est l'état, d'après les renseignements qui m'ont été fournis :

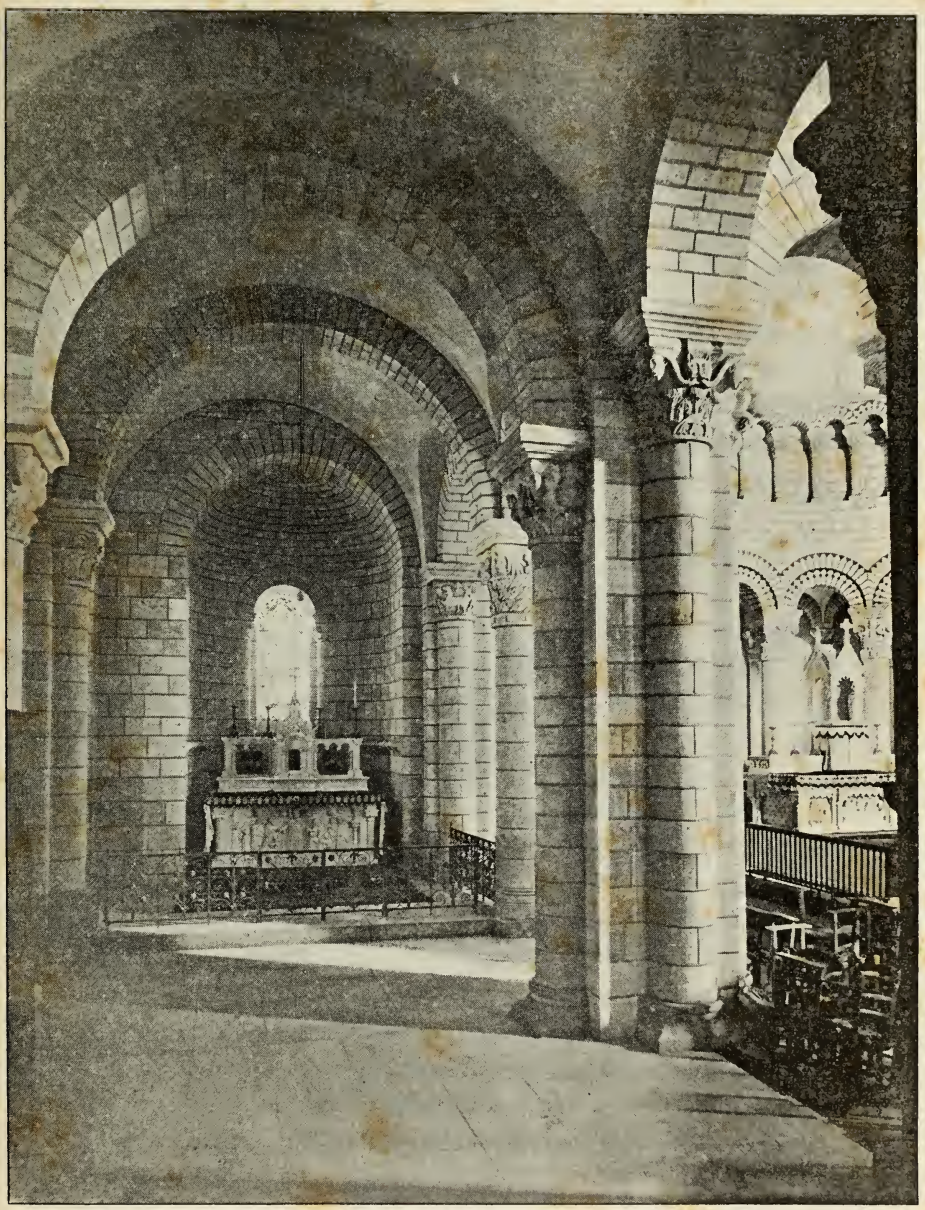
1° A la cathédrale, trois grands os;
2° A Saint-Sauveur de Rennes, une partie du tibia gauche;
3° Une relique à Cintré, près Rennes;
4° » à Domalain (Domus Melanii);
5° » à Pacé;
6° » à Thorigné;
7° » à Servan;
8° » à Moëlan, près Quimperlé. »

En 1743, le 26 mai, la châsse de saint Mélaine fut ouverte en présence de Charles Raboteau, bailli de Preuilly, de tous les officiers de justice, ainsi que de tous les ecclésiastiques de la baronnie, et l'on procéda à l'inventaire des reliques que, lors de la restitution presque totale à la Bretagne, en 1258, les moines et les habitants avaient de concert et légitimement conservées à leur piété personnelle et à l'attachement séculaire de tout le pays.

La châsse susdite tombant de vétusté, les reliques, cachetées et pourvues d'inscription latine, furent placées dans une nouvelle châsse due à la libéralité de Louis-François de Gallifet, baron de Preuilly, et de Denise Pucelle d'Orgemont, son épouse.

Ces reliques comprenaient, d'après l'inventaire, « premièrement, une tête d'argent dans laquelle était un os de derrière la tête de saint Mélaine, appelé occipital, avec d'autres ossements du même saint; *item*, un petit os de la jambe du même saint, appelé péroné; *item*, des vêtements de saint Mélaine; *item*, un reliquaire intitulé : *Sanctus Melanius*. »

« En 1793, époque de funèbre mémoire, le 2 décembre, on s'empara de la châsse, qui fut remise à M. Richard, curé constitutionnel de Saint-Pierre de Preuilly. A la mort de ce dernier, M. Jean Richard, son neveu, la confia à M. Jean-



CHAPELLE ACTUELLE DE SAINT-MÉLAINE A L'ABBATIALE

Pierre Perrein de la Prade, lequel, après l'ouverture de l'église, le 12 mai 1803 (22 floréal an XII), la remit lui-même à M. Pierre-Urbain Hudault, premier curé de Saint-Pierre de Preuilly au sortir de la Révolution.

« Le 23 avril et le 1er mai 1804, M. Georges-Pierre Raboteau (originaire de Preuilly), vicaire général de Son Éminence le cardinal de Boisgelin, archevêque de Tours, procéda à la reconnaissance desdites reliques, et les plaça dans une châsse en bois recouverte de velours cramoisi.

« Cette châsse étant fort détériorée, nous, curé de Preuilly, soussigné (24 avril 1853), avons pu, avec le secours de quelques âmes pieuses, nous procurer une châsse en bois doré, de style gothique, dans laquelle nous avons fait placer les reliques ci-dessus mentionnées par M. l'abbé Besnard, vicaire général de Mgr l'archevêque de Tours.

« F.-C. Rabusseau, *doyen*[1]. »

« Les reliques de saint Mélaine ont toujours été en grande vénération dans la partie méridionale de la Touraine. Dès 1224, on faisait en leur honneur, le lundi avant l'Ascension de chaque année, une procession solennelle, dans laquelle elles étaient portées par deux religieux de l'abbaye de Preuilly. Cette cérémonie attirait un immense concours de peuple. Tous les curés dépendants de la baronnie étaient obligés d'y assister, précédés de leurs croix et bannières et suivis de leurs paroissiens. A l'issue de la procession, le bailli de Preuilly montait sur les *hauts bancs*, et faisait procéder à l'appel de tous les curés par son greffier; les absents étaient condamnés à trois livres d'amende.

« Au commencement du XVIIe siècle, l'affluence des pèlerins était telle dans le château de Preuilly, à l'occasion de la procession de saint Mélaine, que le seigneur de Preuilly put craindre que les ennemis du roi ne tentassent de s'emparer de la forteresse à la faveur du tumulte inévitable en

[1] Archives de la fabrique de Preuilly, no 256.

pareil cas. On se contenta d'abord de faire monter la garde aux habitants de Preuilly dans l'intérieur du château; puis il fut décidé, entre le baron de Preuilly et l'archevêque de Tours, que la procession et la fête de saint Mélaine auraient lieu dorénavant dans l'abbaye de Preuilly[1]. »

Par la même ordonnance, où il supprimait la collégiale du château comme église de paroisse, en 1766, Mgr Rosset de Fleury, archevêque de Tours, décréta que la messe paroissiale se célébrerait désormais dans l'une des chapelles de l'abbaye, et que cette dernière serait placée sous le vocable de saint Mélaine.

Dans l'effondrement subit et terrible de la tour, arrivé, on s'en souvient, en 1867, un quart d'heure seulement avant la cérémonie de la première communion, le nouveau sanctuaire du saint patron de Preuilly fut écrasé, anéanti, et aux yeux de la plupart, sa ruine, comme d'ailleurs celle de l'église entière, put paraître consommée et définitive.

Or, par une de ces dispositions mystérieuses dont ne s'étonne que celui qui ne sait pas apercevoir le doigt de Dieu dans la marche des choses humaines, le triste accident qui semblait présager la fin prochaine du vieux monument devint au contraire pour lui, et pour la chapelle de saint Mélaine en particulier, le signal du retour à la vie et le principe d'un admirable renouveau.

Quelle jouissance à contempler aujourd'hui cette chapelle. revenue à la beauté de son tout premier âge, dont les colonnes, les chapiteaux, les arcs et les voûtes retentissent encore. dirait-on, après quinze ans passés, comme un écho prolongé et fidèle, de ce chant enthousiaste de la bénédiction :

Ton antique et sainte mémoire
Échappe à la loi du tombeau :
Quand tout s'évanouit, ta gloire
Rayonne d'un éclat plus beau !

Ah! quand donc la chapelle collatérale du sud, couronnant

[1] *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XXXI.

une restauration qui n'a été qu'ébauchée, cessera-t-elle d'attrister de ses taches, de ses incorrections, de sa déplorable affectation présente comme sacristie, sa sœur du nord si élégante, si respectée, si finie?

Quand donc, se souvenant que l'église de Preuilly est « un des types les plus parfaits et les plus rares de l'architecture romano-byzantine et un des modèles les plus instructifs de la science, et que la perte ou seulement l'altération de quelques-unes des parties de cette basilique serait irréparable [1] », les hommes de dévouement et de savoir à qui a été confiée la noble mission de veiller sur le patrimoine artistique de la France tenteront-ils un suprême effort pour reprendre l'œuvre commencée, et ne plus l'interrompre qu'après avoir restitué intégralement à la religion et à la patrie un de leurs joyaux les plus distingués et les plus précieux?

Quand donc enfin, la légende touchante du mont Saint-Michel se renouvelant, le ciel s'entr'ouvrira-t-il et les anges feront-ils pleuvoir la pluie d'or bienfaisante qui rendra au vénérable monument d'Effroy la verdeur et l'éclat de la jeunesse, à l'art une de ses merveilles, à la piété un de ses trésors, et à Dieu lui-même un de ses temples les plus aimés?

[1] Bourassé.

TABLE

Dédicace 1

Chapitre I. — Effroy, seigneur de Preuilly. — Aperçu de sa fondation. 7

— II. — Œuvre collective de foi et d'amour de Dieu 34

— III. — Une couronne de témoignages 40

— IV. — Description 45

— V. — Unité 83

— VI. — Variété dans l'unité 103

— VII. — Mouvement et vie 118

— VIII. — Harmonie 134

— IX. — Extérieur 161

— X. — Écroulement de la tour en 1867, un quart d'heure avant la première communion. — Cinq longues années de ruine. — La résurrection 183

— XI. — Une héroïne de la piété 201

— XII. — Une fraternité glorieuse, ou Saint-Martin de Tours et Saint-Pierre de Preuilly 208

— XIII. — Une mère et une fille, ou Saint-Pierre de Preuilly et Notre-Dame de Fontgombauld 222

— XIV. — Symbolisme architectural 242

— XV. — Robert II, dit le Pieux, roi de France 258

— XVI. — L'Eucharistie 261

— XVII. — La charité 312

APPENDICE

SAINT MÉLAINE, ÉVÊQUE DE RENNES SOUS CLOVIS, PATRON DE PREUILLY DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE

I. — Naissance de saint Mélaine. — Sa promotion à l'épiscopat . . . 372
II. — Épiscopat de saint Mélaine. 375
III. — Miracles de saint Mélaine. 379
IV. — L'évêque Mars, sa punition, sa délivrance. — Conversion des habitants de Vannes. 383
V. — Eusèbe, roi de Vannes, et sa fille, guéris par saint Mélaine . . 386
VI. — Mort de saint Mélaine. — Miracles après sa mort. 389
VII. — Saint Mélaine à Preuilly. 396

25606. — Tours, impr. Mame.

DATE DUE

JUN 05 2000

JUN 07 2000

Brigham Young University

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21180 9998